

*Tressan sous Elbe à la
Vierge de Bonaparte*

Œ U V R E S

CHOISIES

DU COMTE DE TRESSAN,

AVEC FIGURES.

TOME CINQUIÈME.

PO

-067

~~TS~~

1787

L.E

TS

ROLAND
FURIEUX,
POÈME HÉROÏQUE
DE L'ARIOSTE,
AVEC FIGURES.

TOME CINQUIÈME.



A PARIS,
RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

LIBRARY

~~754880~~

UNIVERSITY OF TORONTO



R O L A N D

F U R I E U X,

P O È M E

TRADUIT DE L'ARIOSTE.

C H A N T X V I I I.

MAGNANIME Seigneur, c'est avec justice que je me livre, & me livrerai sans cesse au plaisir de vous louer, & je regrette que ma foible voix ne soit pas assez digne de vous célébrer : parmi toutes les grandes qualités que j'admire en vous, Seigneur, une entr'autres me paroît être le comble de la sagesse & de la bonté ; votre accès est facile, & vous écoutez également tous ceux qui sont admis auprès de

Tome V.

A

vous; vous savez suspendre votre jugement, pénétrer la vérité, vous lui rendez toujours justice; je vous ai vu souvent excuser celui que la délation accusoit, approfondir les raisons que l'homme attaqué pouvoit avoir pour se défendre: vous n'avez jamais porté votre jugement sans avoir sçu pénétrer ou dans les yeux, ou dans les intérêts personnels de ceux qui vous parlent, quels sont leurs motifs secrets; souvent même les mois, les années entières, ne vous ont pas paru trop longs pour vous décider, & ce pénible examen prouve bien que votre ame généreuse & bienfaisante est toujours affligée de trouver un coupable.

Si Noradin eût eu de semblables principes gravés dans son ame, il n'eût point eu l'imprudence de juger le brave Griffon si légèrement: vous vous couvrez sans cesse d'une nouvelle gloire, Seigneur, & Noradin nuit à sa réputation, & fut cause de la mort d'un grand nombre de ses sujets.

Griffon indigné des affronts qu'il venoit d'essuyer, fit tomber en un moment à ses pieds plus de trente de ceux qui l'entouroient. Le peuple fuit de toutes parts, se jette dans les rues de la cité; la frayeur le presse; souvent se rassemblant par pelotons, il se nuit en courant; tous s'entremêlent & tombent les uns sur les

autres ; & Griffon trop irrité pour exhiler sa colère en menaces , continue à frapper ; & taille en pièces tout ce qui se trouve à portée de ses coups : quelques fuyards gagnent la porte de la cité , lèvent le pont après eux ; les autres , sans ofer tourner un visage défiguré par la peur , continuent à fuir en gémissant : les cris , le tumulte , & la plus grande rumeur s'élèvent de toutes parts. Tandis que les premiers levoient le pont , Griffon saisit deux malheureux Syriens ; il brise la tête du premier contre les murs ; il enlève l'autre , le lance d'un bras puissant par-dessus les murs de la Ville ; ses pâles habitans redoublent de frayeur , en voyant cet infortuné qui semble tomber des nues.

Les timides habitans de Damas craignent que le guerrier terrible ne s'élance lui-même par-dessus leurs murs , & la confusion ne seroit pas plus grande dans cette cité , si le Soudan d'Egypte venoit de l'emporter d'affaut ; un bruit d'armes , des cris perçans , le roulement des tambours , le son aigu des trompettes , se confondent ensemble & forment une rumeur dont les airs retentissent au loin. Mais il faut différer à raconter la suite de cet événement , pour suivre le grand Charles qui s'avance en diligence contre Rodomont qui continue à massacrer ses malheureux sujets.

Vous savez déjà qu'Ogier le Danois, le Duc Naymes, Olivier, Avin, Avorio, Othon & Bérenger, suivoient Charles : tous les huit frappent en même tems Rodomont de leurs lances ; mais la cuirasse épaisse de peau de dragon reste impénétrable ; & tel qu'un habile nocher qui gouverne assez bien son vaisseau pour le rendre immobile contre le vent impétueux de l'Ourse, Rodomont soutient sans en être ébranlé ces huit atteintes capables de renverser une montagne : Guidon, Ranier, Richard, Salomon, le traître Ganelon, le fidèle Turpin, Angolier, Angelin, Marc, Yvon, Hugues, & Mathieu de Saint-Michel, se joignent aux huit autres pour l'attaquer ; Odoard, Ariman, Chevaliers d'Angleterre, qui venoient de joindre Charles, achèvent d'entourer Rodomont ; mais le rocher de la cime des Alpes, le plus fortement enclavé dans sa base, ne résiste pas mieux au combat de deux vents furieux qui brisent les frênes & les sapins, que ce superbe Sarrafin altéré de sang, qui frémit de dépit, & dont la vengeance & les coups ont la force & l'impétuosité de la foudre ; il fend la tête jusqu'aux dents au malheureux Hugues de Dordonne qui le ferre de plus près ; il se sent en même tems frappé de tous côtés, mais sa cuirasse écailleuse résiste à ces coups, comme une enclume à la pointe

d'une aiguille : ceux qui défendoient les remparts les abandonnent , & ceux qui combattoient près de la place , accourent à la voix de Charles qui les appelle où le danger est le plus pressant : les Parisiens sentent renâître leur courage , en voyant le grand Charles ; ils s'arment , & s'avancent de tous les quartiers de la cité , pour le joindre.

Lorsque dans les jeux publics , on enferme en même tems un taureau furieux près de la loge d'une lionne qui se repose avec ses lionceaux , ceux-ci sont d'abord effrayés des cornes menaçantes , & se tapissent autour de leur mère ; mais si la lionne accoutumée à combattre , s'élance & saisit avec ses fortes dents le taureau , ses lionceaux bientôt rassurés viennent l'attaquer à leur tour ; ils ensanglantent leurs dents & leurs griffes nouvelles , leur première frayeur est dissipée ; de même le peuple de Paris s'occupe à nuire au Sarrafin : il fait tomber jusqu'aux toits sur sa tête , tandis que les guerriers l'attaquent de plus près.

La Cavalerie , l'Infanterie accourant autour de Rodomont , formoient une enceinte tellement épaisse , que semblables aux essaims de mouches , leur masse eût pu seule l'accabler ; l'épée du Sarrafin ne pouvoit suffire en vingt jours à tailler en pièces cette multitude , quand même elle eût

été réunie en faisceaux : Rodomont voyant que cette foule grossit sans cesse, & qu'il ne peut parvenir jamais à la détruire, réfléchit enfin qu'il fera bien de sortir de cet embarras avant que ses forces soient épuisées ; il jette alors des regards furieux sur cette enceinte qu'il compte bien rompre facilement ; & faisant tournoyer sa redoutable épée, il se détermine sur la partie que ferment les Anglois, & tombe sur eux avec fureur.

Quel est celui qui peut avoir vu rompre les barrières d'une arène au taureau furieux que les dards & les chiens ont animé pendant une partie du jour ? il doit avoir vu le peuple s'enfuir de toutes parts ; les plus malheureux sont écrasés sous ses pieds, ou sont élevés dans l'air par ses longues cornes ; celui-là seul peut imaginer le ravage horrible que le Sarrafin fit dans les rangs des Bretons, en s'élançant sur eux.

De ses coups frappés à plomb, ou de revers, il fait voler les têtes, les bras ; il coupe en deux, en travers, il fend jusqu'à la poitrine, tous ceux qui s'opposent à son passage ; les pas qu'il a faits sont marqués & jonchés par les membres mutilés & les morts ; il ne paroît pas plus ébranlé qu'une tour en se retirant ; il voit avec sang-froid que le chemin le plus sûr est de gagner le bord de la Seine au-dessus de l'Isle, &

près des remparts qui sont proches de ses bords ; mais quelques troupes réglées & le peuple devenu plus hardi, le suivent de près, l'entourent, & s'opposent encore à sa retraite : semblable au fier lion attaqué par des chasseurs dans les forêts de Numidie, lorsqu'on voit ce généreux animal, la crinière hérissée, ne se retirer qu'à pas lents, & menaçant encore ceux qui le poursuivent par des regards étincelans ; de même Rodomont traverse une haie de piques, & la nuée de dards qu'on lui lance, & se retire lentement vers la rivière ; plusieurs fois même il se retourne, fond sur les plus téméraires, les repousse, & son épée s'abreuve d'un nouveau sang : la prudence enfin surmonte sa fureur ; & se trouvant alors sur le bord du fleuve, il s'élance dans ses eaux ; son armure pesante n'empêche pas plus ses bras de fendre les ondes, que ne feroient des armes de liége. Sauvage Afrique, ne t'enorgueillis plus d'avoir produit Anthée, & d'avoir nourri le grand Annibal.

Dès que Rodomont, plus grand encore qu'eux, eut touché l'autre rivage, ce ne fut qu'avec les regrets les plus vifs qu'il regarda cette Ville qu'il venoit de traverser toute entière, & qu'il eût désiré brûler & détruire jusqu'aux fondemens : l'orgueil & la colère le dévorent ;

il n'attend, il ne desiré que le moment d'y revenir porter le fer & la flamme. Pendant qu'il y pense, il apperçoit bientôt un messager qui doit calmer cette fureur présente; mais avant de vous parler de son message, j'ai d'autres choses à vous dire; c'est de ce que fit la Discorde, après l'ordre qu'elle avoit reçu de l'Ange, que je veux vous entretenir. Elle devoit, pour obéir, se mêler parmi les Chevaliers les plus renommés d'Agramant, & leur mettre le fer à la main les uns contre les autres. Dès le même soir, la Discorde quitta les Moines, après avoir prescrit à la Fraude d'entretenir le feu de leurs querelles jusqu'à son retour; elle crut avoir besoin du secours de l'Orgueil avec lequel elle habitoit depuis long-tems dans ce même monastère, & le pria de la suivre. L'Orgueil y consentir; mais ce ne fut qu'après s'être fait remplacer, pendant sa courte absence, par l'Hypocrisie.

L'implacable Discorde s'étant mise en chemin avec l'Orgueil, trouva dans la route qu'elle tenoit pour se rendre au camp des Sarrafins, la sombre & triste Jalousie; elle s'étoit fait suivre par un petit nain que la belle Doralice avoit envoyé près du Roi d'Alger.

Doralice avoit dépêché ce nain au moment où son escorte étant détruite, elle étoit tombée

sous la puissance de Mandricard : je vous ai déjà raconté comment elle avoit envoyé ce nain à Rodomont , au moment de son enlèvement ; elle espéroit , elle desiroit alors qu'il accourût pour l'arracher des mains de son ravisseur , & pour prendre la plus cruelle vengeance de cet attentat. La Jalousie ayant rencontré ce nain , s'en étoit fait accompagner , & ne doutoit pas du succès de son voyage ; la Discorde fut très-aise de l'avoir trouvée , & lorsqu'elle eut appris son projet d'aller chercher Rodomont , elle trouva que tout ce qu'elle pouvoit imaginer pour faire réussir son dessein , ne valoit pas ce qu'elle espéroit d'une pareille visite ; bien sûre alors d'exciter l'inimitié la plus violente entre le Roi d'Alger & le fils d'Agrican , elle n'étoit pas embarrassée de trouver quelques autres moyens de brouiller les autres chefs de l'armée d'Agramant. La Discorde & la Jalousie , suivies du nain , arrivèrent donc près de Rodomont , au moment où ce Sarrafin venoit de passer la Seine.

Dès qu'il eut reconnu ce messager ordinaire de celle qu'il aimoit , son front devint serein , des sentimens plus doux remplirent son cœur ; il courut au-devant de lui ; & bien éloigné de craindre, qu'on eût osé manquer à la beauté qu'il adoroit , il s'empressa de demander au nain quelle bonne nouvelle il avoit à lui donner d'elle.

Ah ! répondit le nain , Doralice n'est plus à vous , je ne suis plus à son service , elle-même est esclave d'un autre : nous rencontrâmes hier un Chevalier discourtois qui nous l'enleva , & depuis ce moment il la tient sous sa garde. A ces mots , la Jalousie embrase Rodomont , & se glisse dans son sein , plus froide qu'un aspic : le nain continue son récit , & lui raconte comment un seul Chevalier a détruit toute l'escorte de la Princesse de Grenade , & l'emmène avec lui.

La Discorde , à ces mots , prend un acier tranchant , & une pierre à feu ; l'Orgueil jette une amorce sur le feu qui jaillit & qui passe entier dans le cœur du Roi d'Alger : le Sarrafin soupire & frémit , son visage porte l'empreinte de la fureur , & le ciel même est attaqué par ses blasphèmes.

Ainsi qu'une tigresse qui descendant de la montagne , & trouvant sa tanière vuide & ses petits enlevés , rugit de rage , vole & parcourt les bois , les plaines & jusqu'aux ruisseaux pour les chercher , n'est point arrêtée par la longueur du chemin , la grêle , la tempête , & pleine de haine & de fureur , suit les traces du chasseur qui la prive de ce qu'elle a de plus cher ; de même le fier & jaloux Sarrafin sent son cœur déchiré ; il appelle brusquement le nain : Suis-moi , lui dit-il seulement ; & sur le champ ,

quoiqu'il n'ait ni cheval ni char, il part & marche avec plus de vitesse encore que n'en a le léfard qui traverse un chemin pour fuir un orage. Il n'a point de cheval, mais il se propose bien d'enlever de force ou de gré le premier qu'il trouvera sur son passage : la Discorde qui l'observe, & qui connoît sa pensée, sourit en regardant l'Orgueil : Je veux, lui dit-elle, que le cheval dont il pense s'emparer, soit encore la cause d'une autre querelle, & je vais détourner tous les chevaux de son chemin, hors le seul qui puisse lui susciter de nouveaux débats ; mais il est tems de retourner à Charlemagne.

Dès que Rodomont s'étoit éloigné, ce Prince avoit fait éteindre le feu, placer des gardes dans les quartiers, & retirant ses meilleures troupes, il les remit en ordre, & les porta contre les Sarrafins pour les battre, & rendre cette journée décisive : il les fit défiler par toutes les portes, depuis Saint Germain jusqu'à Saint Victor, & leur commanda de s'arrêter & de se réunir sous le même drapeau dans la plaine vis-à-vis la porte Saint Marcel ; tous ses ordres étant exécutés, ce Prince les animant par ses discours & par son exemple, donna le signal du combat.

Dans ce même tems, Agramant étant remonté sur un nouveau cheval, malgré les efforts des

Chrétiens, se battoit accompagné de l'amant d'Isabelle ; le Roi Sobrin & Lurcain se portoient des coups furieux, & Renaud tailloit en pièces un gros escadron qui s'étoit présenté pour l'attaquer : Charles ayant donné le signal du combat, porta son principal effort contre l'arrière-garde que le Roi Marfile commandoit ; il avoit près de lui les principaux Chevaliers de son armée. Charles ayant placé son infanterie dans le centre, & sa cavalerie sur les aîles, vint l'attaquer avec un grand bruit d'instrumens guerriers dont l'air retentissoit au loin ; bientôt les Sarrafins , poussés de toutes parts , s'ébranlèrent prêts à prendre la fuite ; mais Grandonio & Falsiron les remirent en ordre , à l'aide de Serpentin , de Balugant & de Ferragus ; ce féroce , mais courageux Sarrafin leur crioit : Ah ! braves gens , mes compagnons , mes frères , gardez , ferrez vos rangs , & l'ennemi ne pourra vous entamer ; conservez l'honneur que vous avez acquis , & vos premiers avantages ; pensez à la honte dont vous seriez couverts , comme aux périls de toute espèce dont vous seriez environnés , si vous vous laissiez vaincre.

A ces mots, Ferragus se saisit d'une grosse lance, court sur Béranger, prêt à vaincre l'Argalisse, & lui brise la tête & son casque : huit autres Chevaliers Chrétiens tombent après sous

les coups; le Sarrafin n'en porte pas un qui ne soit mortel : Renaud, de son côté, faisoit un si grand massacre des Maures, que ses coups faisoient un grand vuide devant lui; Zerbin, Lurcain combattoient avec le même courage; Balastre commandant les troupes d'Alzerbe, & Finaldur, chef de celles de Zamora, de Suez & de Maroc, venoient de tomber sous leurs coups : qu'on ne croye pas cependant, en voyant les Africains si mal menés dans cette place, qu'ils ne fussent pas se bien servir de leur lance & de leur épée; le Roi de Zumara mérite sur tout d'être distingué; mais aucun d'eux n'égale Dardinel, ce noble fils d'Almont; il venoit d'abattre avec sa lance Hubert de Melfort, Claude du Bois, Eliot, Dulphin du Mont & Raimond de Londres; Anselme de Stafford & Pinamont venoient de tomber sous le tranchant de son épée : de ces sept Chevaliers, quatre avoient perdu la vie; l'un étoit blessé, les deux autres étourdis par ses coups, étoient privés de leurs sens.

Malgré toute la valeur de Dardinel, la troupe qu'il commandoit ne pouvoit tenir contre les Chrétiens; ceux-ci cependant étoient moins nombreux, mais ils avoient la supériorité de valeur, de discipline & d'expérience dans les armes. Bientôt les troupes Maures de Zumara,

de Suez, de Maroc & de Canara prirent la fuite; ceux d'Alzerbe montroient encore plus de terreur, mais ils étoient retenus par leur brave Prince; Dardinel les ranimoit au combat, quelquefois par des reproches, plus souvent encore par le souvenir du grand Almont. Ah! si sa mémoire vous est chère, leur crioit-il, prouvez-le donc à son fils! Quoi, pourriez-vous avoir la foiblesse de m'abandonner dans ce péril, moi dans le printems de mes jours, moi sur qui vous aviez coutume de former de si hautes espérances? Voulez-vous donc vous laisser égorger sans vous défendre, & que nul de vous ne puisse donner des enfans à l'Afrique? Nous n'avons aucune retraite, si nous ne rassemblons & si nous ne déployons toutes nos forces: les Pyrénées forment un mur trop difficile à franchir, la mer de même nous oppose des obstacles; il vaut mieux mourir courageusement que comme de foibles victimes, & que de vous rendre à la discrétion de ces maudits Chrétiens: ah! chers amis, arrêtez-vous, reformez-vous, combattez, c'est votre unique ressource. Eh quoi donc! nos ennemis ont-ils plus d'ame, plus de mains, plus de force que nous? Tout en leur parlant ainsi, le jeune & brave Dardinel fond sur le Comte d'Ottonley, & lui donne la mort.

Le souvenir d'Almont, le discours & l'exem-

ple de leur jeune Souverain , eurent le pouvoir d'arrêter les troupes d'Alzerbe ; ils jugèrent que le parti de combattre étoit préférable à celui de prendre une honteuse fuite ; ils virent alors Dardinel attaquer le Comte de Burnick ; cet Anglois passoit les rangs de toute la tête , & bientôt l'épée de Dardinel la lui faisant voler , elle fit disparaître cette différence. Aramon de Cornouailles éprouva le même sort ; le frère de celui-ci le voyant tomber , voloit à son secours ; mais la même épée le perça d'outre en outre : Boyez de Vergales reçut un coup pareil , & Dardinel le dégagea par ce coup de la promesse qu'il avoit faite à sa jeune épouse de retourner au bout de six mois auprès d'elle : le fils d'Almont voyant approcher Lurcain qui venoit de couper la gorge à Dorckin , de fendre la tête à Gardon , & qui , poursuivant Altée , avoit porté un coup mortel à ce jeune Sarrafîn qu'il aimoit tendrement , prend une forte lance , invoque son Mahon , Divinité fausse & sourde à sa voix , & fait le vœu de consacrer les dépouilles opimes de Lurcain dans sa principale mosquée : il franchit l'espace qui le sépare de l'Ecossois , & lui porte un si furieux coup de lance , qu'il la lui passe au-travers du corps , & commande aussi-tôt à ses Ecuyers d'enlever les armes du brave & malheureux frère d'Ariodant.

Grand Dieu ! comment vous pourrois-je exprimer la douleur & la rage de celui-ci, lorsqu'il voit tomber un frère aussi cher ? Ah ! qu'il desiroit en ce moment d'envoyer l'ame de son meurtrier aux enfers ; il veut courir sur Dardinel, la foule des combattans de l'un & l'autre parti l'en sépare ; le fils d'Almont qui voit son intention, veut la satisfaire ; mais le même obstacle l'arrête, & l'un & l'autre font tomber également leur fureur sur les Maures & sur les Ecoffois : le Destin fut même si contraire à leur desir mutuel, qu'ils ne purent jamais en venir aux mains ensemble : ce Destin, dont l'homme n'évite que rarement les arrêts, conservoit le fils d'Almont pour le faire tomber sous les coups d'un Chevalier d'un plus haut renom encore : Renaud se tourne en ce moment ; il s'approche, il semble qu'une fatalité le conduise pour venger la mort de Lurcain.

Mais c'est assez parler des combats mémorables qui se donnent dans l'Occident, il est tems que je retourne à Griffon que j'ai laissé plein d'une juste fureur, & qui, dans ce moment, faisoit fuir plus que jamais une populace épouvantée.

Le Roi Noradin, ému par la violente rumeur, étoit accouru, conduisant une troupe de plus de mille hommes bien armés : ce Prince voyant tout
le

le peuple en fuite , vient en bonne ordre à la porte de la Ville , & la fait ouvrir.

Griffon , ayant chassé loin de lui cette populace importune , avoit profité de ce tems de repos pour se couvrir en entier de ces viles armes deux fois deshonorées ; & voyant un temple bien fortifié , muni d'un large fossé qu'on ne pouvoit traverser que sur un pont étroit , il s'étoit emparé de la tête de ce pont qui le garantissoit d'être entouré ; c'est dans ce poste qu'il se tint , qu'il attendit d'un air intrépide cette troupe armée qui s'avançoit avec des cris menaçans : dès qu'il vit le drapeau qu'elle suivoit s'approcher de son poste , il fit une sortie sur l'esplanade ; & tenant son épée à deux mains , il porta la mort & le désordre dans les premiers rangs : il avoit son pont pour retraite ; il y tenoit bon , il tuoit ou enfonçoit les plus téméraires , & faisoit alors de nouvelles sorties sur le reste. A force de faire tomber sous ses coups cavaliers & fantassins , Griffon déjà blessé à l'épaule & à la cuisse droite , commençoit à perdre haleine , & voyoit le peuple armé se joindre à cette troupe , comme une mer orageuse prête à l'entourer.

La vertu protectrice des gens d'honneur , vint à son secours ; elle toucha le cœur de Noradin : ce Prince voyant tant de gens de guerre abattus par un seul chevalier , & l'énormité de leurs

blessures les lui faisant paroître faites de la main d'un nouvel Hector, il se repentit des efforts qu'il avoit fait effuyer à ce brave Paladin; il s'approche, il apperçoit avec surprise l'horrible rempart de morts que s'est fait ce héros, les eaux du fossé toutes ensanglantées; il croit voir alors Horace même, défilant le pont du Tibre, contre toute l'armée des Toscans; il croit qu'il est de son honneur de faire cesser ce combat inégal; il crie à ses soldats de se retirer.

Noradin en signe de paix, s'avance & présente sa main désarmée à Griffon : Je conviens de tous mes torts avec vous, lui dit-il; un manque de réflexion, & de mauvais conseils, m'ont fait tomber dans la plus grande erreur; les apparences m'ont cruellement trompé, & je vois que c'est au plus brave des chevaliers que j'ai le malheur d'avoir fait un affront que je croyois faire tomber sur le plus lâche; mais du moins ma faute est bien involontaire; puisse-t-elle être réparée par des honneurs supérieurs à l'injure ! puissai-je sacrifier à cette juste réparation jusqu'aux cités, jusqu'aux Etats qui m'obéissent ! demandez-m'en la moitié, je vous l'accorde. Mais, Seigneur, votre rare vertu me porte à vous demander votre amitié; je vous offre la mienne : que ce jour mémorable soit celui de notre union, & que votre main victorieuse m'en assure un gage. A ces mots, il

descend de cheval , & marche vers Griffon , en lui présentant la main.

Le généreux Griffon , touché de sa franchise & de la cordialité de Noradin qui lui tend les bras , quitte son épée , sent éteindre son ressentiment , & court embrasser les genoux du Roi de Syrie : ce Prince voyant avec douleur que Griffon répand son sang par deux blessures , le fait étancher lui-même par ses Chirurgiens , le fait porter devant lui , & le loge dans son palais.

Le fils d'Olivier passa quelques jours à guérir de ses blessures , & sans pouvoir porter des armes ; mais je l'abandonne un moment dans le palais de Noradin pour m'occuper d'Aquilant le noir son frère , & d'Astolphe que j'ai laissés dans la Palestine.

Depuis que Griffon les avoit quittés , ils l'avoient cherché vainement dans Solime & dans quelques autres lieux saints ; ni l'un ni l'autre n'auroient pu deviner la raison de ce départ précipité , si le hasard ne les eût fait parler à ce Pèlerin Grec , qui leur répéta ce qu'il avoit appris à Griffon , en leur disant qu'il étoit sûr qu'Origile avoit suivi le chemin de la Sicile avec le nouvel amant dont elle s'étoit vivement éprise.

Dès qu'Aquilant fut assuré par le Pèlerin que Griffon étoit informé de cette nouvelle , il ne fut plus en peine de la cause du départ subit de son

frère, ne doutant point qu'il n'eût voulu suivre la légère Origile jusques dans Antioche pour l'enlever à ce nouvel amant & prendre une vengeance mémorable de ce ravisseur.

Aquilant ne voulant pas abandonner son frère qui couroit seul pour accomplir ce dessein, prit ses armes pour le suivre, en priant Astolphe de différer son retour en France, & de l'attendre dans la cité sainte, jusqu'à ce qu'il revînt d'Antioche : descendant aussi-tôt jusqu'à Zaffa, la voie de la mer lui paroissant la plus prompte pour se rendre en Syrie, il s'embarqua sur un vaisseau.

Le vent favorable du Sirocco le porta si légèrement, qu'il dépassa promptement l'Isle de Sur, & qu'il découvrit bientôt Saffet, Béryte & Zybellet : laissant après l'Isle de Chypre à sa gauche, le Pilote dirigea la proue vers la Tortose de Syrie & le Golfe d'Ajazzo ; faisant voile alors au Sud, le vaisseau prit port dans l'embouchure de l'Oronte : Aquilant faisant aussi-tôt jetter le pont, se mit promptement à la suite de son frère, en remontant toujours le long des bords de ce fleuve, & se rendit en peu de jours dans la cité d'Antioche.

S'informant alors plus particulièrement que jamais de Martan, il apprit qu'il étoit parti pour se trouver au célèbre tournois de Damas avec

Origile. Il sentit redoubler son ardeur à tenir la même route , ne doutant point que son frère ne les eût suivis ; mais en sortant d'Antioche , Aquilant prit le chemin de Damas par terre , ne voulant pas se confier à la mer ; marchant donc en toute diligence , il laissa derrière lui la riche Ville d'Alep , après avoir passé celles de Larisse & de Lydie.

L'Éternel voulant donner un exemple de sa justice à punir les crimes , comme il en donne de sa bonté en récompensant les actions vertueuses , sembla conduire Aquilant pour rencontrer Martan assez près de Manuga. Le traître faisoit porter devant lui dans le plus grand appareil , le prix qu'il avoit reçu du tournoi ; Aquilant , dans le premier moment , trompé par la blancheur du cheval & des armes , crut jouir du bonheur de voir son frère & courut à lui les bras ouverts , & des cris de joie dans la bouche ; mais il changea bientôt ses gestes & son ton , en reconnoissant qu'il se trompoit ; il craignit alors que cet homme ne fût l'assassin de ce frère si cher : Arrêtes , lui cria-t-il , tu portes la physionomie d'un larron & d'un traître : dis-moi , d'où tu tiens ces belles armes , & qui peut t'avoir mis en droit de monter le cheval de mon frère : réponds moi promptement : mon frère est-il mort ? est-il en vie ?

quel malheur a pu lui faire perdre ses armes & son cheval ?

A peine Origile eut-elle entendu ces mots , qu'elle voulut prendre la fuite ; mais Aquilant fut prompt à l'arrêter & la força d'être présente à la réponse de Martan. Le lâche effrayé par ces paroles menaçantes , pâlit , perdit la voix , & fut quelque tems sans oser répondre. Aquilant furieux , l'insulte , le menace , & lui portant la pointe de son épée au visage , il jure qu'il va lui trancher la tête , & même à celle qui le suit , s'il ne lui découvre pas l'exacte vérité. Martan cherche un moment quelque excuse , & ce scélérat ose dire au fils d'Olivier : Sachez , Seigneur , que cette demoiselle est ma propre sœur , & qu'elle est d'une naissance distinguée , quoiqu'elle se soit avilie par la vie scandaleuse qu'elle a menée avec Griffon ; connoissant que je ne pouvois la retirer par la force , des mains d'un homme aussi redoutable , j'ai formé le projet , je vous l'avoue , de me servir de ruse & de finesse , pour l'arracher d'entre ses bras.

Ma sœur elle-même désirant avoir à l'avenir une conduite plus honnête & plus décente , m'a promis de faire tout au monde pour se séparer de Griffon , nous primes donc le parti de nous éloigner de lui pendant la nuit , nous l'exécutâ-

mes , & pour le mettre hors d'état de nous pour-
suivre , nous lui enlevâmes ses armes & nous
emmenâmes son cheval ; c'est ainsi que nous l'avons
quitté pour venir ici.

Cette excuse étoit d'autant plus adroite ,
qu'elle en étoit une au vol qu'il avoit fait du
cheval & des armes du Paladin ; mais malheu-
reusement pour Martan , cette excuse renfermoit
un mensonge avéré ; il assuroit qu'Origile étoit
sa sœur , & le Père in Grec avoit trop bien in-
struit Aquilant de l'intrigue secrète de ces deux
ames perverses , pour qu'il pût se laisser tromper :
Tu mens , scélérat , lui cria d'une voix terrible
Aquilant ; & dans le même instant il donne à
Martan un coup de poing sur le visage , & lui
casse deux dents ; de-là saisissant ce lâche , il lui
lie les mains derrière le dos avec une forte corde ,
& sans écouter les vaines excuses d'Origile , il
la lie pareillement , & les entraîne à sa suite à
Damas : Aquilant même étoit bien résolu de les
trainer ainsi de Ville en Ville , jusqu'à ce qu'il
eût retrouvé son frère , & qu'il les eût remis en
son pouvoir : il obligea ceux qui les servoient à
le suivre de même à Damas , où , dès qu'il fut
arrivé , le nom de Griffon lui frappa l'oreille de
toutes parts. Petits & Grands savoient déjà l'his-
toire de ce Chevalier , & comment son traître de

compagnon avoit eu l'art & l'indignité de lui dérober l'honneur de sa victoire.

Le Peuple s'étant rassemblé près d'Aquilant, reconnut aussi-tôt Martan : N'est-ce pas là ce poltron, se disoient-ils, qui s'empare de la gloire des autres, pour couvrir son infamie & sa lâcheté ? N'est-ce donc pas aussi cette femme ingrate dont l'artifice a trompé les plus loyal Chevalier, pour favoriser le dernier des faquins ? tous les deux se ressembtent, & sons faits l'un pour l'autre. Toutes les voix s'élevoient pour les maudire ; les uns & les autres les vouoient à la corde, au feu ; les plus modérés les condamnoient à la mort ; la foule s'augmentoît sans cesse autour d'eux, elle les précédait & les suivoit de rue en rue, de place en place ; & le bruit de cette aventure parvenant jusqu'à Noradin, il en sentit la joie la plus vive. Sans attendre que ses écuyers & ses équipages fussent arrivés, le Roi de Damas va lui-même à pied au-devant d'Aquilant, l'aborde en lui faisant mille prévenances honorables & pleines d'amitié ; il l'invite à venir loger avec lui dans son palais, & de son consentement, il fait enfermer les deux prisonniers au fond d'une tour.

Le Roi de Damas conduisit lui-même Aquilant près du lit de son frère où ses blessures les rete-

noient encore. Griffon rougit en le voyant, ne doutant pas qu'il ne fût informé de son aventure : Aquilant en fit quelques plaisanteries , auxquelles son frère se prêta de très-bonne grace ; mais bientôt il fut question de la juste punition que méritoient les scélérats qui l'avoient si cruellement trompé : Noradin , Aquilant vouloient également que cette punition fût très-rigoureuse ; mais Griffon qui ne pouvoit oublier qu'il avoit aimé la perfide Origile , & ne pouvant modérer l'arrêt qu'elle méritoit , sans modérer aussi celui de Martan , intercéda pour eux , & demanda que du moins on ne les condannât pas à la mort : Noradin y consentit ; mais il fit livrer Martan au bourreau pour être fustigé dans toutes les places & les carrefours de Damas , ce qui fut exécuté dès le lendemain : pour la coquine d'Origile , on la retint en prison jusqu'à l'arrivée de la belle & vertueuse Reine Lucine , pour que cette Reine portât à sa volonté le jugement de ses forfaits. Aquilant resta bien fêté dans cette cour , jusqu'à ce que son frère fût en état de porter les armes.

Le Roi de Damas cependant restoit toujours inconsolable de l'erreur où son premier mouvement l'avoit fait tomber , & des efforts sanglants que Griffon avoit essuyés : il rêvoit jour & nuit aux moyens de lui faire une réparation satisfaisante : il crut ne pouvoir mieux faire que de

rendre la Ville de Damas & les Syriens témoins de la gloire de ce même Chevalier qu'ils avoient vu traiter avec tant d'opprobre, & voulant lui rendre les mêmes armes qu'il avoit déjà conquises, il fit publier un grand tournoi en l'honneur de Griffon.

Noradin n'oublia rien de tout ce qui pouvoit rendre ce tournoi solennel, & d'une magnificence digne d'un Roi d'Asie. Le bruit s'en répandit dans toute la Syrie, & fut porté jusqu'à la Palestine. Astolphe en étant informé, fit part à Sanfonnet, Viceroi du pays, du projet qu'il avoit fait de se rendre à ce tournoi; & l'un & l'autre se promirent bien qu'en n'y combattroit pas sans eux : l'Histoire ne parle de ce Sanfonnet qu'avec les plus grands éloges; Roland l'avoit baptisé de sa main, & Charlemagne en avoit fait choix pour commander dans la Palestine. Astolphe & lui se mirent promptement en état de paroître à cette fête brillante : tout retentissoit dans l'Orient de la magnificence avec laquelle Noradin la faisoit préparer dans la belle Ville de Damas.

Tous les deux voyageoient à petites journées & de Ville en Ville, pour que leurs équipages arrivassent frais & en bon état, & qu'eux-mêmes ne se ressentissent point de la fatigue du chemin en arrivant à Damas : un jour ils rencontrèrent dans le carrefour que formoient deux grands che-

mins , un chevalier qu'à ses vêtemens & à son air fier & martial , ils prirent pour un guerrier ; c'étoit cependant une femme ; mais elle n'en étoit pas moins courageuse & redoutable dans les combats : cette jeune personne , dont l'innocence de cœur égaloit les sentimens élevés , se nommoit Marphise : terrible , l'épée à la main , elle avoit déjà fait éprouver plusieurs fois aux Paladins renommés Roland & Renaud quelle étoit la pesanteur de ses coups ; elle marchoit nuit & jour armée , sans tenir de route certaine , cherchant par-tout des chevaliers errans qui servissent à rendre encore sa gloire plus brillante en cédant à ses armes.

Marphise voyant arriver ces deux Chevaliers , qui par leur air & par leurs armes , lui parurent des adversaires dignes d'elle ; & portée sans cesse par le désir de se signaler , mit son cheval en mouvement pour les aller défier ; mais les considérant avec plus d'attention , elle reconnut le Duc Astolphe ; elle se ressouvint de toutes les marques de respect & d'amitié qu'elle avoit reçu de ce Paladin pendant le séjour qu'elle avoit fait au Cathay : elle l'appelle par son nom , en ôtant son gantelet & levant sa visière ; & quoiqu'elle fût très-altière de son naturel , elle lui tendit les bras & l'embrassa comme son ancien ami. Astolphe de son côté , lui rendit les plus grands res-

pects , en lui marquant tout le plaisir qu'il avoit à la revoir : ils se demandèrent réciproquement quel étoit le but de leur voyage. Astolphe lui dit qu'il alloit à Damas , pour assister à un magnifique tournoi que le Roi de Syrie avoit fait publier : Marphise , toujours vive à saisir l'occasion d'acquérir de la gloire , lui dit sur le champ qu'elle vouloit les accompagner à cette fête.

Astolphe & Sanfonnet, se trouvant très-honorés de l'avoir dans leur compagnie, partirent avec elle ; & tous trois arrivèrent à Damas le jour qui précédoit celui du tournoi ; ils se retirèrent dans une bonne auberge d'un bourg voisin de la cité , & jusqu'au moment où l'Aurore sort du lit de son vieil époux , ils se livrèrent aux douceurs du sommeil , plus tranquillement & beaucoup plus à leur aise que s'ils eussent été logés dans le palais de Noradin.

Dès que le Soleil du lendemain répandit ses rayons brillans & féconds sur la Syrie , la belle & fière Marphise & les deux Chevaliers se couvrirent de leurs armes , ils envoyèrent un Ecuyer pour savoir le tems où les lices seroient ouvertes ; ils apprirent bientôt que déjà Noradin étoit sur son balcon , prêt à voir briser des lances : ils partirent sur le champ pour la Cité , & suivirent la grande route qui conduisoit à la place : ils virent rangés en bon ordre des deux côtés de la

carrière , un grand nombre de Chevaliers qui n'attendoient plus que le signal pour courir les uns contre les autres : le prix qui devoit se donner indépendamment des riches armes qu'on avoit reprises au lâche Martan , étoit un estoc court & tranchant , une masse d'armes richement damasquinée , & le cheval le plus beau & le mieux harnaché que pût monter un Chevalier.

Noradin n : doutoit point que Griffon ne remportât l'honneur de ce second tournois ; c'est ce qui l'engageoit à joindre ce second prix au premier : les belles armes qui devoient être celui de sa première victoire , & que le scélérat de Martan avoit eu l'artifice de lui dérober étoient attachées en trophée sur un poteau avec l'estoc & la masse d'armes ; mais Noradin n'avoit pu prévoir l'opposition qu'il devoit trouver à son projet.

Marphise en entrant dans la place avec Astolphe & Sanfonnet , jetta ses regards sur ces armes , elles étoient trop chères à cette guerrière , elle les avoit trop long-tems portées , pour qu'elle pût hésiter à les reconnoître : c'étoit les mêmes qu'elle avoit été forcée de laisser sur un grand chemin , pour pouvoir courir plus légèrement après ce larron de Brunel qui venoit de lui dérober son épée. Je crois n'avoir pas besoin de m'étendre plus long-tems sur cette histoire , vous devez la connoître ; je me contente donc de vous

dire que Marphise apperçut ses armes : vous saurez encore que dès qu'elle les eut reconnues , rien dans le monde n'auroit pu la résoudre à les laisser à quelqu'autre ; elle ne réfléchit pas même sur la manière plus ou moins courtoise dont elle se serviroit pour les reprendre ; elle s'approcha brusquement du poteau , se saisit de ces armes , elle porta même tant de vivacité dans cette action , qu'en les reprenant elle en laissa tomber plusieurs pièces sur l'arène.

Le Roi de Damas , vivement offensé d'un acte aussi violent , fit un signe pour qu'il fût réprimé ; le peuple ne se ressouvenant déjà plus de ce qu'il avoit éprouvé quelques jours auparavant pour avoir attaqué témérairement le brave Griffon , courut sur Marphise la lance ou l'épée à la main. Le jeune enfant qui dans la saison nouvelle , court & saute dans les prés émaillés de fleurs , la jeune fille bien parée qui se voit applaudie dans un bal , n'ont ni l'un ni l'autre un plaisir aussi vif que la redoutable Marphise en avoit , lorsqu'entourée par des lances & des épées menaçantes , elle entendoit un bruit confus , d'armes , de cris & de chevaux , & que répandant le sang & faisant voler la mort sous le tranchant de son épée , elle se montroit supérieure à tout par sa force & par son courage ; elle baissa la main à son cheval , & fond la lance en arrêt sur le plus épais de cette

troupe ; tous ceux qu'elle frappe périssent sous ses coups : un mélange affreux de têtes & de membres épars tombent de tous côtés autour d'elle.

Quoique le brave Astolphe & le fort Sanfouret, croyant ne se présenter qu'à des joûtes, ne s'attendissent point à combattre, ils n'hésitèrent pas à seconder le bras & le courroux de leur compagne d'armes ; baissant la visière de leurs casques, ils fondirent aussi sur cette multitude qui leur laissa bientôt un large chemin en fuyant le fer de leurs lances & le tranchant de leurs épées : les Chevaliers rassemblés dans la place, furent très-étonnés de voir changer les amusemens guerriers d'un tournoi, dans le combat le plus violent : plusieurs même ignoroient encore ce qui pouvoit l'exciter, & l'injure que le Roi de Syrie avoit reçue : la plus grande partie resta tranquille dans ses rangs ; quelques uns cependant s'avancèrent pour seconder l'effort de la populace irritée, mais ils eurent lieu de s'en repentir ; quelques autres firent de vains efforts pour séparer les combattans, les plus sages retinrent la bride de leurs chevaux & restèrent simples spectateurs.

Griffon & Aquilant ne purent marquer la même indifférence ; ils voyoient Noradin les yeux allumés d'une juste colère ; ils sentirent qu'ils partageoient eux-mêmes son injure ; ils s'avancèrent

la lance en arrêt & coururent tous deux à la vengeance. Astolphe, de son côté, monté sur le léger Rabican, avoit devancé ses deux compagnons ; & les deux fils d'Olivier l'ayant chargé tour-à-tour, ils éprouvent tous deux la puissance attachée à la lance d'or que portoit le Paladin Anglois ; cette lance eut à peine touché les boucliers de Griffon & d'Aquilant que les deux Chevaliers furent enlevés des arçons & jetés à la renverse sur le sable.

Sanfonnet, d'un autre côté, mettoit en défordre tout ce qui s'opposoit à son passage : le peuple s'enfuit bientôt de la place ; le Roi sentit redoubler sa fureur, lorsqu'il apperçut que Marphise ne trouvant plus rien qui s'opposât à son passage, emportoit impunément les armes qu'elle avoit enlevées : Astolphe & Sanfonnet la suivirent ; ils trouvèrent la porte de la ville sans défense. Aquilant & Griffon, honteux d'avoir été renversés par une seule atteinte, tenoient la tête baissée, & n'osoient même soutenir les yeux de Noradin : cependant remontant à cheval, ils suivirent leurs ennemis en diligence ; le Roi de Syrie & ses Barons déterminés à la mort, & n'étant occupés que de leur vengeance, suivirent les fils d'Olivier. Le peuple poltron & toujours imbécille les animoit de loin par ses cris ; les deux frères arrivèrent
sur

sur Marphise & ses compagnons, au moment que ceux-ci s'étant emparés du pont, faisoient volte-face pour en défendre le passage.

Astolphe, en les voyant s'avancer, reconnut alors ce qu'il n'avoit pas apperçu dans son premier combat avec Griffon: il vit le même cheval, & les armes que portoit le brave Chevalier qu'il avoit vu combattre contre Horrile; Griffon le reconnut aussi, & le saluant aussi-tôt avec amitié, son empressement fut extrême de connoître ses compagnons & de savoir pourquoi l'un deux avoit enlevé les armes avec aussi peu de respect pour le Roi de Damas. Astolphe lui dit leurs noms: il ajouta qu'il n'avoit pas une parfaite connoissance des raisons qui l'avoient déterminée pour enlever ces armes causes du combat, mais que Sansonnet & lui se trouvant l'illustre & brave Marphise pour compagne, ils s'étoient vus forcés d'embrasser sa querelle.

Pendant qu'Astolphe & Griffon se parloient, Aquilant accourut, & son projet de vengeance fut bien anéanti, lorsqu'il reconnut l'aimable Prince d'Angleterre; les Chevaliers de Noradin arrivèrent bien surpris de voir ceux-ci se parler d'un air d'amitié; les Syriens n'osant trop avancer, s'arrêtèrent attentifs à les écouter.

L'un d'eux ayant entendu que la célèbre Marphise étoit l'une des trois, & que c'étoit elle

par qui les armes avoient été enlevées, tourna bride promptement, & vint en avertir Noradin, l'assurant que s'il n'appaisoit pas cette querelle, il couroit risque de voir détruire sa cour & sa capitale, & que l'on arracheroit plutôt des mains de Typhisphone & de la Mort même les armes que Marphise avoit enlevées.

Noradin entendant ce nom si célèbre & si craint dans l'Orient, que même dans l'absence de cette Guerrière ceux qui l'avoient irritée sentirent hérissier leurs cheveux en y pensant, craignit de voir arriver ce que son Chevalier venoit de lui dire; calmant donc aussi-tôt sa colère, il se retira de quelques pas, ne s'occupant plus que des moyens d'appaiser cette Guerrière: de l'autre part, Astolphe, Sanfonnet & les deux frères conjuroient la fière Marphise de calmer son courroux & de mettre fin à ces débats. La Guerrière y consent; elle s'avance vers le Roi de Damas, le visage encore irrité, lui disant: Seigneur, de quel droit prétendez-vous disposer de ces armes en faveur du vainqueur de votre tournoi? Elles ne sont point à vous; elles m'appartiennent; ce sont les mêmes que je fus un jour forcée de laisser sur le chemin d'Arménie, pour poursuivre un fripon qui m'avoit grièvement offensée: ma devise peut vous en servir de preuve, & si vous la connoissez, voyez-la

gravée sur cette cuirasse, où cette couronne brisée en trois parties se trouve ciselée. Rien n'est plus vrai, lui répondit Noradin, qu'elles m'ont été remises depuis peu de tems par un Marchand d'Arménie; soyez sûre, Madame, que si vous me les aviez demandées, je me ferois fait un honneur de vous les présenter moi-même; & j'ai trop de confiance dans l'amitié de Griffon pour douter qu'il ne se fût fait un plaisir de me les remettre pour vous; il n'est pas besoin de me parler de votre devise; un seul mot de votre bouche, Madame, a mille fois plus de force que de pareilles preuves; elles sont à vous, puisqu'elles devoient être le prix de la vertu la plus éclatante, & je pourrai facilement m'acquitter avec Griffon par les plus magnifiques dons. Griffon, qui n'étoit point jaloux de posséder ces armes, prit aussitôt la parole: Ah! Seigneur, votre amitié me récompense assez, & rien ne doit vous arrêter. La généreuse Marphise, touchée de la noblesse de ces discours, & de ce procédé, pressa Griffon d'accepter ces belles armes, & ne les reprit de sa main que sur le nouveau refus qu'il en fit.

Toute cette troupe illustre retourna dans la cité en bonne intelligence: le tournoi recommença, & Sanfonnet en remporta le prix; Marphise, ses compagnons, ni les fils d'Olivier;

n'ayant pas voulu se présenter pour le lui disputer. Ils passèrent ensemble, en des fêtes continuelles, huit jours chez Noradin; mais le desir de retourner en France, les pressant vivement, ils prirent tous congé du Roi de Syrie; & Marphise les suivit, occupée du dessein d'éprouver la force & la valeur des Paladins François.

Sanfonnet, ayant le même projet, commit en sa place pour commander dans la Palestine un Chevalier dont il connoissoit la prudence & la valeur; & ces cinq Chevaliers, qui n'avoient que peu de pareils dans l'univers, s'étant réunis, en sortant de la Cour du Roi de Syrie, marchèrent ensemble à Tripoli, d'où bientôt ils partirent embarqués sur le même vaisseau: s'étant arrangés pour eux & leurs équipages avec un vieux Patron qui venoit de charger des marchandises pour l'Occident, ils partirent du port par le vent le plus favorable qui remplissoit leurs voiles, & qui leur annonçoit une heureuse navigation.

Le premier port où le vaisseau toucha, fut un de ceux de l'Isle consacrée à la Mère des Amours; ce fut du côté de Famagouste, lieu funeste où l'air empoisonné par l'exhalaison de plusieurs marais fangeux, abrège la vie des Habitans, & quelquefois se trouve si corrosif, qu'il ronge

jusqu'au fer : on ne fait pourquoi l'on habite cette cité mal saine, tous les autres cantons de l'isle de Chypre étant aussi sains qu'agréables ; mais un vent s'étant élevé des terres de la Grèce , il leur donna le moyen de tourner l'Isle & de débarquer à Paphos. Ils descendirent promptement sur cette terre où tout semble respirer l'amour & le plaisir.

Le terrain s'élève en pente très-douce environ six mille depuis les bords de la mer jusqu'à la montagne ; les myrthes , les orangers, les cèdres, les lauriers, & mille arbrustes odoriférans, s'élèvent sur une belle pelouse verte entremêlée de serpolet, de buissons, de rosiers fleuris, & dont l'herbe est mêlée de thym, de safran, de lys & des fleurs les plus variées & les plus parfumées ; l'air en est embaumé & se porte même à l'aide du zéphir jusques sur les mers voisines. Un ruisseau fourni par une fontaine pure serpente en cent rameaux sur ce terrain : il nourrit les plantes ; il en entretient la fraîcheur. On peut dire que ce charmant séjour est bien celui de la Mère d'Amour & de la Volupté ; les plus rares beautés s'y trouvent rassemblées ; aucune habitante de ce pays charmant n'est dépourvue de quelques traits agréables : les Grâces semblent se plaisir à parer la jeunesse ; elles conservent encore dans les vieil-

lards le desir de plaire & la gaité; le cœur doucement ému par l'idée présente du plaisir, efface les rides de la vieillesse: tous brûlent encore de goûter le bonheur de jouir & d'aimer.

On leur répéta dans ce lieu la même histoire de l'Ogre & de Lucine qu'ils sçavoient déjà: cette Princesse, leur dit-on, étoit prête à partir de Nicosie pour retourner à Damas.

Le vieux Patron ayant fini ses affaires dans l'Isle de Chypre, & voyant que le vent étoit favorable, leva l'ancre, déploya toutes ses voiles, & dirigea sa proue vers l'Occident. Ce vent frais de Sud-Ouest, qui les avoit fait voguer paisiblement après le lever du soleil, devint violent vers le soir; & ce vent augmentant de plus en plus, souleva les vagues de la mer. Bientôt un orage violent mit le ciel en feu; & si le firmament se fût déchiré, les éclats de tonnerre n'eussent pas été plus violens. Des nuées sombres étendirent un voile si épais, qu'elles eussent rendu les étoiles & le soleil même invisibles: il sembloit alors que le même mugissement qui retentissoit en l'air s'élevoit aussi au fond des flots: les vents furieux paroissent se combattre; & la pluie & la grêle, se mêlant à ces ouragans, forment la plus affreuse tempête qui puisse menacer des navigateurs. La nuit

obscurcure achève de mettre le comble à l'horreur de leur état : les vagues furieuses ouvrent des abîmes de toutes parts ; les Matelots emploient tout leur art pour résister ; l'un, par des coups de sifflet aigus, commande les différentes manœuvres , celui-ci prépare les ancres pour les jeter à propos, d'autres se passent des cables de la poupe à la proue : plusieurs s'attachent à soutenir & affermir le grand mâât ébranlé.

Les plus expérimentés ne quittent pas le gouvernail , pour présenter l'avant du vaisseau , lorsque les plus hautes vagues sont prêtes à battre ses flancs. Ce tems affreux dure toute la nuit, en augmentant encore de fureur : le Pilote s'efforce de gagner la pleine mer où les vagues plus étendues sont moins à craindre qu'à l'approche des terres ; il oppose toujours sa proue à leur impétuosité. L'équipage travaille avec courage, espérant que la tempête s'apaisera vers la pointe du jour, mais leur attente est vaine ; elle semble augmenter même , lorsque les heures écoulées leur annoncent que le soleil doit être élevé, quoique les ténèbres de ce noir orage obscurcissent encore le ciel.

Alors le patron même, désespéré de voir que tous ses efforts sont vains, abandonne le gouvernail ; les matelots laissent tomber les manœuvres ; & ne laissant déployée que leur voile la

plus basse, ils s'abandonnent aux vagues irritées, comme aux vents furieux qui les entraînent.

Tandis que la fortune tient ces cinq guerriers entre la vie & la mort, elle ne donne aucun relâche à ceux qui sont sur le continent. La France est le théâtre d'un carnage horrible. Les Sarrafins & les Anglois aux mains s'entr'égorgent. Renaud venoit de s'ouvrir un passage dans les bataillons des Infidelles qu'il avoit atterrés sous ses coups; & j'ai déjà dit comment il portoit alors en avant l'impétueux Bayard pour attaquer Dârdinel.

Renaud reconnut aussi-tôt le fils d'Almont aux quatre quartiers d'argent & de gueules de son écu. C'étoit les mêmes armes que portoit le Comte d'Angers, depuis qu'il les avoit enlevées avec la vie au superbe Almont. Il reconnut également le jeune & brave Dardinel à l'horrible quantité de morts dont il avoit jonché la terre autour de lui. Ah! dit-il en lui-même, hâtons-nous d'arracher cette dangereuse plante auparavant qu'elle soit dans toute sa force.

De quelque côté que Renaud eût dirigé ses pas, il étoit sûr qu'on lui laisseroit un vaste terrain libre. Les Chrétiens respectoient son épée; les Sarrafins la redoutoient: Renaud se voyant donc presque seul vis-à-vis de Dardinel, lui cria: Jeune homme, crois que celui qui te donna

ce noble bouclier à porter, te fit un bien dangereux présent; je veux voir (si tu veux m'attendre) comment tu défendras ces quartiers rouges & blancs: si tu ne peux les garder contre moi, comment oserois-tu croire que tu pourrois les conserver contre Roland. Apprends, lui répondit Dardinel, que si je les porte, je sçais encore mieux les défendre, & couvrir d'une nouvelle gloire ces armes que j'ai reçues de mes pères. Quoique je sois jeune encore, n'espères pas m'imprimer la moindre terreur, & crois qu'on ne m'arrachera jamais ces armes qu'avec la vie: j'espère, au contraire, les conserver avec honneur, & je ne manquerai jamais à ce que je dois à la noblesse de ma race. En finissant ces mots, Dardinel court sur Renaud, & l'attaque l'épée haute.

Le froid mortel de la terreur remplit l'âme des Sarrafins, en voyant Renaud s'ébranler pour combattre leur Prince, avec la même furie qu'un fort lion attaque un jeune taureau: le premier coup qui fut porté partit de la main de Dardinel, & rejaillit sans effet sur le casque de Membrin. Renaud sourit, & lui dit, je veux te faire connoître si mes coups sont plus sûrs que les tiens. A ces mots, il porte Bayard en avant, & frappe l'infortuné Dardinel d'un coup de pointe au milieu de la poitrine: ce coup fut si violent

que la cruelle Flamberge lui traversant le corps fortit d'une palme de longueur derrière son dos ; l'âme de Dardinel fortit avec son sang par cette large plaie, & son corps déjà froid & inanimé tomba sur la poussière.

De même qu'une jeune & brillante fleur sous le tranchant du coute, ou le pavot flétri, languissent & laissent tomber leur tête ; de même Dardinel, le visage couvert de la pâleur de la mort, tombe, expire, & l'espoir de son illustre race périt avec lui.

Ainsi qu'un amas d'eaux, se rassemblant soutenues par une forte digue que l'art a construite, se répand au loin, si ce soutien vient à lui manquer ; de même les Africains qui ne combattoient encore qu'étant animés par les discours & par l'exemple de Dardinel, s'enfuient de toutes parts, en le voyant tomber : Renaud méprisoit trop les victoires faciles pour les poursuivre ; il n'eût combattu que des gens plus braves : Ariodant, dans le même tems, faisoit un massacre affreux des Africains, avec Lionel & Zerbin ; Charles, Olivier, Turpin, Guidon, Salomon & Ogier le Danois portoient de même la mort dans leurs rangs.

Les Maures s'attendoient à périr tous dans une journée si fatale pour les Mahométans : mais le sage Roi Marfile sut apporter quelque ordre

dans cette défaite générale. Il vit bien qu'il n'avoit d'autre parti prudent à prendre que celui de la retraite, & de rassembler ce qui pouvoit rester de troupes encore en ordre. Il en forma lui-même un gros bataillon, & se retira dans le camp qu'il avoit occupé : ce camp étant assez bien fortifié par des retranchemens épais, & défendu par un large fossé, Stordilan & le Roi d'Andologie l'y suivirent, avec les Maures Portugais qui formoient encore un gros escadron. Il envoya sur le champ vers Agramant, pour l'avertir que tout ce qu'il pouvoit faire de mieux pour sauver le reste de l'armée étoit de se retirer aussi dans le même camp.

Agramant qui craignoit de tout perdre en ce jour & de ne plus revoir Biserte, n'ayant jamais vu la fortune lui montrer un si cruel aspect, fut très-content que Marfile eût déjà mis une partie de l'armée en sûreté. Il commença dès-lors à faire sonner la retraite, & rangea par échelons ses bannières encore suivies de quelques combattans. Mais la plus grande partie des autres troupes rompues & déjà dispersées, se retira sans tambour ni trompette, & par pelotons : plusieurs même, emportés par la peur, furent se précipiter dans la Seine. Agramant & le Roi Sobrin s'efforcèrent en vain de les rassurer & de les faire retirer en bon ordre ; mais ni

leurs prières ni leurs menaces ne purent y réussir ; le tiers au plus de ces lâches troupes rentra dans le camp dans le plus grand désordre , & ces Sarrafins étoient en grande partie couverts de blessures ou rendus des longues fatigues qu'ils avoient essuyées.

Les Sarrafins poursuivis jusques dans leur camp , eussent peut-être été forcés dès le même soir par Charlemagne que son courage animoit à poursuivre sa victoire ; mais voyant tomber le jour , l'Empereur ne voulut point exposer ses troupes pendant la nuit à l'attaque de ce camp bien fortifié ; peut-être aussi l'Éternel trouvant les Infidèles assez punis , eut pitié du reste de cette armée qui laissoit tous les environs de Paris abreuvés de son sang , & dont plus de quatre-vingt mille combattans avoient perdu la vie , restans en proie aux loups & à tous les autres animaux carnassiers. Charles prit donc le parti de faire entourer leur camp & d'en faire le siège en règle. Les Sarrafins , de leur côté , employèrent la nuit à se fortifier , & l'une & l'autre armée attendirent le jour sous les armes.

Pendant le cours de cette nuit , les Africains ayant encore tout à craindre , connurent l'étendue de leur perte ; leurs pavillons retentirent de leurs plaintes & de leurs gémissemens : l'un regrettoit son frère , l'autre son ami , plusieurs

souffroient de leurs blessures, & tous ensemble frémissaient du sort qui les menaçoit encore.

Deux jeunes Maures entr'autres, tous deux d'une naissance peu distinguée, & nés dans la Ptolémaïde, donnèrent une marque d'amour & de fidélité bien rare dans les annales de l'univers; Cloridan & Médor, c'étoit leur nom; ces deux jeunes gens attachés à leur Prince Dardinel, étoient passés à sa suite en France; Cloridan, Chasseur déterminé, joignoit la force à la légèreté; pour Médor, il étoit à peine sorti de l'adolescence; ses joues étoient encore blanches & fleuries; parmi tous les Sarrafins, aucun ne réunissoit tant de grace & de beauté; celle de sa chevelure blonde étoit encore relevée par des yeux noirs & touchans; il paroissoit être en tout une créature céleste, du chœur des Anges mêmes; tous les deux se trouvoient ensemble de garde sur les remparts; vers le milieu de la nuit, ils regardoient le ciel en soupirant; Médor parloit à tous momens, & en fondant en larmes, de l'aimable Prince Dardinel; il ne pouvoit se consoler que son corps restât exposé dans la campagne, sans avoir reçu les derniers honneurs; il se tourne vers son compagnon: O mon cher Cloridan, lui dit-il, non, je ne peux penser sans la plus mortelle douleur, que le corps de notre cher Prince

exposé sur la terre soit la proie des loups & des corbeaux : hélas ! lorsque je me rappelle à quel point j'en étois aimé, non, quand je sacrifierois ma vie en son honneur, je ne croirois pas encore m'être acquitté de tout ce que je lui dois : je veux, cher ami, chercher son corps sur le champ de bataille, le trouver, lui donner la sépulture, & j'espère être assez heureux pour traverser sans être apperçu l'armée de Charles où tout le monde est maintenant endormi ; toi, Cloridan, tu pourras dire du moins que si je meurs sans accomplir ce projet, la reconnoissance & l'attachement me l'avoient fait entreprendre.

Cloridan fut aussi surpris que touché de trouver tant d'amour & de fidélité dans le jeune Médor ; il l'aimoit bien tendrement, & fit longtemps d'inutiles efforts pour le détourner d'un projet aussi dangereux ; mais il trouva Médor toujours ferme & toujours déterminé dans la volonté de mourir ou d'accomplir son généreux dessein.

Cloridan ne pouvant l'en détourner, s'écria : Je veux donc te suivre, je veux t'aider dans cet acte si digne de louanges ; une mort honorable me paroît préférable à la vie ; & d'ailleurs, mon cher Médor, crois-tu que je pourrois vivre sans toi ? Ne vaut-il pas mieux que je périsse

par les armes, que de mourir de douleur de t'avoir perdu ?

Tous deux, ayant pris leur parti, attendirent que les nouvelles gardes les eussent remplacés dans leurs postes ; & le moment d'après, ils pénétrèrent seuls dans le camp des Chrétiens où tout étoit tranquille, & dont les feux paroissoient éteints : on y craignoit peu les Sarrafins, & presque tous les gens de guerre accablés par la fatigue ou par le vin, dormoient étendus au milieu des armes & des équipages ; Cloridan s'arrêtant alors : Non, Médor, dit-il, je ne sortirai pas de ce camp sans avoir du moins vengé la mort de mon Maître : sois attentif, écoute, regarde si personne ne peut nous surprendre, & je vais avec mon épée me tracer un chemin au milieu de nos ennemis. Il exécute sur le champ ce qu'il vient de dire ; il entre dans la tente où dormoit Alphée arrivé depuis un an dans le camp de Charles, & qui prétendoit être en même tems grand Médecin & grand Astrologue. Mais sa science trompeuse lui donnoit vainement l'espérance de mourir tranquillement dans le sein de son épouse après avoir vécu de longs jours, & son sort fut de mourir enseveli dans les bras du sommeil.

Cloridan lui passa son épée au travers de la gorge : il en tua quatre autres après cet Astrologue ; mais le fidèle Turpin ne rapporte pas leurs

noms ; il n'a laissé que celui du cinquième , qui fut Palidon de Moncalier ; il dormoit alors entre deux chevaux. Coridan vint ensuite au malheureux Grillon , dont la tête reposoit doucement sur son oreiller ; c'est en vain qu'il avoit cru jouir d'un sommeil tranquille , il rêvoit alors qu'il continuoît la même débauche qu'il avoit faite , sans doute , pendant le soir , puisqu'il rendit autant de vin que de sang , lorsque le Sarrafin lui trancha la tête. Un Grec , un Allemand tombèrent après sous les mêmes coups ; l'un se nommoit Andropou , l'autre Conrad ; tous deux avoient passé la plus grande partie de la nuit une tasse & des dez à la main ; ils eussent mieux fait de la passer ainsi toute entière ; mais si l'homme étoit prévenu de son sort , quel pouvoir le destin auroit-il sur lui ? Comme un lion amaigri par la faim & la soif , entré dans une étable , déchire , dévore & boit le sang de ses victimes , de même le cruel Sarrafin fait un massacre affreux des Chrétiens qu'il trouve endormis ; mais jusqu'alors le beau Médor n'avoit point encore ensanglanté son épée aux dépens d'une vile multitude endormie.

Cloridan étant parvenu jusqu'à la tente où le Duc d'Albert dormoit avec une jolie femme qu'il tenoit si serrée dans ses bras que l'air même ne les séparoit plus , Médor leur coupa la tête du même coup. O l'heureuse mort ! charmante destinée !
leurs

leurs âmes s'envolèrent unies comme leurs corps l'étoient par l'amour : il tua le moment d'après les deux fils du Comte de Flandres, Ardalique & Malinde; Charles les avoit armés tous les deux de sa main, peu de jours auparavant, en les voyant revenir du milieu d'un gros de Sarrafins en déroute, tous couverts de sang & de poussière, & leur avoit promis des baronnies dans la Frise.

Les deux jeunes Maures auroient pu pénétrer jusqu'aux tentes de Charlemagne; mais sachant que ses Paladins campés autour de lui veilloient tour-à-tour à sa garde, & jugeant qu'il étoit impossible qu'ils se fussent tous livrés au sommeil, ils n'osent pénétrer plus avant; ils auroient pu de même se charger d'un riche butin, occupés seulement de leur dessein, ils traversèrent le camp, & Cloridan & son compagnon arrivèrent enfin dans ce champ baigné de sang, où les boucliers, les lances, les épées étoient éparées au milieu du pauvre, du riche, du Soldat & du Roi, qui couvroient, ainsi qu'un grand nombre de chevaux, cette espèce d'étang de sang.

Cet horrible mélange de corps entassés auroit ôté toute espérance de reconnoître avant la pointe du jour celui qu'ils cherchoient, si la lune alors sortant d'entre quelques nuages, ne les eût éclairés par ses foibles rayons.

Médor éleva ses yeux vers cet astre, en s'écriant :
O sainte Déesse, que nos pères ont adorée sous
trois formes différentes ; vous qui montrez votre
puissance dans le ciel, sur la terre & jusques dans
les Enfers, vous qu'on voit aussi plus belle & plus
légère que les Nymphes, chassant dans les forêts,
& suivant la trace des bêtes fugitives, & même
des monstres les plus furieux ; faites-moi voir,
de grâce, la place qu'occupe le corps de mon
cher maître, & faites que, pendant ma vie, je
puisse suivre l'exemple que vous donnez de la
bienfaisance.

Soit par hasard, soit que la Lune fût émue par
la prière de Médor, la nuée s'ouvre ; la Lune
paroît aussi brillante, aussi belle que lorsqu'elle
se jette toute nue dans les bras d'Endimion.
Médor peut découvrir Paris, les deux camps, la
plaine, & les montagnes voisines, Montmartre
paroissant à sa gauche, & Montlhéry se décou-
vrant dans le lointain à sa droite : les rayons
parurent même plus vifs sur le lieu qui portoit le
fils d'Almont ; & Médor, baigné de larmes, & le
cœur déchiré, le reconnut aux quartiers blancs
& vermeils de ses armes ; ses plaintes furent si
douces, ses gémissemens étouffés par ses pleurs,
furent si profonds, que les vents se feroient arrê-
tés pour les entendre.

Ce fut d'une voix basse qu'on entendoit à

peine, non qu'il craignît la mort qu'il desiroit alors, mais de peur qu'on ne mît obstacle, en l'entendant, à ce devoir sacré; ce fut tout bas qu'il appella son compagnon, pour qu'ils chargeassent tous deux Dardinel sur leurs épaules, & qu'ils partageassent ainsi un poids qui leur étoit si cher.

Tous deux marchant à grands pas, sous ce fardeau précieux, s'appercevoient que les étoiles commençoient à pâlir, & que l'ombre seroit bientôt chassée par l'aurore; lorsque Zerbin, à qui son extrême valeur n'a pas permis de se livrer au sommeil, revient de la poursuite des Maures prêts à se retirer entre des arbres voisins du camp. Il avoit à sa suite plusieurs Cavaliers, qui de loin apperçurent les deux compagnons; & comme ces Chevaliers se dispersoient de tous côtés, cherchant à faire quelque butin, Cloridan dit à Médor de jeter le corps de Dardinel, & de chercher son salut dans la fuite, lui disant qu'il seroit déraisonnable que deux hommes vivans s'obstinassent à périr pour sauver un corps mort.

Il jetta donc sa charge, en pensant que Médor en feroit autant; mais le jeune Médor aimoit trop son prince pour l'abandonner; il le porta lui seul sur son dos, pendant que l'autre s'éloignoit en diligence. Si Cloridan avoit pu croire que Médor

n'eût pas voulu l'imiter , il eût plutôt mille fois perdu la vie , que de fuir & de l'abandonner.

Les Cavaliers qui les avoient découverts s'étoient aussi-tôt répandus dans la campagne , pour leur fermer toute retraite , les prendre ou leur donner la mort. Zerbin lui-même appercevant deux hommes qui paroissoient effrayés , se mit à leur poursuite , ne doutant pas que ce ne fussent deux Sarrafins. Près du champ de bataille , on voyoit un petit bois très-touffu , où des routes étroites sembloient n'avoir été tracées que par des bêtes fauves. Ce bois parut être un asyle aux deux amis ; ils tâchèrent de s'y tirer. Mais ce ne feront que ceux qui se plaisent à mes chants , qui pourront savoir le reste de cette aventure.

Fin du dix-huitième Chant.



C H A N T X I X.

L'HOMME heureux connoît bien rarement ceux dont il possède le cœur ! Les vrais & les faux amis se montrent à lui sous le même aspect, tant que la fortune le tient élevé sur le haut de sa roue. Mais tombe-t-il dans l'adversité, les faux amis s'éloignent, & l'abandonnent à ses malheurs ; & c'est alors qu'il voit les véritables s'attacher plus fortement à lui.

Ah ! que si l'intérieur des âmes pouvoit frapper nos regards aussi facilement que la physionomie ! tel qui triomphe à la Cour tomberoit bientôt dans la disgrâce la plus humiliante ; & tel qui s'y voit négligé, rebuté même, parviendrait peut-être à la plus haute faveur ! mais retournons au fidèle Médor, qui prouve qu'après la mort de son Prince, le même attachement règne toujours dans son âme.

Le malheureux jeune homme, accablé du poids de son maître, cherche l'endroit le plus épais du bois pour se cacher ; mais pliant sous le fardeau, ses pas sont mal assurés ; il ne connoît ni le pays ni les sentiers ; souvent il donne & s'enveloppe

dans un buisson d'épines. Cloridan, loin de lui, profitoit de la facilité qu'il avoit eue à se cacher. Celui-ci, se tenant à couvert, n'étoit déjà plus menacé d'être poursuivi, lorsqu'il s'aperçut que Médor ne le suivoit plus. Ah ! s'écria-t-il, en sentant qu'il avoit abandonné ce qu'il avoit de plus cher au monde, comment, mon cher Médor, ai-je eu la négligence, comment me suis-je assez oublié moi-même, pour me retirer, sans savoir où je t'abandonnois !

En disant ces mots, il reprend le chemin tortueux du bois, & revient sur ses pas, (c'est à la mort, hélas ! qu'il alloit alors,) il entend aussitôt près de lui, le bruit des chevaux, la voix menaçante des Chevaliers : il apperçoit enfin Médor, seul à pied, & le voit entouré de tous côtés. Zerbin crioit alors de le prendre : le malheureux Médor s'agite, se retourne de tous côtés, cherchant à s'en défendre. Il se cache tantôt derrière un chêne, un hêtre ou le tronc d'un ormeau, sans se séparer jamais du corps de son Prince ; il le pose à la fin sur l'herbe : mais ne pouvant le quitter, il marche errant autour de lui. De même qu'une ourse que le Chasseur attaque sur sa tanière, ne peut abandonner ses petits, & tourne autour d'eux en frémissant d'amour & de rage ; la colère la porte à se servir de ses dents &

de ses ongles tranchants ; mais son amour pour ses oursons la retient craintive , sans oser les quitter , & ne pouvant les perdre de vue.

Cloridan , qui ne sçait comment le secourir , est bien résolu de perdre la vie avec son ami , mais il veut du moins que sa mort soit vengée , Cloridan prend une flèche aigue , la pose sur son arc , se cache , perce la tête d'un Cavalier Ecoissois , & le fait tomber de cheval. Les autres gens d'armes se retournent ; & cherchant d'où ce coup mortel a pu partir , l'un d'eux demandoit avec empressement à ses camarades , s'ils avoient apperçu venir la flèche : pendant ce tems , il reçoit un second trait dans la gorge , qui lui coupe la parole , & le prive de la clarté du jour.

Zerbin , indigné de la mort de ces deux hommes d'armes , entre en fureur , court sur Médor , le saisit par ses beaux cheveux blonds , & l'entraîne à lui , disant qu'il perdra la vie. Mais il jette ses yeux sur cette charmante créature : il ne peut voir tant de jeunesse & de beauté réunies ensemble , sans être ému de pitié. Il retient son bras : le jeune homme le regarde d'un air suppliant : Ah ! Seigneur lui dit-il , je vous conjure , par le Dieu que vous servez , de n'être pas assez cruel , pour m'empêcher d'ensevelir le corps du Roi mon maître. Ne craignez pas que je vous demande d'autre grâce : la vie m'est importune , & je ne

desire que la mort , après avoir rempli le devoir sacré de lui donner la sépulture. Quant à moi , foyez , si vous le voulez , aussi cruel que Créon le Thébain ; déchirez , dispersez mes membres , pour être la pâture des oiseaux de proie , pourvu que vous m'accordiez la grâce que je vous demande. Médor prononça ces mots d'un air si doux , qu'une montagne même en eût été émue. Zerbin le fut jusqu'au fond de l'âme ; & le jeune homme trouvoit grâce à ses yeux ; mais dans ce moment même , un cruel Ecoissois , sans crainte ni respect pour son Prince , frappe le beau sein de Médor d'un coup de lance. Zerbin , outré de cette brutalité , d'autant plus qu'il voit tomber le jeune homme pâle & mourant , s'en indigne au point d'en vouloir lui même tirer vengeance. Il court sur le brutal , qui le voyant en fureur , dérobe sa tête à ses coups par une prompte fuite. Cloridan , qui voit tomber Médor , ne se possède plus ; & sortant d'un buisson tout à découvert , il jette son arc , & dans son désespoir , se précipite au milieu de ses ennemis , cherchant moins encore à venger Médor qu'à mêler son sang avec le sien , & à mourir près de lui. Bientôt en effet il est percé de coups , & ses derniers efforts le rapprochent assez de Médor , pour qu'il puisse tomber & mourir presque entre ses bras. Les Ecoissois les abandonnent en cet état , pour

suivre leur Prince Zerbin que la colère empor-
toit à la poursuite du Cavalier brutal qui l'avoit
offensé.

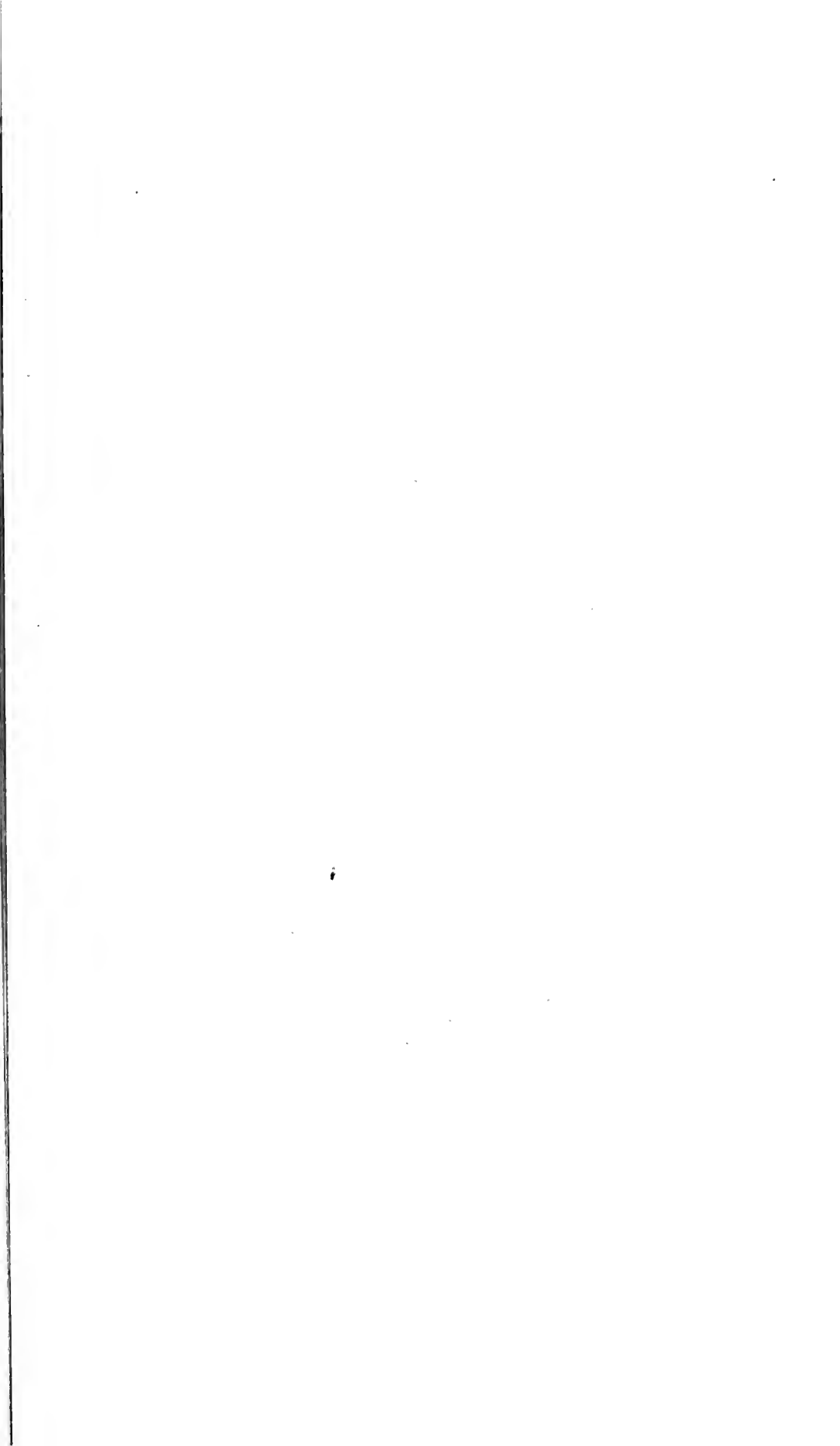
Cloridan reste étendu mort sur l'herbe , &
Médor expirant, perdant son sang par une large
plaie, étoit à son dernier moment, s'il n'eût
pas été promptement secouru. Une jeune per-
sonne arriva près du blessé dans ce fatal moment :
elle portoit l'habit d'une simple bergère ; mais
son air étoit noble, son visage d'une beauté
céleste ; la douceur & la bonté régnoient dans
sa physionomie douce & charmante. Comme il y
a déjà long-tems que je ne vous en ai parlé,
peut-être auriez-vous peine à la reconnoître, si
je ne vous disois que c'étoit Angélique, cette
belle & fière Princesse, fille du grand Khan du
Cathay.

Depuis qu'elle avoit recouvré le précieux
anneau que Brunel autrefois avoit su lui déro-
ber, Angélique en connoissant tout le prix, se
sentoit fière de sa puissance, dédaignoit l'uni-
vers, étoit au-dessus de toute espèce de crainte :
elle voyageoit seule, ne pouvant même penser,
sans un secret dépit, qu'elle avoit été forcée de
marcher quelquefois sous la garde du Comte
d'Angers & de Sacripant ; mais ce qui l'affli-
geoit le plus, lorsqu'elle y pensoit, c'étoit la
foiblesse qu'elle avoit eue pendant quelque tems.

d'aimer Renaud. Elle regardoit ce moment de passion comme humiliant pour elle, & son orgueil ne lui laissoit pas imaginer qu'aucun amant pût être digne d'elle. L'Amour ne put souffrir plus long-tems une aussi folle arrogance, sans la punir. Cet enfant malin se cacha dans un buisson, près de la place où Médor étoit étendu, baigné dans son sang : il attend Angélique ; & sûr de ses coups, il lui lance une de ses plus fortes flèches.

Dès qu'Angélique vit ce jeune homme blessé qui paroissoit près de son dernier moment, & qui se plaignoit encore plus de voir le corps de son Roi sur la terre que de son propre état, elle sentit une douce pitié remplir toute son âme. Ce sentiment, inconnu pour elle, lui parut se saisir de son cœur & de tous ses sens à la fois. Elle se sentit encore bien plus attendrie, lorsque le jeune homme lui raconta la cause de son état présent. Angélique se rappella promptement la science qu'elle avoit acquise dans l'Inde où l'étude de la vertu des simples, & l'art de guérir les blessures, entre dans l'éducation des Princesses mêmes ; ce qui mérite fort d'être approuvé.

Angélique se souvenant des secrets qu'elle avoit appris du Roi son père, prit le parti de commencer à se servir du suc de quelques plantes,





*Ce remède fut assez efficace pour rendre
quelques forces au blessé.*

pour arrêter son sang , & les restes de sa vie. Se souvenant qu'elle venoit de voir une de ces plantes salutaires , (soit le dictâme ou la panacée ,) dans une prairie voisine , elle courut la chercher. Son effet sur une plaie est d'en arrêter le sang , d'appaiser la douleur , & même de rendre un peu de forces. Ayant rencontré dans son chemin , un Villageois à cheval , cherchant une génisse qui , depuis deux jours , manquoit à son troupeau , elle le pria de venir avec elle au secours du blessé qui , jusqu'à ce moment , teignoit encore la terre de son sang.

Angélique descendit de son palefroi , & fit descendre aussi le pasteur : elle exprima le suc de cette herbe entre deux cailloux , & sa main blanche le répandit dans la plaie & sur le beau sein de Médor. Elle crut même ne pouvoir prendre trop de précautions ; & depuis la plaie ouverte dans le sein de Médor , jusqu'à ses deux hanches , tout fut abreuvé du même suc par les mains délicates d'Angélique. Ce remède fut assez efficace pour rendre quelques forces au blessé ; il eut celle de monter sur le cheval du pasteur : mais il ne voulut point partir de ce lieu , sans avoir auparavant couvert de terre & d'épais gazons le corps de son maître & de son ami. Se livrant alors à la pitié que la belle Angélique lui marquoit , elle le conduisit dans

la cabane de cet honnête pasteur, & demeuræ près de lui ; elle n'imagina pas seulement de partir avant de le voir parfaitement guéri : cette tendre pitié semble s'augmenter de momens en momens, & même encore plus que lorsqu'elle l'a vu baigné dans son sang sur la terre : l'aimable Médor étoit si doux, la langueur de son état & la reconnoissance rendoient ses regards si touchans, sa beauté qu'elle voyoit renaître lui paroïssoit si parfaite, que bientôt la belle Angélique sentit comme une petite lime sourde qui lui rongeoit le cœur ; cette lime peu-à-peu sembla devenir plus mordante, & bientôt elle excita le feu le plus vif dans ce même cœur.

Le pasteur étoit logé dans une assez belle métairie située sur le bord d'un bois entre deux montagnes ; il y vivoit heureux avec sa femme & ses enfans : la maison étoit neuve & d'une grande propreté ; c'est-là que chaque jour la plaie de Médor étoit pansée par les belles mains d'Angélique ; c'est-là qu'elle voyoit renaître de jour en jour tous ses charmes & sa santé ; mais c'est aussi dans ce même lieu que la plaie qu'elle guériffoit n'étoit plus aussi cruelle que celle qui bleffoit déjà son cœur : l'enfant qui porte des aîles, quoiqu'en apparence il ne paroisse armé que de flèches légères, fait des bleffures bien plus profondes que tous les fers de lances, &

le malin enfant avoit l'art de fixer souvent les regards d'Angélique sur les beaux yeux de Médor, & sur ses cheveux que lui-même sembloit étaler & agiter avec le vent de ses ailes : déjà la tendre Angélique se sent tourmentée par un feu brûlant, mais elle ne veut pas même y réfléchir ; elle oublie les maux qu'elle souffre ; elle ne s'occupe que de celui qu'elle veut achever de guérir. Cependant la plaie de Médor se refermoit, tandis que celle du cœur d'Angélique augmentoit & devenoit inguérissable ; les glaces de la crainte, les feux du desir formoient en elle le contraste qui ressemble si fort aux agitations de la fièvre : tandis que le jeune Médor renaît, Angélique languit & se consume ; elle sent un feu qui la dévore ; elle est comme la neige d'une nuit tombée sur un terrain stérile qui se fond aux premiers rayons du soleil.

Angélique, vaincue enfin par son amour pour le charmant Médor, ne peut plus résister à ses transports ; son état étoit bien cruel & bien embarrassant : le jeune Maure, pénétré de respect pour sa bienfaitrice, & connoissant toute la distance qui le sépare d'elle, n'ose parler que de sa reconnoissance. Angélique n'espère plus d'être prévenue par quelque aveu plus tendre de sa part ; elle a même la douleur de douter encore si le cœur du jeune Médor la paye de

quelque retour. Elle ne peut enfin résister à ses tourmens secrets : la timidité , la pudeur de son sexe ne la retiennent plus ; sa bouche exprime à celui qu'elle adore , ce que ses regards lui disent sans cesse. Elle est forcée de lui déclarer elle-même tout ce qu'elle sent pour lui.

O Comte Roland , ô Roi de Circassie , que vous sert d'avoir tant de vertus & de renommée ! Quel prix recevez-vous de tout ce que vous méritez ? Avez-vous jamais reçu de cette ingrate & légère beauté quelque espèce de faveur qui puisse flatter votre amour ? A-t-elle eu seulement l'air d'être sensible à tout ce que vous avez souffert pour elle ? O malheureux Roi ! grand Agrican , si tu retournois à la vie , qu'il te seroit cruel de t'être vu toujours maltraité par celle dont le cœur est cependant si facile à se laisser toucher ? & toi , Ferragus , & mille autres qui , cent fois , avez exposé votre honneur & votre vie pour cette belle Angélique , Dieux ! qu'il vous seroit amer de la voir se jeter la première dans les bras d'un autre amant !

La Princesse du Cathay , cette belle & fière Angélique sacrifie donc à Médor cette fleur charmante du plus beau de tous les jardins , que nul autre amant n'a jamais pu seulement entrevoir : mais pour excuser en partie sa foiblesse ,

elle l'autorise par un nœud sacré : le flambeau de l'Hymen s'allume pour elle à celui de l'Amour. Elle prend la femme du pasteur pour lui servir de mère : le pasteur & ses enfans servent de témoins ; elle épouse Médor.

Leurs noces s'accomplirent donc sous cet humble toit : le pasteur les rendit solennelles autant qu'il lui fut possible ; mais l'Amour & les Plaisirs furent les embellir. Médor amoureux , autant qu'il étoit aimable , ne pouvoit se séparer un seul moment d'Angélique ; elle eût compté de même comme perdus tous ceux qu'elle n'eût pas donnés à Médor. Leur bonheur leur paroissoit toujours nouveau : la languissante satiété fuyoit loin de ces amans animés sans cesse par de nouveaux desirs ; c'est ainsi qu'ils passèrent un mois entier dans la cabane du pasteur. Que ce tems fut doux pour ces amans ! qu'il fut bien employé ! si la belle Angélique s'assied à l'ombre , si pour prendre l'air elle sort de la cabane , Médor est à côté d'elle ; le jour voit leurs transports renaissans , après que la nuit les a couverts de ses aîles ; quelquefois ils errent sur des rivages fleuris ; ils cherchent quelquefois aussi la fraîcheur des prés ; le milieu du jour leur fait-il désirer quelque ombrage , des grottes nouvelles semblent s'ouvrir pour leur servir d'asyle : il n'en est aucune qui ne soit aussi commode , aussi délicieuse pour

eux que celle où Didon évita l'orage avec Énée ; il n'en est aucune qui ne soit témoin de leur amour & de leurs plaisirs.

Dans les momens plus tranquilles de cette perpétuelle félicité, ils ne voyoient point un arbre s'élever en étendant son ombre sur une fontaine qu'ils n'enfonçassent un poinçon, ou la pointe tranchante d'un couteau dans son écorce ; il en ufoient de même sur les roches les moins dures : ces arbres, ces rochers, les murs de la cabane gravés par leurs mains étoient couverts de leurs chiffres entrelacés, par-tout on voyoit les noms d'Angélique & de Médor, noués, entourés par des guirlandes de fleurs.

Angélique réfléchit enfin qu'ils avoient fait un assez long séjour en cette cabane ; un projet nouveau l'occupa. Quand on aime, pourroit-on en faire d'autres que pour l'objet aimé ? Elle s'arrêta donc à celui de retourner promptement dans l'Inde, pour y couronner Médor ; elle portoit depuis long-tems à son bras un riche brasselet d'or enrichi des plus brillantes pierreries ; c'étoit un présent qu'elle avoit reçu du Comte d'Angers : Morgane l'avoit donné jadis au Prince Ziliant, lorsqu'elle le tenoit au milieu de son lac enchanté, & lorsque la valeur de Roland délivra ce Prince & le rendit à son père Ménodant. Ziliant en avoit fait un don à son libérateur.

teur. Roland accepta ce prix de sa victoire, bien plus parce qu'il étoit amant, que parce que ce brasselet étoit d'un prix inestimable ; & lorsqu'il l'attachoit à son bras, il ne pensoit qu'au bonheur de le donner à la Reine de sa vie, comme un nouveau gage de son amour.

L'ingrate Angélique avoit toujours porté depuis ce brasselet, mais bien moins pour l'amour de Roland, que parce que rien ne pouvoit se comparer à sa beauté : il falloit donc qu'elle l'eût conservé même dans l'île des Pleurs ; mais en vérité je serois fort embarrassé, si vous me demandiez comment elle avoit pu le cacher lorsqu'on l'exposa toute nue au monstre marin, & comment elle put le dérober aux yeux de ces Infulaires avides & cruels.

Angélique n'ayant point alors de quoi bien récompenser le bon Berger & son épouse qui l'avoient servie avec tant de soins & de fidélité dans cette cabane si chère à son cœur, ôta ce beau brasselet de son bras, & leur en fit don : elle les pria de le garder pour l'amour d'elle, & quittant ces bonnes gens & leur cabane avec regret, elle & son amant commencèrent à monter vers cette haute chaîne de montagnes élevées qui séparent la France de l'Espagne. Ils faisoient le projet d'attendre, tant à Valence qu'à Barcelone, que quelque bon vaisseau dût faire voile pour

l'Orient. A leur descente des Pyrénées, ils découvrirent la grande mer, & côtoyant le rivage à main gauche, ils avoient pris le chemin de Barcelone; mais avant d'arriver en cette Ville, ils apperçurent avec surprise un homme tout nud qui leur parut être fou, & qui se rouloit alors comme une vile bête sur le sable.

Cet homme, d'un aspect hideux, étoit couvert de sang & de poussière; son visage, sa poitrine, son dos, étoient souillés par toutes sortes d'immondices; dès qu'il les apperçut, il vint sur eux avec la même fureur que montre un dogue méchant qui poursuit un étranger: il vouloit sans doute les attaquer; mais il est tems que je retourne à Marphise.

Je dois vous rappeler que cette guerrière, Griffon, Aquilant, Astolphe & Sanfonnet exposés alors à la fureur de la plus horrible tempête, avoient la mort devant les yeux; la mer plus haute & plus menaçante que jamais, rendoit le péril plus pressant; l'orage duroit depuis trois jours, & ne paroissoit pas prêt à se calmer; les vents & les vagues avoient mis le château d'avant & le grand balcon de la poupe en pièces, les mâts étoient fracassés jusqu'à la quille; le Pilote baissant la tête sur ses genoux, avoit abandonné le gouvernail; il cherchoit vainement sur sa carte, à la lueur d'une petite lanterne, quelle

étoit la route que tenoit alors le vaisseau; un Matelot sur la proue, un autre sur la poupe, consultoient vainement les sabliers à chaque demi-heure, pour juger quelle devoit être la rapidité de leur marche. Le Pilote les rassemble, ils tirent leur carte; il écoute leur rapport; chacun fait son estimation; l'un d'eux croit qu'ils sont à la hauteur de Limisso, les autres disent qu'ils craignent d'être près des rochers aigus qui sont si dangereux pour les vaisseaux près de Tripoli; les autres enfin craignent également ceux de Satalie dont ils croient approcher; c'est ainsi que chacun d'eux porte son jugement selon son opinion; mais ils ont tous la même idée du péril présent, & leur frayeur est toujours la même. Ce troisième jour, leur désespoir augmente; les assauts du vent & d'une mer furieuse achèvent de briser les dehors & jusqu'au gouvernail; il n'est point de cœur d'acier qui n'eût alors frémi, puisque l'intrépide Marphise avoua même après, qu'elle avoit enfin éprouvé la peur: il n'est alors aucun d'eux qui ne fasse des vœux, pour les accomplir si le ciel leur sauve la vie; l'un promet d'aller en pèlerinage au mont Sinaï; l'autre d'aller à Saint Jacques en Galice, les autres à Rome, à Chypre, au saint Sépulcre, & en d'autres lieux célèbres par les miracles. Cependant, le vaisseau presque iracassé continue à s'élever jus-

ques aux cieux, comme à s'abimer dans le profond fillon de deux vagues ; le Pilote , pour que le navire soit moins tourmenté par tant de secousses multipliées , achève de faire couper le mât d'artimon.

On jette à la mer , pour alléger le vaisseau , les coffres , les ballots , & jusqu'aux marchandises les plus précieuses ; déjà la poupe & la proue sont vuides & dégagées , les chambres le sont bientôt aussi : l'avidie mer engloutit ces riches présens ; elle pénètre par des voies étroites ; on pompe ses eaux pour les lui rendre ; on répare ses ravages ; le bois, l'étaupe gaudronnée & poissée s'appliquent sur les voies d'eau qui les précipitent dans le fond de cale.

L'équipage fut dans ce travail perpétuel pendant quatre jours , sans repos & presque sans espérance , & la mer , en effet , eut surmonté tous ces efforts si sa fureur eut eu plus de durée ; mais bientôt la lueur si désirée du feu Saint-Elme fut l'heureux présage d'un tems plus serein & plus calme ; ce feu parut sur un reste de corniche de la proue , nul mât , nulle antenne ne subsistant plus pour le recevoir & le fixer.

Tous les Navigateurs ayant vu luire cette flamme d'un si bon augure , se jettèrent à genoux ; les yeux humides , & d'une voix tremblante , ils demandèrent au Ciel une mer plus

tranquille & des vents moins furieux : leurs vœux furent exaucés ; l'Aquilon & le Mistral s'appaisèrent , mais le vent de Sud-Ouest , ce tyran des mers , ne perdit encore rien de sa violence ; il continua même d'être si furieux , & le torrent impétueux qu'il exhaloit de sa noire bouche en formoit un si rapide sur la mer agitée , qu'il emportoit le vaisseau plus rapidement que le faucon Pèlerin ne fend l'air de ses fortes aîles ; le Pilote même eut peur que son navire ne fut poussé jusqu'au bout du monde , ou que ses membres étant fatigués par la tempête , il ne vînt à s'entr'ouvrir & s'enfoncer dans les ondes ; l'habile & vieux Pilote fut remédier encore à ce péril en attachant à de forts & longs cables des balots légers , mais d'un très-gros volume , qui flottant à l'arrière du vaisseau , ralentissoient sa marche des deux tiers.

Cet expédient heureux , & la vive lumière d'un gros falot qui dirigeoit le Pilote à tenir toujours la haute mer sans s'approcher des terres , sauvèrent enfin ce vaisseau si prêt à périr ; il entra bientôt dans le golfe paisible de Lajazzo ; une grande cité près du rivage , & les deux gros môles fortifiés qui défendoient le port , le découvrirent à tous les yeux ; mais dès que le vieux Patron eut reconnu cette ville & la côtes

il devint plus pâle & plus effrayé qu'il ne l'avoit encore été, n'osant ni jeter l'ancre dans ce port dangereux, ni se remettre en mer dans le délabrement affreux où se trouvoit son vaisseau.

Il n'osoit donc s'arrêter ni déployer les voiles; ses mâts, ses antennes étoient brisés, ses voiles perdues ou déchirées, ses galeries & tous ses bordages étoient fracassés. Prendre port, c'étoit vouloir courir à la mort, ou se livrer à l'esclavage. Tous ceux que leur mauvais sort avoient portés dans cette rade ayant tous perdu la vie, ou subi la perpétuelle servitude, il restoit donc en suspens, craignant d'ailleurs que des vaisseaux armés ne vinssent attaquer le sien qui n'étoit pas plus en état de combattre que de naviguer. Il ne savoit quel parti prendre, lorsqu'Astolphe lui demanda quelle raison il avoit d'être indécis, & pourquoi l'ancre n'étoit pas déjà jettée.

Le Patron alors lui raconte que ce pays est occupé par des femmes cruelles dont les loix homicides portent que tout homme abordant en ce port, doit être mis à mort, ou dans l'esclavage: Le seul, ajouta-t-il, qui pourroit éviter la rigueur de cette loi, feroit celui qui pourroit vaincre dix Chevaliers en champ clos, & bien plus encore, qui pourroit dans une seule nuit,

enlever la fleur que dix jeunes & jolies demoiselles ont un intérêt si vif à défendre, ou quelquefois à se laisser arracher.

Quand bien même, continua le Patron, le courage & la force du Chevalier arrivant, auroit abattu ces dix adversaires, les femmes de ce pays se montreroient encore plus difficiles pour la seconde épreuve; & s'il n'en sortoit pas aussi glorieusement que de la première, il seroit mis à mort sans nulle pitié, & tous ceux qui l'accompagneroient seroient réduits à l'état de bouviers, & de métiers plus vils encore. Mais si le Chevalier se montroit également ferme & victorieux dans l'un & l'autre combat, alors non-seulement il obtiendrait la liberté de tous ses compagnons, mais il deviendrait l'époux des dix jeunes & nouvelles femmes dont il auroit si dignement éprouvé les agrémens & les charmes.

Astolphe ne put s'empêcher de rire, en apprenant cette étrange coutume. Marphise, Sanfonnet arrivant alors avec les deux fils d'Olivier, le vieux patron leur répéta tout ce qu'Astolphe avoit entendu. Voilà, leur disoit-il, ce qui m'empêche d'aborder; car je crains encore moins d'être submergé par les flots, que de porter le joug de la servitude. Tous les matelots & les passagers furent de l'avis du vieux patron. Mais Marphise & ses compagnons étoient d'un

avis bien contraire : le rivage leur paroissoit être plus sûr que la mer ; ils craignoient moins cent mille épées que les flots irrités ; ils pensoient tous les cinq de même , & ne pouvoient rien craindre en descendant dans un pays où , du moins , ils auroient la liberté de se bien servir de leurs armes.

Les guerriers fouhaitoient donc vivement d'aborder , sur-tout le Duc Astolphe qui montrait plus de sécurité que personne : il est vrai qu'il comptoit un peu sur la vertu puissante de son cor. Les uns desirant aborder , les autres s'opposant à ce dessein , la contestation qui s'éleva fut terminée par les cinq braves Chevaliers qui forcèrent le patron à porter à terre malgré lui.

Leur navire ayant été découvert au moment qu'il s'étoit approché de cette ville cruelle , ils avoient apperçu qu'une forte galère bien armée venoit sur ce vaisseau délabré où tant de conseils différens se contrarioient. Cette galère , en les abordant , attacha la proue à sa poupe , & le tira bientôt des ondes irritées. La galère , en le remorquant , entra dans le port par la seule force de ses rames , la fureur du vent ne lui permettant pas de porter des voiles. Les cinq guerriers armés , & comptant bien sur leurs bonnes épées , ne cessèrent de rassurer le patron ,

les gens effrayés, & de leur donner une bonne espérance.

Ce port ressemble à une pleine lune ; il a plus de quatre milles de tour ; une seule ouverture lui sert d'entrée, & deux forteresses inattaquables en défendent les deux môles. La ville située en plein midi, s'élève en amphithéâtre, & ne peut sentir l'atteinte d'aucun autre vent que de celui du Sud.

A peine les cinq Chevaliers furent-ils fortis du vaisseau, qu'ils apperçurent sur le rivage plus de six mille femmes portant des arcs & bien armées qui, pour leur ôter toute espérance de leur échapper, s'étendirent de l'un & de l'autre côté jusqu'au rivage, & la grande chaîne qu'elles tenoient toujours préparée renferma leur navire dans le port.

L'une de ces femmes qui pouvoit égaler, par le nombre de ses années, celui de la Sybille de Cumes ou de la mère d'Hector, fit appeller le patron, & lui demanda tout simplement, lequel, ses compagnons ou lui choisiroient ou de recevoir la mort ou le joug de l'esclavage ; elle leur confirma qu'ils n'avoient point d'autre choix à faire. Cependant, lui dit-elle, s'il se trouvoit parmi vous quelqu'homme assez brave, assez vigoureux, pour oser combattre contre dix de nos Chevaliers & leur donner la mort,

& pour servir d'époux la nuit suivante à dix de nos jeunes vierges, nous le reconnoîtrions sur le champ pour notre Souverain, & vous pourriez tous continuer votre route en liberté ; il seroit même à votre choix de rester tous ou en partie, bien libres, fort à votre aise, sous la condition seulement de vous trouver en état d'épouser aussi dix autres femmes. Mais si votre guerrier succombe dans le combat, soit qu'il se comporte lâchement dans la seconde épreuve, nous ordonnons que vous périßiez, ou que vous soyez esclaves à jamais.

La vieille qui ne doutoit pas d'inspirer la plus grande terreur à nos Paladins, fut très-surprise de les voir tous l'écouter avec assurance : pas un d'eux, inspiré par son courage, ne doutoit qu'il ne sortît vainqueur du premier combat ; un peu d'amour-propre peut-être leur donnoit la même espérance pour le second. A l'égard de Marphise qui savoit n'avoir nulle prétention à la seconde victoire, elle espéra seulement que son courage & son épée pourroient y suppléer, & la tirer d'embarras.

Ce fut le patron qui porta la réponse dont les Chevaliers étoient convenus ensemble : il dit à la vieille qu'elle pouvoit tout faire préparer, & qu'aucun des cinq guerriers ne craignoit les périls de la lice, ni les hasards de la seconde

épreuve. Aussi-tôt on laissa descendre à terre les cinq Chevaliers bien armés, & tenant leurs chevaux par la bride.

Ils virent de tous côtés, en traversant la ville, un grand nombre de femmes armées, & d'une mine fière & dédaigneuse : aucun homme ne pouvoit porter dans cette ville des armes & même des éperons, que les dix qui devoient se tenir toujours prêts à combattre. Tous les autres ne devoient s'occuper qu'à coudre, à broder, à filer, & à devider la laine ou le lin : ils portoient de longs habits de femmes qui les faisoient marcher d'une manière aussi lente qu'efféminée. Quelques-uns de ces misérables traînoient des chaînes, les autres labouroient la terre, ou gardoient les troupeaux ; en général, les hommes n'étoient qu'en petit nombre dans la ville, & dans la campagne on en eût à peine compté cent contre mille de ces guerrières.

Les quatre guerriers ne doutoient point que la forte & courageuse Marphise ne sortît victorieuse du premier combat ; mais pour lui sauver l'embarras & la honte du second, ils voulurent tirer au fort celui des quatre qui se présenteroit. La fière Marphise ne le put souffrir, elle voulut que le fort pût la choisir comme les autres : & lorsqu'elle vit qu'il étoit tombé sur elle, elle leur dit en riant, & pleine d'assurance : Soyez

sûrs que celle-ci garantira votre liberté. En leur parlant, elle leur montrait la forte épée qui pendoit à son baudrier. Croyez, ajouta-t-elle, qu'ainsi qu'Alexandre, mon bras & mon épée sauront trancher ce nœud gordien.

Je ne veux plus, ajouta-t-elle, qu'aucun étranger puisse se plaindre désormais d'être entré sur cette terre. Ce fut ainsi que Marphise leur parla. Tous les quatre connoissoient trop son humeur altière, pour s'opposer à son dessein : ainsi, soit qu'elle dût réussir ou succomber, ils remirent leur sort entre ses mains ; & Marphise, après avoir bien attaché ses armes, se présenta d'un air noble & fier vers la place du combat.

On trouvoit sur le sommet de la colline une large place entourée de fortes murailles, fermée par quatre grandes portes d'airain, & dont les murs intérieurs étoient couverts de gradins élevés. Cette place ne servoit que pour les combats, les joutes, la course, la lutte & pour les jeux publics.

Dès qu'une multitude de femmes armées eût occupé les gradins, on fit entrer Marphise ; elle arriva sur un superbe cheval gris moucheté ; sa tête étoit petite, son regard plein de feu ; son allure étoit fière ; il badinoit avec grace avec son mors. Le Roi de Damas l'avoit choisi parmi les plus beaux de sa nombreuse écurie,

& l'avoit fait harnacher avec magnificence pour l'offrir à la guerrière.

Marphise entra dans cette vaste carrière par la porte du Sud, vers le milieu du jour; & bientôt le son aigu des trompettes annonça l'arrivée des dix guerriers qu'elle avoit à combattre.

Celui qui les commandoit étoit d'une taille & d'un air si noble & si fier, qu'il paroïssoit être plus redoutable que les neuf autres ensemble. Il étoit monté sur un grand & beau cheval noir qui n'avoit qu'une petite étoile blanche au milieu du front, & quelques poils de même couleur à l'un de ses pieds de derrière; ses armes étoient aussi noires que son cheval, & tout marquoit en lui le chagrin secret qu'il avoit dans l'âme.

Le signal du combat étant donné, neuf de ces guerriers fondirent la lance en arrêt contre Marphise; leur chef seul ne s'ébranla pas; il dédaigna de profiter d'un si grand avantage, & ne se présenta pas à cette première joute: il aima mieux manquer aux loix du pays qu'à sa générosité naturelle, & se retirant à l'écart pour être témoin de ce premier combat, il sembla vouloir juger comment une seule lance pouvoit s'éprouver contre neuf autres.

Le léger coursier de Marphise partit comme la foudre pour fondre sur ses ennemis. Elle mit

vainqueur ; je croirois faire un acte peu courtois , si je profitois de cet avantage ; vous devriez vous reposer ce soir , & demain matin nous commencerions notre combat. Non , non , lui répondit la sœur Marphise , il ne me feroit pas honorable de ne me pas éprouver dès ce jour avec vous : d'ailleurs , dit-elle , ces sortes de jeux me sont si familiers , que je ne me lasse pas pour si peu de chose , & j'espère que vous en conviendrez dans quelques momens.

Cependant je vous sçais beaucoup de gré de cette offre généreuse ; mais j'ai peu besoin de repos , & l'espace de jour qui nous reste ne pourroit être passé sans honte dans l'oisiveté. — Ah ! que mes desirs secrets ne peuvent-ils être aussi facilement satisfaits que le sera le vôtre , répondit le Chevalier noir ! mais vous trouverez peut-être ce jour encore plus court que vous ne le croyez.

A ces mots , il fait apporter deux lances , ou plutôt deux grosses antennes : il en donne le choix à Marphise , il prend l'autre ; tous les deux se préparent à la course : le son perçant des trompettes en donne le signal , la vaste carrière de l'air , & jusqu'à la mer , tout retentit de ce son. Tous les deux s'élancent l'un contre l'autre : tous les spectateurs retiennent leur haleine , ouvrent la bouche , fixent leurs regards attentifs sur eux ,
sans

ans ofer prévoir lequel des deux doit être le vainqueur. L'intention des deux combattans fut la même. Marphise espéra renverser son ennemi du premier coup ; le Chevalier noir se proposoit de lui donner la mort : les deux lances volèrent en éclats, se brisant dans leurs mains jusqu'à la poignée, & la rencontre des deux chevaux fut si violente, qu'il sembla qu'une même faux leur eût tranché les jambes d'un seul coup, tant ils tombèrent précipitamment sur l'arène.

Les deux combattans furent également prompts à se dégager, & à se précipiter l'un sur l'autre l'épée à la main. Marphise, qui n'avoit jamais porté de coup, sans renverser son adversaire, fut très-étonnée d'avoir trouvé tant de résistance, & de se voir à terre pour la première fois : le Chevalier noir fut également surpris d'éprouver le même événement : ils eurent à peine touché la terre, qu'ils se relevèrent, & renouvelèrent le plus violent combat. Le taillant, la pointe de leurs épées, volant dans leurs mains, se frappent en parant, étincellent sur leurs armes, & les coups qu'ils portent font retentir l'air : ceux qui se frappent à faux excitent un sifflement aigu. Les casques, les cuirasses, les boucliers, heureusement semblent être impénétrables : si le bras de la guerrière est pesant, celui du Chevalier noir ne l'est pas moins ; tout paroît égal entre eux ;

& jamais deux autres combattans ne purent montrer plus de force , d'adresse , & de valeur.

Les femmes attentives à tous les coups qu'ils se portoient , ne pouvoient imaginer comment ils pouvoient être toujours de la même force , & comment nul des deux combattans ne montrait encore aucun signe de lassitude : toutes convenoient qu'il ne pouvoit exister deux meilleurs Chevaliers entre les deux mers , puisque le seul travail d'un si rude combat étoit suffisant pour leur donner la mort.

Marphise disoit en elle-même : Il est heureux pour moi que celui-ci ne se soit pas joint à ses compagnons. Comment aurois-je pu ne pas succomber, s'il les eût secondés , puisqu'à peine je peux résister aux coups qu'il me porte ? La guerrière , malgré ces réflexions , n'en étoit pas moins ardente à l'attaquer , ni moins adroite à se défendre, Je dois bien grâce au fort , disoit le Chevalier noir de son côté , que ce Chevalier n'ait pas accepté l'offre de prendre du repos , puisqu'à peine à cette heure puis-je m'en défendre , quoiqu'en m'attaquant , il soit déjà fatigué par un premier combat ; que seroit-ce donc , s'il eût eu toute sa vigueur ? Je suis vraiment très-heureux qu'il n'ait pas accepté mon offre.

Le combat dura jusqu'à la nuit , sans qu'il parût qu'aucun des deux eût quelque avantage sur son

adversaire : ni l'un ni l'autre ne voyant plus assez clair pour combattre, le Chevalier noir fut le premier à dire : Que pourrions-nous faire, puisque la nuit nous surprend avec un avantage égal ? il vaut mieux remettre la fin de notre combat au jour suivant. Ah ! que je regrette qu'une seule nuit nous sépare de ce moment fatal ; car je déteste la loi cruelle de ces femmes, qui me force à tâcher de vous donner la mort. Le Ciel, qui connoît mon cœur, sçait à quel point je plains votre sort & celui de vos compagnons. Venez tous, de grâce, loger chez moi ; votre vie par-tout ailleurs ne feroit pas en sûreté ; un grand nombre de femmes affligées conspirent déjà contre vous ; car sachant que chacun de ceux qui sont tombés sous vos coups, étoit l'époux de dix de ces méchantes & cruelles femmes : par conséquent, quatre-vingt dix d'entr'elles poursuivent leur vengeance contre vous : mais étant logé chez moi, vous ne courez aucun risque d'être attaqués par elles.

Sire Chevalier, lui répondit Marphise, j'accepte de tout mon cœur une offre qui m'est agréable : car votre âme, votre candeur doivent être aussi parfaites que le sont votre force & votre haute valeur. Mais, au reste, ne vous attendrissez pas tant sur la mort que vous croyez me donner, que vous ne pensiez à celle que vous pouvez recevoir de moi. Cessons ou continuons de combattre, soit au jour,

soit aux flambeaux, c'est à vous de choisir ; au moindre signe, vous me trouverez prompt à vous satisfaire, & toutes les fois que vous le voudrez.

Cette légère dispute & le combat finirent en même tems, & tout fut remis à l'heure où le soleil semble fortir du Gange. Rien ne fut donc décidé sur la supériorité de ces deux guerriers ; & les deux fils d'Olivier, Astolphe & Sanfonnet, les ayant joint, le Chevalier noir leur fit les mêmes offres que Marphise venoit d'accepter, & les conduisit tous cinq dans le palais qu'il habitoit.

Les cinq chevaliers, pleins de confiance & d'admiration pour le Chevalier noir, furent conduits à la clarté d'un grand nombre de flambeaux de cire blanche, dans un très-beau palais distribué d'une manière agréable & commode ; mais rien ne peut égaler la surprise que se causèrent mutuellement les deux combattans lorsqu'ils ôtèrent leur casque. Celui couvert d'armes noires qui les recevoit chez lui, paroissoit avoir dix-huit ans, & Marphise ne pouvoit comprendre comment dans un âge si tendre, il venoit de lui faire éprouver une force aussi prodigieuse ; l'autre fut bien plus frappé d'admiration encore, lorsque les longs & beaux cheveux de Marphise étant tombés sur ses épaules, il connut quelle espèce d'adversaire il avoit combattu ; l'un & l'autre s'admirent,

se demandent leur nom avec empressement : tous deux ne tardèrent pas à se l'apprendre ; mais j'attens à vous faire savoir celui du jeune Chevalier aux armes noires dans le chant suivant,

Fin du dix-neuvième Chant.



C H A N T X X.

LE monde a retenti dans tous les tems des louanges que le beau sexe a méritées. L'Antiquité l'a vu se couronner également la tête des lauriers de Mars & de ceux d'Apollon ; Arpalice & Camille se rendirent célèbres à jamais par leurs exploits : Sapho , Corine le font toujours par leurs écrits immortels. Ce sexe enchanteur s'est élevé de même à la perfection de tous les arts dont il s'est occupé. L'histoire apprend à quel point on l'a vu supérieur dans tous les genres : si sa grande réputation paroît être diminuée ; non , cela ne peut durer , & l'on doit en accuser ou sa modestie qui l'empêche souvent de recueillir des honneurs mérités , ou cette lâche & basse envie , qui secondée par l'ignorance , obscurcit & déchire tout ce qui l'humilie par la lumière & par le génie. Qu'il me seroit facile de citer aujourd'hui plusieurs de ces femmes charmantes & d'un esprit transcendant qui devroient exercer la lyre ou la plume de nos meilleurs Ecrivains à célébrer leurs louanges & leurs ouvrages !

Critiques odieux ! apprenez que lorsque vous osez attaquer ce sexe charmant , dont souvent la

supériorité vous afflige ; apprenez dis-je , que le mépris & l'oubli vous ensevelissent à jamais avec vos vils écrits ; sachez qu'aussi brillante que le plus beau jour , leur réputation s'étendra dans la postérité comme celle de Marphise.

Puisque nous continuons à parler de cette guerrière , nous dirons donc qu'elle ne refusa point de se faire connoître au Chevalier , dont la valeur & la courtoisie avoient mérité de lui plaire. Je suis Marphise , lui dit-elle , ce seul nom en effet devoit suffire au Chevalier ; la célébrité de ce nom étoit repandue dans tout l'univers : le Chevalier crut devoir s'annoncer par quelques notions préliminaires. Je crois , leur dit-il , que vous connoissez tous l'illustre maison dont je suis ; la France , l'Espagne & les nations voisines , l'Inde , l'Ethiopie , & jusqu'aux habitans des Palus-Méotides , connoissent la Maison de Clermont ; le Comte d'Angers , vainqueur du grand Almont , Renaud , qui fit tomber sous ses coups Clarise & le Roi Mambrin , sont nés tous les deux dans son sein. Ce fut près du lieu sauvage où le Danube précipite ses eaux par huit ou dix embouchures dans l'Euxin , que le Duc Aimon , amoureux autant qu'il fut aimé , me laissa dans le sein de ma mère , & c'est depuis un an que m'arrachant aux larmes de cette mère affligée , je suis parti

pour venir en France , & pour connoître ceux auxquels je tiens par le sang.

J'eus le malheur de ne pouvoir finir ce voyage : une tempête affreuse me jetta sur ce rivage , & depuis dix mois , je compte les jours & les nuits , & jusqu'aux heures que je passe en ce triste séjour : mon nom est Guidon le Sauvage , nom encore trop peu connu ; c'est ici que je fus forcé de tuer Argilon de Mélibée , & les neuf autres guerriers que je combattis avec lui : c'est ici , continua le modeste & brave Guidon en rougissant un peu , que ma victoire fut suivie , la nuit d'après , de celle que je devois remporter sur dix jeunes beautés ; cette double palme m'acquît le droit de me choisir les dix femmes qui me feroient les plus agréables , & me donna l'empire sur toutes les autres de ce pays ; je dois le conserver , jusqu'à ce qu'un nouveau Chevalier vienne me l'arracher avec la vie.

Les Paladins demandèrent à Guidon , pourquoi l'on voyoit si peu d'hommes dans cette ville ; & si , renversant la coutume des autres pays , les femmes s'en faisoient obéir : L'on m'en a dit plusieurs fois les raisons , leur répondit Guidon , depuis que je suis en ce pays-ci , & je vous en rendrai compte , si ce récit peut vous être agréable.

Vous savez que les Grecs , revenant chez eux

après le siège de Troie , avoient été vingt ans hors de leur pays. Ce siège avoit duré dix ans , la colère des Dieux les avoient tenus à leur retour dix autres années , errans de rivages en rivages ; ils trouvèrent , en arrivant chez eux , que presque toutes leurs femmes s'étoient procuré des ressources contre la tristesse d'une si longue absence , & que de jeunes gens beaux & bien faits , les avoient garanties du froid & de l'ennui qu'éprouvent & que doivent craindre de jeunes femmes pendant une nuit longue & solitaire : les Grecs en conséquence , trouvèrent leurs maisons peuplées de fort jolis enfans. Mais quoiqu'ils pardonnassent tous à leurs femmes , convenant bien qu'un si long veuvage étoit impossible à soutenir , ils se prirent d'humeur contre ces pauvres enfans , dont l'éducation & la nourriture leur parut être une dépense encore plus que superflue : quelques-uns de ces enfans furent exposés ou vendus ; d'autres , plus heureux , furent élevés en secret par leurs mères. Les plus frilleuses , les plus habiles de ce grand nombre de mères , eurent la consolation de voir leurs enfans grands garçons , & en état de prendre un parti : les uns prirent celui des armes , les autres de l'étude ou des arts : plusieurs allèrent chercher fortune dans les Cours ; les plus sensés s'occupèrent de labourage , ou de la vie pastorale. Ce grand

nombre d'enfans , étrangers au chef de famille , se distribua donc dans toutes les classes différentes de la société générale.

On croira sans peine qu'un des plus âgés de ces enfans étoit celui de la cruelle Clytemnestre : il avoit dix-huit ans ; il étoit bien fait & beau , droit & blanc comme les lys , vermeil comme la rose sur les épines. Celui-ci prenant un parti peu vertueux , mais plein d'audace , s'embarque sur un vaisseau bien armé , suivi de cent de ces autres jeunes Grecs les plus braves & les plus vigoureux , & fit le métier de Corsaire. Dans ce tems là , les Crétois ayant chassé de leur Isle le cruel Idoménée , rassemblaient des forces pour assurer leur nouvel état. Ils offrirent une forte solde à Phalante (c'étoit le nom du fils de la Reine d'Argos) & à ses compagnons , qui l'acceptèrent , & que les Crétois commirent à la garde de la ville de Dictyhe.

Parmi les cent Villes qu'on trouvoit dans la grande & belle Isle de Crète , Dictyhe étoit la plus riche & la plus agréable ; les habitans magnifiques , & passant leur vie dans les jeux & les plaisirs , étoient dans l'usage de faire accueil aux étrangers : leurs femmes , belles , agréables , & portées à n'avoir pour maître que l'amour , reçurent encore mieux ceux qui lui devoient la naissance. En peu de jours , cette jeune garnison fut

très-bien établie ; rien n'étoit en effet plus agréable & plus beau que cette troupe de cent jeunes Grecs que Phalante avoit choisis pour ses compagnons. Bientôt ils firent tourner la tête , ils firent battre le cœur de toutes les jolies Crétoises : ces jeunes Grecs se sentoient trop de leur origine , pour n'être pas les plus vifs de tous les amans : le jour ils paroissoient braves , & bien galans la nuit : leurs transports approchoient de ceux du jeune Hercule. Les Crétoises devinrent éperdues pour Phalante & ses compagnons : les adorer leur parut être le premier , le seul même de tous les biens.

La paix étant faite , & les Crétois n'ayant plus besoin de troupes étrangères , Phalante & ses compagnons , sans solde & sans service , prirent le parti de se rembarquer. Les Crétoises , désespérées de ce départ si précipité , versèrent plus de larmes , sentirent dans leur âme un deuil plus douloureux encore que ne l'eût été celui d'un père : avec quels transports , quels gémissemens ne conjurèrent-elles pas leurs amans de ne les point abandonner ? Mais les trouvant inexorables & décidés à partir , elle se déterminèrent à fuir loin de leurs foyers pour les suivre : elles abandonnèrent pour eux pères , mères , frères , & jusqu'à leurs propres enfans : elle emportèrent tout ce qu'elles purent prendre de plus précieux ;

& leur complot & leur départ furent si secrets , qu'elles étoient déjà loin du port avec leurs amans , sans que les Crétois en fussent informés.

Le vent fut si favorable à Phalante , ses pilotes en profitèrent si bien , que toute la troupe fut éloignée de plusieurs milles , lorsque les Crétois eurent à s'affliger de leur perte. Phalante & les siens , faisant toujours force de voiles , arrivèrent sur ces bords , le dernier jour de leur longue navigation. C'est ici qu'il goûtèrent des plaisirs sans crainte & sans partage. Cette terre étoit inhabitée alors , rien n'y troubla leurs amours & leur sécurité.

Ils passèrent ainsi dix jours ensemble. Les premiers de ces dix jours parurent délicieux aux jeunes Grecs ; les derniers leur parurent bien longs : l'abondance & la trop grande facilité nuisent souvent aux desirs. Les vives Crétoises étoient exigeantes ; elles aimoient à causer nuit & jour avec leurs amans ; ceux-ci n'ayant peut-être plus rien à leur dire , prirent le cruel parti de se débarrasser d'elles ; ils prétendoient que le plus lourd & le plus important des fardeaux est une femme qui ne nous plaît plus.

Ils se souvenoient de leur premier métier de Corsaires ; ils étoient avides d'amasser de nouvelles richesses ; ils craignoient même de prodiguer ce

qui leur restoit. Ces dix jours sans doute leur avoient appris qu'un si grand nombre de femmes étoit d'une trop grande dépense pour eux , & qu'ils avoient bien moins besoin d'elles alors que de se munir de nouvelles armes. Les ingrats , les traîtres , les lâches , abandonnèrent ces pauvres Crétoises , emportèrent toutes leurs richesses ; & s'abandonnant aux hasards de la mer , ils allèrent aborder sur les rivages de la Pouille , où prenant le parti de s'établir , ils fondèrent la Ville de Tarente.

Les malheureuses Crétoises se voyant si lâchement trahies par ceux qu'elles croyoient s'être à jamais attachés , restèrent froides , immobiles comme des statues , sur le bord de la mer ; à la fin , connoissant que les larmes & les regrets ne leur rendoient pas ce qu'elles avoient perdu , leur position présente leur inspira le courage de saisir tous les moyens de la rendre meilleure.

Elle consultèrent ensemble sur le parti qu'elles avoient à prendre ; les unes proposèrent de retourner en Crète & de se soumettre à la sévérité de leurs maris irrités , plutôt que de périr de faim & de misère , abandonnées dans un désert ; les autres , effrayées de ce projet , dirent qu'elles lui préféreroient de se précipiter dans la mer , & qu'il valoit encore mieux aller courir le monde comme pauvres , comme esclaves , (les plus jolies dirent

aussi comme courtisannes ,) que d'aller s'offrir d'elles-mêmes aux punitions qu'elles convenoient d'avoir bien méritées.

Ces pauvres malheureuses agitoient ainsi diversement entre elles le parti qu'elles prendroient , lorsque la belle & jeune Oronthée , qui descendoit du Roi Minos , prit la parole. Cette Oronthée n'avoit eu qu'une seule foiblesse ; Phalante étoit le premier & le seul amant qui l'eût touchée , elle avoit abandonné pour lui son père , après s'être laissé ravir une fragile & charmante fleur. Oronthée , après avoir écouté tous les avis de ses compagnes , s'éleva contre leur foiblesse avec un cœur magnanime & noblement irrité. Pourquoi , leur dit-elle , quitterions-nous ce pays si fertile , où l'air est salubre , où de claires fontaines entretiennent la fraîcheur & la fécondité ? nous avons près de nous de belles forêts qui couronnent de riches plaines ; nous avons des ports , des anses , où des vaisseaux peuvent aborder en sûreté : le commerce avec les étrangers peut nous fournir tous nos besoins , & nous apporter ce que l'Afrique & l'Égypte ont de plus précieux.

Arrêtons-nous ; fixons-nous ici : vengeons-nous sans cesse d'un sexe qui nous a lâchement trompé. Que tout vaisseau porté par les vents sur ce rivage soit pillé , faccagé par nos mains ; baignons-nous dans le sang de ses matelots & de ses passa-

gers, qu'aucun d'eux n'échappe à notre vengeance. Le discours altier d'Oronthee prévalut ; les Crétoises s'y rendirent : il devint une loi pour elle , & cette cruelle loi fut exécutée.

Depuis ce tems, dès que le Ciel nébuleux annonçoit une tempête, guidées par Oronthee, à laquelle elles avoient remis un pouvoir souverain, elles couroient sur le bord de la mer, pilloient, brûloient les malheureux vaisseaux forcés par les vents à relâcher sur cette rive, & nul de ceux qui les montoient n'échappoient à la mort : c'est ainsi que ces femmes, justement irritées contre les hommes, passèrent quelques années ; mais à la fin, elles connurent que leur état nouveau seroit bientôt détruit, s'il ne se renouvelloit point par leur fécondité : modérant donc un peu la rigueur de cette loi destructive, elles choisirent, pendant l'espace de quatre ans, parmi tous les prisonniers qu'elles firent, les dix jeunes gens les plus beaux, les mieux faits, & ceux qui leur parurent les plus propres à remplir leur nouveau dessein : comme elles étoient au nombre de cent : elles établirent que chacun de ces dix jeunes hommes auroit dix femmes : ces Crétoises, très-despotiques, exigèrent de plus de ces dix nouveaux maris qu'aucune de leurs femmes n'auroit à se plaindre d'une nuit inutile : cette terrible loi leur étoit imposée sous peine de la vie, &

le plus grand nombre des maris , nouvellement élus , payèrent de leur tête les infractions à cette loi ; elles en essayèrent beaucoup fans doute , & firent jurer à ceux qui furent conservés qu'ils combattroient aussi pour elles , & qu'ils passeroient au fil de l'épée tous les hommes que leur mauvais sort feroit aborder sur ces bords.

Un autre embarras força bientôt les Crétoises à faire encore une autre loi. Les grossesses & les enfans se multiplièrent au point qu'elles commencèrent à craindre que ceux d'un sexe différent du leur ne devinssent grands garçons & ne se rendissent leurs maîtres : elles aimoient trop à commander pour ne pas prendre la meilleure précaution & se mettre hors de crainte de voir ces enfans se révolter contre elles ; ces Crétoises établirent donc l'horrible loi qu'une femme ne pourroit élever qu'un seul enfant mâle & feroit obligée d'étouffer tous les autres , ou de les envoyer vendre au loin ; ceux qu'elles chargeoient d'aller porter ces enfans avoient ordre de les troquer , autant qu'il leur seroit possible , contre des petites filles , ou de rapporter le prix qu'ils en auroient reçus ; c'est tout ce qu'elles crurent pouvoir faire en faveur de leurs enfans mâles , n'ayant pour but que d'entretenir leur société , sans crainte de n'être pas toujours les plus forts. Quand aux prisonniers qu'elles faisoient , elle continuèrent à s'en défaire ,
mais

mais ce ne fut plus de tous à la fois , & ce sacrifice commença de se faire avec plus d'ordre & plus d'apparat.

Lorsqu'elles prenoient dix , vingt , ou un plus grand nombre d'hommes à la fois , elles les mettoient en prison , & chaque jour l'un d'eux étoit sacrifié dans un Temple qu'Oronthee avoit élevé pour le consacrer à la vengeance ; un d'entr'eux , nommé par le sort , prétoit son bras à ce meurtre sacré. Après plusieurs années un jeune Grec , de la race d'Hercule , fut jetté sur cette rive homicide ; il s'appelloit Elban , & prouvoit son origine par sa force & par son courage. N'ayant aucune défiance , on le prit sans efforts , & sur le champ il fut renfermé pour le sacrifice ordinaire avec les autres prisonniers.

Elban étoit bien fait & beau ; son parler étoit doux , son esprit étoit aimable , son air étoit séduisant ; un aspic eût écouté ses propos séducteurs : Alexandra , fille d'Oronthee qui commençoit à vieillir , entendit parler du jeune Elban avec admiration ; Oronthee , plus jeune de dix ans que les autres femmes sorties de Crète , leur avoit survécu ; mais ces femmes , réduites à dix maris , avoient cependant tellement augmenté la population qu'elles étoient alors au nombre de mille.

Alexandra , sur ce qu'elle entendit raconter

Tome V.

G

d'Elban, eut la curiosité de le voir & de l'entendre ; elle en obtint la permission de sa mère : l'impression qu'il fit sur elle fut assez forte pour que son cœur en fût touché ; n'apportant aucune résistance à ce sentiment si doux , son prisonnier la captiva pour toujours.

Alban lui dit : Ah ! Madame , s'il vous reste un peu de cette pitié qui regne dans tous les lieux que le soleil éclaire , j'oserois vous demander au nom de la beauté , de ces traits & de cette âme qui vous soumettent tous les cœurs , une vie que je voudrois vous consacrer ; je connois trop , il est vrai , l'inhumanité qui règne dans ce pays pour vous demander en pur don la vie ; mais , Madame , accordez-moi , du moins , de mourir en brave homme , les armes à la main , & de ne pas périr comme un scélérat qui subit son supplice , ou comme un animal qu'on conduit pour le sacrifier.

Alexandra , dont les yeux commençoient à se remplir de larmes , lui répondit d'un air attendri : Quoique les mœurs de ce pays soient les plus barbares de l'univers , ne croyez pas cependant qu'il ne s'y trouve que des Médées ; & quand toutes celles qui l'habitent auroient sa cruauté , moi seule , je m'intéresserois à sauver vos jours : si , jusqu'à ce moment , j'ai paru me conformer à leurs usages , ce n'est , je l'avoue , que parce

qu'aucun autre que vous ne m'avoit encore inspiré de la pitié ; mais eussé-je le cœur d'un tigre , comment votre beauté , votre valeur ne parviendroient-elles pas à le rendre sensible ?

Pourquoi , continua-t-elle , cette loi cruelle contre les étrangers est-elle la plus forte ? Pourquoi ne puis-je pas sacrifier ma vie pour la vôtre ? Mais nulle de nous n'a le pouvoir de vous secourir. Ce que vous demandez , quoique la grace soit légère , ne pourra s'obtenir que très-difficilement ; cependant soyez sûr que je le solliciterai vivement , quoique je frémissé du péril que vous effuierez dans un combat sanglant. Ah ! Madame , interrompit Elban , sachez que je me sens le courage de combattre & de vaincre ensemble dix des chevaliers les mieux armés qu'on voudra me présenter.

Alexandra ne répondit à ce discours si généreux , que par un profond soupir. Elle le quitta pénétrée pour toujours de l'amour le plus vif , & de la plus haute estime. Elle rendit compte à sa mère de la proposition courageuse d'Elban , & la pressa vivement sur la justice d'accorder une pareille demande. Oronthée fit aussi-tôt assembler son Conseil : elle y représenta l'importance de connoître à fond la force & la valeur des Guerriers auxquels elles confioient la garde de leurs ports & de leur rivage. Je crois , leur dit-elle , que

laissant cependant nos loix dans toute leur vigueur, il seroit bien sage d'établir à l'avenir, que celui qui tomberoit dans nos mains, pourroit choisir de se battre contre dix de nos Guerriers, plutôt que d'être conduit à l'autel des sacrifices. Si nous le voyons vaincre ces dix Guerriers ensemble, nous ne pourrons plus douter qu'il n'ait la force & la valeur nécessaires pour défendre nos ports. Ce qui me porte à vous faire cette proposition, continua-t elle, c'est que nous avons maintenant un prisonnier qui demande à combattre seul dix de nos Guerriers : si ce n'est que par un vain orgueil, il sera puni sévèrement ; mais il est vraiment digne de grâce s'il remplit ce qu'il ose proposer.

Une des plus vieilles femmes prit alors la parole pour lui répondre. La principale raison, dit-elle, qui nous a fait conserver quelques hommes parmi nous, n'est pas celle de les garder pour notre défense. Eh ! ne sommes-nous donc pas assez nombreuses, fortes & courageuses, pour n'avoir rien à craindre ? Ce n'est donc que la nécessité d'avoir de nouvelles sujettes pour l'Etat, qui nous force à garder quelques hommes parmi nous ; mais, puisque nous sommes forcées à les conserver par cette raison politique, il est de même très-important qu'il en reste seulement un contre dix femmes ; c'en est assez pour donner

des enfans à l'Etat fans courir rifque qu'ils fe l'affujettiffent ; je conviens qu'ils font bons pour cet emploi , mais à tout le refte je les crois tout au moins très-inutiles ; un homme capable d'en tuer dix autres peut être fort dangereux contre des femmes ; dix hommes de cette efèce fuffiroient vraifemblablement pour nous maîtrifer , & je ne trouve pas prudent de mettre les armes à la main à ces hommes dangereux & plus forts que nous. De plus fi un feul homme réuffit à en tuer dix autres , que deviendront les cent pauvres veuves qu'ils laifferont ? Déjà je crois entendre les cris que cette privation leur coûtera : paffe encore s'il propofoit , en tuant ces dix jeunes maris , de les remplacer auprès des cent veuves ; alors il mériteroit d'être écouté.

Ce fut là l'objection que fit la vieille Artémie , & ce ne fut pas fa faute fi le pauvre Elban ne fut pas offert en facrifce ; mais la bonne Reine Oronthée , qui vouloit favorifer fa fille , apporta tant de juftes & de nouvelles raifons , que l'avis de fon Sénat fut en fa faveur.

Elban étoit fi beau , fon air étoit fi féduifant que toutes les jeunes femmes opinèrent pour lui ; & plus nombreuses que les vieilles , elles l'emportèrent fur elles. Les vieilles , qui prenoient parti pour Artémie , furent longtems à confentir qu'Elban confervât la vie ; il fut donc conclu qu'on

épargneroit ce jeune homme ; mais ni les vieilles ni les jeunes ne se départirent de l'ancien usage qui le forçoit à se faire en une seule nuit dix femmes de dix jeunes filles. Elles eurent assez bonne opinion d'Elban pour le tirer de prison à ces conditions.

On lui donna alors des armes & un cheval : les dix Guerriers se présentèrent contre lui ; tous les dix mordirent la poussière à ses pieds. La nuit suivante il sçut attaquer si heureusement les dix jeunes filles , qu'elles avouèrent toutes leur défaite. La bonne Oronthée, en conséquence, sentit augmenter infiniment la grande opinion qu'elle avoit de lui ; cette bonne mère crut ne pouvoir faire un meilleur présent à sa chère fille, & quoiqu'il conservât neuf autres femmes, auxquelles il en fit prendre le nom, la belle Alexandra reçut sa main.

Oronthée laissa le nouvel Empire à sa chère Alexandra, qui donna son nom à ce pays nouvellement habité ; mais elle lui fit jurer en mourant d'observer la loi dans toute sa teneur, & de faire sacrifier sans pitié tout étranger jetté sur la côte, qui ne pourroit remporter, comme Elban, les deux mêmes victoires consécutives ; elle déclara de même, qu'après Elban, quiconque fortiroit vainqueur des deux épreuves, seroit le maître de choisir les dix femmes qui lui plairoient le plus,

& qu'il régneroit sur elles & sur toutes les autres, jusqu'à ce qu'un nouveau Guerrier s'emparât par sa mort de cet Etat brillant.

Il y a déjà deux mille ans, continua Guidon, que cet usage cruel continue, & peu de jours se passent sans le sacrifice de quelque malheureux étranger. Si quel qu'un d'eux, à l'exemple d'Elban, se présente, & sort victorieux du premier combat, presque toujours il succombe à la seconde épreuve : quelques-uns cependant ont joui d'un plein succès ; mais les exemples ont été bien rares. Il est vrai, poursuivit le jeune Guidon en baissant modestement les yeux, qu'Argilon fut un de ces heureux vainqueurs, & que, porté sur ce rivage par les vents contraires, je lui donnai la mort, & me mis en droit de le remplacer ; mais, en vérité, je regrette de n'être pas tombé sous ses coups, plutôt que de vivre dans l'humiliation où je passe mes jours. Ah ! que ces plaisirs de l'amour, ces ris, ces jeux si chers à mon âge, que cette pourpre, ces riches pierreries, si désirées par les habitans des villes, doivent paroître de peu de valeur à l'homme privé de sa liberté ! Rien ne peut me consoler de l'accablante servitude dans laquelle je languis. Je passe les plus beaux de mes jours dans une vie molle & oisive : l'aiguillon de la gloire me presse ; le triste ennui émousse pour moi le plaisir, le desir même,

Malheureux que je suis ! tandis que ma renommée & la gloire de ceux de mon sang remplit la terre , peut-être pourrois-je partager les lauriers dont mes frères sont couronnés. Oui, c'est une injure que le ciel m'a faite , quand il m'a réduit à cet esclavage. Je me vois ici comme un malheureux cheval de bataille aveugle, estropié, désormais inutile , qu'on abandonne dans un champ ; & n'espérant plus de sortir de cet état, je ne desire que la mort.

Guidon se tut alors , en soupirant , & maudissant le jour où dix Guerriers abbattus , & sa seconde victoire , avoit remis entre ses mains un sceptre pesant & plus odieux encore.

Astolphe, qui l'avoit bien attentivement écouté, cherchoit encore de nouvelles preuves que le Duc Aimon fût son père : Je suis , lui dit-il , Astolphe Prince d'Angleterre & votre cousin. Ce ne fut pas sans l'embrasser en versant quelques larmes. Cher parent , ajouta-t-il en l'embrassant de nouveau , votre mère n'eut pas besoin de vous attacher un signe pour vous faire reconnoître , votre haute valeur vous suffit. Guidon, qui, dans un autre tems , eût senti la joie la plus vive à trouver un parent si cher , ne put lui rendre ces caresses qu'avec l'air le plus triste. Il savoit que s'il n'étoit pas tué le lendemain matin, Astolphe demeureroit esclave : il connoissoit de même

qu'Astoïphe & ses compagnons ne pouvoient conserver leur vie & leur liberté que par sa propre mort.

Une seconde réflexion vint achever de l'accabler. Hélas ! se disoit-il en lui-même , quand Marphise m'ôteroit aussi la vie, comment réussiroit-elle dans la seconde épreuve ! Cette charmante Guerrière ne pourroit accomplir la loi, elle n'en resteroit pas moins captive avec ses compagnons.

Marphise , qui , sans doute , avoit été fort attentive à tout le récit de Guidon , & qui voyoit tant de générosité d'âme jointe à tant de valeur , s'attendrissoit en réfléchissant que ce n'étoit que par sa mort qu'elle & ses compagnons pouvoient conserver la liberté. Mais déjà la guerrière pensoit qu'elle eût plutôt perdu la vie elle-même que de l'arracher à Guidon.

Joignez-vous à nous , lui dit-elle ; c'est par la force seule que nous devons sortir d'ici. Hélas ! lui répondit-il , perdez cette vaine espérance , nous ne réussirons jamais.

Mon cœur , dit fièrement Marphise , ne peut m'inspirer la crainte de ne pas réussir dans ce que j'entreprends , & je ne connois point de route plus certaine & plus sûre que celle que mon épée saura m'ouvrir. Guidon , ajouta-t-elle , tu m'as si bien fait éprouver ta valeur , qu'avec

toi seul je viendrois à mon honneur de cette entreprise; dès demain, lorsque ces femmes seront placées sur leurs gradins, je veux que nous les attaquions des deux côtés, que nous les mettions en fuite, ou que les massacrant toutes, nous laissions leurs corps en proie aux vautours & leur ville en feu.

Ah ! répondit Guidon, vous me verrez toujours bien prompt à vous suivre; mais ce n'est pas assez de défaire quelques troupes de ces femmes, songez que non-seulement plus de dix mille d'entr'elles occuperont la place, couvertes de leurs armes, mais qu'un plus grand nombre encore garde les ports & tout le rivage; il ne nous reste aucune route pour nous échapper.

Fussent-elles plus nombreuses que l'armée de Xerxès, dit Marphise en colère, leur nombre surpasse-t-il celui des Anges rebelles, si tu me suis, Guidon, sois sûr qu'elles seront vaincues, & peut-être même me suffiroit-il que tu ne combattes pas pour elles.

Eh bien ! repliqua Guidon, choisissons du moins un moyen qui puisse réussir; comme il n'est permis qu'aux seules femmes d'aller en mer & de sortir du pays, sachez que je peux me confier à l'une de mes femmes qui m'a souvent donné des preuves du plus grand attachement,

& qui ne desiré pas moins que moi de sortir de cet esclavage : j'espère qu'à l'insçu de ses compagnes, elle pourra pendant cette nuit faire préparer dans le port un brigantin ou quelque forte barque dans laquelle elle forcera les matelots & le pilote qui sont sur votre vaisseau, de se tenir prêts à nous recevoir & à mettre aussitôt à la voile : alors, réunissant tous nos gens bien armés derrière nous, nous saurons nous ouvrir un passage si l'on ose nous résister, & nos épées nous tireront de cette cruelle cité.

A la bonne heure, mon cher Guidon ; suis ton projet, quoique je sois bien sûre qu'il soit bien plus possible que je mette à mort tout ce qui pourra me résister, qu'il ne l'est qu'on me voie fuir, & que la plus légère terreur puisse entrer dans mon âme. Il faut que le jour éclaire notre sortie ; profiter des ombres de la nuit, avoir l'air de fuir, me paroîtroit être un opprobre.

Je fais que si je me faisois connoître pour fille, l'on me combleroit ici de biens & d'honneurs, & que je serois placée parmi les premières du Sénat : mais n'étant point arrivée ici sous mes véritables habits, je veux courir les mêmes risques que vous tous ; & je ne suis pas assez lâche pour acheter ma liberté par votre esclavage.

Marphise prouva bien, par ce propos, que l'intérêt de ses compagnons la touchoit autant que le sien. Mais craignant de leur nuire par un excès de courage, en attaquant seule cette troupe immense de femmes, elle s'en remit à Guidon du soin de les conduire dans cette entreprise, selon le moyen le plus sûr qu'il avoit su trouver.

Guidon, causant la nuit avec Alerie, (c'étoit celle de ses femmes qui méritoit le plus sa confiance,) la trouva tout aussi vive que lui-même pour l'exécution de ce projet. Elle fit, dès la même nuit, armer un bon vaisseau sur lequel elle embarqua ce qu'elle avoit de plus précieux, & répandit le bruit que, dès le lendemain matin, elle vouloit aller en course avec quelques-unes de ses compagnes. Elle avoit eu soin de remplir le palais de Guidon des armes nécessaires pour tous ceux qui suivoient Marphise & ses compagnons. Ils passèrent la nuit, dormant ou faisant la garde : plusieurs, les yeux fixés sur l'Orient, restèrent attentifs à voir la première rougeur de l'horison.

Le soleil n'avoit point encore levé les voiles qui couvroient la terre, & la fille de Lycaon n'avoit pas encore achevé de décrire son demi-cercle autour du pôle, lorsque les femmes armées, ardentes de voir le combat, se hâtèrent

de remplir la place & les gradins , aussi nombreuses que les essaims de mouches qui quittent leur ruche , ou qui volent pour en remplir une nouvelle.

Le bruit & le son de mille instrumens guerriers faisoit retentir le ciel & la terre ; il appelloit Guidon , Souverain du pays , à venir terminer le combat commencé ; lorsque Marphise & Guidon , les deux fils d'Olivier , Astolphe & Sanfonnet , bien couverts de leurs armes , & suivis de leurs gens à pied ou à cheval , armés de même , sortirent du palais de Guidon. Il falloit absolument traverser cette grande place , pour descendre de ce palais au port. Guidon marcha le premier , tous les autres le suivant en bon ordre , & se présenta dans la place à la tête d'environ cent hommes armés.

Il s'avançoit à grands pas pour la traverser , & parvenir à l'autre porte , lorsque toutes ces femmes armées , & prêtes pour combattre , s'aperçurent qu'il vouloit s'échapper avec sa suite. Elles s'emparèrent aussi-tôt de leurs arcs ; & leur plus grosse troupe courut s'opposer à son passage. Marphise & ses compagnons ne différèrent pas à les attaquer : mais , malgré le massacre affreux qu'ils firent de ces femmes cruelles , leur nombre augmentant sans cesse , & faisant pleuvoir sur eux une grêle perpétuelle

de flèches & de dards , ils commencèrent à craindre de ne pouvoir pénétrer ou renverser cette masse de combattans qui , de momens en momens , devenoit encore plus épaisse.

Déjà quelques gens de la suite des guerriers avoient été percés de traits ; le cheval de Marphise , celui de Sanfonnet étoient morts , & sans la bonté de leurs armes , ils eussent été percés de mille coups ; Astolphe , ennuyé de cette pluie importune , se dit en lui-même : Eh ! pourquoi donc attendrois-je plus long-tems à me servir de mon cor ? Voyons si son bruit ne nous fera pas plus favorable que nos épées pour nous ouvrir le chemin. Comme il est bien naturel , dans les grands périls , de se servir de ses ressources , Astolphe emboucha ce cor dont le son faisoit trembler la terre : dès que ce son terrible eut frappé l'air , tous les cœurs furent saisis d'une si grande terreur , que perdant même tout usage de raison , tous ceux qui l'entendirent se mirent en fuite ; les gardes de la porte se renversant les uns sur les autres ne les défendoient plus qu'en les embarrassant par leurs corps ; les femmes qui remplissoient les gradins , s'en précipitèrent comme on voit se jeter des toits & des fenêtres des maisons les malheureux que la flamme environne , lorsque , pendant leur sommeil , un feu caché s'étend ; éclate tout à-

coup, & porte son ravage dans tout l'intérieur d'une maison. Celles de ces femmes qui ne périssent pas de cette chute, continuent à courir épouvantées : toutes perdent la tête, & cherchent de tous côtés à fuir le terrible son qui les poursuit sans cesse ; plus de mille arrêtées aux portes s'écrasent mutuellement sans pouvoir se retirer ; d'autres montent sur les murs, sur les corniches de la place, tombent & se brisent sur le marbre.

Astolphe ne cessoit point de sonner & d'augmenter le trouble & la terreur : les cris, les plaintes, le fracas augmentoient de tous côtés à l'approche de cet horrible son ; tout étoit en fuite également, & les guerrières n'avoient pas plus de fermeté que cette vile populace dont la timidité ne peut vous étonner, son naturel tenant de celui du lièvre. Mais que dirons-nous du cœur si ferme & si fier de Marphise & de celui de Guidon le Sauvage ? Que dirons-nous de ces deux fils d'Olivier, dont les exploits ont si souvent illustré leur brave race ? Ces guerriers qu'une armée de cent mille hommes n'auroit pas fait reculer d'un pas, privés maintenant de courage, s'abandonnent à la fuite comme des lapins & des timides colombes ; dès que le son du cor frappe leurs oreilles, l'enchantement de cet instrument fait le même effet sur eux que

fur tous les autres ; & Sanfonnet , Guidon & les deux frères fuyant à la fuite de Marphife , éperdue elle-même de frayeur , s'éloignent du fon qui femble les pourfuivre.

Aftolphe court en effet de tous les côtés où quelques groffes troupes paroiffent raflemblées , & femble fe plaie à les diffiper : les uns fuient vers les montagnes , d'autres s'enfoncent dans l'épaiffeur des bois ; quelques-uns defcendent vers le port : tout ce qui rempliffoit cette grande ville abandonna les places , les temples , les maifons ; elle demeura prefque entièrement vuide dans un moment.

Marphife , Guidon , les deux frères , & Sanfonnet , pâles & tremblans , furent du nombre de ceux qui fuirent vers la mer ; leurs gens les fuivoient en criant : heureufement leur fuite les conduifit vers l'endroit du port où le vaiffeau préparé par Alerie les recueillit promptement avec leur fuite. Alerie fut fans doute furprife de l'épouvante avec laquelle ils animèrent les rameurs à fuir du port , & les matelots à déployer toutes leurs voiles.

Aftolphe , après avoir parcouru tous les quartiers de la cité dont il avoit fait déferter les maifons & les rues , avoit pourfuivi les habitantes fans relâche ; quelques-unes s'étoient cachées dans les lieux les plus immondes ; d'autres,

tres , le fuyant jufqu'au rivage , s'étoient mifes à la nage , & s'étoient enfevelies dans la mer. Aftolphe y defcendit à fon tour , croyant y rejoindre fes compagnons ; mais n'en trouvant aucun fur le môle du port ni dans les vaiffeaux , il leva les yeux vers la haute mer , & reconnut le navire dans lequel ils s'étoient embarqués , & qui portoit toutes fes voiles pour s'éloigner avec plus de célérité : fe trouvant feul alors , & fans vaiffeau , le Paladin fut obligé d'imaginer quelque autre moyen de pourfuivre fa route.

Laiſſons aller Aftolphe ; & ne foyez point inquiet , en le voyant voyager tout feul au milieu de ces pays peuplés par des Barbares & des Infidèles : je vous assure qu'il n'a pas lui-même la plus légère crainte ; il fait bien qu'il n'eſt aucun péril dont il ne puiſſe fe tirer avec le cor dont il vient de faire une fi bonne épreuve ; voyons plutôt quel eſt l'état préſent de ſes pauvres compagnons qui meurent de peur , & qui s'enfuient à pleines voiles.

Marphife & ſes compagnons , après s'être éloignés du rivage de ce pays fi barbare , avoient vogué rapidement , & ſe trouvoient enfin hors de portée d'entendre le maudit ſon du cor d'Aftolphe : alors , la honte ſ'empara d'eux ; cet état leur avoit été toujours inconnu ; & la plus vive rougeur colora leurs joues. Aucun d'eux

n'osoit plus regarder ses compagnons. Tous les cinq , l'air triste & la tête baissée , fixoient leurs yeux sur le perroquet du vaisseau : le pilote , pendant ce tems , dépassa les îles de Chypre & de Rhodes , & bientôt dépassa de même toutes celles de la mer Égée & le dangereux cap de Malée ; le vent s'étant toujours soutenu très-favorable. La Morée disparut ensuite aux yeux des navigateurs ; & dès qu'ils eurent tourné la Sicile , ils apperçurent & côtoyèrent les agréables rivages de l'Italie.

Le pilote dont la famille étoit restée à Lune , vint prendre port dans cette ville , remerciant Dieu de s'être tiré sain & sauf d'une si longue & si périlleuse navigation ; & , dès le même jour , Marphise & ses compagnons trouvant un vaisseau prêt à partir pour la France , ils s'embarquèrent , & peu de tems après arrivèrent à Marseille. Bradamante , gouvernante de ce pays , étoit alors absente ; elle les eût sûrement engagés à s'arrêter , si elle s'étoit trouvée à leur débarquement : ils descendirent à terre , & sur le champ Marphise leur disant adieu , partit , & se sépara d'eux sans avoir encore de projet.

Cette brave guerrière ne trouvoit pas honorable qu'un si grand nombre de Chevaliers voyageassent ensemble : Les étourneaux & les pigeons , disoit-elle , volent en grande troupe :

les daims, les cerfs & les animaux timides aiment à s'accompagner; mais le hardi faucon, l'aigle audacieuse qui ne comptent sur aucun secours étranger, les ours, les tigres, les lions, tous ces animaux courageux vont toujours seuls, nulle espèce de danger ne leur paroissant redoutable.

Les autres Chevaliers ne s'étant point voulu séparer, Marphise partit seule, marchant à son ordinaire à travers les bois & les champs, sans tenir de route certaine; laissons-la donc aller seule, comme un Hermite Pélerin, & retournons à nos Paladins qui, suivant la route qu'ils trouvèrent la plus battue, arrivèrent le lendemain dans un château dont le maître les reçut avec beaucoup de politesse.

Cette courtoisie apparente couvroit cependant un lâche projet dont ils éprouvèrent l'effet dès la nuit suivante. Le traître Seigneur de ce château les fit arrêter dans leurs lits pendant qu'ils dormoient, & ne voulut point les relâcher qu'ils n'eussent prêté serment d'observer la coupable coutume qu'il avoit établie; mais cependant, Seigneur, avant de vous conter le reste de cette aventure, je ne peux résister au desir d'en revenir à cette belliqueuse Marphise.

Après avoir passé la Durance, le Rhône & la Saône, en arrivant au pied d'une montagne

assez agréable, elle voit venir de loin une vieille femme couverte d'habits noirs très-fâles & déchirés ; elle paroissoit bien lassée d'avoir fait un long chemin ; mais elle se montrait encore plus affligée.

Cette vilaine vieille étoit celle qui servoit les brigands dans la caverne du mont où la Justice divine envoya le Comte d'Angers pour les punir de leurs forfaits. L'infâme vieille qui craignoit la mort, & presque autant d'être reconnue, par les raisons que je vous dirai, n'avoit suivi que les routes les plus cachées, depuis qu'elle étoit sortie de la caverne.

Les armes, les habits de Marphise lui faisant juger que ce Chevalier étoit étranger, elle cessa de fuir, comme elle avoit coutume de le faire, dès qu'elle voyoit un Cavalier du pays ; elle eut même la confiance & la hardiesse de l'attendre près du gué d'un torrent où le Chevalier arrivant, la vieille le salua d'un air suppliant, & lui demanda d'avoir la bonté de la passer à l'autre bord sur la croupe de son cheval. Marphise, née obligeante, non-seulement la passe, mais voyant que le terrain de l'autre rive est très-fangeux, elle la garde toujours derrière elle, pour le lui faire traverser, & c'est dans ces entrefaites, qu'elle est jointe par un Chevalier couvert d'armes brillantes. Ce Cava-

lier marchoit vers le gué du torrent , avec une Demoiselle & son Ecuyer ; cette Demoiselle étoit assez belle ; mais elle avoit un air vain & dédaigneux : elle paroissoit être digne de l'espèce de Chevalier qui l'accompagnoit.

Celui-ci se nommoit Pinabel , l'un des Comtes Mayençois ; c'étoit ce traître qui , quelques jours auparavant , avoit eu l'infamie de précipiter Bradamante dans la caverne de Merlin , & la femme qu'il conduisoit étoit la même qu'Atlant avoit enlevée , lorsque Bradamante le trouva déplorant cette perte.

Lorsque , par la valeur & l'adresse de cette belle guerrière , l'enchantement du château d'acier d'Atlant fut détruit , cette Demoiselle avoit recouvré sa liberté avec tous les autres prisonniers ; ses anciennes habitudes l'avoient portée à rejoindre aussi-tôt Pinabel : tous les deux se convenoient d'humeur & de caractère , & bien aises de se retrouver ensemble , ils voyageoient de châteaux en châteaux.

Cette fille étoit fière de quelques traits de beauté , mais naturellement peu polie ; dès qu'elle apperçut la vieille que conduisoit Marphise , elle ne perdit pas cette occasion d'en rire & de s'en moquer ouvertement. Marphise , peu patiente , fut très-choquée de son impertinence , & prenant le parti de sa vieille , elle dit à la

demoiselle que sa vieille étoit mille fois plus jolie , & qu'elle le prouveroit à son Chevalier , s'il osoit prendre sa querelle , sous la condition que s'il étoit vaincu , elle lui prendroit ses habits & son palefroi pour le donner à cette vieille.

Pinabel , quoique assez à regret , se trouvant forcé de défendre la beauté de sa maîtresse , saisit sa lance & son bouclier , & prit du champ pour courir contre la guerrière : Marphise lui porte la pointe de sa forte lance à la visière , & le fait voler & rouler à terre privé de tout sentiment : elle use aussi-tôt des droits de la victoire ; elle fait ôter tous les beaux habits , tous les ornemens de la demoiselle ; elle en fait revêtir sa vieille , & veut que toutes ces couleurs , ces parures brillantes faites pour la jeunesse , ornent les cheveux gris & le front ridé de cette vilaine créature , à laquelle elle fait aussi monter le palefroi de la demoiselle qu'elle laisse dans l'obligation de se couvrir des haillons de la vieille.

Marphise dit à la vieille de la suivre ; elle marcha trois jours sans trouver d'aventures : mais le quatrième , elle apperçut un Chevalier qui venoit vers elle au grand galop ; c'étoit l'aimable Zerbin , Prince d'Ecosse , qui joignoit toutes les vertus de la Chevalerie aux charmes de la jeunesse ; il venoit de poursuivre en courroux un brutal de Cavalier qu'il n'avoit pu

joindre ; il l'avoit suivi long-tems dans la forêt , mais l'autre s'étant dérobé assez promptement à ses coups , s'étoit sauvé par une route détournée à l'aide d'un brouillard épais qui souvent obscurcit les premiers rayons du soleil , & cet Ecoissois , à couvert de la première fureur de son Prince , attendoit qu'elle fût calmée pour oser reparoitre devant lui.

Quoique Zerbin fût encore irrité , dès qu'il eut apperçu la vieille , il ne put s'empêcher de rire , en voyant ce vieux & vilain visage paré de tous les ornemens qui ne conviennent qu'à la jeunesse : ce contraste même lui parut si ridicule , qu'il dit en riant à Marphise , qui sembloit avoir cette guenon sous sa garde : Chevalier , je vous trouve vraiment très-prudent de vous être chargé d'une demoiselle pareille ; car vous ne devez pas craindre qu'on cherche à vous l'enlever.

La vieille , dont les rides sales & profondes égaloient celles d'une Sibylle antique , & qui ressembloit au vieux singe que des Bâteleurs coëffent quelquefois pour attirer l'argent & les ris du peuple , devint encore plus hideuse , en entendant le propos de Zerbin. La colère alluma ses yeux cavés , de courroux ; car le plus mortel affront qu'on puisse faire à toute espèce de femme , c'est de lui dire qu'elle est vieille &

laide. Marphise qui rioit intérieurement, trouva plaisant de prendre le parti de sa vieille, & de répondre au Chevalier. Parbleu, lui dit-elle, l'aimable Demoiselle que je conduis, est sans comparaison plus jolie que vous n'êtes poli ; mais je crois qu'intérieurement vous lui rendez plus de justice, & que vous faites semblant de n'être pas sensible à ses attraits, pour excuser ce que vous venez de dire. Eh ! quel seroit le Chevalier assez froid, assez peu galant, qui ne montreroit l'ardeur la plus vive à cette belle, s'il avoit le bonheur de la trouver seule dans un bois !

Vraiment, répondit Zerbin, je trouve qu'elle est si bien avec vous, qu'il seroit injuste que personne pensât à vous l'enlever ; & vous pouvez être tranquille, car je me garderai bien de commettre une indiscretion pareille : en toute autre occasion, si vous vouliez m'éprouver, je serois prêt à vous satisfaire ; mais je serois bien fâché de hasarder une seule joute en son honneur, & belle ou laide, je vous la laisse : vous me paraissez tous deux si bien assortis, que ce seroit dommage de troubler une si belle union. Je pense même que votre valeur égale peut-être la beauté de votre maîtresse.

Oh, oh ! répondit Marphise, il faudra bien que bon gré malgré, vous me disputiez cette

belle ; je ne souffrirai pas que vous ayez vu tant de charmes, sans répondre au desir que j'ai de les défendre. Mais, lui répondit Zerbin, il me semble qu'il seroit fol de combattre pour une espèce de victoire très-nuisible au vainqueur, & très-favorable au vaincu. Entendons-nous, lui repliqua Marphise : si ce marché-là ne vous convient pas, je vous en propose un autre que vous ne pouvez refuser ; vaincu par vous, je me tiens forcé de la garder ; mais si je suis vainqueur, je vous impose la loi de vous en charger. Allons, je le veux bien, dit Zerbin sans hésiter ; & tournant aussi-tôt son cheval pour fournir une carrière, il s'affermit sur ses étriers, rassembla ses forces ; & ferme dans les arçons, ne voulant faillir d'atteinte, il porta sa lance dans le milieu de l'écu de Marphise ; mais il crut l'avoir brisée contre une montagne de métal : pour lui, frappé dans la visière de son casque, il fut renversé la tête toute étonnée sur la poussière.

Zerbin sentit bien vivement la douleur de se voir abattu pour la première fois, lui qui n'avoit jamais trouvé de Chevalier qui pût lui résister à la joute : il regarda cet affront comme ineffaçable. Pendant long-tems il resta muet, & sans se relever ; ce qui l'affligea le plus encore en ce moment, ce fut l'engagement de garder la

maudite vieille qu'il se voyoit forcé de remplir.

La malicieuse Marphise retournant aussi-tôt, lui dit en riant : C'est de tout mon cœur que je vous présente ma Dame ; & plus je la vois agréable & belle, plus je sens de plaisir à vous la céder ; désormais soyez donc son défenseur, puisque cette joûte & votre parole vous y forcent ; soyez son guide, son escorte, par-tout où sa volonté la conduira. Vous savez que ce sont les engagements que vous avez acceptés. A ces mots, elle donne des deux à son cheval, & s'enfonce au milieu de la forêt sans attendre sa réponse.

Zerbin qui ne doutoit pas que son adversaire ne fût un Chevalier des plus renommés, dit à la vieille de le lui faire connoître. La méchante coquine n'eut garde de lui déguiser la vérité ; & pour l'humilier davantage, elle se plut à l'assurer que c'étoit une jeune guerrière qui l'avoit si facilement fait voler des arçons.

Celle-ci véritablement, lui dit-elle, peut disputer à tous les Chevaliers l'honneur de porter une lance & un bouclier. Elle arrive du fond de l'Orient, & vient pour éprouver la force & la valeur des Paladins François. Zerbin sentit alors redoubler sa honte & son dépit, au point que la rougeur extrême qu'il sentit s'élever

sur tout son corps auroit dû colorer jusqu'à ses armes. Il remonta sur son cheval , plus honteux que jamais de n'avoir pas su le ferrer avec assez de force.

La maudite vieille , riant en elle-même , & cherchant à redoubler sans cesse son dépit , le fit souvenir de la nécessité de la suivre ; & Zerbin , l'oreille basse & soumis au devoir de tenir sa parole , la suit comme un cheval las & readu marche les éperons dans le flanc , obéissant de plus au dur frein qui le gouverne. Hélas ! disoit-il en soupirant , Fortune , ah ! que tu m'es cruelle ; tu m'as enlevé la fleur de toutes les beautés de la terre ; je devrois maintenant l'avoir avec moi. Barbare , c'est cette infâme vieille que tu me forces à conduire. Ah ! cet échange inégal est le plus grand des maux que tu puisses me faire éprouver. Quoi ! cette Princesse dont les attraits & les vertus eussent embelli l'univers , celle que j'adorois est submergée dans les ondes , a le corps brisé sur des rochers tranchans , est dévorée peut-être par les monstres voraces de la mer , & cette vieille hideuse qui , depuis vingt ans , devrait être la pâture des vers , semble ne les avoir vécus de trop , que pour donner encore plus de poids à mes malheurs !

Zerbin se parloit ainsi en voyageant , & s'acquittant de son triste devoir envers la vieille ;

son visage portoit l'empreinte de la douleur que lui caufoit un aufli cruel fouvenir. Quoique la vieille n'eût jamais vu Zerbin avant fa première rencontre avec ce Prince, elle s'imagina que ce pouvoit être celui dont la trifte Ifabelle lui parloit fi fouvent, lorsqu'elles étoient enfemble dans la caverne.

Je crois que vous devez vous fouvenir que je vous ai déjà dit que la vieille venoit de cette caverne où la Princeffe de Galice, adorée par Zerbin, avoit refté pendant dix mois prifonnière.

Ifabelle lui parloit alors très-fouvent du moment où, quittant la Cour de fon père pour fuivre fon amant, elle avoit effuyé la plus cruelle tempête, & de tous fes autres malheurs depuis que fon navire s'étant brifé contre les écueils, elle avoit été jettée fur le rivage de la mer près de la Rochelle.

Ifabelle fe plaifoit fi fouvent à lui peindre fon amant, que l'entendant parler & l'examinant plus attentivement que jamais, elle ne douta plus que ce ne fût le même qu'Ifabelle regrettoit fans cefle dans la fombre caverne de la montagne, & dont l'abfence étoit pour elle encore plus douloureuse que fon efclavage.

La vieille connut bientôt par les plaintes & par le discours de Zerbin, qu'il avoit une faufle

opinion & qu'il croyoit Isabelle submergée sous les eaux. La détestable vieille voyant qu'elle pouvoit facilement porter la consolation dans son âme, se plut à lui dire au contraire tout ce qui pouvoit l'affliger le plus : Écoutez-moi, lui dit-elle , vous dont l'humeur altière vous porte à me marquer tant de haine & de mépris ; ah ! que vous me feriez de caresses , si je vous apprenois tout ce que je fais sur le compte de celle que vous pleurez comme ayant perdu le jour ! Mais vous me mettriez plutôt en pièces que de me forcer à vous le dire ; ce que j'eusse peut-être fait de bon cœur , si vous aviez été plus honnête avec moi. Le mâtin d'une métairie qui poursuit avec furie l'étranger qu'il croit être entré pour voler son maître , ne s'arrête pas plus promptement lorsque cet étranger lui jette de la viande ou du pain , que Zerbin alors ne parut soumis & poli pour la vieille. Il accourut d'un air suppliant auprès d'elle pour savoir le reste de ce qu'elle pouvoit avoir encore à lui dire , après l'avoir déjà presque assuré que celle qu'il pleuroit comme morte respiroit encore , & lui avoir fait entendre qu'elle étoit informée de son sort.

Il la regarde avec les yeux les plus tendres ; il la prie , la supplie , la conjure & par l'Éternel & par l'amour du prochain de ne lui plus

rien taire : Allez , lui dit l'insolente & dure Mègère , que ces nouvelles que je peux vous dire soient bonnes ou mauvaises , sachez que je ne vous dirai jamais rien qui puisse vous consoler ni vous plaire ; vous saurez seulement de moi que votre Isabelle est vivante , mais qu'elle est si malheureuse qu'elle porte envie à ceux qui ne sont plus. J'ai ouï dire , en effet , que depuis quelques jours une vingtaine de scélérats s'en sont emparés , & qu'elle est en leur pouvoir : vous devez bien imaginer qu'avant qu'elle revienne entre vos mains , cette fleur que vous desiriez si vivement doit avoir reçu de rudes atteintes !

Ah ! maudite vieille , s'écria Zerbin , que tu fais bien inventer & ajuster à ta guise les plus affreux mensonges ! Non , ces vingt brigands , quand bien même ils s'en fussent emparés , n'eussent jamais osé lui ravir son honneur. Où donc l'avez-vous vue , ma chère amie ? lui dit-il après d'un ton plus doux ; dans quels lieux avez-vous pu la rencontrer ? La maligne vieille resta muette.

Zerbin en vain redoubla ses instances , plus vainement encore il employa les menaces les plus violentes ; qu'il priât ou qu'il menaçât , rien ne put arracher une parole de plus à cette méchante créature.

Zerbin cessant enfin de lui parler inutilement, & réfléchissant sur ce qu'il venoit d'entendre, sentit naître une affreuse jalousie dans son âme; il se fût jeté dans le milieu des flammes pour voler au secours d'Isabelle; mais le malheureux Prince, captivé par la parole qu'il avoit donnée à Marphise, se trouvoit attaché près de cette exécration vieille.

Elle le conduisit donc, selon sa fantaisie, par monts & par vaux, sans que l'horreur qu'ils sentoient l'un pour l'autre leur permît de se regarder en face, & de se dire un seul mot.

Mais à peine le Soleil avoit-il passé le milieu de sa course qu'ils rencontrèrent un Chevalier qui venoit par un chemin opposé : c'est dans le chant suivant que je vous dirai, & vous éclaircirai tout ce qui suivit ce moment.

Fin du vingtième Chant.



C H A N T X X I.

N O N , je ne croirai jamais qu'un ferme ballot , ou bien le bois à un autre bois uni , puissent être retenus aussi fortement , l'un par la corde ferrée qui le lie , l'autre par le clou qui le traverse , que l'est une belle âme par l'indissoluble nœud de la foi qu'elle a jurée. Les anciens plaignoient toujours cette Foi sacrée enveloppée d'un voile si blanc , que la plus légère tache pouvoit le rendre immonde & profane. Cette foi , cette parole donnée , ne doit jamais être altérée ni même interprétée ; qu'un seul l'ait reçue , ou que l'on ait mille témoins de ses sermens ; que , loin des cités & des villages , cette parole ait été donnée dans le fond d'un bois , ou dans une grotte solitaire , elle doit avoir la même force que les écrits les plus authentiques & les sermens prêtés dans les Temples de Thémis. La parole d'un homme d'honneur devient sa souveraine , comme elle le fut de Zerbin , dans tous les actes de sa vie. Il prouvoit bien à quel point il en respectoit la loi , lorsqu'il quittoit tout pour suivre celle dont l'aspect & la compagnie étoient plus désagréables pour lui
que

que l'approche d'une maladie cruelle ou celle de la mort même ; mais il avoit promis , il faisoit taire tout desir & tout intérêt personnel.

J'ai déjà dit que le cœur ferré d'être obligé de suivre la méchante vieille, la rage & la douleur égaloient pour lui la peine des approches de la mort. Ils marchaient ensemble sans se parler ; & le soleil commençoit à précipiter son char vers l'Océan, lorsqu'ils firent la rencontre d'un Chevalier errant. La vieille qui reconnoît aussi-tôt ce Chevalier pour être Hermonides d'Hollande , qui portoit pour armes un bouclier noir traversé d'une bande vermeille, perd aussi-tôt tout l'orgueil & l'air de la haine qu'elle portoit à Zerbin ; elle le conjure d'avoir pitié d'elle , & de prendre sa défense , comme il l'avoit promis à Marphise, ce Guerrier étant son ennemi mortel , & celui de toute sa race. Elle ajouta qu'il avoit tué son père & un frère unique qu'elle avoit , & que le traître se proposoit de traiter de même jusqu'aux derniers de ses proches. Calmez votre frayeur , lui répondit Zerbin , & ne craignez rien , tant que vous serez sous ma garde.

Dès que le Chevalier se fut approché de plus près , & qu'il eût reconnu la vieille qu'il avoit en horreur , Il s'écria d'une voix menaçante & fière : Ou renoncez à défendre cette vieille, dont ma main doit punir les forfaits, ou préparez-vous,

en combattant , à la mort que mérite celui qui défend une mauvaise cause. Zerbin lui répond avec douceur , qu'il est contre l'honneur & les loix de la Chevalerie , de poursuivre la mort d'une femme ; qu'il ne lui refuse point le combat , s'il le désire ; mais qu'il le prie de réfléchir auparavant , qu'il n'est pas d'un Chevalier aussi brave , aussi noble qu'il paroît l'être , de vouloir tremper sa main dans le sang d'une femme.

Tout ce que Zerbin put lui dire fut inutile , il fallut en venir aux mains ; & chacun prenant de son côté le terrain nécessaire , ils partirent l'un contre l'autre avec la rapidité des fusées qui s'élèvent comme des signes de la joie publique. Hermonides portant sa lance un peu bas , la brisa sur la cuirasse de Zerbin , sans l'ébranler ; le coup de celui-ci fut bien plus terrible ; après avoir traversé le bouclier d'Hermonides , il lui perça l'épaule , & l'étendit renversé sur l'herbe. Le Prince d'Ecosse , qui crut l'avoir tué , fut saisi de pitié , sauta de dessus son cheval , courut à son secours , & lui leva promptement la visière.

Hermonides , reprenant un peu ses sens , le regarda fixement pendant quelques momens , & lui dit enfin :

Il n'est point aussi douloureux pour moi d'être réduit dans l'état où je suis par un Chevalier que je reconnois être la fleur de ceux qui portent les

armes , que de l'essuyer pour la cause d'une femme aussi cruelle que perfide. Comment est-il possible qu'un aussi brave Chevalier soit son Défenseur ? Ah ! que vous regretterez le mal que vous me faites , lorsque vous saurez quelles sont les justes raisons qui me portent à me venger d'elle. Si la mort n'interrompt pas mon récit, (& ce que je sens me le fait craindre ,) je vous prouverai qu'il n'est aucune espèce de vice & de scélératesse qu'elle n'ait poussée à l'extrême.

J'avois un frère qui partit jeune de la Hollande notre patrie , pour aller servir Héraclius , Empereur d'Orient. Il devint dans cette Cour ami comme frère d'un Baron de la Grèce , homme très-aimable , qui possédoit un beau château sur les frontières de la Servie : ce Baron dont je vous parle se nommoit Argée : il avoit pour épouse cette détestable femme que vous voyez , & malheureusement il l'aimoit avec une passion aveugle. Mais celle-ci , plus légère que ne le sont les feuilles , lorsque le vent en dépouille les arbres en automne , & que la sève ne les nourrit plus , cette femme inconstante , ingrate pour le plus aimable des époux , n'eut pas plutôt vu mon frère qu'elle n'écoula plus que le desir d'en faire son amant. Les monts Cérauniens , fameux par la chimère , ne sont pas plus immobiles aux attaques impétueuses de la mer ; le pin , dont les

rameaux & la verdure se sont cent fois renouvelés, & dont les racines pénètrent la terre aussi profondément que sa tige s'élève, n'est pas plus inébranlable contre l'aquilon déchaîné, que mon frère ne le fut aux avances, aux prières même de cette créature criminelle, vil assemblage de tous les vices.

Comme il arrive souvent aux Chevaliers qui cherchent des aventures d'en trouver d'heureuses ou de moins favorables, mon frère, dans une de ces aventures, fut blessé près du château d'Argée; & sûr de son amitié, il se fit porter chez lui, sans attendre d'être invité, sans savoir même s'il étoit alors dans son château, & se proposa d'y demeurer jusqu'à ce qu'il fût guéri de ses blessures. Argée, en effet, étoit alors absent pour quelques affaires. Cette effrontée ayant perdu toute pudeur, pressa mon frère avec tant de violence, qu'excédé de se sentir toujours piquer les flancs par un pareil éperon, & voulant rester fidèle, il choisit entre les maux qui pouvoient en arriver, celui qui pouvoit le tirer le plus promptement d'affaire.

Il résolut donc, quoiqu'il en coûtât à son cœur, d'abandonner pour toujours son cher Argée, de s'éloigner, & de fuir si loin sa femme, qu'elle n'entendît plus jamais parler de lui.

Cette amitié si vive , cette chaîne si douce qui l'unissoit avec Argée , & qu'il falloit rompre , lui parut un effort bien douloureux. Mais valoit-il donc mieux ou le déshonorer , ou lui percer le cœur , en lui découvrant les coupables desirs d'une femme qu'il avoit la foiblesse d'adorer ? Sans avoir égard à ses blessures qui n'étoient pas refermées , il attache ses armes , & part dans le ferme dessein de ne revenir jamais. Mais son mauvais destin s'oppose à ce projet également honnête & sage ; Argée revient peu d'heures après son départ , & trouve sa femme dans les plaintes & dans les larmes.

Argée lui demande la cause de cet état affreux ; échevelée , le visage enflammé , la perfide ne répond rien ; elle balbutie seulement quelques mots entrecoupés , rêve à ce qu'elle va dire , s'occupe uniquement de sa vengeance ; & l'amour cédant à la haine , elle s'écrie enfin : Ah ! comment pourrois-je , Seigneur , ensevelir à jamais dans l'oubli , le crime que j'ai commis dans votre absence ? Quand je pourrois le cacher aux yeux des hommes , au ciel même , ma propre conscience ne le dévoileroit-elle pas ? L'âme bourrelée par le remords de son crime ne souffre-t-elle pas le premier & le plus grand des maux qui peuvent la punir ? Quoiqu'il puisse être vrai que la faute volontaire puisse être excusée en

partie; ah! Dieux! que vous dirai-je encore! Mes yeux effrayés par son épée, se sont fermés pour toujours, dans l'instant affreux où son crime m'imprimoit une tache éternelle. Non, je ne peux plus lever ces tristes yeux, après une pareille infamie, ni soutenir les regards qui sembleroient me la reprocher. La violence de votre coupable compagnon m'ôte plus que la vie, en ayant détruit à jamais mon honneur; il a craint sans doute que je ne vous découvrisse l'horreur de ses excès; il vient de s'enfuir, après les avoir commis.

Argée la croit; cet ami, si long-tems cher à son cœur, excite alors sa plus violente haine; il n'écoute, il n'attend plus rien; il se couvre de ses armes, & court à la plus prompte vengeance.

Argée connoissoit les environs de son château; mon frère, blessé, malade, la douleur dans l'âme, & sans aucun soupçon, ne marchoit que lentement. Il est joint dans un lieu solitaire; il est attaqué par son ami qui ne l'écoute pas; & quelque chose qu'il puisse dire, il est forcé de combattre.

Ce combat ne pouvoit être long ni douteux; l'un'étoit sain, redoutable, animé par la vengeance; mon malheureux frère Philandre étoit affoibli par ses blessures; & l'amitié, toujours

constante , retenoit ses coups. Il céda bientôt , & fut contraint à se rendre. A Dieu ne plaise , lui dit Argée , que j'égle ta punition à tes forfaits , & que je trempe mon bras dans le sein de celui que j'aimois si tendrement. Ah ! malheureux , tu m'aimois aussi ; quelle funeste suite a cette amitié ! Non , il ne sera point dit que je porte la fureur dans ma haine , aussi loin que tu l'as portée dans ton amour. En disant ces mots , il fit préparer un léger brancard de rameaux d'arbres , & le faisant poser sur son cheval , il ramena Philandre à moitié mort dans son château , le fit porter dans une tour , & condamna l'ami le plus innocent à n'en sortir jamais.

Philandre cependant éprouvoit dans sa captivité les marques d'un reste d'amitié qui ne pouvoit s'éteindre : rien ne lui manquoit ; il pouvoit même commander librement ; il avoit tout , hors la liberté. La coupable femme d'Argée sentit bientôt renaître une flamme que la haine & la vengeance n'avoient point éteinte. Elle avoit les clefs de la tour , & tous les jours elle redoubloit les maux de mon frère par sa présence , livrant avec plus d'audace que jamais de nouveaux assauts à sa fidélité : Que te sert , lui disoit-elle , cette résistance , puisqu'on te croit coupable ? Quel prix attends-tu de ton imbécille fidélité , puisqu'il n'est plus personne

qui ne te regarde comme un traître? si tu n'avois pas été cruel, insensible pour moi, tu jouirois de ta liberté, ton honneur seroit à couvert; tu perds tout par ta faute; car n'espère pas recouvrer jamais ni l'un ni l'autre que par mon secours: j'en peux trouver les moyens; mais je jure de ne m'en servir jamais, si tu ne te rends à mes desirs.

Non, non, lui répondoit Philandre avec indignation, n'espère pas de pouvoir jamais corrompre une âme aussi fidelle; quelque dur que soit le prix que j'en reçois, je m'y sou mets, plutôt que de me manquer à moi-même; quel que puisse être la fausse opinion qu'on aura de moi, je saurai supporter ma chaîne: il me suffit que le Ciel connoisse mon innocence, peut-être sa justice finira-t-elle par la manifester: qu'Argée m'arrache la vie, si la chaîne dont il m'accable ne lui suffit pas, le Ciel ne me refusera pas la palme de l'innocence: l'ami qui me per cera le cœur, reconnoitra peut-être quelque jour toute son injustice, & cet ami malheureux arrosera ma cendre de ses larmes.

C'est ainsi que cette femme détestable essaya plusieurs fois, & toujours en vain, de séduire mon frère; mais ses desirs aveugles & brûlans ne pouvoient s'éteindre: elle cherchoit, elle imaginoit sans cesse quelques moyens de satis-

faire sa passion ; elle se formoit tous les jours une nouvelle idée ; & ses projets se détruisoient tour-à-tour, sans qu'elle pût en arrêter aucun.

Elle prit sur elle d'être six mois sans entrer dans la prison de Philandre , & déjà mon frère infortuné espéroit que cette funeste passion étoit éteinte ; mais malheureusement le hasard fournit à ce monstre un moyen de l'assouvir par le plus noir de tous les crimes. Argée, depuis long-tems , étoit l'ennemi d'un de ses voisins nommé le beau Morand. Celui-ci , dès qu'il savoit Argée absent, venoit faire des courses sur ses terres , & les portoit quelquefois jusqu'à son château ; mais il n'osoit s'en approcher de plus de dix milles, lorsqu'il le savoit présent.

Argée connoissant son peu de courage , & voulant trouver le moment de le punir , fit courir le bruit qu'il partoît pour accomplir un vœu qu'il avoit fait d'aller à Jérusalem. Il publia le jour de son départ ; il partit en effet assez publiquement , pour que la nouvelle s'en répandît comme étant certaine ; mais se confiant toujours dans sa perfide femme, il revint dès la nuit suivante se cacher dans son château. Pendant long-tems il n'y passoit jamais que la nuit ; & couvert d'armes simples , bien déguisé , précédant le jour , il sortoit sans être vu de personne ; il s'alloit embusquer dans un bois , ou rodoit au-

tour de son château , dans l'espérance que Morand , trompé par l'opinion publique de son absence , viendrait de lui-même se livrer à ses coups. Il passoit ainsi tout le jour , & le soir sa femme seule venoit le recevoir par une porte secrète ; la scélérate sachant que tout le monde croyoit Argée très-éloigné , faisoit ce tems pour faire tomber mon frère dans l'affreux panneau qu'elle eut l'adresse de lui tendre.

Ayant les larmes à commandement , elle en baigna son sein , & vint en cet état trouver Philandre en le conjurant de la secourir & de sauver son honneur : Ah ! lui dit-elle , si mon cher Argée étoit ici , je n'aurois rien à craindre ; vous connoissez Morand , ajouta-t-elle , & vous savez que lorsqu'il ne peut appréhender la présence d'Argée , il ne redoute personne , ni les Dieux mêmes ; il n'est rien maintenant qu'il n'emploie pour me forcer à répondre à ses infâmes desirs ; & comme il corrompt à force d'argent jusqu'à mes domestiques même , je ne fais plus comment pouvoir me mettre à couvert de ses violences : dès qu'il a su le départ de mon mari pour la Palestine , dont il ne peut être avant long-tems de retour , il a eu l'audace d'entrer chez moi sans nulle excuse , sans aucun prétexte ; ce qu'il n'eût jamais osé faire sans l'absence de mon époux.

L'infâme poussant son effronterie à l'extrême, m'a demandé, sans rougir, ce que ses émissaires m'avoient souvent priée d'accorder à sa flamme : sa demande étoit accompagnée de tout ce qui pouvoit m'annoncer la fureur de sa passion, & le risque imminent que je courois alors qu'il n'employât la dernière violence. Je n'ai pu me tirer de ce péril pressant, qu'en me servant de quelques expressions flatteuses. Pourquoi voudriez-vous, ai-je dit, obtenir par un crime ce que vous pouvez obtenir plus facilement & d'une façon plus douce, par votre amour ? C'est ainsi que je l'ai calmé ; mais ce n'est qu'en lui faisant une promesse, que la peur seule pouvoit m'arracher, & que cette contrainte me dispense bien de tenir, mon intention étant de lui refuser toujours ce qu'il pouvoit alors m'arracher par la force ; le péril que je cours est donc si pressant que vous seul pouvez m'en tirer, & vous devez le faire si vous aimez Argée, & si son honneur & le mien vous sont chers : si vous me refusez, je pourrai dire que votre amitié pour Argée n'étoit que feinte ; je pourrai même le dire avec justice, puisque, si vous vous fussiez rendu secrètement à mes desirs, son honneur n'en eût point souffert, & si vous m'abandonnez aux fureurs de Morand, bientôt la honte d'Argée & la mienne seront publiques.

Il n'est pas besoin, répondit mon frère, que vous cherchiez à m'animer & à me convaincre par un semblable propos, apprenez-moi plutôt ce que vous exigez de moi ; sachez que vous me trouverez toujours le même que vous m'avez vu jusqu'à ce jour. Quoique je souffre de l'injustice d'Argée, je ne l'en ai jamais accusé ; je suis prêt à voler à la mort pour son service.

L'abominable créature lui répondit alors : Il n'y a point d'autre moyen à prendre que celui de donner la mort à l'homme qui veut nous déshonorer ; ne croyez point, au reste , que vous puissiez courir aucun risque en employant la façon sûre d'y réussir que je vais vous apprendre : il doit revenir cette nuit pendant sa plus grande obscurité ; j'ai promis de lui faire un signal, & de le faire entrer dans mon appartement sans qu'il soit entendu ; vous pourrez m'attendre sans lumière dans ma chambre, pendant que je lui ferai quitter ses armes : c'est presque nud que je saurai le livrer à votre vengeance.

C'est ainsi que cette cruelle épouse alloit conduire Argée à la mort, si toutefois on peut donner le nom sacré d'épouse à la plus infernale de toutes les furies.

La nuit suivante, ce monstre vient tirer mon frère de la prison, l'arme d'une épée tranchante,

& le conduit dans sa chambre où son malheureux ami doit bientôt se rendre.

Le tout arriva, comme il avoit été préparé ; les mauvais desseins ne réussissent que trop facilement. Philandre, hélas ! frappe Argée, croyant punir Morand. Argée tombe d'un coup qui lui fend la tête. O crime ! ô coup imprévu ! il tombe sous le bras de son meilleur ami , qui croyoit le venger, en lui portant ce coup mortel.

Mon frère, poursuivit Hermonides, croyant que c'est à Morand qu'il vient d'ôter la vie, remet son épée à Gabrine ; car c'est le nom du monstre qui m'écoute, & qui blesse mes yeux. Cette scélérate alors développant sa trame criminelle toute entière, prend un flambeau : Ouvre les yeux, Philandre, lui dit-elle, & reconnois ton ami massacré par ta main ; apprends, sois sûr que si tu ne te rends pas à mes desirs, je découvre au monde entier un crime que tu ne peux nier ; & c'est ainsi que je te livrerai honteusement au supplice, comme un traître, & comme l'assassin de ton meilleur ami. Pense à l'horreur de la réputation qui restera de toi, si la vie ne t'est pas assez chère pour desirer de la conserver.

Éperdu, saisi d'une affreuse douleur, Philandre regarde en frémissant, & s'apperçoit de son erreur ; son premier mouvement est de tuer cette

barbare femme, & (n'ayant plus d'épée) de l'étouffer & de la déchirer comme le feroit une bête féroce ; mais la raison l'arrête , & lui fait voir qu'il est dans une maison dont son ennemie est la maîtresse.

De même qu'un vaisseau battu par deux vents contraires, cède pendant une heure à l'un des deux qui l'entraînent, & cède après pendant le même tems à celui qui le combat ; tourmenté par leurs efforts différens , sa poupe & sa proue sont également agitées, il obéit enfin au plus puissant des deux : de même Philandre prend le parti qui lui paroît être le moins dangereux. La raison lui démontre qu'outre une mort honteuse qui l'attend, un déshonneur éternel, & plus infâme encore, va le couvrir d'opprobre dans la mémoire des hommes ; il voit que la rumeur de son crime involontaire, mais horrible en apparence, est prête à se répandre dans tout le château. Le malheureux se trouve forcé de boire cet affreux calice ; son cœur percé, plein d'une juste crainte, le fait céder à son mauvais sort.

L'aspect d'un supplice infâme & d'un opprobre éternel le force à tout promettre à Gabrine, si, par elle, il peut sortir en sûreté : la détestable Gabrine recueille un prix de ses forfaits. Ils abandonnent aussi-tôt ces funestes murs.

C'est après cet événement cruel que Philandre

revint vivre parmi nous , laissant une mémoire bien humiliante de lui dans la Grèce.

L'image sanglante de son ami ne fortoit jamais de son cœur. Le coup involontaire qu'il avoit porté , l'accabloit du poids d'une chaîne qui l'unissoit avec une Médée , une Progné nouvelle. Si le frein des sermens qu'il avoit prononcés ne l'eût retenu , la mort de Gabrine eût assouvi sa vengeance ; mais forcé de céder à la nécessité , il renferma dans son cœur la haine & le mépris qu'il avoit pour elle. Depuis ce tems , on ne vit jamais son visage animé par un seul sourire ; sa bouche ne s'ouvrit que pour soupirer & se plaindre ; il devint comme Oreste , après avoir tué sa mère , & comme l'assassin Egiste. Les Furies semblèrent le persécuter , & son affliction fut si durable , qu'altérant enfin sa santé , elle le fit tomber malade & le contraignit à garder le lit.

Cette femme vicieuse voyant à quel point il la dédaignoit , sentit enfin éteindre dans son cœur une flamme coupable ; mais ce ne fut que pour y recevoir une haine plus coupable encore : la colère , la vengeance l'animèrent contre Philandre plus qu'elle ne l'avoit été contre le malheureux Argée ; elle forma dès-lors le projet de se défaire de ce second mari , comme elle avoit fait du premier. La scélérate va trouver

un Médecin, homme propre à servir le crime & plus habile à faire usage du poison avec subtilité que d'employer à propos un remède salutaire ; elle lui promit une somme au-dessus même de celle qu'il exigeoit pour qu'il la délivrât d'un époux odieux : ce fut en ma présence & celle de plusieurs parens & amis du malade, que ce vieux Médecin apporta dans sa main un poison violent, en assurant que c'étoit une potion assez salutaire pour rendre les forces & la vie à Philandre : mais Gabrine, soit que quelque soupçon nouveau la troublât, soit qu'elle voulût se défaire d'un témoin dangereux, ou ne lui pas donner la somme qu'elle avoit promise, arrêta la main du Médecin au moment où ce méchant vieillard présentoit à Philandre la coupe qui contenoit le poison caché, en lui disant : Il feroit injuste que vous me fussiez mauvais gré de craindre pour les jours d'un époux si cher ; je veux être sûre que vous ne lui donniez à boire aucun remède dangereux, & je trouve qu'il est nécessaire, auparavant qu'il le prenne, que vous en fassiez l'épreuve vous-même. Vous imaginez sans peine, Seigneur, continua Hermonides, quel fut l'étonnement & la terreur secrète du vieillard ; mais, pressé par le tems & la présence des spectateurs, il ne balança pas (pour bannir tout soupçon) à boire une partie de

de la liqueur, & le malade but le reste avec une pleine confiance.

L'épervier qui tient un étourneau dans ses serres, & qui se le voit disputer par un chien avide qui jusqu'alors l'a suivi comme son compagnon, n'est pas plus en colère & plus embarrassé que l'étoit alors ce traître & méchant vieillard qui s'attendoit à recevoir une récompense considérable, au lieu de courir le péril où sa méchanceté venoit de le faire tomber. Puisse-t-il en arriver autant à tout méchant séduit par l'amour du gain ! Son premier trouble fut suivi de l'empressement de retourner promptement chez lui pour y prendre un contre-poison qui pût lui sauver la vie ; mais la méchante Gabrine ne voulut pas le lui permettre, disant qu'elle ne vouloit pas qu'il sortît que le remède ne commençât à bien faire son effet : vainement il offrit de lui remettre le prix du crime qu'il venoit de commettre, ses prières furent inutiles ; & le malheureux commençant bientôt à sentir l'atteinte intérieure du poison, & voyant sa mort certaine, désespéré, furieux contre Gabrine, il nous découvrit le crime horrible qu'ils venoient de commettre de concert ensemble ; nous le vîmes expirer l'instant d'après mon frère, & ce méchant vieillard exécuta de cette sorte sur lui le même for-

fait dont bien d'autres avoient été la victime.

Effrayés , consternés de l'affreux aveu du Médecin expirant , nous nous fîsîmes de cette abominable bête farouche qui m'écoute , & nous l'enfermâmes dans un cachot pour lui faire expier ses forfaits dans les flammes.

Hermonides vouloit poursuivre & raconter à Zerbin comment elle avoit eu l'art d'échapper à sa vengeance : mais la douleur de sa plaie devint si cruelle , qu'il se laissa tomber sur l'herbe , pâle & presque privé de sentiment. Deux de ses Ecuyers lui tirant promptement un brancard : Zerbin qui sentoît alors plus vivement la douleur de l'avoir mis en cet état , lui fit les plus tendres excuses , & lui représenta que , selon l'usage de la Chevalerie , il avoit été contraint de défendre celle qu'il conduisoit sous sa garde , d'autant plus que lorsqu'il avoit été forcé de l'y recevoir , il avoit promis de combattre pour elle contre tous ceux qui cherchoient à lui nuire. Il assura de plus Hermonides , qu'il desiroit vivement pouvoir réparer par ses services le malheur qu'il avoit eu de le blesser : Hermonides le pria seulement de faire de son mieux pour se débarrasser de cette détestable Mégère avant qu'elle eut eu le tems d'inventer quelques moyens de lui nuire. L'in-

digne créature, muette pendant ce récit & ces propos, tenoit les yeux baissés, sachant bien qu'elle n'avoit nulle réponse à faire.

La coquine de vieille qui s'aperçut bien de la haine que Zerbin avoit & devoit avoir pour elle, la lui rendoit de tout son cœur : non-seulement la sienne étoit égale, mais même comme ce vilain sentiment étoit bien plus familier à son ame scélérate qu'au cœur noble & généreux de Zerbin, elle enchérissoit du quadruple, du quintuple même, sur la haine qu'il lui portoit : le cœur de Gabrine étoit gonflé de venin, ses regards hideux l'annonçoient sur son visage : c'est donc dans cette espèce d'union qu'ils cheminoient ensemble, & qu'ils traversoient alors un bois antique.

Le soleil étoit déjà prêt à se plonger sous l'horison, lorsqu'ils entendirent des cris de colère, une grande rumeur, & le bruit de coups portés avec la plus grande violence : tout leur fit juger qu'il se livroit un combat très-violent assez près d'eux : Zerbin courut à ce bruit, Gabrine ne fut pas lente à le suivre : c'est dans le Chant suivant que je parlerai de cette aventure.

Fin du vingt-unième Chant.

C H A N T X X I I.

JEUNES beautés dignes d'être admirées ! vous qui savez jouir des charmes d'un amour pur & sans partage ! Vous qui n'êtes sensibles que pour l'amant heureux qui remplit votre cœur ! quelques rares que vous soyez (dit-on) dans le grand nombre de celles qui croient servir l'amour en se livrant à tous leurs desirs, c'est à vous seules que je dois mon hommage & mes excuses de tout ce que j'ai pu dire, quand une juste fureur m'animoit contre Gabrine : cette fureur pourroit-elle s'éteindre, & ma voix ne doit-elle pas toujours porter la honte & le remords dans les ames perverses ?

J'ai peint le vice dans Gabrine ; ce devoir m'étoit imposé par celle qui m'eût servi de modèle, si j'eusse peint la vertu : ce que j'ai dit de cette détestable vieille pourroit-il donc ternir la gloire de celles dont les sentimens épurés & sincères font honneur à leur sexe ? Voyez si ce traître qui vendit son Maître aux Juifs pour trente deniers, a pu nuire à la renommée de Pierre & de Jean ! Hypermnestre jouit-elle moins des hommages de l'Antiquité,

quoique ses sœurs fussent si criminelles ? Pour une seule que mes chants ont déchirée, m'y trouvant forcé par la vérité de cette histoire, ah ! qu'il me fera doux d'en célébrer cent autres, & de rendre leur gloire plus brillante encore que l'astre du jour. Mais retournons à la suite de mon travail, j'avoue que je me plais à le varier : j'ose espérer même que, grace à l'indulgence de ceux qui les écoutent, mes chants ne leur en feront que plus agréables.

Je vous parlois tout-à-l'heure de l'aimable Zerbin qui venoit d'entendre un grand bruit d'armes assez près de lui. Ce Prince, en suivant une route étroite entre deux montagnes d'où ce bruit partoît, arriva bientôt dans une étroite vallée, où le premier objet qui frappa sa vue, fut un Chevalier qui venoit de perdre la vie ; (soyez sûrs que je vous dirai son nom :) mais, laissez-moi, s'il vous plaît, tourner le dos à la France, & m'en aller bien vite dans l'Orient, jusqu'à ce que j'y trouve notre bon Paladin Astolphe qui, de son côté, se rapproche de l'Occident.

Je l'avois laissé dans cette ville cruelle où le son formidable de son cor avoit chassé le peuple, & surmonté les périls dont il étoit entouré : ce même son avoit forcé ses braves compagnons à faire promptement mettre à la voile & à fuir

du rivage, comme auroient pu faire de timides enfans ; je vous dirai de plus qu'Astolphe se voyant tout seul, prit le chemin de l'Arménie : peu de jours après, il traversa la Natolie, & de Burse il arriva dans cette partie de la Thrace où le Danube, après un long cours, porte ses eaux à la mer en sortant de la Hongrie qu'il a traversée. Rabican, comme s'il eût eu des aîles, lui fit voir, en moins de vingt jours, les Moraves, les Bohémiens, la Franconie & le Rhin ; il traversa de même les Ardennes, le Brabant & la Flandre, & s'embarqua par un vent frais & favorable qui lui fit bientôt découvrir les côtes blanches de l'Angleterre, & ce Prince y débarquant vers le milieu du jour, la légèreté de Rabican le fit arriver dès le même soir à Londres.

Ayant appris que le vieux Othon son père étoit allé depuis plusieurs mois à Paris, & que tous ses Barons l'avoient suivi dans cette honorable entreprise, il se disposa sur le champ à partir pour la France : il s'embarqua sur la Tamise ; un vent favorable le porta bientôt jusqu'à la mer, & la proue de son vaisseau fut dirigée vers Calais ; un petit vent léger & portant au nord avoit facilité sa sortie de la Tamise ; mais ce même vent, devenu plus fort de momens en momens, força le Pilote qui crai-

gnoit d'être porté contre les hautes falaises qui bordent la côte de France, à lui présenter absolument la poupe, & à faire route contraire au Calaisis : après avoir long-tems dérivé sur la droite, le vaisseau baloté par quelques autres vents entra dans la Seine assez près de Rouen.

Dès qu'Astolphe eut touché sur ce beau rivage, il se couvrit de ses armes, & muni de son précieux cor, escorte plus sûre pour lui que des milliers de gens d'armes, il prit sa route dans l'intérieur du pays, monté sur le léger Rabican. Après avoir traversé des bois, il arriva proche du pied d'une colline, sur le bord d'une belle & claire fontaine, à cette heure du jour que la grande chaleur fait craindre aux troupeaux altérés qui cherchent alors l'abri des cabanes & même celui des antres obscurs creusés dans la montagne.

Également vaincu par la chaleur & par la soif, Astolphe attache Rabican, & court se rafraîchir sur les bords de la fontaine. A peine a-t-il touché l'eau de ses lèvres brûlantes, qu'il apperçoit un paysan qui, s'étant caché près de lui, débuche d'un buisson, détache son cheval, saute dessus, & s'enfuit. Astolphe furieux ne pense plus à boire, quitte la fontaine, & poursuit le ravisseur.

Ce malin larron eût pu facilement se dérober

d'une seule course à ses yeux ; mais il sembloit s'amuser à lui donner l'espérance de le joindre ; & modéroit la course de Rabican , pour le laisser toujours à la même distance. C'est ainsi qu'ils traversèrent le bois , & que tous les deux se trouvèrent dans ce château singulier où tant de nobles Chevaliers, sans croire être en prison, se voyoient cependant si fortement retenus. Le payfan semble se cacher dans ce château, toujours monté sur ce coursier qui devançoit les vents. Astolphe embarrassé, chargé du poids de ses armes , ne peut entrer que quelques momens après ; il regarde, il cherche de tous côtés : mais il ne voit plus ni le larron ni son cher Rabican. Il parcourt vainement tout l'intérieur du château ; il ne peut imaginer où l'on a pu cacher un cheval aussi vif, quand il est arrêté , que rapide lorsqu'on l'abandonne à la course ; tout le jour se passe dans cette inutile recherche.

Astolphe , confus , ennuyé de tout le tourment qu'il s'est donné, réfléchit, & s' imagine enfin que ce château pourroit bien être enchanté. Il a promptement recours au petit Livre que la sage Logistile avoit joint au don du cor , quand il étoit parti de l'Inde , pour qu'il pût découvrir & se prémunir contre toutes fortes d'enchantemens. Il consulte la Table de ce

Livre; elle le renvoie au chapitre qui traite de celui qu'il a soupçonné.

Ce chapitre contenoit en effet la description exacte de ce nouvel enchantement d'Atlant : il enseignoit même les moyens de le rompre, de confondre ce vieux Magicien, & de remettre en liberté tous ceux qu'il tenoit sous sa puissance : » Un Esprit infernal, (disoit ce Livre), » gémit sous le seuil de la porte du château ; c'est » lui qui répand l'illusion sur les yeux de ceux » qui l'habitent : lève cette pierre, le château » détruit sera dissous en fumée. «

Le Paladin ardent à mettre une pareille aventure à fin, ne diffère pas, & le bras incliné, se dispose à lever le marbre applati de ce seuil; Atlant qui s'en apperçoit, se hâte de prévenir le dessein d'Astolphe par un enchantement nouveau.

Atlant évoque les larves, les farfadets soumis à ses ordres; de nouveaux prestiges volent autour du Paladin, & lui donnent un nombre infini de formes différentes & nouvelles : il paroît être un géant aux uns, un paysan à d'autres; quelques-uns voient en lui le Chevalier discourtois qu'ils poursuivent. Tous ceux qu'on voyoit errer dans le château se rassemblent; ils croient tous voir dans Astolphe l'ennemi dont ils veulent punir l'offense. Roger, Gradasse,

Irolde, Bradamante, Brandimart, Prasilde, & cent autres guerriers, entourent & attaquent tous à la fois le bon Paladin : mais il se propose de rabattre bientôt leur humeur trop altière ; il voit qu'il est perdu , s'il n'a recours à son cor ; il en sonne de toutes ses forces ; & le son horrible du cor retentit dans tout le palais. De timides pigeons ne se dissipent pas plus promptement au coup de l'arme à feu d'un Chasseur, que tous ces braves Chevaliers & l'Enchanteur même ne s'enfuient de toutes parts. Presque tous, pâles , pleins de terreur , franchissent les portes du château , courent éperdus, jusqu'à ce que leurs oreilles ne soient plus blessées par ce son effrayant. Atlant fuit lui-même à la suite de ses prisonniers , & jusqu'aux chevaux brisent leurs attaches, & volent en confusion sur les chemins & dans les guérets. Rabican s'enfuyoit comme les autres ; mais Astolphe eut l'adresse de l'arrêter au moment qu'il s'échappoit : pas une souris, pas une mouche ne restèrent dans le château, tout être vivant en disparut à ce son terrible précurseur de la mort , qui semble crier : Tue, tue !

Dès qu'Astolphe eut chassé l'Enchanteur, il lève promptement cette pierre ; il y trouve un grand nombre de caractères & de figures magiques, trop longues à décrire ; il brise , il

fracassé le tout , comme le livre le lui prescrivait , & le château disparoît & s'évapore en fumée dans les airs. Le Paladin fut surpris de trouver dans ce lieu le cheval de Roger attaché fortement par une chaîne d'or. C'étoit ce même cheval ailé d'Atlant sur lequel il avoit fait enlever Roger pour le porter chez Alcine. Logistile ayant eu l'art de faire un frein pour conduire ce fougueux animal , Roger qui s'en servit parcourut l'Inde , traversa l'Angleterre , & revint en France.

Je ne fais si vous vous souvenez de ce moment si fâcheux pour Roger , où la charmante fille de Galafron toute nue , & déjà presque entre ses bras , eut la malice ou la pudeur de disparoître tout-à-coup à ses yeux ; l'hypogriffe , dans le même moment , secoua sa bride , prit son essor , & vint aussi-tôt retrouver son ancien maître , en étonnant un peu , chemin faisant , ceux qui le voyoient passer sur leur tête : il resta dans le château jusqu'au jour où le Paladin en rompoit l'enchantement.

Il ne pouvoit arriver rien de plus agréable au Prince d'Angleterre , que de se trouver maître de l'hypogriffe : il savoit qu'il pouvoit par son secours parcourir en peu de jours le globe de la terre ; il en avoit déjà vu quelques parties ,

il desiroit voir le reste des terres & des mers qui lui étoient inconnues.

Il connoissoit ce cheval merveilleux du jour que la sage Mélisse l'avoit délivré de la vengeance d'Alcine & du cruel enchantement qui l'avoit fait languir long-tems sous la forme d'un myrthe sauvage. Il avoit vu Logistile forger un frein pour l'hypogriffe ; & ce cheval fougueux, après avoir en vain secoué sa tête, avoit été forcé d'obéir à ce frein. Astolphe avoit écouté les leçons que la sage Fée avoit données à Roger pour le conduire, & ne craignoit plus de s'en servir. Il mit sur lui la selle de Rabican ; & choisissant parmi toutes les brides que les chevaux avoient laissées en s'enfuyant, celle qui pouvoit le mieux l'emboucher, il fût parti sur le champ, si l'estime qu'il faisoit du bon Rabican ne l'eût retenu. Astolphe avoit bien raison d'aimer cet excellent cheval, le premier de tous les autres chevaux pour le combat de la lance, & sur lequel il étoit venu si légèrement de l'extrémité de l'Inde jusqu'en France. Après avoir réfléchi, le Paladin pensa qu'il devoit plutôt le remettre à quelque Chevalier de ses amis, que de l'abandonner au premier qui se feroit trouvé à portée de s'en emparer.

Le Paladin regardoit de tous côtés, desirant

que quelque payfan ou quelque chaffeur fe préfentât pour l'aider à conduire Rabican ; mais il attendit en vain tout le refte du jour : ce ne fut qu'à l'aube du fuivant , qu'au travers le brouillard épais du matin , il crut appercevoir un Chevalier qui s'approchoit. Mais j'ai befoin abfolument avant de pourfuivre le refte de cette hiftoire , d'aller retrouver Roger & Bradamante.

Après que le fon effrayant du cor eut ceflé , & que ce couple aimable fut éloigné du lieu de fon enchantement , Dieux ! quels furent les transports de Roger , en reconnoiffant celle que ce charme cruel avoit toujours voilée ! Roger fixe fes yeux fur ceux de Bradamante , la belle guerrière arrête les fiens fur ceux de fon amant ; l'amour & les regrets leur apprennent en même tems tous les heureux momens qu'ils viennent de perdre. Roger ne peut s'empêcher d'embraffer fa chère Bradamante ; elle devient plus vermeille que la rofe , & l'amour heureux cueille fur fa belle bouche la première faveur qui foit le prix de fa conftance & de fa foi. Ces careffes fi douces & fi tendres furent fouvent répétées ; ces heureux amans étoient fi pénétrés de leur bonheur préfent , qu'à peine pouvoient-ils respirer & fe parler l'un à l'autre. Le fouvenir cruel d'avoir habité fi long tems le même lieu , de s'être

rencontrés tant de fois sans se reconnoître , mé-
loit quelques regrets à leur bonheur.

La sensible & vertueuse Bradamante ne pou-
voit refuser à cet amant aimé , si digne d'elle ,
les légères faveurs que la vertu peut permettre à
celle qui reste fidèle à ses loix. Cependant elle
lui dit , avec une sévérité que l'amour adou-
cissoit , malgré l'air imposant qu'elle cherchoit
à prendre : N'espère rien de plus , Roger ; c'est
de mon père le Duc Aimon que tu peux ob-
tenir ma main ; mais il faut auparavant que tu
reçoives le Baptême.

Roger qui , pour l'amour d'elle , se feroit
fait non-seulement Chrétien , comme son père
& toute sa race l'avoient été , mais qui n'auroit
pas hésité de donner sa vie pour elle : Va , lui
dit-il , ma chère Bradamante , je suis prêt à
plonger pour toi ma tête dans l'eau , comme je
la plongerois dans les flammes. Alors Roger ,
très-occupé de son Baptême , & livrant son
cœur à la douce espérance d'obtenir pour épouse
la beauté qu'il adoroit , se mit en chemin , sous
la conduite de Bradamante , pour aller à Valom-
breuse : c'étoit une célèbre Abbaye riche , très-
bien bâtie ; & les Etrangers étoient sûrs d'y
recevoir toujours le meilleur accueil. Mais les
deux amans furent arrêtés à la sortie de la forêt

par la rencontre qu'ils firent d'une Demoiselle qui leur parut plongée dans la plus amère douleur.

L'aimable & jeune Paladin étoit né sensible & prévenant, & sur-tout pour les belles affligées ; il ne put voir une physionomie douce, un visage agréable couvert de pleurs, sans en être vivement touché : le desir de connoître le sujet de la douleur de cette jeune & belle personne le pressa de la saluer & de le lui demander ; elle leva ses yeux baignés de larmes sur Roger, & ne balança point à lui rendre compte de ce qu'il desiroit apprendre : Aimable Chevalier, lui dit-elle, vous me voyez donner des pleurs à la mort d'un jeune & charmant damoisel qui doit périr aujourd'hui de la mort la plus cruelle. Ce damoisel, amoureux de la fille jeune & charmante du Roi Marfile, avoit pris les voiles blancs & les habillemens d'une fille : sa voix, son beau teint, sa jeunesse, tout favorisoit son déguisement ; ce secret n'étoit connu que de l'amant & de sa maîtresse ; toutes les nuits étoient vives & charmantes pour eux ; c'est à l'abri de tout soupçon que ces heureux amans les passoient ensemble : mais leur bonheur fut enfin troublé ; il est malheureusement trop rare que de pareils secrets puissent durer long-tems sans être découverts.

Un homme du palais s'en apperçut ; il fut indiscret avec deux de ses compagnons ; ceux-là le furent avec bien d'autres ; Marfile fut enfin informé du secret de ces heureux amans , il fit surprendre le damoisel dans le lit de la Princeſſe. L'un & l'autre furent arrêtés , jettés ſéparément dans une tour ; & la journée ne ſe paſſera pas , ſans que cet infortuné ne périſſe dans les flammes. J'ai fui du palais pour n'être pas témoin de cette cruauté. Tout intéreſſé dans ce charmant Damoiſel ; jé ne peux même ſupporter l'idée de ſavoir que les flammes vont détruire tant d'agrémens , de jeuneſſe & de perfections. Je ſens que cette idée funeſte empoifonnera le reſte de ma vie.

Bradamante fut vivement émue par le récit de la Deroiſelle ; elle en fut auſſi touchée que ſi l'un de ſes jeunes frères eût eu le même fort , & vous connoîtrez que ce preſſentiment ne la trompoit pas. Elle ſe tourna du côté de Roger : Ah ! lui dit-elle , il me paroît que nos armes ne pourroient être mieux employées qu'à ſauver les jours de ce jeune infortuné. Conſolez-vous , dit-elle à la belle affligée ; conduifez-nous en ce chateau , & ſoyez ſûre de ſa vie , ſi nous arrivons à tems pour prévenir ſon ſupplice.

Roger qui n'avoit d'autre volonté que celle de Bradamante , ſe ſentit touché du même ſentiment , & du deſir ardent de voler au ſecours du

du jeune Damoisel : Qu'attendons-nous , dit-il à la Demoiselle dont les larmes couloient sans cesse ? ce n'est plus ici le moment de le pleurer , c'est celui de lui sauver la vie ; fût-il au milieu de mille lances & de mille épées menaçantes , nous vous répondons de l'en tirer ; mais conduisez-nous promptement de peur que notre secours ne puisse prévenir sa dernière heure.

L'air altier , les propos fermes & généreux de deux guerriers de la plus haute apparence , consolèrent un peu la Demoiselle affligée ; mais comme elle craignoit moins la distance qui les séparoit du château , que les obstacles qu'ils pouvoient trouver sur leur route , elle parut en suspens sur celle qu'ils avoient à suivre : Si nous prenions , leur dit-elle , le chemin court & facile que voici sur la droite , je crois que nous arriverions avant même que le bûcher fût dressé ; mais il faut que nous suivions cette autre route très-rude & si longue que nous ne pourrons arriver au plutôt qu'à la fin du jour , & je crains bien que nous ne puissions être à tems pour l'arracher à la mort. — Eh ! pourquoi , repliqua Roger , ne prendrions-nous donc pas la route la plus courte ? — Ah ! répondit la Demoiselle , elle est comme barrée par un château du Comte de Poitiers qui , depuis trois jours , vient d'établir la coutume la plus inju-

rieuse pour les Chevaliers & pour les Dames qui passent à portée de ce château. Pinabel, fils du Comte de Hauterive, & l'un des plus dangereux & des plus indignes Chevaliers de la terre, vient de porter une loi, selon laquelle tout Chevalier ou Dame doivent recevoir le plus mortel affront, l'un devant y perdre ses armes & son cheval, & la Dame s'y voir dépouillée de tous ses vêtemens. Depuis long tems aucuns Chevaliers de la France, plus redoutables que ceux qui se sont engagés par serment à maintenir cette injuste coutume, n'ont mis la lance en arrêt : elle n'est établie que depuis trois jours ; voyez s'il est juste que Pinabel ait employé d'aussi lâches moyens pour forcer ces braves Chevaliers à prononcer un pareil serment ?

Pinabel a pour maîtresse une femme aussi méchante que lui ; l'un & l'autre ont peu de pareils dans leur iniquité. Un jour que ce lâche voyageoit avec elle, ils rencontrèrent un Chevalier qui les punit de leur insolence par un affront sanglant : ce Chevalier portoit, il est vrai, la plus ridicule vieille en croupe derrière lui ; l'arrogante maîtresse de Pinabel excéda le Chevalier par ses impertinentes plaisanteries : celui-ci jôûta contre l'orgueilleux & lâche Pinabel, & l'ayant facilement abattu, ce Cheva-

lier, selon les conditions de ce combat, fit déshabiller la maîtresse de Pinabel sur le pré, lui prit son cheval, & para la vieille de ses beaux habits, en laissant à l'autre ses haillons pour la couvrir. La Demoiselle, furieuse de cet affront, se proposa d'en prendre vengeance, & se consultant avec Pinabel, aussi prompt qu'elle à faire le mal, elle lui dit qu'elle ne feroit jamais ni contente ni tranquille, qu'ils n'eussent fait éprouver à mille Chevaliers & mille Dames le même affront qu'elle venoit d'essuyer.

Le même jour qu'ils eurent pris cette résolution, le hasard conduisit à leur château quatre Chevaliers nouvellement arrivés des pays lointains, & de la plus haute valeur dont aucun Chevalier puisse donner des preuves : c'étoit les deux fils d'Olivier Aquilant & Griffon, Sanfonnet de la Mèque & le jeune Guidon le Sauvage.

Pinabel les reçut en apparence avec honneur & courtoisie; mais le traître les fit arrêter tous les quatre dans leur lit la nuit suivante, & ne voulut jamais les délivrer qu'ils n'eussent prêté serment que, pendant un an & un mois, ils dépouilleroient de leurs armes & de leurs habits les Chevaliers & les Dames qu'ils prendroient; bien humiliés, bien tristes de prononcer un pareil serment, ils se trouvent forcés de le rem-

plir ; il est presque impossible qu'ils puissent être délivrés de cette odieuse contrainte : un grand nombre de Chevaliers qui se sont présentés depuis ont eu la douleur & la honte d'être obligés de laisser leurs armes & leurs chevaux à ce traître.

Il leur est même prescrit d'exécuter encore une seconde injustice ; ils doivent tirer au sort celui qui combattrà le premier , & celui-ci se trouvant abattu , les trois autres sont obligés de courir aussi tous les trois ensemble contre son vainqueur ; jugez à la force & à la valeur dont est chacun d'eux, s'il est possible de leur résister ! Il seroit donc trop dangereux de les attaquer , & vous ne pourriez poursuivre votre première & généreuse entreprise. — Marchons toujours par le plus court chemin , répondit audacieusement Roger ; je ne suis point homme à me laisser retarder dans ma marche par la crainte d'aucun péril ; je le suis encore moins d'être effrayé par des menaces , & la crainte de perdre mon cheval & mes armes ; je réponds que mon compagnon pense comme moi ; faites seulement que nous voyions bientôt en face ceux qui veulent s'opposer à nous. — Vous n'aurez pas une longue route à faire , dit la Demoiselle en continuant à les conduire , cette seule montagne nous sépare de ce château.

Bradamante & Roger l'eurent bientôt passée ;

& dès qu'ils furent à portée du château de Pinabel, un vieillard en sortit qui leur cria de loin de mettre pied à terre, &, selon la coutume, de se dépouiller de leurs armes & de leurs habits. Fais donc paroître promptement, lui répondit Roger, celui qui doit me les enlever. — Oh ! dit le vieillard, puisque vous le prenez ainsi, vous n'attendrez pas long-tems. En effet, ils virent aussi-tôt paroître sur le pont du château un Chevalier dont la cotte d'armes vermeille étoit brodée de fleurs-de-lys très-blanches.

Bradamante en vain pria Roger de lui laisser l'honneur de cette première joute : elle ne put l'obtenir ; & forcée de céder, Roger se chargea seul de ce combat dont elle ne put être que la spectatrice. Roger s'informa du vieillard quel étoit ce Chevalier dont la cotte vermeille étoit semée de lys & de roses blanches : c'est Sanfonnet de la Mèque, lui répondit-il. Les deux Chevaliers, sans se parler, mirent la lance en arrêt, & pressant le flanc de leurs chevaux, ils coururent l'un contre l'autre.

Sur ces entrefaites, Pinabel étoit sorti de son château, suivi de quelques gens de pied, pour dépouiller à l'ordinaire de ses armes le Chevalier vaincu. Les deux Chevaliers couroient donc l'un contre l'autre tenant deux énormes lances

de chêne verd, qui portoient deux palmes de tour, & dont le fer long & tranchant avoit au moins la même longueur.

Sanfonnet avoit fait tailler dans la forêt voisine dix lances de cette force, & l'on eût eu besoin de boucliers de diamans pour résister à leur atteinte; Sanfonnet en avoit laissé le choix à Roger: tous deux se rencontrèrent au milieu de leur course; le bouclier de Roger craignoit peu la violence de ce coup; les Démons n'avoient pas sué vainement pour le forger: au reste, vous savez que c'étoit ce bouclier d'Atlant dont je vous ai déjà peint la puissance, & qui, par sa splendeur, renversoit, privé de tout sentiment, ceux dont il frappoit les yeux; il falloit de plus qu'il fût bien impénétrable, puisqu'il ne fut pas même ébranlé du coup de Sanfonnet.

Celui de ce Chevalier, forgé par de moins habiles ouvriers, ne put soutenir un coup semblable au trait de la foudre; il en fut ouvert par le milieu, & le bras de Sanfonnet, mal armé, fut blessé de ce même coup qui le fit voler des arçons.

C'étoit pour la première fois qu'un de ceux qui soutenoient la coutume injuste se trouvoit abattu, & qu'au lieu de remporter des dépouilles il avoit mesuré la terre: loin de pouvoir regar-

der son adverfaire avec un rire malin, le pauvre Sanfonnet abattu , bleffé , ne pouvoit que fe plaindre ; ce coup excita quelque mouvement entre les trois autres Chevaliers.

Pendant ce tems , Pinabel s'étoit imprudemment approché de Bradamante pour lui demander le nom de ce Chevalier dont le terrible coup venoit d'abattre le fien ; la juftice éternelle qui pourfuit fans cefle une tête coupable , fembla l'avoir conduit elle-même au moment qui devoit le punir de tous fes crimes ; le traître Mayençois fe trouvoit alors monté fur le même cheval qu'il avoit pris à la guerrière : vous vous fouvenez bien, fans doute, qu'environ huit mois . piutôt, le fcélérat avoit précipité Bradamante dans la caverne de Merlin. Heureufement une branche d'arbre avoit fauvé la vie à cette belle guerrière ; mais Pinabel l'ignoroit , & dans la fécurité de croire qu'elle étoit enfevelie pour toujours , il avoit amené fon cheval avec lui ; Bradamante reconnut auffi-tôt fon courfier , & le traître Mayençois qui le montoit , dès qu'elle eut porté les yeux fur celui dont elle avoit reçu ce mortel outrage. Ah ! méchant homme , dit-elle en elle-même, ce font tes nouveaux forfaits qui te livrent enfin à la juftte punition des premiers !

Menacer Pinabel , mettre l'épée à la main fut

l'ouvrage d'un instant pour Bradamante : occupée de lui couper toute retraite , & se mettant entre le traître & son château, elle sçut lui faire perdre toute espérance de se sauver , comme on en use avec un renard dont on a soin de fermer la tanière. Le lâche n'osant faire face à la guerrière , s'enfuit à toute bride au-travers de la forêt. Pâle , éperdu de frayeur , son unique espérance est dans ses éperons. Bradamante furieuse le suit sans relâche l'épée haute sur les reins , le pressant , le frappant même : mais ne pouvant lui porter que des coups mal assurés , tous les deux jettoient des cris , l'un de frayeur , l'autre de colère ; la rumeur qu'ils excitèrent dans le bois ne fut pas cependant entendue du château , chacun alors étoit trop attentif au combat de Roger.

Les trois Chevaliers étoient déjà sortis du château , & se portoient sur le champ de bataille , s'écriant sans cesse entr'eux contre l'atrocité de la coutume établie : tous les trois auroient préféré la mort au déshonneur de se conformer à cette coutume ; leur visage étoit enflammé par la honte , leur cœur étoit brisé par le désespoir de se trouver forcés par leur ferment de combattre tous les trois ensemble contre un seul. L'infâme & cruelle courtisane , dont cette coutume odieuse étoit l'ouvrage , leur

répétoit avec audace de se souvenir du serment qu'ils avoient fait de la venger. Mais, s'écrioit Guidon, si je peux seul l'abattre avec cette lance, qu'ai-je besoin du secours de deux compagnons ? Je réponds de le vaincre, & j'en réponds sur ma tête. Griffon & son frère Aquilant tenoient le même propos de leur côté ; chacun d'eux vouloit combattre, & demandoit, comme Guidon, qu'elle leur fît trancher la tête, s'ils n'étoient vainqueurs de celui qui venoit de renverser leur compagnon. Mais la maudite gourgandine leur répétoit encore : Tout ce que vous me dites est inutile ; je vous amène ici pour combattre tous trois ensemble, selon votre serment ; je ne vous y conduis point pour y former un nouveau pacte avec vous ; c'étoit à vous à m'en proposer un autre lorsque je vous tenois gardés dans ma prison ; vos excuses sont trop tardives ; vous devez vous conformer à la loi que vous avez juré de suivre, ou vous êtes des traîtres menteurs.

Le bon Roger leur crioit de son côté : Accourez donc, Chevaliers ; voilà mon cheval, voilà mes armes, voici beaucoup de bons habits à gagner ; eh ! si vous les voulez, pourquoi différez-vous donc de vous en emparer ?

La méchante Dame du château les presse

d'un côté ; Roger, de l'autre, les agace vivement, tant qu'à la fin ils se déterminèrent à combattre : mais ce ne fut pas sans avoir le visage rouge & couvert de tous les signes de la honte. Les deux fils d'Olivier se présentent donc les premiers, & le troisième, dont le cheval est plus pesant que les leurs, reste quelques pas en arrière. Roger tenoit la même lance qui venoit d'abattre Sanfonnet, & le bouclier enchanté d'Atlant auquel ce brave Chevalier n'avoit jamais eu recours que dans les plus grandes extrémités. Il ne s'étoit servi que trois fois de sa puissance magique, (& certes ce fut toutes les trois dans un péril bien imminent ;) les deux premières fois pour sortir de l'île dangereuse d'Alcine ; la troisième, lorsqu'il laissa flottante dans l'écume de la mer la maudite orque, la gueule ouverte, montrant ses vilaines dents vuides & privées de cette beauté si charmante & si nue, qu'elles se préparoient à dévorer, de cette belle Angélique qui lui fit depuis si mal-à-propos le mauvais tour de se dérober à ses yeux. Hors ces trois occasions, il avoit tenu toujours ce bouclier couvert par un voile épais, de façon toutefois qu'il lui fût libre de le découvrir dans un moment. Roger, sans être ému du nombre de ceux qu'il avoit à

combattre, mit sa lance en arrêt, avec la même assurance que s'ils n'eussent été que de foibles enfans.

Il atteignit Griffon au haut de son bouclier; le coup fut assez violent pour le faire chanceler, & l'instant d'après on le vit tomber, & même assez loin de son cheval : pour Griffon, il avoit porté le fer de sa lance au milieu du bouclier de Roger; son coup avoit porté de biais, & la surface dure & polie du bouclier faisant glisser le fer de la lance, le coup l'avoit parcouru jusqu'à sa bordure, & le voile avoit été déchiré. Griffon, les yeux frappés de la splendeur terrible, étoit tombé; son frère en portant son coup, ayant achevé de déchirer le voile, tomba de même, ainsi que Guidon qui le suivoit de près : tous les trois étoient étendus sans connoissance, & Roger, lorsqu'il se retourna l'épée à la main pour les combattre, fut très-étonné de les voir tous trois portés par terre, comme s'ils eussent perdu la vie. Tous les Chevaliers, toutes les femmes sorties du château pour voir ce combat étoient dans le même état, & jusqu'aux chevaux tombés sur la poussière hautoient, & leurs flancs battoient comme s'ils eussent été prêts d'expirer. Roger fut d'abord surpris; mais il en reconnut aisément la cause, lorsqu'il apperçut le voile épais du bouclier qui

pendoit des deux côtés en lambeaux ; il se retourna promptement vers l'endroit où se tenoit sa chère Bradamante au commencement de sa première joute , ayant peur qu'elle n'eût ressenti les atteintes de cette lumière foudroyante.

Roger ne voyant plus sa Bradamante , imagina que cette guerrière avoit poursuivi sa course pour aller au secours du jeune Damoisel dont ils avoient entrepris de sauver la vie ; mais appercevant alors la jeune Dame affligée , parmi ceux qui cédoient à l'enchantement du bouclier , il la prit entre ses bras , se servit d'une partie de ses vêtemens pour couvrir son écu , & sur le champ elle reprit ses esprits.

Roger suivit sa route avec elle , & n'osant lever les yeux de honte & de douleur , il lui semble déjà qu'il s'entend reprocher de toutes parts la victoire qu'il ne doit qu'à la force d'un enchantement. Hélas ! que pourrai-je faire , se disoit-il à lui-même , pour effacer les taches d'un pareil opprobre ? Mes ennemis ne sont-ils pas en droit de dire que je ne dois point ce triomphe à mon courage ? En marchant ainsi , pénétré de regrets amers , il arrive sur une grande route dans laquelle se trouvoit un puits profond que les pasteurs avoient creusé pour faire abreuver leurs troupeaux. Roger s'apercevant que les eaux abondantes de ce puits

s'élevoient jusqu'à son embouchure, s'écria dans son dépit : Vas , maudite œuvre de la magie , tu ne me feras plus courir le risque d'un pareil déshonneur ; non , je ne te conserverai pas davantage , & désormais le blâme n'osera plus m'attaquer. En disant ces mots , il se saisit d'une grosse pierre , l'attache avec le bouclier , & précipite l'un & l'autre au fonds du puits. Plût-à-Dieu , s'écria-t-il en voyant le bouclier s'enfoncer sous l'eau , que tu fusses enseveli depuis long-tems , & que ma honte pût l'être avec toi. Ce puits étoit très-profond , la pierre étoit fort pesante ; une colonne immense d'eau couvrit bientôt le bouclier dont Roger venoit de faire secrètement un si généreux sacrifice ; mais la Renommée , attentive à la gloire des grands hommes , publia bientôt ce que le cœur généreux de Roger l'avoit pressé de faire pour sa propre satisfaction , & sa trompette éclatante en instruisit l'Espagne , la France & les Royaumes voisins.

Cette nouvelle s'étant répandue de proche en proche , un grand nombre de guerriers se mirent en quête pour retrouver cet écu ; mais ils ignoroient le nom de la forêt qui renfermoit le puits & cet écu merveilleux ; & la Dame qui seule avoit vu la belle action de Roger ne voulut jamais donner aucune notion ni du lieu , ni

même du pays où ce puits si désiré pouvoit être trouvé.

Lorsque Roger étoit parti du château de Pinabel , après avoir remporté cette victoire trop facile & qui lui coûtoit tant de regrets sur les quatre braves champions de ce traître , il les avoit laissés évanouis & immobiles ; mais dès que la lumière du bouclier enlevée n'éblouissoit plus leurs yeux , ils se réveillèrent très-émerveillés de leur aventure ; ils passèrent le reste du jour à s'entretenir de cet événement étrange , & tous se demandoient les uns aux autres ce qu'ils avoient éprouvé lorsque cette terrible lumière avoit frappé leurs yeux.

Pendant qu'ils s'entretenoient ainsi , la nouvelle se répandit sur le soir que Pinabel venoit de perdre la vie , mais qu'on ignoroit encore de quelle main il avoit reçu la mort. Bradamante irritée avoit enfin joint ce traître dans un étroit passage , & lui avoit plongé plusieurs fois son épée dans les flancs & dans son perfide cœur. Dès qu'elle eût purgé cette contrée du monstre vil & dangereux qui l'avoit long-tems infectée , elle quitta ce bois , témoin de sa vengeance , & ramena le bon cheval que le traître avoit dérobé ; elle voulut en vain retourner au château de Pinabel où sa juste colère l'avoit forcée à quitter Roger ; mais elle ne

put jamais en retrouver le chemin , & son destin cruel ne permit pas qu'elle eût aucune notion de la route que son amant avoit prise. Ceux qui daignent se plaire à m'écouter en apprendront davantage dans le chant suivant.

Fin du vingt-deuxième Chant.



CHAN T X X I I I.

MORTELS ! foyez ardens à vous fecourir & attentifs à vous plaire ; foyez sûrs d'en recevoir le prix , & quand même ce prix vous feroit refusé par vos pareils , vous le trouveriez dans votre propre cœur ; il feroit content de lui-même. L'homme mal-né , qui cherche à nuire , court en aveugle au-devant de la punition qu'il mérite : une injure est rarement oubliée. Les hommes , dit un vieux dictum , ne font pas comme les montagnes ; ils se rencontrent , & tôt ou tard leur vengeance écrase la perversité. Voyez quel est le fort de ce lâche Pinabel ; c'est au moment même que son âme atroce s'occupe à devenir encore plus coupable , qu'il est puni de ses premiers forfaits : la Justice éternelle ne peut voir long-tems souffrir l'innocence ; elle sauva de la mort la vertueuse Bradamante ; elle protégera toujours l'âme honnête dont elle connoît la candeur.

Pinabel croyoit être bien sûr de ne revoir jamais celle qu'il avoit ensevelie toute vivante dans un abyfme ; il étoit sûr que le silence & que la mort de Bradamante voileroient à jamais son

son crime ; c'est cependant dans son propre château , c'est près de sa Comté de Poitiers , c'est dans un pays occupé presque en entier par les grandes possessions & les châteaux d'Anselme de Hauterive son père , où le traître se croit bien à couvert de la haine & de la vengeance de la maison de Clermont ; c'est au pied d'une montagne de sa Seigneurie même , que la fille d'Aimon le trouve sans défense , le joint , & lui porte le coup mortel , tandis que ce lâche jette des cris qui ne sont écoutés ni par la juste vengeance de la guerrière , ni par ceux qui pourroient le secourir.

Dès le moment que Bradamante eut puni ce traître , elle voulut rejoindre son cher Roger ; mais la fortune cruelle ne le lui permit pas ; elle prit une route qui l'en éloignoit , & qui la conduisit dans l'endroit le plus épais & le plus sauvage de la forêt ; & ce fut à l'heure où le Soleil laissoit obscurcir l'air par les ombres de la nuit , que ne sachant plus où la passer , elle s'arrêta , se coucha sur l'herbe tendre & touffue ; c'est-là que s'occupant sans cesse de son cher Roger , elle le voyoit encore en songe lorsqu'un sommeil léger fermoit ses paupières ; c'est-là qu'elle admiroit quelquefois la richesse du Ciel , & ces planètes de Saturne , de Jupiter , de Mars

& de Vénus, que les Anciens regardèrent comme des Divinités errantes.

Souvent une pensée bien douloureuse lui faisoit pousser des soupirs : Est-il possible, disoit-elle avec amertume, que la colère puisse l'emporter sur l'amour ? Comment l'ardeur de me venger m'a-t-elle aveuglée jusqu'à négliger de bien remarquer les routes & les lieux que je traversois ? Ah ! Roger, j'aurois pu te retrouver, si ma fureur m'eût laissé des yeux & de la mémoire. Ces regrets, ce discours qu'elle prononçoit tout haut, retentissoient encore bien plus vivement dans son cœur ; ses soupirs, ses larmes étoient pour elle ce qu'un orage est aux beaux jours : pleine d'impatience, elle attend long-tems que le fond de l'Orient commence à se colorer ; son cheval païssoit paisiblement auprès d'elle ; elle s'élance dessus, marche, & semble aller au-devant de l'aurore.

Bradamante ne fut pas long-tems sans sortir du bois, & reconnut sur son bord le terrain où l'Enchanteur avoit élevé ce Palais fantastique, où tant de Chevaliers avoient été prisonniers, & dans une perpétuelle illusion avec elle : elle y rencontra le Paladin Astolphe ; il venoit de trouver une bride propre à bien conduire l'hypogriffe ; mais il étoit en peine de son cher

Rabican, ne pouvant se résoudre à le confier qu'à des mains bien sûres.

Bradamante arrive dans le moment où le Paladin vient d'ôter son casque; elle reconnoît son cousin; elle le salue de loin, court à lui, l'embrasse, & se nomme en levant sa visière: Astolphe, qui ne pouvoit confier son cheval à personne, avec autant de plaisir qu'à la guerrière, remercia la fortune qui sembloit avoir conduit près de lui la fille d'Aimon; & quelque plaisir qu'il eut à la voir, il le sentit plus vivement encore en ce moment.

Après s'être embrassés comme frère & sœur plusieurs fois, & s'être réciproquement demandé compte de leurs aventures, Astolphe toujours occupé de son projet de voyager dans la région des oiseaux, & voulant promptement l'exécuter, en fit part à la guerrière, & lui fit voir son cheval ailé; il n'excita point la surprise de Bradamante: elle l'avoit déjà vu deux fois déployer ses aîles; l'une, lorsqu'elle combattoit contre Atlant; l'autre, lorsque cet animal fougueux, enlevant jusques aux nues son cher Roger & le faisant disparaître à ses yeux, l'avoit plongée dans la douleur & dans les plus vives allarmes: son cousin lui dit, qu'il vouloit lui laisser ce bon Rabican dont la course rapide surpassoit le vol d'une flèche; il la pria de le faire conduire à

Montauban, d'y faire même porter ses armes qui lui devenoient inutiles pour traverser les airs, & de les lui garder jusqu'à son retour. Astolphe ne conserva que son épée & son cor; il ne pouvoit en être que plus léger sur l'hypogriffe : il lui remit aussi cette lance d'or, dont le bras du fils de Galafron étoit autrefois armé, lorsqu'il vint sur les bords de la Seine avec sa sœur Angélique; cette lance merveilleuse avoit la puissance de renverser le plus redoutable Chevalier dès qu'elle frappoit une pièce de ses armes.

Astolphe ayant fait élever l'hypogriffe, le fit planer quelques instans autour de Bradamante, qui le vit enfin voler & disparoître dans le haut des airs: son cousin lui parut avoir imité le Pilote qui par prudence ne fait voguer que lentement son vaisseau tant qu'il le voit entre les môles du port ou proche encore des écueils hérissés qui les entourent, mais qui déploie toutes ses voiles & s'abandonne aux vents dès qu'il est entré dans la pleine mer.

La guerrière cependant se trouve très-embarassée après le départ du Paladin; elle ne sait comment faire conduire son cheval & porter ses armes à Montauban: tout cède en son cœur au desir ardent de revoir Roger; elle pense que c'est à Valombreuse qu'elle pourra le retrouver. Arrêtée dans sa marche par son incertitude, elle

en fut tirée par l'arrivée d'un villageois ; elle fit rassembler les armes d'Astolphe dans un faisceau dont Rabican fut chargé ; elle le fit monter sur un cheval , & mener en main Rabican , la guerrière ayant alors trois chevaux , en comptant celui qu'elle avoit repris à Pinabel.

Bradamante se trouve encore dans un second embarras ; elle desireroit vivement se rapprocher de Valombreuse , dans l'espérance d'y retrouver Roger : mais elle craint de s'égarer ; elle ignore la route , le villageois ne connoît pas le pays ; elle se trouve obligée de marcher au hasard , du côté qui lui paroît pouvoir la conduire où son cœur l'appelle.

De quelque côté qu'elle porte ses pas , elle ne trouve personne qui puisse lui montrer le chemin , & sortant de la forêt sur les neuf heures du matin , elle découvre de loin une grosse forteresse assise sur le sommet d'une montagne ; elle croit reconnoître Montauban , & c'étoit en effet le château que Béatrix sa mère & sa famille habitoient ; Bradamante s'afflige en achevant de le reconnoître , elle craint d'être apperçue , & qu'en s'arrêtant en ce lieu , elle ne puisse peut-être plus en partir librement ; l'absence de Roger la fera mourir de douleur , elle ne pourra plus le revoir ni s'occuper de ce qu'ils ont arrêté de faire à Valombreuse.

Elle rêve un moment, & prend le parti de s'écarter de Montauban, & de suivre un chemin qu'elle reconnoît pour être celui de l'Abbaye ; mais le hafard lui fait rencontrer son jeune frère Alard avant qu'elle fût sortie de la vallée.

Alard venoit de marquer des quartiers pour des troupes nouvelles que Charlemagne avoit ordonné de lever dans la Guienne ; sa sœur ne pouvant éviter sa rencontre, ne put aussi se dispenser de retourner à Montauban après cet accueil tendre que se font une sœur & un frère qui s'aiment : Béatrix qui depuis long-tems pleuroit son absence, & qui l'avoit fait chercher vainement dans toute la France , reçut cette fille chérie avec transport, & la baigna de ses larmes, en la ferrant dans ses bras ; ses jeunes frères la comblèrent aussi de caresses : mais toutes celles que la sensible Bradamante recevoit de ses proches lui paroissoient froides auprès d'un seul baiser de son amant dont la douce impression étoit toujours dans son âme.

Ne pouvant donc plus aller à Valombreuse, elle prit le parti d'envoyer une personne bien sûre en sa place ; son instruction devoit être d'apprendre à Roger les raisons qui la retenoient, & de le conjurer de sa part (quelque sûre qu'elle dût être de son cœur) de presser la cérémonie

de son baptême, comme le moyen le plus sûr & le plus prompt d'obtenir sa main, & de les unir à jamais : elle comptoit aussi faire conduire par la même personne le bon Frontin qu'elle prévoyoit lui devoir être utile & cher ; les Rois Sarrafins & celui de Gaule n'en ayant aucun dans leurs Etats qui pussent en approcher, hors Bride-d'or & Bayard : ce fut le jour que Roger montant sur l'hypogriffe avec trop d'audace, avoit été porté si loin dans le vague des airs que Bradamante avoit amené le cheval de ce guerrier, & l'avoit envoyé dans les écuries de Montauban où Frontin, bien nourri, bien soigné, ne faisoit qu'un léger exercice, & se trouvoit plus vigoureux & mieux tenu que jamais.

Elle met promptement à l'ouvrage toutes les femmes qui l'entourent ; elle les emploie à broder richement d'un or brillant un tissu de soie blanc & couleur de mûre ; elle en fait orner la selle & jusqu'à la bride de Frontin : elle appelle ensuite la jeune Hypalque, fille de Callitrésie, sa nourrice, & la sage confidente de tous les secrets de son cœur. Combien de fois ne leur avoit-elle pas parlé de ce héros, de ce cher Roger, égal aux Dieux dans son ame. L'amour, dans ces momens, la rendoit bien éloquente & bien persuasive. Ma chère Hypalque, lui dit-elle, qui pourrois-je choisir pour un tel message, si

ce n'est celle dont je connois si bien l'esprit, la prudence & le tendre & fidèle attachement?

Elle la fit monter sur un bon palefroi, & elle lui remit en main la riche bride de Frontin. Parts, lui dit-elle, ma chère Hypalque; excuse-moi près de Roger; dis-lui que la fortune seule s'oppose au bonheur que nous aurions d'être ensemble; dis-lui que la seule contrainte arrête celle qui le regrette sans cesse. Au reste, ajouta-t-elle, si quelqu'imprudent, quelque villageois osoit t'arrêter pour t'enlever ce beau cheval, dis-lui seulement quel est son maître; il n'est personne, il n'est aucun Chevalier assez téméraire pour ne le pas respecter, & pour ne pas trembler même au seul nom de Roger. Elle ajouta sans doute à ces premiers ordres, tout ce qu'une amante bien tendre a tant de plaisir & tant d'ardeur à répéter.

Hypalque bien instruite de tout ce qu'elle doit faire, part, & traversant hardiment les plaines & les forêts, elle franchit l'espace de plus de dix milles, sans trouver personne qui l'interroge ou qui trouble sa marche. Ce ne fut que vers le milieu du jour, qu'elle rencontra dans un chemin étroit & mauvais, le fier Rodomont à pied qui, tout armé, suivoit à grands pas un nain.

Le Sarrafin jette ses regards farouches sur

elle ; il blasphème contre tous les Dieux de l'univers de ce que ce beau cheval qu'il voit en main, n'est pas monté par quelque Chevalier. Vous savez qu'il avoit juré d'enlever par force le premier cheval qu'il trouveroit sous sa main ; il le voit , il l'admire ; mais il regarde comme un acte injuste & mal-honnête de l'enlever des mains d'une foible Demoiselle. Il s'arrête , il continue de l'admirer ; & plein de dépit , il s'écrie : Ah ! que le maître de ce cheval n'est-il ici présent ! — Si tu le voyois , lui répondit fièrement Hypalque , tu changerois bientôt de pensée. Apprends que le maître de ce cheval te feroit trembler , & qu'il n'a pas son pareil dans l'univers. — Ah ! ah ! dit Rodomont , quel est donc ce guerrier qui foule aux pieds la renommée de tous les guerriers de la terre ? — C'est Roger , répond Hypalque d'une voix haute. — En ce cas , je veux donc le prendre , lui dit-il brutalement ; je m'en empare , puisque j'ai le bonheur de l'enlever à ce guerrier que tu dis être si redoutable.

Au reste , s'il est tel que tu le dis , je consentirai de lui rendre non-seulement ce cheval & son riche harnois , mais je veux même lui payer à son gré ce qu'il croira que je lui devrai pour le tems que je l'aurai monté. Vas , dis-lui que c'est Rodomont qui le lui enlève , que je

ferai toujours prêt à le lui disputer par les armes, qu'il me trouvera facilement : que partout où je suis, par-tout où je puisse aller, ma renommée me fait assez connoître, & que la foudre ne laisse point après elle des traces plus terribles & plus profondes que moi.

Rodomont, en disant ces mots, s'empara des rênes, s'élança sur Frontin, & laissant Hypalque en pleurs se plaindre & le menacer en vain, il ne l'écoula pas ; guidé par le nain, il continua la poursuite de Mandricard & de Doralice ; il fut quelque tems suivi de loin par Hypalque qui ne cessoit de le maudire & de le menacer. La continuation de cette aventure se retrouvera dans la suite ; mais il faut que je me conforme au récit de Turpin qui me fait perdre Rodomont de vue, pour me ramener dans ce bois où Pinabel venoit d'être tué.

La fille d'Aimon avoit à peine achevé de le punir, qu'elle avoit abandonné le corps de ce traître. Zerbin arriva dans ce même lieu par un autre chemin, toujours suivi par la méchante Gabrine. Il voit un Chevalier mort & criblé de coups ; il ignore quel il peut être : mais né généreux & compâtissant, il a pitié de cette mort cruelle ; Pinabel en effet, renversé sur la terre, versoit encore son sang par un si grand nombre de blessures, qu'on eût dit que cent

épées s'étoient réunies pour lui donner la mort. Le Prince Ecoffois s'empressa de suivre quelques traces récentes pour découvrir l'auteur de cette mort, & dit à la vieille de l'attendre un moment ; & qu'il juroit de venir la retrouver.

Elle s'approche du mort, l'examine de tous côtés ; elle trouve très-superflu qu'un cadavre conserve des ornemens ; & comme elle étoit avare presqu'autant que méchante, elle cherche le moyen d'enlever ce qu'elle pourra détacher de plus précieux & de plus facile à cacher. Elle eût bien désiré s'emparer de son riche pourpoint, & même de ses belles armes ; mais comment auroit-elle pu les emporter ? Elle s'en tint donc à voler quelques attaches d'or & la ceinture magnifique du mort qu'elle ceignit entre deux jupes autour d'elle, en regrettant bien de n'oser voler rien de plus. Zerbin la rejoignit peu de momens après ; il avoit en vain suivi les traces de Bradamante, jusqu'à la fin d'une route qui se partageant en une infinité de rameaux les lui fit perdre ; ne voulant pas rester toute la nuit entre ces rochers, il partit sur le déclin du jour avec la méchante vieille, pour chercher un asyle.

Ils arrivèrent, après avoir marché deux milles, auprès d'un grand château qui portoit le nom de Hauterive. Ils s'arrêtèrent dans le

village, pour y passer la nuit, devenue déjà bien obscure; mais peu de tems après leur arrivée, des cris & des plaintes amères frappèrent leurs oreilles de toutes parts; ils virent tous les gens du château couverts de larmes, & le même sujet de douleur paroissoit les affecter tous.

Zerbin ayant demandé la cause de cette affliction générale, on lui dit que le Comte Anselme, Seigneur de ce château, venoit de recevoir la nouvelle de la mort de son fils Pinabel, dont on avoit trouvé le corps massacré dans un chemin étroit entre deux montagnes. Zerbin eut l'air de la surprise, & baissa les yeux pour ne faire naître aucun soupçon; mais il s'imagina bien que c'étoit le corps de Pinabel qu'il avoit trouvé sur sa route.

Bientôt les cris & la rumeur augmentèrent dans le château, lorsqu'à la lueur d'une infinité de flambeaux, on vit entrer le brancard funèbre qui soutenoit le corps du fils d'Anselme. Les pleurs redoublèrent, & le malheureux père paroissoit inconsolable.

Anselme ordonna les apprêts des plus magnifiques obsèques. Il voulut qu'elles se fissent à l'antique, & telles qu'on les pratiquoit autrefois pour nos ayeux; mais presque tous les bons & anciens usages se corrompent aujourd'hui.

Les cris & les larmes furent suspendus pendant quelques momens, pour écouter un ban qu'Anselme fit publier. Il promettoit une riche récompense à quiconque pourroit lui découvrir le meurtrier de son fils. Cette promesse passa d'une oreille à l'autre, & la teneur de ce ban s'étendit au loin; elle parvint bientôt jusqu'à cette vieille scélérate qui surpasse en rage comme en noirceur les tigres & les reptiles venimeux. Dès ce moment elle ourdit le mensonge & la perfidie la plus exécrationnable pour faire périr Zerbin; on ignore même ce qui pouvoit alors l'emporter dans son cœur atroce, ou de sa haine contre Zerbin, ou de son avarice qui desiroit obtenir la récompense promise, ou de l'orgueil enfin de prouver que son existence infernale n'avoit absolument rien d'humain.

Gabrine alors compose son affreux visage; ses yeux sont tristes, son regard est égaré : bâtissant une calomnie vraisemblable, elle accuse Zerbin auprès d'Anselme, l'assure qu'il est le meurtrier de son fils; elle lui présente la riche ceinture qu'elle dit tenir de la main de Zerbin. Anselme reconnoît aussi-tôt cette ceinture, & ne doute plus de la vérité du rapport de cette méchante vieille, d'après un indice aussi frappant. Le vieillard lève les mains au ciel, & le remercie, au milieu de sa douleur, de lui

donner du moins la puissance de venger la mort de son fils. Il fait entourer la demeure du Prince d'Ecosse ; le peuple s'émeut , crie vengeance , & Zerbin qui ne se connoît aucun ennemi, l'innocent Zerbin est saisi dans son premier sommeil ; on le couvre de fers ; & pour le reste de la nuit , on le jette dans une affreuse prison.

Le soleil n'avoit pas encore commencé sa carrière , & déjà les apprêts du supplice de Zerbin étoient ordonnés ; il devoit être conduit sur le lieu même où le corps de Pinabel avoit été trouvé , mis en pièces , & baigner la même terre de son sang ; on n'avoit apporté aucune forme légale à cette condamnation ; Anselme , convaincu du crime , l'avoit seul prononcée.

Le matin suivant , l'aurore à peine a précédé la blancheur & la sérénité d'un beau jour , que le peuple s'affemble en criant , qu'il meure ! qu'il meure ! & se montre avide de voir couler le sang de l'innocent Zerbin ; la populace , toujours aveugle & toujours stupidement cruelle , marche confusément & se presse entre les chevaux des satellites qui conduisent Zerbin attaché sur un mauvais rouffin.

Les yeux paternels du Très-Haut étant toujours tendrement fixés sur l'innocence , sa providence avoit déjà préparé pour celle de Zerbin le plus redoutable défenseur , & ses jours étoient

en sûreté. Roland arrive à portée de découvrir cette troupe , & voit avec surprise ce jeune homme que l'on mène à la mort.

Le Paladin étoit alors avec cette jeune & belle Isabelle , Princesse de Galice , qu'il avoit retirée de l'affreuse caverne de la montagne , où des bandits l'avoient conduite après la tempête qui l'avoit portée sur un écueil avec les débris de son vaisseau ; c'étoit cette même Isabelle , dont l'âme étoit plus occupée de Zerbin que de sa propre existence. Roland l'avoit toujours conduite sous sa garde depuis qu'il l'avoit remise en liberté. Lorsqu'elle aperçut ce triste appareil , elle en fut vivement émue , & lui demanda ce que ce pouvoit être. Je n'en fais rien moi-même , répondit-il ; mais attendez-moi sur cette colline , & je cours en savoir des nouvelles. Il descend en diligence dans la plaine ; il s'approche de cette troupe , & regarde attentivement Zerbin dont la figure noble le prévient en sa faveur.

Roland alors s'approchant de lui , lui demande quel est le crime qui le conduit au supplice : le jeune Zerbin lève une tête innocente , atteste le Ciel qu'il n'est pas coupable , raconte les faits avec la plus exacte vérité , & Roland juge par son récit qu'il mérite sa protection & sa défense ; il apprend de plus que l'arrêt de

mort de ce jeune homme est porté par le Comte Anselme de Hauterive : c'en est assez pour qu'il soit convaincu que l'arrêt doit être inique , cet homme n'en ayant jamais porté d'autre ; il se sent d'ailleurs ému par l'ancienne haine qui bout avec fureur dans le cœur de ceux de l'illustre sang de Clermont contre ceux de la perfide race des Mayençois ; il se souvient de tout le sang que cette haine a fait répandre.

Déchaînez ce Chevalier , canaille maudite , s'écria Roland d'une voix terrible , ou je vous extermine tous. — Eh quel est donc ce massacreur de gens , dit d'un ton ricanneur , un drôle insolent qui commandoit ces fatellites ? Croit-il être un brasier ardent , & nous croit-il donc de cire ou de paille , pour nous anéantir si facilement ? A ces mots , il ose baisser sa lance contre le terrible Comte : les belles & riches armes de Zerbin dont ce faquin de Mayençois s'étoit emparé pendant la nuit , ne purent le défendre de la rude atteinte de Roland ; cependant le fer de la lance qui porta sous la mentonnière du casque , ne perça point ces armes à l'épreuve , mais le coup lui rompit les vertèbres du col & l'étendit mort sur la poussière ; le Paladin passe sa lance au travers du corps du second , & tirant la redoutable Durandal , il fait voler la tête à l'un , partage l'autre par la ceinture

ceinture; hommes, chevaux, tombent par monceaux sous le tranchant de son épée, & plus de cent de ces misérables sont déjà morts ou prennent la fuite.

Plus des deux tiers mordent la poussière, Roland chasse le reste devant lui; il taille, il fend, il blesse, il perce, il tronque tous ces vils Mayençois; ils jettent tous épées, casques, boucliers, épieux, masses, pour fuir plus facilement; l'un court le long du chemin, l'autre se jette à côté dans le bois, ils se cachent dans les cavernes, ils s'applatissent le nez à terre dans les buissons; l'impitoyable Roland les poursuit, frappe sans cesse, il semble n'en vouloir pas laisser échapper un seul; le véridique Turpin dit aussi que de bon compte de cent vingt qu'ils étoient, quatre-vingt au moins perdirent la vie.

Roland court ensuite à Zerbin dont le cœur étoit encore ému par la crainte. Ma voix exprimeroit faiblement ses transports en voyant approcher le victorieux Comte d'Angers; que n'eût-il pas donné pour pouvoir rompre ses liens & ferrer les genoux de son libérateur?

Pendant que Roland le délie, & l'aide à reprendre ses armes dont ce beau parleur avoit eu l'impertinence de se couvrir, & qui venoit de la payer de sa vie, Zerbin jette les yeux

sur Isabelle qui d'abord s'étoit arrêtée sur la colline, mais elle venoit de se rapprocher d'eux en voyant le Paladin victorieux. Dieux ! quel faïssissement, quel transport Zerbin n'éprouvait-il pas, en reconnoissant celle qu'un faux avis lui faisoit croire avoir été submergée dans les flots, & qu'il avoit si long-tems pleurée ! Tout son sang se glaça d'abord dans ses veines, mais bientôt une flamme impétueuse les parcourut rapidement.

La présence du Comte d'Angers arrête cet amant passionné, & l'empêche de courir pour ferrer dans ses bras celle qu'il adore ; un cruel soupçon s'élève dans son cœur, il croit que le Paladin est amoureux, & peut-être amant fortuné d'Isabelle. Tombant ainsi de peine en peine, sa première joie s'évanouit, & la sombre jalousie le rend moins sensible à revoir son Isabelle vivante qu'il ne l'avoit été lorsqu'il reçut la nouvelle de sa mort. Le désespoir de Zerbin augmente encore, en la voyant sous la garde d'un Chevalier qui vient de lui sauver la vie ; il sent bien qu'il seroit d'une ingratitude monstrueuse de le combattre pour arracher sa maîtresse de ses mains, & de plus, que cette entreprise seroit peut-être inutile ; cependant il auroit tout hasardé, s'il avoit eu tout autre pour adverfaire ; mais il se sentoît entièrement sou-

mis au Comte d'Angers par les liens d'une juste reconnoissance : ils s'approchèrent tous les trois dans un profond silence d'une fontaine , & Roland échauffé du combat délaça sur le champ son casque pour se rafraîchir ; il engagea Zerbin à délayer aussi le sien.

Ifabelle, la tendre Ifabelle, regarde son amant, le reconnoît, pâlit un instant , se ranime aussitôt comme la fleur mouillée que frappe le soleil ; rien ne la retient plus ; l'amour plus fort que tout autre sentiment l'anime, la fait voler & la jette dans les bras de son amant ; elle ne peut proférer un mot ; elle soupire, sa bouche est entr'ouverte ; ses larmes baignent, inondent son sein & les joues de Zerbin. Roland surpris, attendri des transports de ces deux amans , reconnoît à l'instant que ce ne peut être un autre que le Prince Zerbin , lorsqu'Ifabelle le serre dans ses bras.

Dès qu'elle put parler , elle ouvrit sa belle bouche ; palpitante encore , avec quelle vive reconnoissance ne raconta-t-elle pas à son amant tout ce que le plus renommé Paladin François venoit de faire pour elle ? Zerbin ému par tout ce qui peut pénétrer une âme noble & sensible, se jette aux pieds de Roland , & lui serrant les genoux : Ah ! s'écria-t-il , c'est donc vous ,

Seigneur, qui dans le même instant me rendez deux fois la vie.

Que d'actions de graces, que d'offres de services n'auroient pas suivi ces heureux momens entre ces deux illustres Chevaliers, s'ils n'avoient été forcés de prêter attention au bruit que formoit le froissement des branches & l'agitation du feuillage dans un taillis voisin ! ce bruit partoît d'une petite route obscure & couverte qui serpentoit dans ce taillis. Les deux guerriers relacent promptement leurs casques ; ils remontent à cheval ; à peine sont-ils dans les arçons qu'ils apperçoivent un Chevalier suivi d'une Demoiselle, qui sortent de cette route couverte.

Ce Guerrier étoit le fier Mandricard que nous avons vu suivre Roland avec tant d'empressement pour venger la mort d'Alzirde & la défaite de Manilard ; c'étoit dans cette poursuite que Mandricard s'étoit emparé de Doralice, & qu'avec un seul tronçon de sa lance de chêne verd, il l'avoit enlevée à cent hommes tous couverts de fer.

Le Sarrafin en poursuivant le vainqueur d'Alzirde, ignoroit que ce fût le redoutable Comte d'Angers ; mais il ne doutoit point, à l'exploit éclatant qu'il avoit exécuté, que ce ne fût un

brave & vigoureux Chevalier. Mandricard regarde Roland plus attentivement que Zerbin, & reconnoissant les signes qu'il a retenus : Il faut que tu sois l'homme que je cherche, dit-il en apostrophant fièrement Roland ; il y a dix jours au moins que je suis tes traces, tant la renommée des exploits éclatans qu'on t'a vu faire dans les campagnes de Paris m'a servi d'aiguillon pour te chercher & te combattre. Je sçais que ta victoire sur les troupes de Trémisen & de Noricie a fait voir les sombres bords à mille Guerriers ; je n'ai pas été long à te suivre. Je te reconnois à plusieurs marques , & sur-tout au cimier de ton casque que je me suis fait dépeindre ; mais depuis que je te vois, ces signes sont superflus ; & quand tu serois au milieu d'une foule de cent Chevaliers , je connoîtrois à ton air fier & martial que c'est toi que je cherche.

J'admire l'élévation de ton courage , lui répondit Roland ; un pareil projet ne peut naître que dans un cœur bien fier & bien généreux. Si le desir de me voir t'a fait venir , j'ai celui de te faire connoître l'intérieur de mon âme , & même mon visage ; & je vais lever ma visière pour achever de satisfaire ta curiosité : mais après m'avoir vu, je compte que tu me satisferas aussi dans ce que j'attends , & j'espère

que tu ne tarderas pas d'éprouver si ma valeur répond à ma mine. — Allons, dit le Sarrafin, mon premier desir étoit de te trouver & de te connoître, je vais satisfaire le second.

Roland regardant attentivement Mandricard, est surpris de ne point voir d'épée sur son flanc gauche, ni de masse pendue à l'arçon droit de sa selle : Et de quelle arme, dit-il, prétends-tu donc te servir, si ta lance vient à se briser ? — Ne t'en embarrasse pas, répondit le Sarrafin ; j'ai souvent fait reculer bien des Guerriers avec les seules armes que tu me vois. Apprends que j'ai juré de ne jamais porter d'épée, jusqu'à ce que j'aie fait la conquête de la fameuse Durandal que porte le Comte d'Angers ; je le jurai, lorsque je me couvris de ce casque & de ces belles armes, qui sont les mêmes qu'Hector portoit il y a plus de mille ans. L'épée seule manquoit à ses armes, sans doute elle fut dérobée ; & j'ignore quel est le hasard qui l'a remise dans les mains de Roland. Je sçais que tout ce qu'on dit de ses exploits & de son courage vient en grande partie de la confiance qu'il a dans cette bonne épée ; mais je lui ferai payer cher le tems qu'il l'a portée, & je le cherche depuis long-tems pour le forcer à me la restituer.

Le superbe Mandricard, après avoir tenu ces

premiers propos pleins de présomption, poursuivit ainsi : Je cherche de plus Roland, dit-il, pour venger dans son sang la mort du grand Agrican mon père : je suis sur que Roland n'a pu le tuer qu'en traître, il n'aurait pu le tuer autrement un aussi redoutable guerrier, & tous ceux qui le disent en ont menti, s'écria Roland transporté de fureur, ne pouvant plus se taire : apprends que je suis celui que tu cherches; oui, je suis Roland, & celui qui tua ton père avec honneur. Tiens, voilà cette épée que tu desires; tu l'auras, si ton courage peut la mériter. Quoiqu'elle m'appartienne bien légitimement, je ne veux pas même m'en servir au moment que tu me la disputes : qu'elle soit le prix du vainqueur; elle n'est plus à moi, mais elle n'est point encore à toi. Je vais l'attacher à quelque arbre; tu seras le maître de la prendre, si tu parviens à m'arracher la vie. A ces mots, Roland voit un arbrisseau dans le milieu du champ de bataille; il tire Durandal, & la suspend à l'un de ses rameaux.

L'un & l'autre, épris d'une égale fureur, s'éloignent de la demi-portée d'un arc, s'élancent à bride abattue, & se frappent tous deux également dans la visière: tous les deux sont également inébranlables; & les éclats de leurs lances s'élevant en l'air, il ne leur reste pour

toutes armes que le tronçon de ces lances. Ces deux Guerriers couverts de fer sont alors obligés de se battre comme deux Villageois qui disputent les limites d'un pré, ou la branche d'eau qui l'arrose, & qui souvent avec de forts échalats dans les mains en viennent à se porter des coups sanglans.

Ces tronçons ne peuvent long-tems résister en des mains si nerveuses : ils sont obligés de se frapper à main nue ; ils s'efforcent d'arracher les mailles de leurs armes ; ils croient pouvoir les enfoncer par leurs coups redoutables, & ces coups en effet ont la pesanteur de ceux des tenailles & des marteaux.

Le Sarrafin cherche comment il pourra terminer un combat où les coups sont plus douloureux pour celui qui les porte que pour celui qui les reçoit. Ils se saisissent enfin, & se prennent au corps tous les deux ; le Sarrafin espère étouffer Roland, comme le fils de Jupiter étouffa le fils de la Terre.

Mandricard, plus emporté que Roland dans sa colère, fait des efforts terribles pour renverser le Paladin, & fait peu d'attention à la bride de son cheval. Roland plus de sens froid, s'en apperçoit ; il résiste d'une main à Mandricard, de l'autre il fait couler sa bride par-dessus les oreilles & les yeux de son cheval. Le

Sarrafin continue à lui donner de violentes secouffes ; mais les jarrets de Roland font comme des étaux qui le tiennent lié dans les arçons. Les secouffes violentes du Sarrafin font enfin briser les fangles de la selle de Roland ; la selle glisse , Roland ferme dans ses étriers , la serre toujours également , & tombe enfin à terre avec elle , en la tenant toujours entre ses cuisses.

La chute de Roland fit retentir l'air au loin , comme si des armes rassemblées dans un grand sac fussent tombées par terre ; le cheval du Sarrafin , qui n'a plus de frein dans la bouche , en est effrayé : ni les bois , ni les roches ni les chemins rompus ne l'arrêtent. Aveuglé par la peur , il fuit de toute sa vitesse , emportant son maître avec lui.

Doralice qui voit Mandricard déjà loin du champ de bataille , & n'osant rester sans sa garde , presse son palefroi pour suivre & rejoindre Mandricard. Le Sarrafin perdant la tête de fureur , battoit son cheval avec ses pieds , ses mains , & l'effrayoit encore plus par ses cris. Cet animal , sans regarder à ses pieds , & sans tenir aucun chemin , alloit plus rapidement que jamais.

Après trois milles d'une course aussi rapide , un large & profond fossé se trouve sur son passage ; il s'y précipite avec son maître , qui trouve le fond de ce fossé fort dur. Mais quoi-

que cette espèce de lit lui parût très-mal garni de laines fines, il fut cependant assez heureux pour ne pas s'y briser les os.

Le Tartare faisit son cheval par le crin avec fureur ; mais il ne sçait par quel moyen s'en rendre le maître & le conduire. Doralice le joint alors, & le prie de prendre la bride de son palefroi , l'assurant que cette bête est assez douce pour pouvoir s'en passer : le Sarrafin le refuse constamment ; il cherche quelque autre moyen de remplacer le frein ; & la fortune enfin, qui semble vouloir le favoriser pour un moment , amène près d'eux en ce même instant cette scélérate de Gabrine qui, depuis qu'elle avoit trahi Zerbin, avoit toujours fui comme une louve, lorsqu'elle entend derrière elle le bruit des chiens & des chasseurs.

L'infâme vieille avoit encore sur elle tous ces ornemens agréables & galans que la jeune maîtresse de Pinabel avoit portés ; elle étoit de même montée sur le palefroi de cette arrogante & méchante créature. Gabrine n'ayant pu voir en s'approchant Mandricard, alors culbuté dans le fond du fossé, & n'appercevant qu'une jeune & jolie fille, s'en étoit approchée sans aucune défiance. La mine d'un vieux & malin singe, coëffée, parée de ces ornemens légers & rians, qui siéent si bien à la jeunesse, pensa faire mou-

rir de rire Mandricard & Doralice; rien ne ressembloit mieux à ces Babouins conduits par des Bâteleurs, que la vieille & méchante Gabrine.

Le Sarrafin ne balança pas à prendre sans façon la bride de son palefroi, pour s'en servir à mener son cheval; ensuite épouvantant celui de Gabrine par ses cris, il lui fit prendre la fuite; ce cheval effrayé courut par monts & par vaux, emportant toujours la méchante vieille à moitié morte de peur. Mais, en vérité, le sort de cette Mégère doit nous inquiéter trop peu pour ne pas retourner à Roland que nous avons laissé tombé lourdement à terre avec sa selle entre ses jambes.

Ayant rajusté de son mieux cette selle sur son cheval, il remonta dessus, & resta quelque tems pour attendre le retour de Mandricard: à la fin, ne le voyant point paroître, & piqué vivement contre le Sarrafin, il prit le parti de marcher sur ses traces & de le suivre; mais on croira sans peine que Roland aussi doux, aussi courtois pour ses amis, qu'il étoit terrible dans les combats, ne quitta pas ces jeunes & tendres amans, qui lui devoient leur réunion, sans leur avoir fait les plus tendres adieux. Zerbin fut très-affligé du départ du Comte; Isabelle en versa des larmes: ils auroient voulu le suivre;

mais Roland ne voulut pas le leur permettre, quoique leur compagnie lui fût infiniment agréable ; il ne s'en sépara lui-même qu'avec un véritable regret ; car l'intrépide Comte d'Angers avoit pour principe que lorsqu'un bon Chevalier va pour chercher & combattre un ennemi, il ne doit pas souffrir d'être accompagné par personne en état de le défendre.

Il les pria sur-tout de dire à Mandricard, si le hasard le leur faisoit rencontrer, qu'il resteroit encore trois jours dans le même lieu, & que, passé ce tems, il iroit joindre l'armée de Charlemagne : Roland prenoit ainsi ses mesures, pour que le Sarrafin pût le trouver quand il voudroit le chercher. Tous les deux le lui promirent, & de nouvelles assurances d'amitié ayant accompagné leurs adieux, ils se séparèrent.

Le Comte d'Angers reprit Durandal à l'arbrisseau, & marcha vers le canton du pays où le cheval du Sarrafin avoit dirigé sa fuite ; mais cet animal n'ayant eu pour guide que sa frayeur, avoit tellement égaré son maître, que Roland ne fit pendant deux jours qu'une vaine recherche.

Ce fut vers le milieu du troisième, que le Paladin arriva sur le rivage agréable d'une belle fontaine qui serpentoit dans une prairie émaillée de fleurs ; de grands arbres dont le faîte s'unif-

soit en berceaux ombrageoient cette fontaine , & le zéphir qui pénétoit leur feuillage tempéroit la chaleur sur ses bords tranquilles ; les troupeaux venoient s'y désaltérer & se mettre à couvert du soleil du midi ; les pasteurs y quittoient leurs habits : un air doux & parfumé par les fleurs , sembloit les pénétrer & couler dans leurs veines. Roland même en reçut l'impression , quoique tout couvert de ses armes ; il s'arrêta sous ce berceau délicieux où tout sembloit l'inviter au repos : mais il ne pouvoit choisir un plus funeste asyle ; il y vit luire le plus malheureux jour de sa vie.

Le Comte d'Angers tourne les yeux de tous côtés : il admire tout ce qui contribue à rendre cette solitude agréable ; il voit que presque tous les arbres qui l'entourent sont couverts de chiffres & de lettres entrelassées ; il s'approche , il attache ses yeux sur ces lettres : mais quelle est sa surprise ! il reconnoît les traces de la main de celle qu'il adore.

C'étoit en effet dans ce lieu que la charmante Reine du Cathay venoit souvent avec Médor , ces berceaux agréables étant voisins de la maison du pasteur chez lequel l'hymen avoit couronné leur amour ; les noms d'Angélique & de Médor sont gravés sur ces arbres , noués , entourés par des chiffres de fleurs ; Roland peut

les trouver en cent endroits différens, & ces chiffres sont autant de blessures mortelles pour son cœur; il s'agite, il ne peut en croire ses yeux; mille soupçons s'élèvent en son âme, & s'y détruisent tour-à-tour; il rejette ceux qui nourrissent son désespoir; quelquefois même il croit que c'est d'une autre Angélique qu'il voit le nom adoré gravé sur ces arbres.

Le moment d'après, il se disoit à lui-même : Non, je ne peux méconnoître les traits d'une main si chère: ces lettres sont en effet de celle d'Angélique; j'en ai vu trop souvent pour m'y méprendre; peut-être a-t-elle imaginé ce nom de Médor pour cacher celui dont son cœur est occupé: j'ose espérer que c'est de moi seul que ma divine Angélique a voulu parler en confiant le secret de son âme à cette solitude. C'est ainsi que Roland se plaisoit à se tromper lui-même; flottant sans cesse entre la crainte & l'espérance, plus il se formoit d'idées nouvelles, plus son cœur étoit déchiré; ce Paladin si renommé n'étoit plus alors que le plus foible & le plus malheureux des amans; il ressembloit à l'oiseau qui vient de donner dans un filet, ou de s'abattre sur des gluaux; plus il bat de ses ailes pour se dégager, plus il s'embarrasse & se lie.

Roland suit le cours du ruisseau, & parvient à l'un de ses détours, où les roches de la mon-

tagne sembloient s'être exprès recourbées pour former une grotte agréable & profonde, dont l'eau pure de la fontaine baignoit l'entrée ; les tiges rampantes & tortueuses du lierre & celles d'une vigne sauvage tapissoient le portique rustique de cet asyle creusé par la main de la nature ; c'est-là que les deux amans les plus fortunés avoient si souvent fui les regards importuns & les rayons brûlans du milieu du jour ; c'est-là que leurs bras étant unis par l'amour, un doux silence succédoit aux sermens mutuels de s'aimer toujours ; tous les parois de cette grotte étoient encore bien plus couverts de leurs noms & de leurs chiffres qu'aucune autre partie des environs ; la craie, la pointe de leurs couteaux, le charbon même, avoient été employés pour les multiplier.

Le triste Comte, dès l'entrée de cette grotte, apperçut un assez long écrit d'une autre main que celle d'Angélique, & qui paroissoit gravé depuis peu ; c'étoit des vers que l'heureux Médor avoit écrits dans sa Langue Asiatique, en mémoire du bonheur qui combloit si souvent ses desirs dans cette paisible grotte ; & c'est ainsi qu'il s'étoit exprimé : Arbrisseaux fleuris, gazons naissans, onde transparente, grotte obscure où la fille de Galafron oublioit tant d'amans qu'elle avoit toujours méprisés : vous l'avez

vue souvent cette charmante Angélique dans les bras de l'heureux Médor ; nul de ses charmes alors n'étoient voilés pour vous que par les ailes de l'amour ; ah ! que votre silence & votre asyle nous furent agréables , & que la mémoire en sera chère à ce Médor qui ne peut le reconnoître qu'en vous célébrant & qu'en formant des vœux pour vous !

Tendres Amans, fiers Chevaliers, Villageois, Voyageurs altérés que le hasard conduira dans cette délicieuse retraite, respectez ces gazons, cet ombrage, cette grotte, cette fontaine & ces arbrisseaux ; jouissez de leurs charmes, & répétez tous avec moi :

Lieu charmant, puisse le soleil entretenir toujours pour toi la fécondité !

Que les rayons de l'astre de la nuit te présentent leur douce lumière, & que les Nymphes viennent ici danser en rond à leur clarté !

Que le pasteur grossier ne laisse jamais fouler ce gazon, & troubler la pureté de ces eaux par les pieds nombreux de son troupeau !

Ces vers étoient écrits en langue arabe ; cette langue étoit familière à Roland, & de toutes les langues qu'il avoit apprises, c'étoit celle qu'il parloit le plus facilement : elle lui fut souvent très-utile pendant son séjour parmi les Sarrafins : mais si la pratique de cette langue le garantit de

de quelques périls & de quelques peines, il lui fût bien cruel de l'entendre si bien, lorsqu'elle servit à confirmer son malheur.

L'infortuné Paladin lit & relit plusieurs fois ce fatal écrit; il voudroit bien encore répandre quelque illusion sur cette évidence si cruelle. Ses efforts sont inutiles; tout se réunit pour constater cette affreuse vérité. Son cœur se glace; il lui semble qu'une main froide le lui presse & le déchire; il reste les yeux fixes, & comme privé de toute idée; ses regards sont attachés sur ce rocher; mais que peut-il y voir encore! il paroît être immobile, insensible comme lui. Dès ce moment, l'intelligence du Paladin commence à s'altérer. En pourrez-vous douter, amans infortunés, qui n'avez jamais connu de malheur plus cruel que l'infidélité d'une maîtresse adorée! Sa tête tombe sur sa poitrine; son front & ses regards ont perdu l'audace qui les animoit; sa voix arrêtée ne forme point de plaintes; ses yeux ardens ne répandent point de pleurs; son désespoir affreux ne pouvant éclater à la fois, se concentre en lui-même: c'est ainsi que nous voyons l'eau fixée dans un vase, dont la vaste capacité se termine par un goulot étroit; on ne parvient point à la vider en retournant le vase; la colonne du liquide se presse, se concentre dans cet étroit goulot par le poids de la masse supérieure,

à peine quelques gouttes d'eau peuvent s'en échapper.

Une nouvelle illusion vient encore le séduire; il n'en est point de si vaine, qu'un amant désespéré ne soit toujours prêt à saisir: Quelqu'un de ceux qu'elle a maltraités, se disoit-il à lui-même, a voulu peut-être noircir sa réputation. En proie à la jalousie, il aura cru par un lâche moyen exciter la mienne, il aura contrefait son écriture. Ah! s'écria-t-il, pourquoi le cruel l'a-t-il si bien imitée! Cette foible espérance cependant lui rendant un peu de courage, & le soleil étant prêt de finir sa course, il monte sur *Bride-d'or*; & suivant le cours du ruisseau, le Paladin se remet en marche.

Il ne va pas loin, sans appercevoir quelques toits, d'où s'élève de la fumée; il entend l'aboïement des chiens, le mugissement des troupeaux; il arrive près d'une maison champêtre; il s'arrête & la prend pour asyle. Il descend languissamment de cheval; un jeune garçon se présente pour prendre soin de *Bride-d'or*: les Habitans de cette bonne & agréable cabane s'empressent à le servir; l'un détache sa cuirasse, l'autre ses éperons d'or; un autre encore se charge de son bouclier, & s'occupe à bien enlever la poussière dont ses armes sont couvertes. Cette habitation étoit précisément la même où Médor

avoit été porté, le sein ouvert par une dange-reuse blessure : c'étoit cette demeure, qui dès que cette blessure fut fermée, devint si favorable & si chère au jeune Maure.

Roland, oppressé par sa douleur secrète, ne voulut point souper, & ne pensa qu'à chercher un repos dont il étoit bien éloigné de pouvoir goûter les charmes. Son agitation, sa douleur augmentent sans cesse ; de quelque côté qu'il se tourne, ses yeux sont blessés par ces mêmes chiffres, ces mêmes écrits qu'il a déjà vus dans la grotte & sur les arbres ; les murs, les portes & jusqu'aux fenêtres de la chambre qu'il habite en sont couverts. L'infortuné n'ose faire une seule question ; ses lèvres se serrent ; il craint trop l'éclaircissement qu'on peut lui donner ; & le nuage du doute qui l'opprime lui paroît encore moins cruel que le jour d'une affreuse certitude.

Ce fut bien vainement qu'il se servit de cette foible ressource, pour éviter de parvenir au comble du malheur. Le Pasteur, maître de cette maison, s'attendrit en le voyant plongé dans une si profonde tristesse. Il cherche à l'en arracher ; il espère y réussir, en lui racontant l'histoire de ces deux amans, dont il aimoit à parler souvent, parce que tous ceux qui l'écoutaient paroissoient avoir bien du plaisir à l'entendre.

Sans en être prié, sans aucune discrétion, ce

Pasteur commence son récit par lui dire comment il fut pressé par la belle Angélique de porter Médor blessé dans sa cabane, comment elle avoit tous les jours pansé de sa belle main la dangereuse blessure qu'elle avoit guérie. Mais, dit le Pasteur en s'interrompant d'un air gai, cette belle en reçut une bien plus profonde en son cœur; l'amour la blessa pour Médor, & ce qui ne me parut les premiers jours qu'une étincelle devint bientôt une flamme si vive, qu'elle ne put ni la cacher, ni trouver même aucun moyen de la calmer.

Nous vîmes donc avec surprise cette belle Princesse, fille d'un des plus puissans Rois de l'Orient, contrainte, entraînée par l'amour, à donner sa main à ce jeune homme, si fort au-dessous d'elle par son état & par sa naissance. En finissant ce récit, le Pasteur court chercher & porte à Roland le superbe brassilet qu'Angélique, touchée de ses soins, a voulu qu'il acceptât comme un gage de sa reconnoissance.

Ce dernier trait fut aussi le dernier coup dont le barbare Amour se plut à frapper Roland; ce fut celui qui sembla satisfaire toute la cruauté de ce Dieu dangereux, parce qu'il étoit mortel & sans ressource pour l'infortuné Comte d'Angers. Le Paladin voudroit, mais il ne peut cacher son désespoir; ne pouvant plus se sur-

monter lui-même, abattu par l'excès de sa douleur, Roland, ce Roland si redoutable cède, & verse un torrent de larmes.

L'hôte surpris se retire; Roland reste seul, & s'abandonne à toute sa foiblesse; ses larmes baignent ses joues, sa poitrine, son lit même; il se retourne cent fois sur ce lit, que la douleur & le désespoir rendent plus insupportable pour lui, que s'il étoit d'un dur rocher ou couvert d'épines. Une idée plus affreuse, plus désespérante encore que toutes les autres, vient achever de le transporter hors de lui-même. Dieux! s'écrie-t-il, c'est sans doute dans ce même lit où l'ingrate, l'infidelle Angélique a consommé son crime avec son vil amant. A ces mots il s'élance en fureur de ce lit, plus promptement qu'un Villageois ne s'élance de dessus l'herbe, en s'y voyant couché sur un serpent.

Le lit, la maison, le Pasteur même lui deviennent tellement odieux en ce moment, que sans attendre que la lune ou l'aurore paroissent, il prend ses armes, son cheval, & sort de cette cabane. Il marche au hasard dans les ténèbres; il s'enfonce dans le bois; & quand il se croit enfin seul, il exhale sa douleur par des plaintes qui bientôt deviennent des hurlemens.

Il ne cesse plus de crier nuit & jour; il fuit

les hameaux & les cités ; il couche dans la forêt sur la terre comme une bête farouche.

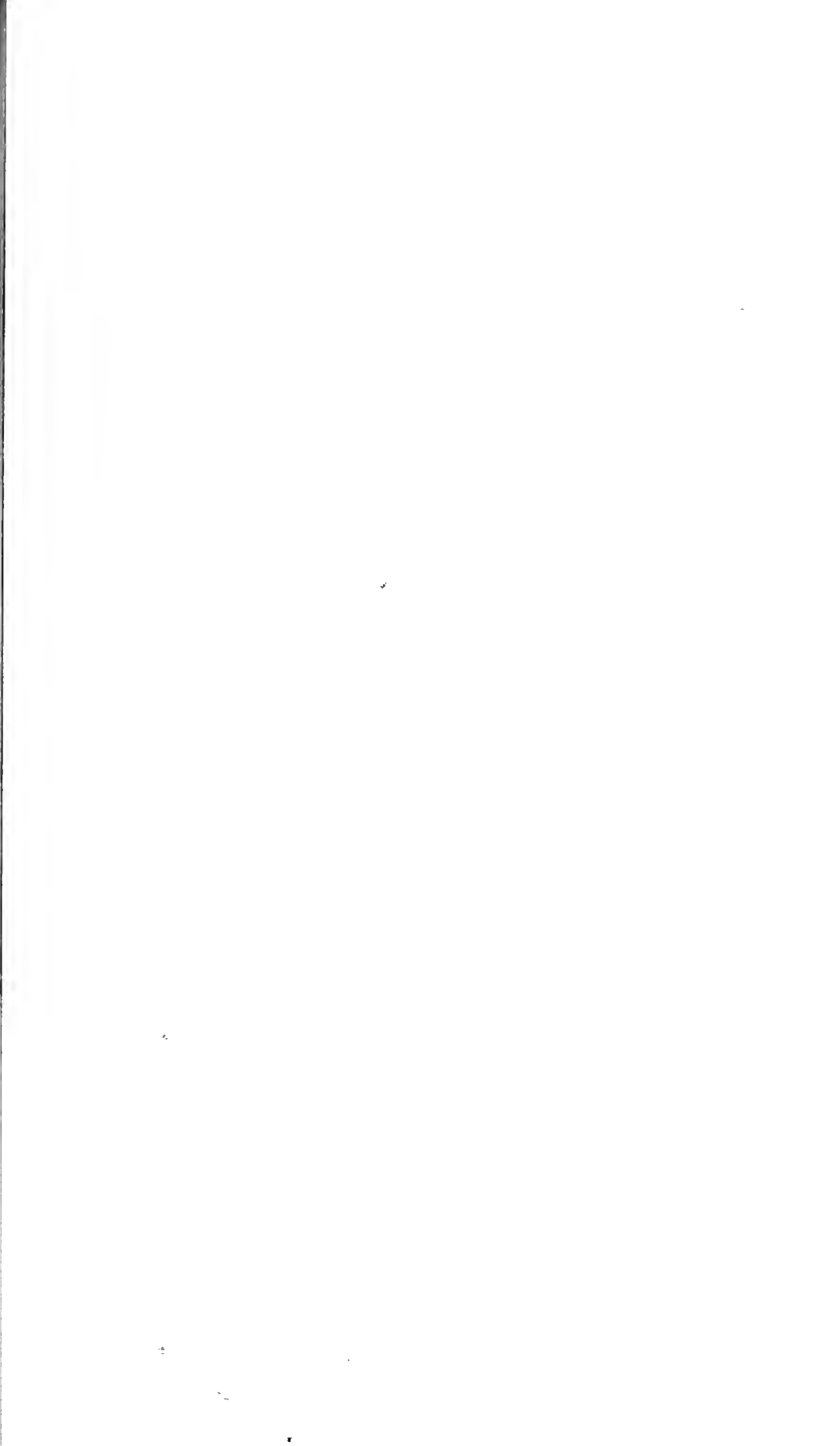
Il s'étonne lui-même comment une si grande abondance de larmes peut couler de ses yeux. Il croit que toutes les sources de sa vie s'échappent avec ses pleurs ; ses soupirs ne lui paroissent plus être l'effet d'une douleur ordinaire ; leur chaleur brûlante lui fait croire aussi que ce sont des feux ardents que l'Amour attise , & souffle avec le vent de ses aîles.

Cruel Dieu, barbare enfant, disoit-il, par quel miracle les entretiens-tu si long-tems ? Comment ne peuvent-ils consumer ma misérable vie ?

Non, non, s'écrioit-il égaré dans sa fureur ; non, je ne suis point ce que je paroïs encore être ; Roland est mort ; il est assassiné par son ingrate maîtresse ; il a reçu d'elle le coup mortel ; & son manque de foi, est le poignard dont l'infidelle s'est servie.

Je ne suis plus que l'âme errante de ce malheureux Comte d'Angers, déjà plongée dans les horreurs du Tartare. Que cette âme errante & bourrelée serve d'exemple à celles qui peuvent mettre leur espérance dans l'Amour !

Roland erra toute la nuit au hasard dans le fort de ce bois ; son destin le ramène, au retour





*Il met en pièces et l'inscription funeste et
le rocher qui la soutient.*

du soleil, près de la fontaine où Médor a gravé cette inscription fatale qui célèbre son bonheur. Roland la reconnoît avec fureur ; il n'a plus un seul sentiment, un seul mouvement même, qui ne soit un effet de la haine & de la rage : il tire son épée, il met en pièces, & l'inscription funeste, & le rocher qui la soutient.

Grotte malheureuse, où Médor & la tendre Angélique unirent tant de fois leurs lèvres & leurs âmes, tu n'attireras plus par ton ombre & par ta fraîcheur ; tu ne couvriras plus sous ta voûte rustique ni le Pasteur ni son troupeau ; & toi, fontaine si fraîche & si pure, tu ne seras point à l'abri des coups du furieux Roland. Le Comte insensé jette en effet dans le courant de cette fontaine des branches, des troncs d'arbres qu'il arrache, des pièces de rochers qu'il fracasse ; il y jette jusqu'aux racines mêlées de terre, des bruyères & des buissons. Il comble en partie le lit de cette fontaine, & trouble enfin la pureté de ses eaux, au point qu'elles ne purent jamais reprendre leur première transparence.

Harassé pourtant de si longs & de si violens efforts, trempé de sueur, & perdant enfin haleine, la force ne pouvant plus soutenir les excès où se porte sa rage, Roland tombe haletant sur l'herbe, & soupire en levant ses yeux vers le ciel.

Immobile sur la terre & sans manger, sans pouvoir fermer l'œil, il reste pendant trois jours & trois nuits dans ce funeste état, & sa fureur s'accroît sans cesse jusqu'à ce qu'elle l'ait réduit au point d'avoir entièrement perdu la raison.

Le quatrième jour, Roland se leve tout-à-coup; il arrache ses armes: son casque, son bouclier sont jettés loin de lui; son haubert, ses habits sont déchirés; les débris de tout ce qui le couvre sont en pièces, & sont semés au loin dans l'étendue de ce bois; ses derniers vêtemens sont arrachés; il reste tout nud, laissant voir sa poitrine velue & ce corps si nerveux; en un mot, il tombe dans les accès de la plus horrible & de la plus furieuse folie: cet accès fut si violent, que perdant toute espèce de connoissance, Roland ne pensa pas même à garder son épée, dont il auroit pu peut-être opérer encore bien d'autres choses étranges; mais il n'avoit besoin ni de Durandal, ni des plus fortes armes pour les exécuter; sa force prodigieuse lui suffisoit; un grand & vieux pin en fut la preuve. A la première secousse du bras de Roland, ce pin fut déraciné; il en fut bientôt de même des chênes, des ormes & des hêtres qu'il trouva sur son passage: l'hyeble, l'anis, le fenouil ne cèdent pas plus facilement à la main qui les arrache: cette partie chenue de la forêt fut en un

moment, aussi rase que le devient le bord d'un marais, d'où l'Oïseleur arrache les herbes & les roseaux pour y tendre ses filets. Les Pasteurs entendant ce fracas horrible dans la forêt, abandonnèrent leurs troupeaux épars pour accourir & voir quelle étoit la cause de cette rumeur étrange. Mais taisons-nous; je suis arrivé trop près du terme où mes récits pourroient être fatiguans, & j'aime mieux attendre à reprendre leur suite dans mes chants que de courir le risque de vous ennuyer maintenant par leur longueur.

Fin du vingt-troisième Chant.



CH A N T X X I V.

JEUNES & charmans oïseaux ! dès que vous avez pris tout votre brillant plumage , gardez-vous bien des panneaux que vous tend l'amour ! Si vous avez posé témérairement vos pattes sur ses gluaux , retirez-les promptement , & prenez bien garde que vos ailes n'y touchent & ne vous retiennent ! Écoutez raisonner les sages : ils vous diront tous que l'amour est une vraie folie. En effet , si tous ceux auxquels ce méchant enfant parle en maître , ne deviennent pas aussi furieux que Roland , qu'on examine bien les amans les plus modérés , on trouvera qu'il n'en est pas un qui ne donne plus ou moins quelque signe de folie ; & d'ailleurs n'en est-ce pas toujours une bien grande que de s'oublier soi-même , & de renoncer presque à sa propre existence , pour suivre la volonté d'un objet aimé ?

Les caractères de la folie que l'amour fait naître , varient beaucoup entr'eux : se livrer à lui , c'est vouloir ressembler à ceux qui parcourent une vaste forêt sans la connoître ; on voit ceux-ci tourner tour-à-tour à droite , à gauche , monter sur les collines , descendre dans

les vallées, & s'égarer dans mille routes différentes : oui, je vous le dis en un mot, quiconque livre en entier son âme à ce maître souvent cruel & toujours dangereux, doit être sûr que bien des peines, & que des fers pesans & difficiles à rompre lui sont destinés.

J'avoue qu'on seroit bien en droit de me dire : L'ami, tu parles vraiment comme un sage ; mais rends-toi justice, tu dois voir que tu te gouvernes comme un fol. — Messieurs, répondrai-je, il est bien vrai que je ne fais toutes ces sages réflexions que lorsque j'ai quelques bons intervalles ; mais je travaille, & j'espère bien me corriger, & me tirer à la fin de ce tourbillon qui me tourmente : mais attendez encore, je vous prie, je sens que je ne le pourrois dans ce moment ; mon cœur est trop pénétré de ce poison qui, malgré tous les maux qu'il souffre, lui paroît encore bien doux.

Je vous racontois, dans le chant précédent, Seigneur, comment Roland furieux, terrible dans sa folie, avoit arraché ses armes, tous ses vêtemens, les avoit dispersés, & même avoit jetté jusqu'à son épée : le fracas des arbres qu'il brisoit retentissant dans le creux des rochers, & jusqu'au sommet des hautes forêts, avoit attiré près de lui plusieurs pasteurs que leur

mauvaise étoile ou la punition cachée de quelque crime secret conduisoit à leur perte. Dès qu'ils virent de plus près quelle étoit la folie dangereuse du Paladin, & sa force incroyable, ils voulurent s'enfuir; mais ils ne savoient plus où se cacher, comme tous ceux à qui la peur trouble la vue : l'insensé les poursuit d'une course rapide; il en saisit un, & sur le champ il arrache sa tête avec la même facilité que s'il eût cueilli la pomme ou la prune mûre d'un arbre fruitier.

Il prend alors par un pied le corps de ce malheureux, il s'en sert comme d'une masse pour assommer un autre pasteur; il les poursuit tous, il en frappe encore plusieurs : ces bergers fuient de toutes leurs forces; mais ils auroient eu peine à l'éviter, si dans ce moment il ne les eût pas abandonnés pour se jeter avec la même furie sur leurs troupeaux : les Laboureurs de la plaine effrayés, avertis par cet affreux spectacle, abandonnent leur faux & leurs charrues; ils montent sur les toits des églises & des maisons, voyant qu'ils ne seroient pas en sûreté sur les faules ou sur les ormeaux : c'est de-là qu'ils contemplent en frémissant l'extrême furie du malheureux Roland; ses poings, ses dents, ses ongles, ses pieds, & jusqu'au heurt de sa poi-

trine, rompent, brisent & déchirent bœufs & chevaux : les plus vîtes à la course peuvent seuls s'en échapper.

A ce récit, on imagine entendre déjà retentir dans tous les villages voisins la rumeur des hurlemens plaintifs, des cornets, du tocsin, & des trompettes champêtres des bergers : plus de mille villageois descendent de la montagne, armés de hallebardes, d'épieux & de frondes ; le même nombre se rassemble dans la plaine, pour livrer un combat à leur mode au Paladin insensé.

Comme on voit le violent Austral commençant à soulever les ondes, pousser d'abord une vague qui s'étend sur le rivage, en élever une seconde au-dessus d'elle, faire surmonter de beaucoup celle ci par une troisième, & continuer à les rendre de plus en plus écumeuses & violentes ; de même ces troupes descendent des collines, sortent des hameaux, croissent, & se rassemblent pour attaquer Roland.

Le Paladin en écrase dix, & dix de plus encore de ceux qui, s'approchant en désordre, tombent les premiers sous sa main. Cet exemple rend les villageois plus prudents ; ils se retirent à quelque distance, & lui lancent en vain des flèches, des dards & des cailloux : Roland est

invulnérable ; il tient ce don du Ciel qui le destine à défendre notre sainte foi.

Le Paladin, sans cette grace particulière, eût été dans le plus grand danger de mourir, sur-tout ayant eu l'imprudence de jeter ses armes & son épée ; mais bientôt cette populace se retire, voyant que tous les coups qu'elle frappe sont inutiles.

N'apercevant plus personne qui lui résiste, Roland prend le chemin d'un bourg voisin ; la terreur en avoit chassé tous les habitans ; il n'y voit plus aucun individu, mais il y trouve en abondance les alimens grossiers qui conviennent à des villageois qui distinguent à peine le gland du pur froment : le long jeûne & la fatigue rendoient Roland bien affamé ; se jettant avec avidité sur ces mets grossiers, ses dents broyèrent indistinctement tout ce qu'elles trouvèrent à saisir, & les chairs cuites ou crues furent également dévorées.

Errant ensuite tout au travers du pays, l'insensé Paladin donnoit également la chasse aux hommes comme aux animaux ; quelquefois courant dans les bois, il attrapoit les chevreuils & les daims légers ; souvent il attaquoit les ours & les sangliers, & de ses seules mains les tuant & les déchirant, il dévorait leur chair & jusqu'à leurs peaux sanglantes.

Courant ainsi dans le milieu de la France, il arriva près d'un pont sous lequel couloit un fleuve rapide & profond dont les bords étoient escarpés. Ce pont étoit défendu par une forte tour qu'on découvroit de loin. Mais, doucement, vous ne saurez ce que Roland fit en ce lieu, que lorsque vous aurez bien écouté ce qu'il me plaît de vous raconter de l'aimable & tendre Zerbin.

Ce Prince d'Ecosse, après que Roland se fut séparé de lui, demeura quelque tems dans la même position, & prit ensuite le chemin prescrit par ce Paladin. Il marchoit au petit pas de son cheval, & n'avoit pas voyagé plus de deux milles, lorsqu'il apperçut un Chevalier fortement lié sur un méchant petit roussin que deux autres Chevaliers armés conduisoient entr'eux deux sous leur garde.

Isabelle & Zerbin reconnurent le prisonnier dès qu'il fut à leur portée ; c'étoit le Biscayen Odoric, ce traître qui s'étoit comporté près de la jeune Isabelle comme un loup près d'une timide brebis ; c'étoit cet ami perfide, dans lequel Zerbin avoit cru pouvoir bien placer sa confiance, & qu'il avoit choisi pour conduire la beauté qu'il adoroit. Ils rencontrèrent Odoric précisément dans le moment où la Princesse de Galice racontoit à Zerbin comment elle s'étoit

fauvée sur un canot avant que la tempête l'eût mise en pièces, quelle avoit été l'indigne violence de son traître confident, quel traitement cruel elle avoit essuyé depuis dans la caverne; & l'aimable Isabelle finissoit à peine ce récit, lorsqu'ils rencontrèrent le scélérat que l'on conduisoit prisonnier.

Les deux Chevaliers qui la reconnurent se doutèrent bien que celui qui l'escortoit ne pouvoit être un autre que leur Prince; ils en furent certains en appercevant sur son bouclier les nobles armoiries de la maison royale d'Ecosse; ils sautèrent à terre, & comme ses sujets, ils coururent embrasser ses genoux. Zerbin les reconnut aussi-tôt pour être l'un Corèbe le Biscayen, & l'autre Almont, qu'il avoit envoyés à la garde d'Isabelle avec Odoric. Almont lui dit aussi-tôt: Ah! mon Prince, mon cher maître, puisque nous sommes assez heureux pour voir la Princesse Isabelle avec vous, il me suffit de vous apprendre comment ce traître se trouve en notre pouvoir, après qu'il eut eu l'adresse de me tromper, de m'éloigner de lui, & qu'il eut blessé dangereusement Corèbe qui répandit en vain son sang pour défendre la Princesse. Mais comme depuis ce moment vous ne pouvez pas savoir ce qui nous est arrivé, je vais vous en rendre compte.

Je

Je revenois en diligence du côté de la mer avec les chevaux que j'avois achetés à la Rochelle; je jettois mes regards au loin pour découvrir ceux que j'avois quittés. Enfin, étant arrivé jusques dans la même place où j'avois laissé la Princesse, je ne vis plus que quelques traces récentes que je me hâtai de suivre, & qui me conduisirent dans l'épaisseur du bois.

A peine y fus-je entré, que guidé par des plaintes je courus, & je trouvai celui-ci baigné dans son sang : inquiet de la Princesse, désirant punir le traître dont Corèbe m'avoit appris l'attentat, je parcourus inutilement une partie de ce bois; & revenant vers mon compagnon blessé, je le trouvai perdant tout son sang; si j'eusse différé d'un moment, les consolations & les secours de quelques Moines eussent été plus nécessaires pour lui que tout l'art des Médecins. Je le fis porter à la Rochelle; un hôte de ma connoissance en prit grand soin; un Chirurgien expérimenté lui sauva la vie.

Dès que Corèbe fut en bon état, tous les deux bien montés, bien armés, nous entreprîmes la recherche du traître Odoric, & nous le trouvâmes dans la Cour d'Alphonse Roi de la Biscaye. J'accusai de félonie Odoric; Alphonse eut l'équité de me permettre de le combattre; & la fortune, quoiqu'elle s'égare quel-

quefois dans le jugement qu'elle porte des procès & des querelles , me rendit victorieux , & le fit mon prisonnier. Alphonse indigné du récit que je lui fis de l'attentat de ce traître , me permit d'en faire tout ce que je voudrois ; je ne voulus point le tuer , je trouvai plus sage de le remettre en votre pouvoir. Le desir de vous trouver , Seigneur , me conduisoit à l'armée de Charlemagne ; & je rends grâce au Ciel de vous rejoindre au moment où je l'espérois le moins. Je lui rends grâce aussi de retrouver près de vous cette belle Princesse ; l'attentat d'Odoric me faisant craindre que vous ne la revissiez jamais.

Zerbin , après avoir remercié le fidèle Almont , regarda d'un air indigné le coupable Odoric ; mais il étoit bien moins agité par la haine & par la vengeance , que de voir à quel excès ce traître avoit porté l'ingratitude & l'oubli d'une ancienne amitié. Il demeura long-tems dans le silence de l'étonnement ; & ce fut même en soupirant qu'il lui dit : Malheureux , oseras-tu , pourras-tu convenir de la vérité du récit qu'on vient de me faire ?

Le déloyal Odoric tombant à genoux , lui dit : Seigneur , il n'est homme sur la terre qui ne succombe , & qui ne pèche ; la différence de l'homme vertueux à l'homme pervers , c'est

que le dernier tombe au plus petit écueil, se laissant facilement entraîner à son mauvais penchant; l'autre résiste long-tems, il combat contre lui-même : mais si l'intérêt qui le tente est trop séducteur, il finit également par succomber.

Si vous m'aviez commis à la défense de quelque citadelle, & que, sans livrer aucun combat, j'eusse laissé les ennemis élever leurs drapeaux sur mes remparts, vous m'accuseriez de lâcheté ou même d'une coupable trahison ; mais si je n'avois cédé qu'à la force, vos louanges & vos bienfaits récompenseroient ma belle défense : plus l'ennemi peut nous accabler par sa puissance, plus l'excuse de celui qui lui cède est recevable ; je conviens que je devois garder ma foi ; mon honneur, ma raison devoient la défendre ; mais je n'ai pu faire que de vains efforts pour repousser un assaut si dangereux & si puissant : Odoric joignit encore plusieurs autres raisons toujours tirées de la foiblesse humaine ; il employa les prières & les larmes pour obtenir son pardon & toucher le cœur de Zerbin.

Ce Prince fut long-tems en balance sur le parti qu'il prendroit ; si son ingratitude & son attentat méritoit la mort, le souvenir d'une ancienne & longue amitié tempéroit sa colère ; sa voix parloit encore dans son cœur ; il ne

put se résoudre à prononcer une peine capitale contre Odoric.

Pendant que le Prince balançoit encore s'il mettroit en liberté ce traître, ou s'il le retiendrait dans les fers, le hasard fit que ce cheval sans bride, que Mandricard avoit effrayé par ses cris, s'arrêta près des autres chevaux qu'il voyoit rassemblés, portant toujours sur son dos, à moitié morte de frayeur, cette vieille Megère de Gabrine, dont la dernière trahison avoit pensé faire périr Zerbin.

Ce palefroi déjà fatigué d'une longue course, ayant entendu le bruit des chevaux, étoit venu les joindre, emportant toujours la vieille qui se lamentoit & crioit au secours. Lorsque le Prince d'Ecosse l'aperçut, il leva les mains au Ciel de surprise & de reconnoissance de ce qu'il faisoit tomber en son pouvoir, dans la même heure, les deux personnes qui l'avoient le plus mortellement offensé.

Zerbin fit arrêter Gabrine, sans être encore décidé sur l'espèce de traitement qu'il lui feroit subir : lui faire couper le nez & les oreilles pour la faire servir d'exemple aux malfaiteurs, ou de préparer avec son corps une pâture pour les vautours, lui paroissoit être un arrêt assez équitable : mais une punition d'une autre espèce lui venant en idée, il résolut de l'exécuter.

Ce traître , dit-il à ses serviteurs fidèles , a bien mérité la mort ; cependant je vais lui donner la vie & la liberté ; les fautes que fait commettre l'amour sont celles qui méritent le plus d'indulgence ; son pouvoir dangereux a souvent renversé de meilleures têtes que celles d'Odoric : je ne me trouve pas excusable moi-même de ne l'avoir pas prévu ; je fus aveugle lorsque je mis cette charmante Princesse sous sa garde ; ne devois-je donc pas réfléchir au péril où j'exposois son cœur & sa fragilité ?

Se tournant alors du côté d'Odoric , & le regardant fixement : Je veux , lui dit-il , que ta punition soit d'avoir cette vieille avec toi sous ta garde , pendant le cours entier d'une année , sans que de nuit ou de jour il te soit permis de t'en séparer un moment ; je veux encore que tu la défendes contre tous ceux qui voudroient lui faire quelque injure ; je veux même que tu ne balances pas à prendre sa querelle , à combattre pour la soutenir quand elle te le commandera , & je t'ordonne de parcourir toute la France pendant le cours de cette année. Zerbin pensoit vraisemblablement en lui-même , en imposant une pareille loi , qu'il creusoit une fosse bien profonde aux pieds d'un traître si digne de la mort par son crime.

Gabrine , en effet , avoit trahi tant de per-

sonnes en sa vie ; elle en avoit offensé grièvement un si grand nombre , qu'il étoit presque impossible qu'ils pussent voyager ensemble pendant un an , sans que Gabrine rencontrât quelques-uns des Chevaliers qui fussent ses ennemis mortels ; tôt ou tard elle devoit trouver la punition de ses crimes , & son vil défenseur celle de son infidélité : le Prince fit prêter le plus redoutable serment au perfide Odoric , qu'il accompliroit cet ordre dans toute sa teneur , le menaçant d'une mort infâme , s'il osoit y manquer d'un seul moment : Almont & Corèbe reçurent de sa bouche l'ordre de le délier ; ils obéirent à regret , & ne le délièrent que lentement , tant ils avoient de peine à n'en pas voir tirer une vengeance plus complète.

Le déloyal Odoric partit donc conduisant la maudite Gabrine. L'Archevêque Turpin a négligé de nous rapporter ce que devinrent ces deux scélérats ; mais heureusement j'en ai sçu davantage par le secours d'un autre Auteur. Celui-ci donc que je ne veux point nommer , dit qu'ils ne marchèrent qu'une seule journée ensemble , & qu'Odoric , contre la foi jurée par son serment , ne différa pas plus long-tems à se débarrasser de l'exécrable Gabrine ; il lui passa subtilement une courroie autour du col , la suspendit à la forte branche d'un ormeau , & l'y

laissa pendue. Le même Auteur rapporte que le traître Odoric reçut le même traitement de la main d'Almont vers la fin de l'année.

Le Prince d'Ecosse voulant toujours suivre les traces du Comte d'Angers, & craignant de s'en écarter, envoya sur le champ Almont & Corèbe porter ses ordres aux troupes qu'il avoit amenées d'Ecosse & les rassurer sur la longueur de son absence : il fit partir ces deux fidèles serviteurs, & resta seul avec sa chère Isabelle ; l'un & l'autre étoient si tendrement attachés au Comte d'Angers, ils avoient un si grand desir de savoir s'il avoit enfin trouvé le Sarrafin qui l'avoit laissé la selle entre les jambes, qu'ils ne voulurent point retourner au camp avant le délai des trois jours que Roland leur avoit demandé.

Zerbin, attaché sur les traces du Comte d'Angers, ne s'écarta point de la route que ce Paladin avoit prise pour suivre Mandricard : cette route conduisit Zerbin proche des arbres que la légère Angélique avoit chargés des chiffres de son nouvel amour ; bientôt Isabelle & Zerbin remarquèrent que presque tous les arbres de ce canton étoient brisés ou déracinés ; ils virent le rocher & les inscriptions mis en pièces, & la fontaine fangeuse & plus qu'à moitié comblée de toutes sortes de débris ; mai

ce qui les surprit le plus & leur perça le cœur, ce fut de trouver bientôt sur l'herbe la cuirasse de Roland; un peu plus loin, ils apperçurent son casque; c'étoit celui que le redoutable Almont avoit porté.

Zerbin entendant hennir un cheval dans la forêt, leva les yeux de ce côté, reconnut Bride-d'or qui païssoit l'herbe, & dont la bride pendoit à l'arçon de la selle; il cherche, il trouve la redoutable Durandal hors de son fourreau & jettée sur l'herbe; il voit aussi les débris de ses autres armes & ses vêtemens dispersés de tous côtés sur la pelouse de la forêt.

Isabelle & Zerbin surpris, consternés, s'arrêtent, frémissent sur le sort de Roland; mais ce qui leur vient le moins en pensée, c'est que ce Paladin ait perdu la raison : s'ils avoient trouvé quelques taches de sang sur ses armes, ou sur les débris de ses vêtemens, ils auroient craint qu'il n'eût été tué. Pendant qu'ils étoient dans cette cruelle incertitude, ils virent arriver un jeune berger pâle encore de frayeur; celui-ci, du haut d'une roche, avoit vu le malheureux Comte, dans les premiers accès de sa fureur, jeter ses armes, déchirer ses habits, massacrer les pasteurs, & donner mille autres marques de fureur & de folie.

Zerbin ayant interrogé le berger, celui-ci

lui rendit un compte fidèle qu'il crut à peine ; mais les indices les plus frappans l'ayant convaincu , ce Prince descendit à terre , & les yeux pleins de larmes , il se mit à ramasser soigneusement tous ces débris. Isabelle descendit aussi de son palfroi pour aider Zerbin dans ce triste devoir : ils s'en occupoient tous les deux lorsqu'ils furent joints par une Demoiselle , sur le beau visage de laquelle l'affliction amère étoit peinte ; c'étoit l'aimable Fleur-de-Lys , cette amante si tendre de Brandimart , qui , depuis quelques mois , s'occupoit toujours à le chercher.

Ce brave Chevalier , comme nous l'avons dit , étoit parti la nuit sans avertir Fleur-de-Lys qui l'avoit attendu vainement pendant six mois dans la Cour de Charles , & qui , ne le voyant point arriver , avoit passé d'une mer à l'autre , & des Pyrénées jusqu'aux Alpes ; mais elle n'avoit pas imaginé de le chercher dans le palais enchanté d'Atlant : si Fleur-de-Lys y fût allée , elle eût vu Brandimart errer avec Gradasse , Roger , Bradamante & Ferragus ; mais depuis que l'horrible son du cor d'Astolphe les avoit tous délivrés , Brandimart en liberté retournoit vers Paris , & Fleur-de-Lys l'ignoroit encore.

Etant donc arrivée dans le moment où les deux amans s'occupoient en pleurant à rassém-

bler les armes de Roland , elle reconnut ces armes & Bride-d'or ; elle fut ensuite informée de l'état de frénésie du Comte par le même berger.

Dès que Zerbin eut rassemblé toutes les pièces de cette riche armure , il en dressa sur un pin un trophée élevé ; mais voulant éviter que ces armes fussent profanées par quelques payfans ou quelques voyageurs , il écrivit sur l'écorce verte de ce pin ce peu de mots , bien propres à faire respecter ce monument, (ARMES DU PALADIN ROLAND ;) ce qui devoit apprendre à n'avoir pas la témérité de toucher à ces armes , si l'on n'avoit pas la force & le courage de s'en servir comme Roland.

Ayant achevé cet acte aussi noble que digne de louanges , il retournoit pour monter à cheval , lorsque Mandricard arrivant en ce lieu fut surpris de voir ce trophée , & pria Zerbin de lui apprendre la raison qui l'avoit fait élever. Le Prince d'Ecosse lui raconte les faits tels qu'ils sont ; le Sarrafin , plein de joie , court au pin sur le champ , & se saisit de Durandal , en disant : Personne ne peut me reprocher ce que je fais maintenant ; cette épée est depuis long-tems à moi ; je peux reprendre ce qui m'appartient par-tout où je le trouve : je vois bien que Roland n'osant plus défendre cette épée

contre moi contrefait le fou , & l'a jettée sur sa route ; mais cet acte de foiblesse ne peut m'empêcher d'user de mon droit légitime.

Zerbin lui cria vainement : Ne touche pas cette épée ; ne crois pas l'avoir sans qu'elle te soit disputée : si c'est ainsi que ton bras conquiert le reste des armes d'Hector , ce dut être bien moins par la force que par un larcin.

Sans tenir de plus longs propos , l'un & l'autre s'attaquent avec une fureur égale ; déjà l'air retentit de mille coups : Zerbin adroit & léger évite , autant qu'il peut , les atteintes de la terrible Durandal ; il fait sauter son cheval de droite & de gauche ; il évite ainsi bien des coups propres à faire descendre un héros dans les bosquets de l'Elisée. Zerbin ressemble en ce combat au chien léger qui voyant un porc loin du troupeau l'attaque sans le joindre d'assez près , & tourne autour de lui , tandis que le porc furieux cherche à prendre son tems pour le mordre ; ce Prince suit des yeux ceux du Sarasin , & soit que Durandal se hausse ou se baisse , il évite presque toutes ses atteintes.

Mandricard , quoique ses coups tombent souvent à faux , en porte cependant de bien dangereux ; ils font alors sur les armes de Zerbin le même ravage qu'un vent d'Est furieux fait sur les pins qu'il déracine , ou dont il brise les

rameaux ; & Zerbin , couvert d'armes inégales en bonté , sent couler son sang à tous les coups qu'il ne peut parer.

Zerbin , malgré son adresse & sa légèreté , ne put éviter un coup terrible qui fendit toutes ses armes depuis son gorgerin jusqu'au bas de son haubert ; le coup fut si violent , qu'il descendit jusques sur l'arçon de la selle. Heureusement la pointe de l'épée avoit seule porté ; si le fort de la lame eût frappé de même , le Prince d'Ecosse eût été fendu comme un roseau. Mais quoique ses armes eussent été tranchées , le coup n'avoit effleuré que la peau ; il est vrai que cette blessure étoit bien longue , une aulne eût à peine suffi pour la mesurer. Cette blessure traça sur ses armes une espèce de ligne de sang qui coula jusqu'à l'extrémité de son armure ; & c'est ainsi que voyant quelquefois broder une main d'albâtre , qui porte souvent à mon cœur des coups encore plus douloureux que ceux de Durandal , je l'ai vue partager une riche toile d'argent par un filet de pourpre. Zerbin , quelle que fût son adresse , avoit un grand désavantage avec Mandricard couvert des armes impénétrables d'Hector ; les siennes ne pouvoient résister au tranchant de Durandal.

Ce grand coup cependant ne fut pas décisif ; quoique effrayant par la longueur de la blessure ,

il n'étoit pas dangereux : mais la tendre Isabelle crut le recevoir elle-même , & se sentit fendre le cœur. Zerbin se livrant à son ressentiment comme à son courage , saisit son épée à deux mains , & frappa Mandricard sur le haut de son casque , lui fit panacher la tête jusques sur le col de son cheval ; & si ce casque n'eût été trempé dans l'eau du Styx , il eût été fendu par la moitié. Le Sarrafin ne fut pas lent à se venger , & crut partager en deux son ennemi par le coup qu'il porta sur son casque ; mais Zerbin , attentif à l'épée de Mandricard , en sut éviter en partie l'atteinte en poussant son cheval à droite. Ce coup cependant fut assez violent pour trancher son bouclier en deux , couper son brassard , le blesser au bras , retomber sur sa cuisse , & le blesser encore. Ce combat inégal ne pouvoit pas durer ; Mandricard , couvert d'armes impénétrables , brisoit facilement avec Durandal celles de Zerbin blessé dans sept ou huit endroits , & déjà sans bouclier. Celui-ci perd son sang , il s'affoiblit ; son grand cœur seul lui fait soutenir ce dangereux combat. La sensible Isabelle qui s'en apperçoit , court à Doralice , & la conjure , couverte de larmes , d'obtenir de son amant de l'interrompre : Doralice , aussi douce & polie qu'elle est belle , accorde tout à la prière d'Isabelle ; elle vole à Mandricard , &

l'arrête ; Isabelle suspend de même le bras de Zerbin ; & les deux fiers combattans sont séparés.

Fleur-de-Lys soupire de voir l'épée de Roland si mal défendue ; elle cache son dépit , mais ne peut s'empêcher d'en verser des pleurs. Elle voudroit que son cher Brandimart fût présent pour défendre l'épée de son ami ; elle se promet bien que dès qu'elle pourra retrouver son amant , Mandricard ne s'enorgueillira pas long-tems de porter cette épée.

Fleur-de-Lys continuant la recherche qu'elle fait du brave & fidèle fils de Monodant , fait en vain un bien long voyage ; Brandimart étoit déjà de retour à Paris ; elle court si loin par monts & par vaux , qu'elle arrive un jour au passage d'une rivière où le hafard lui fait trouver & reconnoître le misérable Comte d'Angers. Mais avant de poursuivre le récit que je pourrois faire de la suite de cette rencontre , je me sens rappellé près de Zerbin.

Ce Prince étoit bien moins sensible à la douleur que devoient lui causer les grandes blessures dont il étoit couvert , qu'à celle d'être forcé d'abandonner Durandal dans les mains de Mandricard. Cependant il avoit déjà peine à se tenir à cheval par la quantité de sang qu'il avoit perdu.

Un reste de colère & de chaleur de ce long combat l'avoient soutenu jusqu'alors; mais son sang qui couloit toujours, ses douleurs qui, de momens en momens, devenoient plus cruelles, l'affoiblirent au point que, prêt à tomber sans connoissance, il fut obligé de descendre de cheval, & de se coucher près d'une fontaine.

Isabelle désespérée ne fait déjà plus comment elle pourra le secourir; la ville est trop éloignée pour y chercher un Chirurgien; personne ne passe dans ce lieu sauvage, & la vie de Zerbin paroît prête à s'écouler avec son sang. Cette tendre & malheureuse amante ne fait plus que se plaindre de sa destinée & de la cruauté du ciel : Hélas ! s'écrioit-elle, que ne suis je périe dans les ondes ! Zerbin jette des regards déjà languissans, mais bien tendres, sur Isabelle dont le désespoir l'afflige encore plus que l'état douloureux & mortel qu'il sent prêt à terminer sa vie.

Chère Isabelle, lui dit-il, ah ! du moins laissez-moi croire que vous vivrez pour aimer ma mémoire : je regrette bien moins la vie, que de vous laisser seule sans guide & sans défense. Ah ! si j'étois du moins tranquille sur votre sort, pourrois-je la regretter ? Où pourroit-il m'être plus cher, plus heureux de la

perdre, qu'en rendant mon dernier soupir dans vos bras ? Mais hélas ! lorsque la cruauté de mon sort me force à vous abandonner à des périls de toute espèce, oui, je vous jure par tous ces charmes, par tous ces sentimens si tendres qui vous soumirent à jamais mon cœur, que les peines du Tartare même ne seroient pas aussi cruelles pour mon âme désespérée, que de vous laisser en proie aux périls que je crains pour vous. La malheureuse Isabelle ne peut répondre à ces mots, qu'en penchant sa tête, & collant son beau visage couvert de larmes, sur le front déjà pâle de son amant ; sa bouche semble en s'unissant à celle de Zerbin, chercher à retenir son âme avec ses lèvres ; mais, hélas ! celles de ce fidèle & tendre amant ont déjà la pâleur d'une rose cueillie avant le tems sur la branche qui la nourrissoit : Ah ! s'écrioit-elle, âme de mon âme, tu ne t'envoleras pas sans être suivie par la mienne.

Transportée par l'excès de sa douleur : Non, disoit-elle encore, la mort même ne doit point séparer deux âmes si tendrement unies ; ah ! Zerbin, la mienne doit suivre la tienne, ou sur la voûte céleste, ou jusques dans l'ombre obscure du Styx. Non, je ne verrai point fermer ces yeux charmans, sans que la douleur ne me tue ;

tue; & si la mort étoit assez impitoyable pour se refuser à mes desirs, ton épée saura bien la forcer à terminer mes peines.

Mon unique espérance, mon seul desir, c'est que quelques passans, sensibles à la pitié, s'attendrissent en trouvant nos bras entrelacés, même après la mort, & qu'ils aient la piété de nous donner une même sépulture. En disant ces mots, la malheureuse Isabelle recueilloit jusqu'au plus léger souffle de la bouche de son amant.

Zerbin alors se ranime un instant: O ma chère maîtresse, ô Divinité de mon âme, ô ma plus tendre & meilleure amie; écoute, exauce la dernière prière de ton amant. Je te conjure, par cet amour même qui te fit abandonner ta maison paternelle pour unir ton sort au mien; oui, je te prie, je t'ordonne même de conserver ta vie; je sçais que tu ne respireras que pour me regretter, mais tu vivras pour aimer la mémoire de celui qui t'adore jusqu'à son dernier soupir. Songe, ô ma chère Isabelle, (dit-il avec plus de force,) que tu dois te soumettre aux décrets de l'Être des êtres; son bras paternel te garantira de l'attentat & de la honte plus cruels que la mort même. Peux-tu méconnoître son pouvoir & sa bonté, lorsqu'il a sauvé tes jours d'un affreux naufrage? N'a-t-il pas confondu

l'audace effrénée & profane de cet infâme Biscayen? N'a-t-il pas envoyé le Paladin Roland, pour t'arracher de la caverne où des bandits te retenoient dans les chaînes? Non, ma chère Isabelle, c'est à ce Dieu puissant à disposer de ta vie. Non, tu ne peux choisir le genre de mort qui te paroît être la plus douce.

A peine ces derniers mots purent-ils être entendus; Zerbin, l'aimable & brave Zerbin s'éteignit en achevant de les proférer, comme le dernier rayon de la lumière du soir. Ah! Dieux! tous les cris de ma foible voix pourroient-ils exprimer le désespoir affreux d'Isabelle, lorsqu'elle sentit le corps sans mouvement & déjà glacé de Zerbin entre ses bras; elle se jette, elle s'abandonne sur ce corps pâle & sanglant; elle le baigne de ses larmes: ses cris percent jusqu'au fond de la forêt; ses joues, son sein, ses beaux cheveux semblent être offerts par ses mains cruelles en sacrifice à l'amant qu'elle appelle en vain.

Une espèce de fureur s'emparant de son âme désespérée, elle est déjà prête à désobéir aux derniers ordres de son amant: elle jette ses yeux égarés sur son épée; elle veut la saisir & la plonger dans son sein. Un Hermite, dont la cellule étoit voisine de la fontaine, accourt heu-

reusement, attiré par ses cris; il s'oppose aux efforts d'Isabelle; il arrête son bras, & la regarde avec des yeux attendris par la pitié.

Ce vieillard respectable joignoit un cœur sensible à l'âme la plus pure & la plus éclairée par la sagesse: pénétré par la tendre pitié, plein de cette éloquence douce & persuasive qui part du cœur, il porte la soumission dans cette âme aveuglée par le désespoir; il dessille enfin ses yeux. Il lui représente alors ces grandes ressources, ces loix si sages que nous offre & que nous enseigne une Religion divine.

Lorsque les premiers transports d'Isabelle furent un peu calmés, & qu'elle fut en état de l'écouter, l'Hermite lui parla des consolations qu'une âme soumise trouve dans le sein d'un Dieu qui la créa pour l'aimer; il lui fit voir quelle est la fragilité des espérances humaines, & avec quelle vitesse un bonheur passager s'écoule. Il sçut par ces réflexions si vraies, & que la tendre charité rendoit si fortes & si persuasives dans sa bouche, ramener la sage Isabelle, non-seulement à renoncer à son cruel & coupable dessein, mais même il sçut aussi faire naître en son cœur celui de s'abandonner dans les bras paternels du Très-Haut, & de consacrer le reste de ses jours à son service.

Le premier soin dont Isabelle put s'occuper,

même après avoir fait un projet si sage, ce fut de conserver les restes précieux de son amant; elle ne put se résoudre à se séparer de celui dont la mémoire étoit à jamais gravée dans son cœur. L'Hermite encore assez fort pour son âge, & toujours compatissant, enleva de terre le corps de Zerbin, le posa sur le cheval de ce malheureux Prince, & la triste Isabelle, sans autre escorte que celle de l'Hermite, marcha pendant plusieurs jours au travers de cette grande forêt.

Quoique cet honnête & bon vieillard eut sa demeure fort près du lieu qu'ils quittèrent, il se garda bien de s'y retirer; il craignoit trop de s'y trouver seul avec la belle Isabelle: il se disoit en lui-même, il est trop dangereux de porter dans une même main de la paille avec une méche embrasée; son âge, cette sagesse éprouvée par une longue expérience, ne le rassuroient point encore assez.

Il forma le dessein de la conduire en Provence dans une riche Abbaye, voisine de Marseille, où de saintes filles s'étoient consacrées au Seigneur: il fit construire un cercueil bien solide & couvert d'une raifine odoriférante pour emporter plus facilement le corps de Zerbin: ils marchèrent ensuite par les chemins les moins frayés, & se dérobaient sans cesse à l'approche des

gens de guerre, dont cette Province étoit inondée, ce ne fut qu'après quelques jours qu'ils furent tout-à-coup arrêtés par un Chevalier féroce qui leur ferma le chemin, & qui leur fit éprouver ses fureurs. Je n'oublierai pas de continuer le récit touchant des nouveaux malheurs qu'Itabelle & l'Hermite éprouvèrent; mais je dois retourner à Mandricard, & voir quels furent les événemens qui succèdent à son combat avec le Prince d'Ecosse.

Le jeune Roi de Tartarie venoit de descendre avec Doralice sur le bord d'un ruisseau; leurs chevaux débridés païssoient l'herbe tendre auprès d'eux. Ces deux amans, assis bien près l'un de l'autre, trouvoient sans doute la fraîcheur qu'ils respiroient & ces momens de solitude bien agréables; mais ils furent troublés par l'aspect d'un Chevalier qu'ils apperçurent descendre d'une colline: Doralice le reconnut sur le champ, & dit à Mandricard: Ou mes yeux me trompent, ou ce doit être le superbe Rodomont; c'est lui sûrement qui descend de cette montagne: vous allez avoir besoin de toute votre valeur, car vous savez qu'il nous cherche, & qu'il regarde comme la plus mortelle injure mon enlèvement & votre peu d'égards pour lui d'avoir ravi l'épouse que le Roi de Grenade lui destinoit.

Un bon & vigoureux vautour qui voit paroître

une colombe, ou quelque bon & gras oiseau dont il peut faire sa proie, leve sa tête, tend le fouet de ses ailes, & n'en est alors que plus vif & plus beau ; tel parut Mandricard aux yeux de Doralice en reconnoissant qu'il alloit combattre un rival digne de ses coups.

Plein de joie & d'assurance, il s'élance sur son cheval, s'assure dans les arçons & sur ses étrières, & court au-devant du Roi d'Alger : quand ils furent à portée de pouvoir s'entendre, quelques gestes menaçans précédèrent de part & d'autre leurs propos altiers. Rodomont s'écria le premier : Téméraire, tu feras donc à la fin puni de ton audace ; comment oseras-tu la porter aussi loin, en provoquant à te punir un homme qui sait si bien se venger d'une mortelle injure ? Mandricard lui répondit d'un air & d'un ton dédaigneux : Crois-tu donc m'en imposer par tes vaines menaces ? Gardes-les, crois-moi, pour des femmes, des enfans, ou des lâches qui ne savent pas se servir de leurs armes ; mais n'en use pas avec moi, j'aime mieux un combat que le repos, & je suis prêt à te le livrer à ton choix, à cheval, à pied, couvert d'armes, ou d'une simple chemise, au milieu de la plaine, ou dans une lice bien palissadée.

Bientôt ces deux fiers rivaux en font aux outrages, à la colère, aux cris menaçans, à l'épée

haute ; & le son cruel de leurs armes fait déjà retentir l'air : c'est ainsi qu'on entend l'Aquilon quand il commence à s'agiter ; mais bientôt leur combat ressemble à ce fougueux enfant du Nord , lorsque son souffle impétueux brise , renverse , déracine les frênes & les chênes antiques ; & lorsque cette tempête affreuse , que le tonnerre & la grêle accompagnent , soulève les flots jusqu'aux nues , ou ravage les moissons dans la plaine , détruit & poursuit les troupeaux jusques dans les antres de la forêt.

Le cœur & la force extrême de ces deux Sarrafins ne les rendoient comparables à presque aucun autre guerrier sur la terre ; il sembloit que fortis d'une race féroce , ils fussent nés pour enfanter aussi la guerre & les coups sanglans. La terre frémit sous leurs pieds ; le ciel paroît être enflammé par les éclairs , lorsque mille étincelles jaillissent de leurs épées qui se rencontrent : sans reprendre haleine , sans aucun repos , cet horrible combat se soutient entre les deux Rois ; tous les deux tournent en combattant pour ouvrir , pour dépecer leurs armes , mais sans rien perdre du premier terrain qu'ils ont occupé : semblable à deux murailles qui se tourneroient l'une sur l'autre , le cercle de leur combat est toujours le même & toujours également étroit.

Entre mille coups différens qu'ils se portent ,

Mandricard à deux mains porte Durandal sur le frontal du casque de Rodomont : ce coup terrible fait voir mille étincelles au Roi d'Alger ; il frappe de sa tête la croupe de son cheval, il perd un étrier, il rougit d'être prêt à mesurer la terre, en présence de la beauté qu'il dispute au fier Tartare ; mais plus élastique encore qu'un grand & fort arc d'acier ployé par des efforts multipliés, qui se remet en son premier état, se relevant avec d'autant plus de force, Rodomont reprend sa vigueur, relève plus haut que jamais sa tête altière, & porte au Tartare un coup plus fort de la moitié que celui qu'il a reçu : les armes d'Hector garantissent la tête du fils d'Agrican ; mais étourdi par ce coup terrible, il ne pouvoit en cet instant distinguer le jour de la nuit : Rodomont en fureur veut redoubler la même atteinte, mais le cheval du Tartare, effrayé par son épée, fait un mouvement qui fait éviter ce coup à son maître, & qui le lui fait recevoir entre les deux oreilles.

Le pauvre animal, qui ne portoit pas comme son maître le casque d'Hector, eut la tête fendue en deux parts, & tomba mort sur la poussière. Sa chute rappelle Mandricard de son étourdissement ; le fils d'Agrican se relève avec fureur, il tourne avec force Durandal autour de sa tête, & s'irrite encore de voir son cheval

mort à ses pieds. Rodomont porte le sien sur lui pour le renverser ; mais le fort Mandricard, semblable au rocher qui résiste au choc d'une vague & qui la brise, heurte si violemment lui-même ce cheval, qu'il le renverse sans vie à ses pieds. Rodomont qui sentit tomber son cheval, fut prompt à se débarrasser de ses étrières ; il fut à l'instant sur ses pieds, & le combat égal entre les deux adversaires recommença sur le champ avec la même furie : mais dans le tems qu'ils la portoient à l'extrême, un Courier les joignit & les sépara.

Ce Courier arrivoit de la part d'Agramant, qui resserré dans son camp par Charlemagne, rappelloit à leurs drapeaux pour le défendre, tous les Chevaliers & Gens de guerre qui s'en étoient écartés. Agramant connoissoit que sans un prompt secours, son camp ne pourroit pas long-tems résister.

Le Courier reconnut les deux Chevaliers, non-seulement à leurs armes, mais encore plus aux grands coups qu'ils se portoient. Les voyant aussi furieux, sa qualité d'Envoyé d'Agramant ne le rassuroit point encore assez pour qu'il osât se mettre entre deux ; mais il courut à Doralice, & la conjura de séparer les deux Guerriers : il lui rendit compte du besoin pressant qu'Agramant & les Rois Marfile & Stordilan avoient d'é-

tre secourus dans un camp assiégé de tous côtés par les Chrétiens.

Doralice s'avance, & se jette avec courage entre les combattans : Je vous ordonne, leur dit-elle, par l'amour que vous dites tous les deux que vous avez pour moi, de réserver vos épées & cette haute valeur pour en faire un meilleur usage ; je vous ordonne de plus de me suivre, & d'accourir au secours de notre camp que les Chrétiens entourent, & qui touche au moment de sa destruction entière, s'il n'a quelque puissant secours.

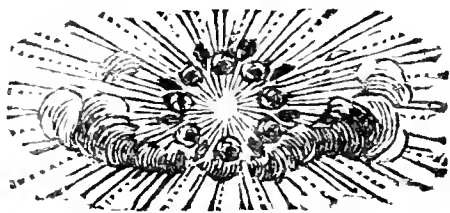
Le Courier ne craignant plus de les approcher, leur raconta tout ce qui se passoit au camp des Sarrafins, & remit à Rodomont une lettre du fils de Trojan. Les deux guerriers aussitôt convinrent ensemble de faire trêve à leur ressentiment, de voler au secours du camp assiégé, & de remettre la continuation de leur combat après que cette grande affaire seroit décidée.

Ils se dirent cependant que dès que le camp seroit délivré des assauts de l'armée chrétienne, rien ne pourroit les empêcher de finir leur querelle ; mais dans ce moment ce fut celle qui l'avoit excitée qui calma leur courroux ; & ce fut entre ses mains qu'ils prêtèrent un serment qui pour lors assura la vie de tous les deux.

Cependant la Discorde, ennemie de toute paix,

& l'Orgneil qui ne l'avoit point quittée, s'impatientoient d'un pareil accord, & déjà se préparoient à le rompre; mais ces deux monstres qui ne sont pas dignes de connoître l'amour, ignoroient qu'il étoit près de Doralice; & cet enfant sçut, en les menaçant avec ses flèches, les forcer à reculer & à s'arrêter loin de ces deux amans. La trêve fut donc conclue entre Rodomont & Mandricard, selon la volonté de celle dont tous deux reconnoissoient le pouvoir. Le Prince Tartare n'avoit plus de cheval; mais Bride-d'or qui païssoit auprès d'eux, remplaça celui qu'il avoit perdu dans le combat. Or, comme je crois être arrivé près du terme de ce chant, j'espère de votre grâce que vous permettrez que je le finisse.

Fin du vingt-quatrième Chant.



C H A N T X X V.

AH ! qu'ils sont impétueux dans le cœur d'un jeune guerrier ces sentimens qui le portent à l'amour de la gloire, ou qui le soumettent à celui de la beauté : ces deux sentimens se combattent souvent dans son âme , & tour-à-tour ils sont vainqueurs. Il est bien difficile de décider celui des deux qui remportera la victoire. Nous venons de voir Rodomont & Mandricard soumis par le devoir & par l'honneur : ils interrompent un combat furieux ; ils font taire l'intérêt de leur amour pour voler au secours du camp d'Agramant : oui ; mais si l'amour n'eût pas parlé par la bouche de la belle Doralice ; si cet objet aimé ne leur en eût pas imposé par son pouvoir absolu sur leur âme, croira-t-on qu'ils eussent cessé de combattre , sans que l'un deux eût été vainqueur ? Non, non, Agramant & son armée eussent en vain attendu leur secours. Je crois donc en pouvoir conclure que le pouvoir de l'amour n'est pas toujours dangereux & funeste , & que s'il est vrai qu'il peut nuire quelquefois , il l'est encore plus qu'il peut être utile autant qu'il nous est agréable.

Les deux Chevaliers Sarrafins, après être convenus de différer leur combat, partirent avec Doralice pour aller au secours de l'armée africaine ; ils furent suivis par le nain qui venoit de servir de guide au jaloux Rodomont pour lui faire joindre son rival ; ils arrivèrent ensemble dans une prairie où quatre Chevaliers sembloient prendre le frais avec une jeune personne d'une grande beauté ; deux de ces Chevaliers étoient désarmés, les deux autres avoient leur casque sur leur tête ; mais vous ne saurez leur nom que dans quelque tems, car maintenant il faut que je cause un peu de Roger, de ce bon & loyal Chevalier, dont je vous ai déjà raconté l'acte si généreux, lorsqu'il jetta dans un puits le bouclier enchanté d'Atlant. Il n'étoit pas encore loin de ce puits, lorsqu'il fut joint par l'un de ces Courriers qu'Agramant avoit dépêchés de toutes parts pour appeller à son secours les Chevaliers Maures écartés de son camp.

Roger fut agité dans ce moment par plusieurs pensées différentes ; il sentoit bien qu'il étoit de son devoir de voler auprès du fils de Trojan ; mais retenu par la parole qu'il avoit donnée, il laissa passer le Courier, & suivit la Demoiselle affligée qui ne cessa de le presser d'aller sauver les jours du jeune Damoisel. Tous deux suivant donc en diligence la première route

qu'ils avoient prise, ils arrivèrent sur la fin du jour dans une ville dont le Roi Marfile avoit fait la conquête en France. Quoique les ponts, les portes & le rempart fussent couverts de trou-pes sous les armes, cette Demoiselle leur étant connue, ils la laissèrent passer librement avec son Chevalier.

Tous les deux arrivèrent dans la grande place, éclairée déjà par le feu d'un bûcher : ils trouvèrent cette place remplie de satellites dont l'air étoit impitoyable ; ils tenoient au milieu d'eux un jeune homme lié de grosses cordes qu'ils conduisoient au supplice. Roger jettant les yeux sur ce jeune homme qui la tête panchée vers la terre, versoit un torrent de larmes, crut voir sa chère Bradamante, tant la ressemblance étoit frappante ; plus il la considère, plus il croit que c'est elle-même : sa taille, ses traits, tout concourt à lui faire dire en lui même : C'est Bradamante, ou je ne suis pas Roger : sans doute trop de courage l'aura portée à défendre seule ce jeune infortuné ; ces satellites l'auront prise : ah ! pourquoi n'a-t-elle pas attendu que je pusse la secourir dans cette entreprise ! mais Dieu merci j'arrive à tems pour la délivrer.

Roger ne délibère pas un instant : ayant rompu dans le premier château sa lance, il tire la redoutable Balifarde ; il pousse son cheval au mi-

Jieu de cette troupe armée, & taille ces vils fatellites en pièces : le peuple fuit de toutes parts en criant, & chacun se plaint de l'espèce de blessure qu'il a reçue.

On voit quelquefois sur les bords d'un étang une grosse troupe d'oiseaux qui se rassemblent pour chercher leur pâture : si quelque faucon, planant dans les nues, vient tout-à-coup fondre sur eux, ils s'envolent & se dispersent de toutes parts, sans s'occuper de ceux qui tombent sous ses ferres cruelles ; on ne pouvoit voir de même ces fatellites & le peuple s'échapper de tous côtés, & laisser vuide la place de cette ville. Roger fit voler la tête à quatre ou cinq de ceux qui furent les plus lents à s'enfuir ; il fendit la tête jusqu'aux dents à plusieurs autres ; il est vrai qu'ils n'avoient point de casques, mais ils avoient tous des coëffes d'acier, & Balisarde en eût pu faire autant s'ils eussent été mieux armés.

La force de Roger étoit incomparable ; celle d'aucun autre Chevalier n'en approchoit, ni l'ours, ni le lion, ni les animaux les plus forts & les plus farouches, ou de l'hémisphère Boréal ou de l'Austral ; la foudre seule pouvoit l'égaliser, ou bien ce grand Diable, (je ne dis pas du noir abyfme ;) mais ce basilic énorme de Ferrare que la poudre enflammée fait tonner ,

& qui fait trembler le ciel, la terre & les mers : chacun des coups de Roger fait tomber au moins un homme ; quelquefois il en abat en entier un groupe, & son épée les détruit de même par centaines ; cette terrible Balifarde, tranchant pénétrant l'acier aussi facilement que du lait, Falerine l'avoit trempée & l'avoit forgée exprès pour donner la mort à Roland ; cette épée ayant la puissance de trancher jusqu'aux armes enchantées & même les corps les plus invulnérables.

C'étoit dans les beaux jardins de Morgane, que Falerine avoit forgé cette cruelle épée ; mais le Berni nous apprend comment Balifarde, lorsqu'elle fut enlevée, fut cause de la destruction de ces superbes jardins. On voit combien une pareille épée devoit être terrible dans les mains de Roger ; d'autant plus que jamais il ne poussa si loin sa colère & ses efforts surnaturels, ce Guerrier croyant combattre alors pour sauver celle qu'il adoroit.

Tout ce qui remplissoit la place s'enfuit devant l'épée de Roger, comme le timide lièvre fuit devant les chiens : pendant ce tems, la conductrice de Roger avoit délié le jeune homme, & l'avoit armé d'un bouclier & d'une épée. Celui-ci furieux du péril qu'il venoit de courir, & de l'affront qu'il avoit reçu, tomba comme la foudre sur tous ceux qui se trouvoient sous
ses

ses mains, & donna des preuves de sa force & de son courage. Le char du soleil étoit déjà près des bords de l'Occident, lorsque Roger victorieux, & ce jeune homme, sortirent de la ville.

Dès que ce Damoisel se vit en sûreté, il fit les plus tendres remerciemens à Roger, & lui tint les propos les plus respectueux & les plus flatteurs sur son courage héroïque, & sur la bonté qu'il avoit eue de le secourir sans le connoître; il le supplia même de vouloir bien lui dire le nom de son libérateur.

Roger très-étonné se disoit alors: Je reconnois bien tous les traits charmans de celle que j'aime, mais je n'entends pas la douceur de cette voix qui pénètre jusqu'à mon âme; je ne vois pas d'ailleurs pourquoi ma chère Bradamante me rendroit de pareilles actions de grâces, & comme elle pourroit oublier le nom de son amant. Roger prit une tournure polie pour s'éclaircir sur ce fait qui lui paroissoit étrange: Je crois, dit il au Damoisel, vous avoir déjà rencontré quelque part; mais ne pouvant me rappeler ni le tems ni le lieu, je vous prie, si votre mémoire est plus fidelle, de me le dire, & de plus de m'apprendre quel est le Damoisel aimable auquel j'ai le bonheur de sauver la vie. Celui-ci lui répondit: Il est bien

naturel à mon âge de commencer à chercher les grandes aventures , & le hafard a pu nous faire rencontrer ; peut-être auffi vous aura-t-il fait voir ma fœur jumelle : elle eft courageufe , elle aime les armes ; elle les porte fouvent , & s'en fert avec honneur. Nés tous les deux enfemble , notre reflemblance eft fi frappante que tous nos proches y font fouvent trompés , & ne peuvent nous diftinguer l'un de l'autre. Vous ne feriez pas le feul qui s'y feroit mépris : mon père & ma mère font eux-mêmes fouvent dans l'erreur , fur-tout depuis que la feule chofe qui nous diftinguoit eft devenue égale entre nous.

Ma fœur portoit des cheveux très-longs & très-beaux comme les autres femmes ; & moi je les avois courts , ainfi que tous ceux qui fuivent le métier des armes ; cette marque ne fubfifte plus depuis que ma fœur ayant été bleffée à la tête , un bon Hermite qui l'a guérie a coupé fes beaux cheveux ; à peine aujourd'hui lui tombent-ils comme à moi jufques fur l'oreille : il ne reffe donc plus , hors le fexe , aucune différence entre nous.

Puifque vous defirez favoir mon nom , Seigneur , je m'appelle Richardet , & cette fœur jumelle le nomme Bradamante ; nous fommes tous deux fils du Duc Aimon ; Béatrix nous a portés tous les deux en meme tems dans fon

sein, & le Paladin Renaud est notre frère. Ah ! vraiment , continua l'aimable & jeune Richardet , si je ne craignois pas de vous ennuyer , Seigneur, je pourrois vous raconter une aventure bien plaisante & bien incroyable , occasionnée par cette ressemblance : hélas ! le commencement m'en fut bien agréable & bien cher, mais sa fin a pensé me devenir bien funeste.

Roger , enchanté d'avoir sauvé le frère de celle qu'il adore & d'entendre long-tems parler d'elle , prie en grâce Richardet de lui conter cette aventure, & le frère de Bradamante poursuit ainsi : Il y a quelques mois , dit-il , que ma sœur s'étant arrêtée, la tête défarmée dans les bois voisins, s'y reposoit sans crainte ; des brutaux de Sarrafins l'ayant surprise sans son casque , lui firent une blessure dangereuse à la tête ; un bon Hermite en prit soin & la guérit, mais il fut obligé de couper ses cheveux : dès que ma sœur fut en état de porter les armes , elle se remit selon son goût & sa valeur à la quête de quelque nouvelle aventure ; & se trouvant un jour plus fatiguée qu'à l'ordinaire, elle descendit de cheval, & s'endormit d'un profond sommeil sur le bord d'une fontaine, après avoir délacé son casque. Au reste, Seigneur, ne croyez point que la suite de mon

récit soit une fable , quelque merveilleux qu'il puisse être.

La charmante Fleur-d'Epine, Princesse d'Espagne, chassoit alors dans ce bois: elle trouve ma sœur endormie; elle la voit couverte d'armes, excepté la tête; elle voit la longue épée que ma sœur aimoit beaucoup mieux porter qu'une quenouille : elle ne doute point que ce ne soit un vrai Chevalier , & ce Chevalier étoit beau comme le jour ; Fleur-d'Epine en est éprise à l'instant; elle le réveille, l'invite à chasser avec elle; elle prend son tems avec adresse, & parvient à l'amener seul avec elle dans l'endroit le plus épais & le plus solitaire de la forêt : ne craignant plus alors d'être surprise , la sensible & vive Fleur-d'Epine se sert de mille propos interrompus , mais bien tendres , pour découvrir peu-à-peu les secrets sentimens qui l'agitent; ses yeux étoient humides & brillans; ses soupirs respiroient les feux de l'amour : tout annonçoit alors le trouble de son ame; soit qu'un instant de pâleur, soit que les roses animées du desir brillassent sur ses joues brûlantes, Fleur-d'Epine emportée par sa passion, hasarda de lui donner un baiser.

Ma bonne sœur bien tranquille s'aperçut facilement que cette jeune Princesse la prenoit pour

un vrai Chevalier. Son bon cœur lui faisoit regretter de ne pouvoir remédier à cette méprise ; elle s'attendrissoit sur le sort de la pauvre Fleur d'Epine : mais ne pouvant pas absolument la rendre plus heureuse, ma sœur toujours pleine d'honneur, réfléchit que comme Chevalier elle alloit se déshonorer, & qu'il valoit encore mieux faire l'aveu de son sexe à cette jolie Princesse, que de passer auprès d'elle pour un imbécille, ou pour un lâche. Elle avoit vraiment bien raison de penser ainsi : convient-il donc qu'un Chevalier bien né paroisse être une masse de ftuc, tête à tête avec une jolie femme dont la bouche, les yeux & les bras semblent appeller l'amour & les plaisirs ? Quel est le vil oiseau qui, dans un moment pareil, n'élèveroit pas ses ailes auprès de sa jeune compagne ? Ma sœur crut donc qu'elle devoit se servir de quelques propos adroits pour lui faire une confidence ingénue ; & pour la lui rendre moins douloureuse, elle débuta par lui dire que la ville d'Arzille en Afrique l'avoit vu naître ainsi que les frères Hyppolite & Pantasilée ; qu'étant éprise de l'amour de la gloire comme ces illustres guerrières, & qu'étant du même sexe qu'elle, les boucliers & les lances lui paroissent préférables à des aiguilles ou à des fuseaux.

Ce fut par ce discours que ma sœur crut étein-

dre facilement la passion qu'elle avoit fait naître : mais cet aveu fut trop tardif ; ce cruel trait de l'amour qui s'étoit égaré dans son vol , avoit trop profondément pénétré ; la figure de ma sœur n'en parut pas moins charmante à Fleur-d'Épine : ses beaux yeux , son air ne lui parurent pas moins séducteurs ; elle ne put calmer un cœur qu'elle venoit de lui donner : les armes , les habits , l'air libre & plein de grâces de la guerrière entretenoient toujours un si doux prestige : mais cependant une réflexion accablante lui faisoit quelquefois verser des larmes : Hélas ! s'écrioit-elle en soupirant , hélas ! ce n'est qu'une fille. Non , Seigneur , il n'est personne d'assez cruel pour avoir refusé de mêler ses larmes à celles de Fleur d'Épine , s'il eût entendu ses plaintes. Quels sont les maux comparables aux miens , disoit cette jeune & malheureuse Princesse ! Tout autre espèce d'amour , ou digne d'enflammer , ou même coupable , peut être flatté par quelque espérance ; mais , hélas ! jamais je ne pourrai séparer la rose des épines , en brûlant de ces inutiles désirs. Barbare Amour ! ah ! du moins , puisque tu voulois me rendre malheureuse , tu n'aurois dû me faire éprouver que les mêmes tourmens dont se plaignent les amans infortunés. Voit-on dans la société générale des hommes , ou même parmi celles des

animaux, que le sexe le plus foible & le plus tendre s'enflamme pour son même sexe ? La biche court-elle dans les bois après une autre biche ? La brebis cesse t-elle de paître près d'une autre brebis pour s'attirer ses caresses ? Ni sur la terre, ni dans les airs, ni même dans la vaste mer, aucun être que moi n'éprouve un pareil martyre : ah ! cruel enfant, as-tu donc voulu que j'en devinsse l'unique exemple dans ton empire fatal ? L'incestueuse & cruelle Sémiramis brûla pour son fils, Myrrha conçut une flamme coupable pour son père, un taureau fut l'objet des desirs de Pasiphaé ; hélas ! ma passion est encore plus insensée : les desirs de ces femmes effrénées furent satisfaits ; l'art favorisa le crime : Dédale eut celui de servir la folle passion de la Reine de Crète ; mais ce grand Artiste lui-même ne pourroit adoucir mon sort : la nature, plus puissante que lui, forma le nœud qu'il ne pourroit jamais délier.

C'est ainsi que Fleur-d'Epine élevoit ses plaintes, & peignoit son tourment. Quelquefois il sembloit qu'irritée contre elle-même, elle vouloit détruire des charmes qui lui devenoient inutiles. Ma sœur ne pouvoit s'empêcher de donner des larmes à sa funeste passion : elle lui représentoit avec douceur la folie & l'inutilité

de ses vains desirs ; mais elle ne pouvoit rien gagner sur cette âme égarée.

Fleur-d'Epine eût mieux aimé des secours que des consolations ; elle continuoit les mêmes plaintes qui paroissoient augmenter encore : cependant le soleil rougissoit déjà le fond du ciel à l'occident ; il étoit tems de chercher un asyle contre le froid & l'obscurité de la nuit. Fleur-d'Epine invita Bradamante à venir la passer avec elle dans son château voisin de la forêt : ma sœur ne put le refuser ; elles arrivèrent donc ensemble dans ce même lieu , Seigneur , où votre bras victorieux m'a sauvé la vie. Fleur-d'Epine fit les honneurs de son palais à Bradamante , & la fit promptement vêtir des plus riches habits de son sexe pour que tout le monde le connût , & que les caresses qu'elle lui faisoit sans cesse parussent innocentes. Son dessein étoit fort sage : elle ne vouloit laisser aucun doute sur le sexe de ma sœur ; peut-être espéra-t-elle aussi que ce nouvel habit lui prouveroit quels étoient les prestiges du premier , & que ne lui laissant plus voir que la vérité , cet habit de femme détruiroit , adouciroit du moins son erreur & sa flamme.

L'une & l'autre eurent le même lit ; mais elles y portèrent des sentimens bien différens : ma sœur dormoit d'un sommeil paisible ; Fleur-

d'Epine au contraire pleuroit, s'agitoit, & se consumoit en vains desirs. Si le sommeil fermoit quelques momens ses paupières, des songes agréables & trompeurs continuoient à l'égarer; ils lui peignoient toujours un bonheur inespéré; ils la séduisoient au point de lui faire croire que les Dieux, touchés de sa peine, accorderoient à sa compagne ce sexe qu'elle lui desiroit si vivement.

Ainsi que le malade pressé par la soif qu'excite une fièvre brûlante, ne voit que des eaux, & croit en être entouré, s'il a quelques momens de sommeil; de même Fleur-d'Epine voyoit tout ce qu'elle desiroit le plus dans de semblables momens; mais ma sœur dormoit si bien, que Fleur-d'Epine s'assuroit facilement à quel point ses songes étoient trompeurs.

Qu'ils étoient ardens & nombreux, les vœux qu'elle adressoit à Mahomet & à mille autres Dieux, que ses lectures lui avoient montrés changeant quelquefois le sexe d'une jeune fille; mais ils en rioient peut-être s'ils l'écoutoient, & jamais elle ne put trouver l'accomplissement de ses prières remplies de flamme.

Lorsque l'astre radieux sortit du sein des mers pour embellir & féconder la terre, Fleur d'Epine sentit redoubler sa douleur en voyant l'empressement de ma sœur à sauter du lit; Brada-

mante en effet mouroit d'envie de sortir d'un pareil embarras. La Princesse voulut qu'elle acceptât un très-beau cheval d'Espagne, avec une superbe veste qu'elle avoit brodée de sa main : elle accompagna ma sœur pendant quelque tems, & rentra dans son château les yeux baignés de larmes.

Bradamante , marchant légèrement , arriva le soir du même jour à Montauban : nous l'entourâmes tous avec notre mère Béatrix qui pleuroit souvent cette fille aimée, & nous l'accablâmes de caresses comme une sœur bien chère dont un long silence nous avoit fait craindre la mort ; nous reconnûmes avec surprise , lorsqu'elle ôta son casque , que ses beaux cheveux étoient coupés , & nous admirâmes la belle veste d'une mode étrangère dont elle étoit couverte. Elle nous raconta d'abord toutes ses aventures , & comment elle avoit été forcée de laisser couper ses cheveux après sa blessure ; elle nous dit ensuite comment elle avoit été accueillie par une belle Chasseuse qui l'avoit éveillée lorsqu'elle reposoit sur le bord d'une fontaine, & l'impression que la fausse ressemblance avec un Chevalier avoit faite sur cette jeune & charmante Princesse.

Ma sœur ne nous cacha pas même comment elle avoit sçu l'écarter de sa suite dans le fond

d'un bois , & moitié attendrie & moitié riante , elle acheva de nous conter tout ce qui s'étoit passé , n'oubliant ni les plaintes , ni les caresses de la jeune Princesse qui l'avoient déterminée à s'y soustraire au plutôt , & partir dès le matin de son château.

Je connoissois très-bien la charmante Fleur-d'Epine ; je l'avois vue à Saragosse ; ses beaux yeux , les roses de son teint avoient excité vivement mes desirs ; mais comme il est sage de réprimer ceux qu'on croit être très-inutiles , j'avois fait d'assez heureux efforts pour les éteindre , lorsque le récit de ma sœur leur rendit leur première vivacité.

C'est la douce espérance qui forme les nœuds de l'amour ; c'est avec ses filets qu'il en trame la chaîne : ce fut elle qui me séduisit en animant en moi l'industrie , en m'inspirant même les moyens d'obtenir ce que je désirois ; j'espérai que cette ressemblance si frappante qui , souvent trompoit mes parens les plus proches , abuseroit aussi celle que je désirois : je résolus donc de tenter cette aventure , quelle qu'en pût être la suite ; mais je cachai soigneusement mon projet. Je me levai doucement la nuit suivante ; je savois où ma sœur avoit laissé ses armes , je les pris & je m'en couvris ; je descendis à l'écurie ; je montai le même cheval sur lequel elle étoit

arrivée, & je n'attendis pas le jour pour fortir de Montauban.

Je marchai toute la nuit, l'amour même me conduisoit près de la charmante Fleur-d'Epine, & j'arrivai dans son château vers la fin du jour. Tous ceux qui me reconnurent s'empresèrent à porter la nouvelle de mon arrivée à la Princesse, espérant qu'elle lui seroit assez agréable pour qu'ils en obtinssent quelque récompense: ils me prirent tous pour Bradamante, comme vous venez de vous y tromper vous-même, & d'autant plus qu'ils me virent couvert des mêmes armes & monté sur le même cheval qu'elle avoit monté la veille.

Fleur-d'Epine accourt au-devant de moi peu de momens après, elle me comble des plus douces caresses, & la joie la plus vive qu'on puisse exprimer brille dans ses yeux; elle me jette ses beaux bras autour du col; elle me serre avec tendresse, & sa bouche charmante s'unit à la mienne; vous devez penser, Seigneur, que l'Amour eut peu de peine à diriger sa flèche; elle entra toute entière dans mon cœur.

La jeune Princesse me prit par la main, me conduisit promptement dans sa chambre où elle ne put souffrir qu'une autre qu'elle m'aidât à me défarmer; elle voulut me délacer elle-même

mon casque & mes éperons d'or : elle fit apporter une de ses plus riches robes ; elle m'habilla comme une véritable demoiselle , & réunit mes cheveux dans un filet d'or ; j'observois un air si modeste , mon maintien étoit si décent , & j'eus même l'art d'adoucir si bien le son de ma voix , qu'il n'y eut personne qui ne me prît pour une jeune & noble fille de haut parage. Nous passâmes ensemble après dans un grand salon où toute la Cour étoit rassemblée : les Dames & les Chevaliers m'y rendirent les plus grands honneurs. J'eus souvent envie de rire , en me voyant lorgner en dessous bien tendrement par les plus galans de ces Chevaliers qui sûrement n'imaginoient pas que des voiles & de longues jupes cachoient alors le plus entreprenant & le plus amoureux de leurs semblables.

La nuit étoit assez avancée , lorsqu'après un excellent souper , les tables furent emportées , & Fleur-d'Epine , sans s'amuser à me faire des questions sur la cause d'un aussi prompt retour , les remit à la nuit qu'elle me pria de passer dans le même lit avec elle. Après que toutes les Dames & ses gens se fussent retirés , nous demeurâmes dans une chambre richement ornée , bien éclairée , & tous les deux dans le même lit , je crus devoir commencer une conversation dont je prévoyois & desirois la fin : Ne vous

étonnez point, charmante Princeſſe, lui diſ-je, de me voir ſi-tôt de retour, quoique peut-être vous ne puſſiez vous attendre que j'oſaſſe encore paroître à vos yeux. Mais avant de vous apprendre l'heureux événement qui me ramène auprès de vous, je dois vous rendre compte de la cauſe de mon départ; je vous avouerai donc que touchée de votre amour, déſeſpérée de ne pouvoir y répondre autrement que par les ſentimens les plus tendres, je réſéchiſ au parti que je devois prendre : mon cœur me preſſoit de paſſer ma vie à vous ſervir, ſans vous quitter d'un moment : mais la raiſon me fit voir que ma préſence ne faiſoit qu'entretenir votre illuſion, vos deſirs & vos peines. Je me crus donc forcée à m'arracher d'auprès de vous, & je partis en vous cachant & mes regrets & mes larmes.

A quelques lieues de ce château, le haſard m'ayant égaré dans un bois fort épais, j'entends aſſez près de moi les cris perçans d'une femme : j'accours au bruit; & ſur le bord d'un petit lac plein d'une eau pure comme du criſtal, je vois un vilain Faune qui vient d'y prendre en ſes filets une jeune fille toute nue d'une rare beauté, & qu'il eſt prêt à dévorer : je me jette en avant pour la défendre; j'attaque l'épée à la main ce vilain pêcheur, ou plutôt ce monſtre barbare.

Bientôt je l'abats mort à mes pieds : je débarrasse du filet cette jeune fille qui , sur le champ , saute & disparoît dans ce lac : elle revient l'instant d'après sur l'eau ; & me regardant d'un air plein de reconnoissance : Tu m'as sauvé la vie , me dit-elle ; mais tu ne m'auras pas secourue vainement , il est bien juste que je t'en récompense : demande-moi ce que tu voudras ; je suis une Nymphé , j'habite ces eaux pures & tranquilles ; je desiré & je peux t'accorder le don qui te fera le plus cher. Ma puissance s'étend sur les éléments & sur toute la nature : demande-moi les choses qui te paroîtront les plus impossibles à faire , & laisse à mon pouvoir surnaturel de les accomplir. Apprends que la Lune seroit forcée de descendre à mes premiers cris ; que je peux glacer le feu ; que l'air à ma voix deviendroît solide , s'endurciroit comme le diamant , & que je peux d'une seule parole arrêter le soleil & faire trembler la terre.

Je ne lui demandai point les trésors de Plutus , ni les Empires de ce globe ; je ne lui demandai pas même les palmes de la victoire : je ne m'occupai que de vous , que de votre amour ; & je la suppliai de m'accorder les moyens de le rendre heureux : je lui laissai même le choix de ceux qu'elle croiroit pouvoir employer.

A peine eus-je fini ces mots , que je la vis

plonger une seconde fois dans les eaux du lac ; elle ne me fit aucune autre réponse que de me lancer sur le visage quelques gouttes de ces eaux enchantées. A peine m'eurent-elles touché que je me trouvai subitement changée ; j'ai beau le voir , j'ai beau le sentir , à peine puis-je en croire mes sens ; à peine puis-je espérer encore , qu'il soit bien vrai que de femme que j'étois , je sois maintenant un homme , ou plutôt l'amant le plus enflammé pour vous.

Je crois bien , charmante Princesse , qu'il vous feroit impossible aussi de le croire , si ce n'est qu'en ce moment même vous pouvez vous assurer de la vérité de mon récit ; mais tout ce que le pouvoir de la Nymphe n'eut jamais pu changer en moi , c'est cet attachement si vif & si tendre , c'est cette soumission absolue à vos volontés que je vous ai consacrée pour le reste de ma vie. Ah ! qu'il est doux de se laisser persuader , convaincre même , par ce qu'on aime !

Fleur-d'Epine le fut l'instant d'après ; elle jouissoit déjà du bonheur d'avoir le plus tendre , le plus aimable & le plus véridique de tous les amans : cependant quelques nouveaux doutes s'élevoient en son âme. C'est ce que l'on voit arriver souvent à ceux qui se sont trop vivement occupé de leurs malheurs , & qui , croyant
n'avoir

n'avoir semé que sur le sable, ont désespéré d'un bonheur qu'ils ont cru devoir les fuir pour toujours; ils le tiennent ce bonheur, & leur âme, troublée par un souvenir douloureux, en doute encore.

Fleur-d'Epine me parut bien peinée: je le fus beaucoup moi-même de voir qu'elle avoit beau chercher à se rassurer; ce malheureux doute renaissoit toujours au point de l'empêcher d'oser s'endormir, craignant de perdre encore à son réveil ce bonheur dont elle avoit joui la veille dans ses songes: je crus devoir enfin imaginer quelques autres moyens de plus pour la rassurer, & lorsque je fus assez heureux pour en trouver un qui me réussit, je n'en cherchai point d'autres; mais je m'en servis bien souvent, car la tendre Fleur-d'Epine me disoit encore quelque fois; ah! si ma félicité n'est qu'un songe, Amour! Amour! fais qu'il puisse toujours durer!

Le bruit des tambours, le son des trompettes, n'annoncent ni les premiers traits que l'amour lance, ni les victoires qu'il remporte. Cet enfant n'aime que ce bruit si léger & si doux que forment les baisers des colombes; il m'avoit remis ses armes; elles me suffirent pour le faire triompher, & je n'eus besoin ni d'arcs ni de frondes pour arborer l'étendard de Paphos: l'ennemi que j'avois à combattre ne m'opposa

de résistance qu'autant qu'elle étoit nécessaire pour signaler ma victoire.

Si le lit de Fleur-d'Epine avoit été témoin la nuit précédente des plaintes & des regrets les plus amers, il le fut la nuit suivante des badinages pétulans & si tendres de tous les enfans de Cythère. La feuille d'acanthé ne serre pas plus étroitement le chapiteau d'une colonne ou d'un pilastre, que la fausse Bradamante le fut dans les bras de l'heureuse & tendre Fleur-d'Epine.

Le silence & le mystère cachèrent pendant quelques mois notre félicité; l'indiscrétion & la méchanceté de quelques âmes basses & perverses réussirent à nous faire éprouver le plus grand des malheurs: tout fut découvert au Roi. Vous, Seigneur, qui m'avez délivré de l'affreux bûcher prêt à terminer ma vie, vous connoissez le reste de cet événement dont je conserverai toute ma vie le plus cruel souvenir.

C'est ainsi que Richardet conta son aventure à Roger; & ce récit charma l'ennui de la route longue & périlleuse qu'ils faisoient pendant les ténèbres de la nuit: ils arrivèrent au bas d'une montagne qui s'élevoit d'un vallon bordé de roches & de précipices. Ils montèrent cette montagne par un sentier escarpé; & l'aube du jour leur fit voir sur son sommet une forte

citadelle & un château qu'ils reconnurent pour être celui d'Aigremont dont Aldigier de Clermont étoit Gouverneur.

Aldigier étoit frère naturel de Maugis & de Vivian; car il est sûr qu'il n'étoit pas fils légitime de Gérard, comme quelques-uns l'ont dit, & qu'Aldigier fut le fruit d'un amour clandestin du Comte Bauves; mais qu'importe? il étoit brave, prudent, aimable & généreux; son père & ses frères qui l'estimoient autant qu'ils l'aimoient, avoient remis à sa garde la forte citadelle d'Aigremont: ce brave Châtelain reçut son cousin avec tendresse, & Roger qui l'accompagnoit, avec courtoisie: cependant il fut facile aux deux arrivans de connoître qu'Aldigier étoit accablé de quelque profond chagrin; en effet, il venoit de recevoir une nouvelle qui lui perçoit le cœur.

Mon cher cousin, dit-il à Richardet, vous me trouvez dans la douleur & l'inquiétude la plus mortelle; je fais que ce scélérat de Bertolas de Bayonne vient de faire un traité secret avec Lanfouse, mère de Ferragus. Ce traître, ennemi juré de la Maison de Clermont, a tenté l'avare Sarrafine Lanfouse par l'offre d'une forte somme d'argent & de plusieurs mulets chargés de riches étoffes: cette vieille & méchante femme doit lui livrer Vivian & Maugis qui sont

ses prisonniers, & les remettre à sa discrétion.

Vous savez qu'elle retient mes deux frères dans une prison obscure depuis qu'ils ont été pris dans un combat par Ferragus ; le traître Mayençois les achète de Lanfouse qui doit les lui faire conduire demain sur les confins du territoire de Bayonne ; & c'est ainsi que ce lâche de Bertolas achète le plus illustre sang de France pour pouvoir le répandre impunément : j'en ai fait avertir votre frère Renaud ; mais il est trop éloigné pour les secourir, & ce qui me désespère, c'est de n'avoir pas des forces suffisantes pour marcher à leur délivrance, étant certain que mes frères doivent être conduits & reçus dans cet échange par de forts détachemens des deux partis.

Cette nouvelle fâcheuse affligea beaucoup Richardet ; elle fit le même effet sur Roger : Vivian & Maugis étoient les cousins de sa chère Bradamante ; il fut surpris de voir Aldigier & Richardet s'affliger sans prendre aucun parti, & son grand cœur ne lui permettant pas seulement de réfléchir : Soyez tranquilles, dit-il aux deux frères ; je me charge seul de cette entreprise, & dussai-je aller chercher vos frères au travers de mille épées, je vous promets de les remettre en liberté ; je ne vous demande aucuns soldats

pour me suivre : je n'ai pas besoin de leurs secours ; donnez-moi seulement un guide bien sûr qui me conduise où se doit faire cet indigne échange.

Richardet ne fut point surpris d'entendre parler ainsi Roger ; pour Aldigier , il eut l'air de n'écouter les offres de Roger que comme une fanfaronnade : Richardet qui s'en apperçut , tira promptement son couffin à part ; il lui raconta les prodiges de valeur qu'il avoit vu faire à ce héros pour sa délivrance. Aldigier alors fut honteux de son premier mouvement , & rendit à Roger les honneurs si bien dûs à sa haute valeur : ils firent un très-bon souper , & conclurent ensemble de partir le lendemain à la pointe du jour , sans penser à rassembler de plus grandes forces : chacun d'eux alla goûter les douceurs du sommeil , Roger seul , agité par des réflexions aussi fâcheuses qu'embarrassantes , ne put fermer l'œil de la nuit.

L'avis qu'il avoit reçu du courier ce même jour , & le péril présent d'Agramant , lui tenoient au cœur : Roger voit que ce peut être un grand déshonneur pour lui que de ne pas voler à son secours. On pourra croire, se disoit-il , que c'est par un manque de courage ou de fidélité que je ne vais pas joindre Agramant ; & ce seroit prendre bien mal mon tems pour

m'aller faire baptiser, lorsqu'un assaut prochain peut écraser sans ressource son armée. Dans toute autre situation, du moins, on pourroit croire que la foi seule me presse & me détermine à recevoir le Baptême; mais, dans ce moment, on m'accusera d'avoir lâchement abandonné cet Empereur en me servant d'un mauvais prétexte: cette idée tourmenta Roger pendant toute la nuit; il s'en joignit une seconde également fâcheuse; il craignit que Bradamante ne l'accusât d'une légèreté de cœur en le voyant partir sans sa permission pour se rendre auprès d'Agramant. Il avoit vainement espéré de la trouver dans le château de Fleur-d'Epine où tous les deux devoient se rendre ensemble pour secourir Richardet.

Roger se souvint aussi que sa chère Bradamante avoit promis de se trouver à Valombreuse: Que pensera-t-elle de moi, se disoit-il, (le cœur agité par la plus cruelle inquiétude,) lorsqu'elle ne m'y trouvera pas malgré ma promesse? Du moins devrois-je écrire ou faire partir un courier pour la tranquilliser.

Il prit enfin le parti d'écrire à Bradamante, espérant de trouver quelqu'un assez intelligent & fidèle pour porter sa lettre à la guerrière; il saute de son lit, & se fait apporter par les gens de la maison tout ce dont il avoit besoin

pour écrire; il débuta sans doute par lui parler de son amour : c'est toujours ce qu'un amant bien tendre est le plus pressé de dire à celle qu'il aime; il lui fait part ensuite des ordres pressans qu'il a reçus de l'Empereur qu'il s'est engagé de servir pendant cette campagne, & du danger présent qui le menace; il ajoute qu'il y va de tout son honneur à ne lui pas refuser son secours : Non, lui disoit-il dans cette lettre, non, illustre & chère Bradamante, celui qui prétend au bonheur de recevoir la main de la vertu même, ne doit être souillé d'aucune tache : si j'ai jamais désiré d'acquérir & de conserver une renommée brillante & sans aucun reproche; si je suis animé par l'ardeur de l'augmenter sans cesse, c'est pour vous en faire hommage, c'est pour que l'univers puisse dire que votre époux est digne d'un sort si doux & si glorieux; c'est pour lui prouver que le même honneur, que les mêmes sentimens nous unissent autant que les liens sacrés de l'hymen & de l'amour.

Roger lui répétoit ensuite ce que sa bouche avoit déjà juré mille fois : Le tems approche, écrivoit-il, que ma parole sera dégagée; rien ne peut alors m'empêcher de courir aux Fonts baptismaux, & d'en partir pour voler aux genoux d'Aimon & de Béatrix. Renaud parlera

pour m'obtenir votre main : permettez-moi donc , ô chère & souveraine maîtresse de ma vie , permettez-moi d'aller délivrer le camp assiégé d'Agramant , d'aller imposer silence à la calomnie ; elle n'osera plus dire , que je serois cet Empereur quand sa puissance faisoit trembler la France , mais que j'ai suivi les étendards de Charles dès que je l'ai vu victorieux : quinze ou vingt jours au plus doivent me suffire pour dégager l'armée des Sarrasins ; je saurai bien alors trouver quelques raisons plausibles pour obtenir mon congé ; c'est ainsi que je peux conserver un honneur sans tache ; c'est ainsi que , digne de vous , je reviendrai vous consacrer tout le reste de ma vie.

Après s'être expliqué de manière à toucher & persuader sa chère Bradamante , Roger remplit le reste de sa lettre de mille autres choses qui ne paroissent que des riens aux indifférens , mais qui sont le charme des âmes sensibles. Ah ! peut-on laisser un reste de papier inutile quand on écrit à ce qu'on aime ? A la fin il cacheta soigneusement sa lettre & la mit dans son sein , espérant que le jour suivant il trouveroit un messager assez sûr pour la remettre secrètement.

Dès qu'il eut fermé sa lettre , un doux sommeil vint aussi fermer ses paupières ; il sembla que les

eaux du Léthé se répandoient sur son corps fatigué pour lui redonner toute la vigueur. Roger dormit jusqu'à ce tems agréable & frais où l'on voit le fond de l'Orient coloré par un arc rouge qui blanchit de momens en momens, qui semble remplir l'air d'une douce rosée, & qui rend aux fleurs la fraîcheur & leur brillant coloris ; déjà les oiseaux secouant leurs ailes humides sur les rameaux, saluoient le jour naissant par leurs chants agréables & variés.

Aldigier qui vouloit servir de guide pour marcher contre Bertolas, fut le premier à se lever & se couvrit de ses armes. Roger & Richardet furent prêts presque dans le même moment. Roger partit avec les deux cousins qui, malgré ses offres & ses prières, se firent un devoir & un honneur même de l'accompagner dans cette entreprise. Tous les trois arrivèrent dans une plaine où se devoit faire l'échange : cette campagne, brûlée par les rayons du soleil, étoit aride & stérile ; on n'y voyoit ni des arbrisseaux agréables ni des arbres élevés ; une bruyère sèche & quelques brins de fougère étoient la seule verdure qui couvrît le sable.

Les trois Chevaliers s'arrêtèrent dans un point où deux chemins opposés venoient aboutir ; ce fut en ce lieu qu'ils furent joints par un Chevalier de la plus grande apparence, dont les

riches armes dorées brilloient par plusieurs attaches de pierreries : on voyoit sur son bouclier, en champ de sinople, cet unique & bel oiseau qui vit un siècle, & ne se reproduit que de sa cendre. Mais, Seigneur, trouvez bon que je m'arrête ; je me vois trop près de la fin de ce chant pour ne vous pas demander quelques momens de repos.

Fin du vingt-cinquième Chant



C H A N T X X V I.

Vous dont les mœurs vertueuses respirent encore celles des âges antiques, femmes honnêtes que les richesses ne peuvent séduire, vous êtes rares aujourd'hui ! Le vil amour des présents semble avoir pris un empire absolu sur les cœurs ; que celles du moins qui se distinguent encore par leur noblesse d'âme & par leurs sentimens épurés jouissent des respects & de l'amour de leur siècle, & que la mémoire de leur gloire puisse passer à la postérité !

Bradamante méritera des louanges éternelles pour n'avoir livré son cœur qu'à l'amour le plus vertueux ; la haute valeur de Roger, ses sentimens héroïques rendirent seule la fille d'Aimon sensible ; eh ! quel autre Chevalier , en effet , pouvoit en être plus digne que ce Roger si tendre , si fidèle , & dont les actions qu'il fit pour elle paroîtront si merveilleuses jusques dans les âges les plus éloignés.

Je vous ai déjà dit que Roger , suivi des deux frères , s'étoit aussi porté sur le chemin où Vivian & Maugis devoient être livrés à Bertolas , s'ils n'étoient secourus ; je vous ai parlé de

même de ce guerrier dont l'air étoit imposant, majestueux, & qui portoit pour armes cet oiseau toujours unique sur la terre : lorsque ce Chevalier s'approcha des trois autres, il eut d'abord quelque envie d'éprouver si leur force & leur courage répondoient à leur mine altière ; il leur proposa donc de jouter avec eux, & même d'en venir au combat à l'épée, jusqu'à ce que la victoire en eût décidé. Nous ne balancerions pas, lui répondit Aldigier, à nous rendre à de pareilles offres, si l'entreprise la plus importante dont vous pourrez être témoin dans un moment ne nous arrêtoit. A peine aurions-nous le tems de terminer une joute avant que vous voyiez arriver plus de six cents hommes armés que nous attendons pour les attaquer & délivrer deux de nos proches que ces lâches mènent prisonniers & qu'ils vont livrer à la mort. Il acheva de lui raconter tout ce qui pouvoit l'instruire à ce sujet, & les fortes raisons qui les avoient portés tous les trois à cette entreprise : Cette excuse est si juste, répondit le généreux Chevalier, que je n'ai garde de ne la pas recevoir, & vous me paroissez être tous trois bien courageux & bien dignes de louanges : j'avois désiré d'abord rompre quelques lances avec vous, mais je vois que l'occasion est beaucoup plus sérieuse ; je ne vous demande

donc plus que de joindre à vos armes le casque & le bouclier que je porte, & j'espère vous prouver que je ne suis pas indigne d'une si noble compagnie.

Je me doute bien que quelqu'un de ceux qui m'écoutent a grande envie de savoir le nom de celui qui se joint à Roger, & qui veut devenir son compagnon d'armes au moment d'une aussi périlleuse entreprise; je sens que c'est une dette, & je m'en acquitte en lui disant que c'est la belle & courageuse Marphise, cette même guerrière qui donna la mauvaise commission au pauvre Zerbin d'accompagner cette maudite Gabrine, si prompte à faire le mal, & de la défendre envers & contre tous. Les deux Chevaliers du nom de Clermont, ainsi que Roger, acceptèrent une pareille offre avec bien de la reconnoissance; ils ne se doutoient pas que c'étoit une jeune & belle fille qu'ils prenoient en ce moment pour un Chevalier.

Peu de tems après, Aldigier apperçut & fit observer à ses compagnons une grosse troupe qui s'avançoit en remplissant l'air de poussière. Lorsque cette troupe fut plus près d'eux, les armes & les habits leur firent connoître que c'étoit des Sarrafins, & bientôt ils apperçurent deux prisonniers au milieu d'eux, liés sur de petits rouffins, qu'ils conduisoient aux Mayen-

çois pour en faire échange avec l'or qui leur étoit promis. Marphise dit aussi-tôt à ses compagnons : Qu'attendons-nous pour commencer la fête? — Tous les invités , lui dit en riant le bon Roger , ne sont pas encore arrivés ; il en manque vraiment une grande partie : il se prépare ici sans doute un grand bal , & nous ferons de notre mieux pour qu'il soit solennel. Pendant qu'il achevoit ces mots , les traîtres de Mayençois arrivoient de leur côté comme des gens empressés à commencer la danse.

Les Mayençois conduisoient avec eux un grand nombre de mulets chargés d'or , de riches habillemens & de beaux harnois ; du côté des Sarrafins , s'avançoient tristement les deux frères entourés de lances , d'épées & de dards : ils se voyoient liés & sans défense , & déjà Vivian & Maugis entendoient le perfide Bertolas , leur ennemi mortel , parler & traiter avec le chef de la troupe Maure.

A cet aspect , le fils de Bauves , ni celui d'Aimon ne purent contenir leur fureur , & courant tous deux la lance en arrêt contre Bertolas , ils le percèrent & l'étendirent mort sur la poussière , sa tête & sa poitrine étant traversées par le fer de leurs lances. Puissè cette punition d'un traître tomber sur tous ceux qui lui ressembtent !

Marphise & Roger commencèrent à s'ébranler ;

cette mort leur servit de signal mieux que le son d'une trompette : chacun d'eux perça , renversa trois ou quatre Sarrafins , & le même nombre de Mayençois ; ils les envoyèrent de compagnie aux sombres bords.

Les deux partis se voyant également attaqués tombèrent dans une erreur qui contribua beaucoup à les détruire ; ils crurent être trahis l'un par l'autre , & tous les deux se chargèrent avec fureur : Roger tombe tour-à-tour sur l'un des deux , & chaque fois il taille en pièces dix & même vingt de ces misérables : Marphise en fait autant de son côté ; les casques & les cuirasses des Mayençois & des Sarrafins ne résistoient pas plus à leurs épées que le bois sec d'une forêt ne résiste au feu. Vous avez vu peut-être , ou seulement on aura pu vous dire que quelquefois des essaims d'abeilles s'élèvent en bourdonnant les unes contre les autres , & se battent en l'air , si quelque hirondelle affamée vient tomber sur elles d'un vol rapide , elle les renverse , les dissipe , & dévore les plus paresseuses ; il en étoit de même de ces deux troupes , lorsque Marphise & Roger les attaquoient.

Le fils de Bauves & le frère de Renaud montraient de leur côté la même valeur ; mais ils donnoient peu sur les Sarrafins , & ne s'attachoient qu'à détruire les Mayençois : la haine

invétérée que tous ceux de la maison de Clermont portoient à cette race perfide, augmentoit en ce moment la force & la fureur du jeune Richardet & de son cousin. Celui-ci, plein d'un juste ressentiment, tailloit en pièces les soldats de Bertolas; mais comment deux compagnons de Marphise & de Roger n'auroient-ils pas montré la valeur de deux nouveaux Hectors en combattant avec la fleur des guerriers?

Marphise, tout en frappant, admiroit le courage & les exploits de ses compagnons; ceux de Roger sur-tout excitoient sa surprise: Mars descendu du cinquième ciel, se disoit-elle, ne pourroit porter des coups plus terribles; elle ne voyoit jamais tomber Balisarde en vain, & ne pouvoit comprendre que les armes les plus fortes n'opposassent pas plus de résistance à son taillant que du carton ou même de la cire; elle voyoit en effet Roger fendre quelquefois en deux un homme armé jusqu'à la selle; elle le vit même tuer l'homme & le cheval du même coup, & leurs corps tomber en deux parties égales de chaque côté; d'autres fois, elle le voyoit couper en deux l'homme armé qu'il frappoit au-dessus des hanches; une fois même, il en faucha cinq pareillement d'un seul revers: j'en dirois encore plus sans doute, si je ne craignois qu'on me soupçonnât d'exagérer, & j'aime mieux
rester

rester au-dessous de la vérité, pour m'en tenir à ne rien dire qui ne soit vraisemblable. Le bon Turpin, que l'on connoît pour ne dire jamais que la vérité, quoiqu'il s'embarrasse peu qu'on croie ou qu'on doute de ses récits, raconte en cette occasion des actions si merveilleuses de Roger, que je ne veux vous raconter que des faits ordinaires, & que je n'ose m'exposer à passer pour un menteur en vous les répétant. Les deux cousins, quoique bien braves, ne paroissent aussi qu'être de glace vis-à-vis de Marphise qu'on auroit prise pour une torche embrasée. Roger ne pouvoit la regarder sans admiration, & la suivoit des yeux au milieu du carnage; & si la guerrière avoit cru pouvoir le comparer au Dieu Mars, il se seroit senti forcé de la comparer à Bellone, s'il eût pu croire qu'une fille surpassoit à ses yeux tout ce qu'on pourroit attendre des Chevaliers du plus haut renom. L'émulation que tous les deux s'inspiroient mutuellement fut bien fatale à ces deux misérables troupes dont l'horrible massacre servit à prouver à quel point les bras de ces fiers émules étoient redoutables.

La valeur des quatre Chevaliers eût bien suffi pour mettre les deux gros détachemens également en déroute. Les soldats jettoient leurs armes pour s'enfuir plus légèrement : bienheu-

reux ceux dont les chevaux étoient vigoureux & légers à la course; ils ne s'amuserent pas à les faire marcher l'amble ou le trot , & les malheureux fantassins maudirent bien leur état qui les forçoit à ne pouvoir se servir que de leurs pieds pour mettre leur vie en sureté.

Le champ de bataille & les mulets chargés restèrent également au pouvoir des vainqueurs; les Sarraïns fuyoient d'un côté, les Mayençois de l'autre : les deux prisonniers & les riches présens portés pour l'échange furent abandonnés ; les vainqueurs , pleins de joie, coururent délier Vivian & Maugis ; ils ne furent pas moins diligens après à s'emparer des ballots, & déposer toutes les charges des mulets à terre : ils trouvèrent beaucoup d'or façonné, de riches vêtemens de femmes brodés ; une tapisserie de Flandre tissue d'or & de soie, digne de l'appartement d'un puissant Roi ; beaucoup de bijoux, & grande quantité de flacons pleins d'un vin exquis ; de bonnes cantines pleines de vivres, & sans doute d'excellens jambons de Mayence.

Les quatre guerriers ayant ôté leurs casques pour se rafraîchir, on peut juger quelle dut être leur surprise, lorsqu'ils virent les beaux & longs cheveux de Marphise tomber & flotter sur ses épaules, lorsqu'ils admirèrent en elle une beauté céleste, l'air doux & riant, & les fleurs de la

jeunesse ; ils lui rendirent les plus grands respects ; ils la supplièrent de ne leur point cacher un nom qu'elle rendoit si glorieux ; & Marphise , toujours polie & prévenante pour ceux qui méritoient son amitié , le leur accorda dans le même moment. Ils ne pouvoient se lasser de la regarder après l'avoir vu combattre. Pour Marphise , elle ne regardoit que Roger ; elle ne pouvoit se résoudre à parler qu'à lui ; elle le mettoit dans son esprit bien au-dessus de tous ses compagnons.

Les Domestiques vinrent dans ce moment les avertir qu'ils venoient de leur préparer un assez bon repas au bord d'une fontaine qu'une montagne mettoit à couvert des rayons du soleil.

Cette fontaine étoit l'une des quatre que Merlin avoit construites en France ; elle étoit entourée d'une balustrade de marbre plus blanc que le lait , sur lequel le grand Enchanteur Merlin avoit sculpté lui-même plusieurs figures d'un travail exquis. On auroit cru qu'elles respiroient ; l'illusion eût été jusqu'à les croire vivantes , si la voix ne leur eût manqué.

On y remarquoit sur-tout une grande bête , qui paroissoit sortir d'une forêt ; elle étoit d'un aspect horrible , & son regard étoit perçant & cruel : ses oreilles étoient celles d'un ours ; mais sa tête , & sa gueule béante armée de dents

aigues , étoient d'un loup avide de carnage : elle avoit les griffes d'un lion ; tout le reste du corps paroïssoit être celui d'un renard. Cette bête hideuse sembloit vouloir parcourir la France, l'Italie , l'Espagne , l'Angleterre , l'Europe , l'Asie & toute la terre. Elle portoit par-tout la mort avec elle ; les têtes les plus élevées & celles du vulgaire tomboient également sous ses coups : il paroïssoit même qu'elle s'attachoit à les porter sur les Rois, les Princes, les grands Seigneurs & les Gouverneurs de Province ; elle faisoit encore de plus grands ravages dans la capitale du monde : non-seulement les Papes & les Cardinaux tomboient à ses pieds ; mais elle avoit fouillé la pureté de la foi de Pierre, & porté le scandale jusques sur sa chaire. Devant cette bête redoutable on voyoit tomber les murs & les remparts , aucune cité ne pouvoit résister contre elle ; les châteaux , les fortes tours s'ouvroient ou s'écrouloient à son aspect : le peuple imbécille lui rendoit les honneurs divins , & la bête impie se vantoit de tenir les clefs des cieux & du noir abyssme en sa puissance.

Ce monstre étoit poursuivi par un Chevalier dont le front étoit ceint du laurier impérial ; il marchoit avec trois jeunes hommes dont les habits étoient brodés de fleurs-de-lys d'or : un fier lion , couvert des mêmes lys , paroïssoit

s'avancer avec eux contre cette bête cruelle. Leurs noms étoient écrits sur leurs têtes ou sur les bords de leurs vêtemens.

Le Cavalier étoit connu sous le nom de Maximilien d'Autriche; l'un d'eux qui portoit celui de François Premier, Roi de France, avoit plongé son épée jusqu'à la garde dans le corps de cette bête; l'Empereur Charles-Quint avoit traversé sa gorge de sa lance; & Henri VIII, Roi d'Angleterre, venoit de lui percer la poitrine d'un coup de flèche.

Un fort lion, marqué sur le dos par le chiffre X, tenoit le monstre par les oreilles avec ses fortes dents. Il l'avoit déjà si harrassé, qu'il avoit donné le tems aux quatre Chevaliers de le joindre, & de lui porter des coups mortels. La terre paroissoit alors reprendre de la tranquillité; les anciennes erreurs paroissoient être confondues & détruites, & quelques grands personnages accouroient, mais en petit nombre vers la place où le monstre venoit de perdre la vie.

Marphise & ses compagnons avoient grande envie de connoître quels étoient ceux qui triomphoient de cette bête cruelle; & quoique les noms fussent gravés sur le marbre, ils n'en pouvoient avoir aucune idée positive; ils se dirent l'un à l'autre que si l'un d'eux étoit au fait de

cette histoire, ils le prioient de la communiquer aux autres. Vivian se retourna vers son frère Maugis qui n'avoit point encore parlé : C'est à toi, lui dit-il ; toi dont le savoir est si profond, à nous bien mettre au fait de ceux qui paroissent porter ces grands coups. — Sachez tous, répondit Maugis, qu'aucun Ecrivain ne peut encore rendre compte de cette histoire ; ceux dont vous voyez les noms n'honoreront leur siècle futur, que lorsque six autres siècles seront écoulés. Merlin, ce sage Enchanteur de la Grande Bretagne, fit élever cette fontaine dès le tems du grand Artus ; & ne cifela sur le marbre que des événemens très-éloignés, que son grand art lui faisoit découvrir dans la révolution des siècles.

Cette bête affreuse & redoutable sortit du noir abyssine au moment même où la société générale des hommes commença de connoître des propriétés séparées & d'inventer des bornes pour les champs, avec des poids & des mesures pour distinguer la différente valeur des choses nécessaires qui cessoient d'être communes : ce fut aussi dans ce même tems que les pactes & les engagemens réciproques furent consignés par des écrits : ces nouveautés dangereuses ne furent pas d'abord introduites dans tous les pays ; mais elles sont établies, nous troublent aujourd'hui,

& le vulgaire en ressent les plus dangereux effets. Ce monstre s'est déjà beaucoup accru ; mais depuis le siècle du grand Charles , jusqu'à celui de ces héros désignés , il deviendra infiniment plus fort & bien plus terrible encore : le fameux Serpent Pithon , que les Anciens nous ont peint si monstrueux & si redoutable , n'a jamais fait tant de maux à la terre que celui qui vous fait horreur.

Cette sculpture cependant donne à peine l'idée de l'excès des maux & des ravages que le monstre répandra sur la terre. La voix publique s'élèvera contre lui : c'est alors que ceux dont vous avez vu les noms viendront au secours de l'humanité , resplendissans de lumière. Le plus redoutable de ses vengeurs , celui qui portera les coups les plus mortels au monstre destructeur , c'est ce François premier qui régnera sur la France ; il surpassera ses emules par sa puissance & sa haute valeur , dont la splendeur éclatante obscurcira celle de ses contemporains. Dès la première année de son règne , & sa couronne à peine assurée sur son front , il forcera le passage des Alpes , & foulera sous ses pieds ceux qui se feront présentés pour le défendre.

Bientôt ce jeune héros vengera ses gens de guerre de l'attentat d'une Nation courageuse & féroce qui sortira de ses pâturages & de ses

montagnes pour descendre dans les riches plaines de la Lombardie. Entouré de ses braves guerriers , François écrasera ces farouches Helvétiens , & réprimera leur première fureur. Il saura même , à la honte de la Rome moderne , de l'Espagne & des Florentins , s'emparer de cette cité superbe & de ce fort château qui jusqu'alors avoient passé pour être inexpugnables. C'est armé de la même épée qui répand le sang venimeux du monstre , que son bras ne trouvera rien qui puisse lui résister : les drapeaux ennemis tomberont devant les siens ; il n'est aucune ville qui ne voie combler ses vastes fossés , écrouler ses plus forts remparts devant ses armées victorieuses. A l'âme si grande & si courageuse de César , ce Prince joindra la prudence de ce Carthaginois vainqueur à Cannes & sur les bords du Trasimène : il aura de même cette heureuse fortune d'Alexandre , si nécessaire dans l'exécution des grands projets ; & nul Souverain de son tems n'égallera sa noblesse & sa libéralité.

C'est ainsi que parla Maugis , & ce qu'il venoit de leur apprendre anima la curiosité de ses compagnons à lui demander aussi le nom de ceux qui contribueroient à la destruction du même monstre. Le premier qu'il leur cita fut un Bernard qui tiroit son nom de la ville de Bibiéna qui l'avoit vu naître , & qui rendit le nom de cette

cité aussi glorieux que ceux de Sienne & de Florence. Un Sigismond de Gonzague , un Jean Salviati , Louis d'Arragon portent des coups assurés dans les flancs de la bête cruelle.

Deux autres Gonzagues, François & Frédéric son fils , marchent sur leurs traces ; les généreux Ducs de Ferrare & d'Urbin , leurs proches parens , volent pour précipiter leurs coups ; & l'un d'eux est suivi par son fils. Guido, Balde, Ottobon & Sinabalde Fiesque s'unissent dans leur attaque. Louis de Gasolo se sert d'un arc qu'il reçut des mains d'Apollon, le même jour que Mars lui ceignoit son épée , pour percer le monstre de ses flèches. Deux Hercules , deux Hyppolites de cet illustre sang d'Est, un autre Hercule , un autre Hyppolite de celui de Gonzague ; un quatrième Hyppolite, fils de Julien de Médicis , poursuivent le monstre pour lui porter les mêmes coups. François Sforce & ce Héros que l'Empire de Neptune vit triompher tant de fois , André Doria , sont prêts à le joindre.

A ces deux boucliers où l'on voit l'impie Typhée écrasé sous un gros rocher, sur lequel il replie sa queue de serpent , on reconnoît ces deux fiers Chevaliers de l'illustre & généreux sang d'Avalos : le monstre n'a point de plus

cruels ennemis que ce François de Pescaire, & cet Alphonse du Gualt.

Je ne dois point oublier de célébrer la gloire des Espagnols, & peu de Héros sont comparable à ce brave Gonsalve de Cordoue ; le dernier des Guerriers que Maugis cita comme un des destructeurs du monstre , ce fut Guillaume de Montferrat. Mais les coups de tant de Guerriers qui rougirent la terre de son sang ne purent ni réparer ni ne pouvoient se comparer même aux ravages affreux que cette bête hideuse avoit déjà faits.

C'est ainsi qu'entre des buissons feuillus arrosés par une fontaine, & couchés mollement sur de riches tapis, Marphise & ses compagnons s'entretenoient agréablement ensemble en laissant passer le tems le plus chaud du jour. Maugis & Vivian qui venoient de reprendre leurs armes, veilloient au repos de leurs libérateurs, qui la plupart s'étoient désarmés , lorsqu'Hypalque arriva près d'eux. Vous savez que c'étoit cette même Hypalque à qui le superbe Rodomont avoit enlevé Frontin : ne pouvant émouvoir le Sarrafin ni par ses prières ni par ses menaces, elle étoit revenue sur ses pas, espérant, d'après ce qu'elle avoit entendu dire, joindre Roger & Richardet dans Aspremont ; elle en sçavoit le

chemin, & bientôt elle les joignit près de la fontaine.

Hypalque, comme un messager spirituel qui sçait unir la finesse à la prudence en exécutant les ordres qu'il a reçus, crut ne devoir point adresser la parole à Roger; mais ce fut en sa présence qu'elle se plaignit bien haut à Richardet. Bradamante, lui dit-elle, m'avoit remis en main la bride de ce superbe Frontin que vous connoissez pour être si bon & si cher à votre sœur. J'avois déjà marché plus de trente milles pour arriver à Marseille, où j'avois ordre de l'attendre dans peu de jours, & je me croyois bien à couvert de toute insulte, ne pouvant craindre qu'on osât m'enlever un cheval que je dirois appartenir à la sœur de Renaud, lorsqu'un Sarrafin féroce, sans avoir égard à ce nom qu'il eût dû craindre, a saisi la bride de Frontin.

Je l'ai suivi hier pendant tout le jour & la plus grande partie de celui-ci, m'efforçant de le toucher par mes prières; voyant à la fin qu'elles étoient inutiles, j'ai fait mille imprécations, mille menaces plus inutiles encore, & je l'ai quitté pour vous porter mes plaintes; mais j'espère en être bientôt vengée, car je l'ai quitté près d'ici, le laissant aux mains avec un brave & vigoureux Chevalier qui pourra bien le punir.

Roger eut à peine entendu ces mots qu'il se leva brusquement, & courut à Richardet auquel il demanda, pour tout prix de ce qu'il avoit fait pour lui, de lui remettre la punition de ce brutal qui venoit d'enlever le cheval que menoit Hypalque ; quoiqu'il en coûtât beaucoup à Richardet de remettre à Roger le soin de venger un affront fait à sa sœur, il ne put refuser un Héros qui venoit de lui sauver la vie.

Hypalque servit de guide à Roger pour trouver ce Sarrafin, & ne tarda pas à lui découvrir la vérité des faits & de la commission dont Bradamante l'avoit chargée : elle le conduisit en diligence vers cette place où deux routes se croisoient, & qui servoit de champ de bataille aux deux Sarrafrins lorsqu'elle les avoit quittés. Pleine d'impatience de reprendre Frontin, & d'être vengée de Rodomont, elle prit le chemin le plus court, quoiqu'il fût assez rude ; mais lorsqu'elle arriva sur la place où Rodomont & Mandricard s'étoient battus, ils avoient déjà suspendu leur querelle ; & vous sçavez que par l'entremise de Doralice, le Roi de Tartarie & celui d'Alger étoient convenus de remettre la fin de leur combat après qu'ils auroient secouru l'Empereur Agramant dont le camp étoit assiégé : ils reprenoient donc ensemble le chemin de leur armée, lorsque l'événement suivant les arrêta.

Leur route étant de passer près de la fontaine de Merlin , ils arrivèrent peu de tems après dans la prairie où Marphise & ses compagnons se repositoient à l'ombre. Cette belle & charmante fille étoit alors vêtue d'un de ces superbes habits de femme que Bertolas avoit destinés pour Lanfouse : ils lui séioient si bien ; ses charmes en ce moment faisoient tellement oublier sa haute valeur , que tous les autres Chevaliers l'avoient suppliée de les laisser jouir du plaisir de les admirer.

Dès que Mandricard eut vu Marphise , il eut le desir de la conquérir par les armes , & le peu de tenue de ses sentimens lui faisant croire qu'un homme amoureux d'une jolie personne peut facilement l'échanger contre une autre également agréable , il espéra terminer toute querelle avec Rodomont , en lui faisant oublier l'enlèvement de Doralice par l'offre qu'il alloit lui faire de cette jeune personne.

Mandricard qui desiroit conserver sa maîtresse , ne doutoit point que cette jolie demoiselle ne dût plaire subitement à tout homme galant & de goût , comme il l'avoit éprouvé lui-même au premier instant qu'il avoit vu Doralice. Le Tartare défia sur le champ au combat tous les Chevaliers qu'il vit rassemblés auprès d'elle.

Maugis & Vivian étant les seuls qui fussent

armés, se levèrent tous les deux, croyant que le compagnon de Mandricard les provoquoit pareillement; mais ce n'étoit point le dessein du Roi d'Alger, & cet Africain ne se présentant point, Vivian fut le seul qui mit sa lance en arrêt contre le Tartare : Vivian s'élance avec courage, & Mandricard avec sa furie ordinaire. Tous les deux se frappent dans la visière, mais avec un succès bien différent : Mandricard passe légèrement sans être ébranlé ; sa lance brise l'écu de Vivian, qui tombe renversé sur la poussière : Maugis accourt, croyant qu'il vengera son frère, mais l'instant d'après, il est forcé de lui tenir compagnie sur l'herbe. Aldigier s'étant un peu plutôt couvert de ses armes que son cousin Richardet, court contre le Sarrafin qui s'étoit armé d'une forte lance ; elle vole en éclats entre ses mains, en frappant le casque de Mandricard : le Sarrafin méprise la foiblesse d'une pareille atteinte ; sa lance traverse l'écu d'Aldigier, lui perce l'épaule, & le jette par dessus la croupe de son cheval sur l'herbe fleurie qu'il rougit bientôt de son sang : Richardet se présente aussitôt ; il avoit choisi la plus forte lance ; ses yeux brilloient d'une audace guerrière ; tout annonçoit en lui qu'il étoit digne d'être sorti du sang des plus illustres Paladins François : il en eût donné peut-être une preuve éclatante contre le

fier Tartare, mais son cheval ayant malheureusement glissé sur l'herbe verte, il tomba lourdement sur la prairie, entraînant son maître dans sa chute.

Aucun autre Chevalier ne se présentant plus pour joûter, le Roi de Tartarie crut avoir fait la conquête de Marphise; il s'approcha d'elle & lui dit: Damoiselle, vous êtes à moi; personne ne se présente plus pour vous défendre, & vous savez que, selon les droits de la guerre, vous ne pouvez contester que vous ne m'apparteniez. Marphise jettant sur lui des regards fiers & dédaigneux: Je conviens, dit-elle, que tes droits seroient légitimes si j'eusse eu pour seigneur & pour maître un de ceux que tu viens de renverser; mais apprends que je n'ai jamais dépendu de personne, que je suis ma maîtresse, que je sçai me défendre, & qu'il faut me vaincre moi-même pour oser se croire être mon maître. Plusieurs Chevaliers, qui te valoient bien, sont déjà tombés sous mes coups: qu'on me donne mes armes, s'écria-t-elle d'un ton de colère! Ses écuyers obéissant, elle jette aussi-tôt ses vêtemens de femme; un seul mouchoir dérobe aux regards curieux une partie de ses charmes; sa belle taille se découvrant alors, on croit voir celle du Dieu Mars joint à la beauté de la Déesse qu'il aime.

Dès que Marphise est armée , elle ceint sa forte épée; elle s'élance sur son cheval qu'elle se plaît à faire bondir sous elle ; elle se porte au bout de la carrière qu'elle mesure des yeux ; elle met une très-grosse lance en arrêt , & défie le fier Tartare : ce fut ainsi que dans les champs troyens on vit la brave Pantafilée combattre l'invincible fils de Thétis.

Les deux lances volèrent en éclats jusqu'aux nues , sans qu'aucune des deux superbes têtes en fût seulement agitée. Marphise , dans l'ardeur d'éprouver si son épée n'auroit pas plus de pouvoir sur son ennemi , revint promptement sur lui : Mandricard blasphéma contre le ciel & les élémens en voyant qu'une simple fille étoit inébranlable à son atteinte; Marphise , de son côté, s'irrita de ce que son premier coup d'épée n'avoit pas brisé son bouclier : l'un & l'autre précipitent leurs coups terribles ; mais leurs armes de la même trempe y résistent également : nul avantage ne paroît mettre quelque différence entre ces fiers ennemis : leur combat eût pu durer de même pendant tout le reste du jour , si Rodomont impatienté ne l'eût interrompu : Pourquoi , dit-il à Mandricard , puisque tu me parois en train de vouloir toujours te battre , ne pas continuer plutôt le combat que nous avons commencé ? Tu fais que nous ne l'avons interrompu

interrompu que pour aller porter un prompt secours à notre armée , & que nous avions juré de ne livrer aucune espèce de combat auparavant. Et vous même , belle & courageuse guerrière , dit-il respectueusement à Marphise , daignez écouter le récit de ce courier , & connoissez tout le besoin qu'Agramant auroit de votre puissant secours. Il poursuit en la suppliant , non-seulement de cesser son combat contre le Roi de Tartarie , mais même de prêter son bras invincible au fils de Trojan : Votre haute renommée , lui dit-il , ne peut en devenir que plus brillante encore , lorsqu'on saura que vous avez sacrifié le ressentiment de cette légère querelle pour accomplir une aussi belle & glorieuse entreprise. Marphise qui , comme nous l'avons dit , étoit partie du fond de l'Orient pour éprouver la valeur des Paladins François , se rendit sans peine à la prière de Rodomont , & prit le parti de marcher avec lui pour secourir Agramant & son armée.

Roger en arrivant avec Hypalque à cette croisée où deux combats s'étoient donnés en peu de tems , n'y trouva plus Rodomont , & en conclut facilement que ce Roi Sarrafin étoit parti par l'autre route ; croyant qu'il ne pouvoit être loin , & que d'ailleurs cette route conduisoit à la fontaine , il la reprit en suivant les traces

fraîches dont elle étoit marquée. Il pria Hypalque de retourner à Montauban qui n'étoit distant que d'une journée, & d'assurer Bradamante qu'il comptoit reprendre bientôt Frontin, & qu'il lui donneroit sur le champ de ses nouvelles. Il remit à la fidelle Hypalque la lettre qu'il avoit écrite dans le château d'Aigremont, & qu'il avoit toujours portée depuis dans son sein : il la conjura de plus de l'excuser auprès de Bradamante ; il lui dit mille choses tendres pour celle qu'il adoroit, & croyoit toujours n'en dire pas assez. Hypalque n'en oublia rien, & prenant enfin congé de lui, son palefroi la porta dès le même soir à Montauban.

Roger suivant en diligence les traces fraîches de Rodomont, ne put le rejoindre qu'auprès de la fontaine, où bientôt il reconnut que Mandricard étoit avec lui. Les deux Sarrafins en effet marchaient ensemble, s'étant promis mutuellement que ni l'un ni l'autre ne s'attaqueroient jusqu'à ce qu'ils eussent délivré le camp d'Agramant. Roger en arrivant reconnut Frontin, & par conséquent quel étoit l'ennemi qu'il avoit à combattre. Sur le champ, il couche sa lance en arrêt, & défie Rodomont, qui dans ce moment surpassa Job en patience, puisqu'il prit sur son orgueilleux courage de refuser un combat, quoiqu'il eût coutume d'être toujours le

premier à y provoquer les autres. Cè fut la première & la dernière fois de sa vie qu'on lui vit faire un pareil refus; mais, dans ce moment, il ne s'occupoit que du secours qu'il croyoit devoir au fils de Trojan; & quand il eût cru la défaite de Roger aussi facile que celle d'un lièvre saisi dans les griffes d'un léopard, il ne pouvoit y sacrifier le tems de porter un ou deux coups d'épée; ajoutez à cela qu'il se voyoit attaqué par Roger auquel il avoit enlevé Frontin, & que c'étoit le Chevalier de toute la terre contre lequel il avoit le plus de desir de s'éprouver, comme étant celui qui jouissoit de la plus haute renommée.

Cependant le desir de secourir le camp assiégé lui fit refuser le défi d'un Chevalier qu'en tout autre tems il fût allé défier lui-même jusqu'aux extrémités de la terre; il est sûr que Rodomont ne pouvoit se contenir plus qu'il ne fit alors, quand même il auroit été défié par Achille lui-même. Il sçut encore retenir si bien l'ardeur & la colère qui, malgré lui, pétilloient déjà dans son cœur & dans ses yeux, qu'il rendit compte à Roger avec tranquillité des raisons qui le déterminoient à refuser son défi, le priant de se rendre lui-même à celles qui devoient le porter à soutenir aussi la même querelle; il l'assura de plus qu'il seroit toujours prêt à terminer celle

qu'il avoit avec lui, dès que l'armée sarrafine feroit délivrée. Songez enfin, lui dit-il, que le premier devoir d'un brave & honnête Chevalier, c'est de servir son maître par préférence même à ses plus vifs ressentimens. — Il m'est très-indifférent, lui répondit Roger, d'attendre à me battre contre toi jusqu'à ce que l'armée chrétienne soit dissipée, pourvu qu'à l'instant même tu me rendes Frontin : réfléchis ! toi qui passe pour être brave, que l'action d'enlever mon cheval des mains d'une femme incapable de le défendre, est aussi basse qu'elle est injuste. Tu voudrois, dis-tu, que j'attendisse que nous fussions près d'Agramant pour finir cette affaire : ne l'espère pas, & ne crois pas que je t'accorde la trêve d'une seule heure, & que je diffère de me battre contre toi si tu ne me rends pas sur le champ mon cheval.

Tandis que Roger presse Rodomont de lui livrer ou Frontin, ou le combat auquel il le défie, une autre querelle s'élève encore, & Mandricard s'avance avec un air menaçant en voyant l'aigle que Roger porte sur son bouclier : cette aigle blanche sur un fond d'azur appartenait bien légitimement à Roger qui descendait d'Hector ; mais Mandricard l'ignoroit : il avoit fait la conquête des armes de ce héros Troyen ; il ne vouloit pas souffrir qu'un autre

que lui portât sur son bouclier la même aigle blanche qui décoroit le sien , & qu'Hector avoit fait graver comme l'emblème de l'enlèvement de Ganimède sur le mont Ida : je ne doute pas que vous ne sachiez comment ces belles armes étoient tombées au pouvoir de Mandricard , & comment la Fée Falerine avoit été forcée de les lui laisser enlever.

Mandricard & Roger s'étoient déjà battus une fois pour le même sujet , & je vous ai dit plus haut quelle fut la raison qui les força de se séparer. La querelle étoit restée indécise ; ils ne s'étoient pas rencontrés depuis ce moment , & l'orgueilleux Mandricard , en voyant cette aigle , ne retenoit plus ses cris ni ses menaces : Téméraire , lui dit-il , je te défie au combat ; quoi ! peux-tu donc oser encore porter mes armes ? Ne te souvient-il donc plus du jour où je te l'ai défendu ? mais n'espère plus que je t'épargne ; il faut que tu payes cher ta folie , puisque mes menaces n'ont pu t'en corriger , & tu vas voir qu'il eût bien mieux vally m'obéir que de t'exposer follement à ma vengeance. Ainsi que du bois sec & déjà bien échauffé s'embrâse au souffle le plus léger , de même le courroux de Roger s'enflamma dès la première menace que Mandricard osa lui faire : Quoi ! lui dit-il , tu crois donc ici me gouverner à ta volonté , parce que

tu me vois engagé dans une autre querelle ; mais apprends que je suis bon pour les soutenir toutes deux également en me faisant rendre mon cheval, & t'arrachant les armes d'Hector. Il n'y a pas long-tems que je me suis battu contre toi pour le même sujet ; mais alors ce fut moi-même qui t'épargnai, lorsque je m'apperçus que tu n'avois point d'épée : je vais te prouver aujourd'hui que cette aigle blanche te sera fatale ; apprends que je la porte avec justice, & que mes pères l'ont toujours portée de même, depuis la mort du héros dont je descends, & dont tu n'as pu qu'usurper les armes. — C'est toi-même qui les usurpe, s'écria Mandricard en fureur, en tirant aussi-tôt la fameuse Durandal que Roland dans son accès de folie avoit jettée dans la forêt.

Roger qui ne manquoit jamais à prouver sa générosité, laissa tomber sa lance, dès qu'il vit son ennemi l'épée à la main, & tirant Balifarde, il embrassa son écu ; mais Rodomont & Marphise se jettèrent aussi-tôt entr'eux deux pour les séparer ; ils leur représentèrent avec force que ce moment n'étoit point celui d'en venir aux mains. Rodomont sur-tout étoit fort irrité de voir que Mandricard venoit de manquer deux fois de suite au traité qu'ils avoient fait ensemble. La première, lorsqu'il avoit pu croire qu'il se-

roit la conquête de Marphise; la seconde, lorsqu'il vouloit empêcher Roger de porter sa devise. Blessé d'ailleurs du peu d'intérêt que le Tartare paroissoit prendre au fils de Trojan: Arrête, lui dit il, & puisque tu manques à la parole que tu m'as donnée, termine d'abord ton combat avec moi, puisque la querelle que nous avons ensemble est la plus ancienne & la plus forte; ce n'est que sous la condition de la vuider que j'ai fait une trêve avec toi; je ferai raison après à Roger au sujet du cheval qu'il me demande; & toi, si tu conserves la vie, tu pourras la lui faire sur la devise de ton bouclier; mais j'espère te donner assez d'occupation pour que tu n'en puisse plus donner à Roger. — Tu te trompes bien, lui répondit Mandricard; c'est bien moi qui t'occuperai plus que tu ne voudras, & qui ferai couler ta sueur avec ton sang: la force & la vigueur me manquent moins que l'eau ne manque dans une source vive; il m'en restera plus qu'il ne m'en faut pour faire raison, non-seulement à Roger, à plus de mille autres encore, mais au monde entier même, dès qu'on osera me tenir tête.

La colère & les menaces alloient en augmentant des deux côtés: Mandricard, comme un furieux, insultoit, défioit tout à la fois Rodomont & Roger; celui-ci ne sachant pas

supporter une injure ne vouloit rien entendre de tout ce qui pouvoit ménager un accord : Marphise alloit vainement de l'un à l'autre de ces trois guerriers , & s'efforçoit en vain à modérer leur colère.

Marphise en ce moment ressembloit au triste Laboureur dont les prés & les guérêts ne sont défendus des eaux enflées d'un fleuve que par une digue élevée à force de bras : si pendant un grand orage , il voit les eaux agitées percer cette digue , & s'ouvrir une voie pour détruire ses foins & ses moissons , il vole , il travaille à réparer cette brèche ; mais souvent pendant qu'il se consume en efforts , son œil consterné voit la masse pesante des eaux s'en ouvrir une autre ; il est enfin obligé de se retirer lui-même , & d'abandonner ses champs détrempés par les eaux qui les inondent de tous côtés. Roger , Rodomont , Mandricard , animés de la même fureur , n'écoutent plus Marphise : au moment où son bras retient l'un des trois , les deux autres lèvent leurs épées pour se charger ; elle court , elle empêche l'un de ceux-ci de joindre son ennemi , les deux autres courent aussi-tôt l'un contre l'autre. Épuisée de parler & de retenir ces trois furieux , Marphise parvient enfin à s'en faire écouter un moment. Seigneurs , leur dit-elle , écoutez enfin un bon conseil : différez à vuid

vos querelles jusqu'à ce que le fils de Trojan soit hors de péril ; & si vous résistez à la justice de ce que je vous demande , je vous déclare que je reprends sur le champ mon combat avec Mandricard , & je veux lui prouver jusqu'à la fin , s'il est facile de me conquérir par la force des armes. Mais , croyez-moi , rendez-vous à la sagesse du parti que je vous propose , & partons tous les quatre ensemble pour secourir Agramant. — J'y consens , répondit Roger , si Rodomont me rend mon cheval. En un mot , je prétends qu'il me le rende sur le champ , ou qu'il le défende ; & je le jure , je périrai sur cette place , ou ce sera monté sur Frontin que je partirai pour me rendre auprès d'Agramant. — Il te sera plus facile de mourir que de le reprendre , dit le fougueux Rodomont ; au reste je proteste ici que c'est ton unique faute , si le fils de Trojan n'est pas secouru : pour moi je me prétois à l'accord qu'on me proposoit ; mais c'est toi qui viens de le rompre.

Roger fait peu d'attention à ce propos , & pour toute réponse il tire sa redoutable épée ; il se jette sur Rodomont comme un sanglier ; il le heurte avec son bouclier , avec son épaule , & le met dans un tel désordre , que de ce premier choc il lui fait perdre un étrier. Mandri-

card crie à Roger : Arrête , ou combats contre moi. A ces mots , plus cruel , plus félon même que ce Tartare ne l'avoit jamais paru , il a la brutalité de porter un coup furieux sur le casque de Roger.

A ce coup horrible que celui-ci n'a pas dû prévoir , il est forcé de plier la tête jusques sur l'encolure de son cheval ; & Rodomont , plus traître encore que Mandricard , saisit ce moment pour lui porter un second coup plus violent que le premier. Si le casque de Roger n'eût pas été plus dur que le diamant , il eût eu la tête partagée : il reste quelques instans couché sur le col de son cheval , & ses bras étendus laissent tomber les rênes & son épée. Le cheval l'emporte au-travers de la campagne , & Balifarde reste à terre derrière lui. Marphise qui , pendant tout le jour , vient d'être sa compagne d'armes , est indignée de voir deux Chevaliers en attaquer un seul , & lui porter en traîtres deux coups aussi terribles ; elle vole à la vengeance , & porte un coup violent à Mandricard sur le haut de son casque.

Rodomont cependant poursuivoit sa victoire ; & s'il eût pu joindre Roger au moment que les bras ouverts il avoit perdu connoissance , Frontin restoit pour toujours en sa puissance ;

mais Richardet & Vivian courent promptement se mettre entre deux : ils empêchèrent le Sarrafin de le joindre. Richardet le chargea , le mit en désordre ; & Vivian saisit ce moment de joindre Roger qui commençoit à reprendre ses esprits , & lui présenta sa propre épée. Dès que le brave Elève d'Atlant , en revenant à lui , se vit armé de cette épée , aussi furieux qu'un lion qui vient d'être enlevé par les cornes d'un taureau , & qui court plus terrible que jamais à la vengeance , il fond sur Rodomont , & frappe un coup que le casque de l'impie Nembrod n'eût peut-être pas soutenu sans se rompre , si ce coup eût été porté par Balisarde.

La Discorde s'applaudissant du succès de son souffle empoisonné , voit avec joie les quatre plus redoutables Chevaliers d'Agramant dans une fureur & dans une confusion d'intérêt & de querelles que rien ne peut plus appaiser ni débrouiller : elle appelle l'Orgueil , & lui dit : Mon frère , tout va bien ; viens avec moi ; nous sommes à présent inutiles ici : allons revoir un peu nos bons petits Moines. Mais laissons aller ce vilain couple , & retournons à notre cher Roger qui vient de porter un rude coup sur le front audacieux de Rodomont. Le Sarrafin frappa la croupe de son cheval avec sa tête

& la dépouille écailleuse de dragon qui lui couvroit le dos ; trois ou quatre fois on le vit chanceler pour tomber à terre , & son épée pendante seroit tombée de sa main , si le cordon qui l'attachoit à son bras ne l'eût retenue.

Marphise , pendant ce tems , menoit assez mal Mandricard pour mettre le Tartare tout en sueur & souvent en désordre ; celui-ci faisoit sentir aussi la force de ses coups à la guerrière ; mais leurs armes étant également impénétrables , ils ne pouvoient faire couler leur sang : cependant un accident survenu pendant ce combat rendit le secours de Roger bien utile à la guerrière ; en faisant tourner trop brusquement son cheval par un coup de main , le courfier avoit glissé sur l'herbe ; elle ne put l'empêcher de tomber sur le côté : dans le moment où , par un coup d'éperon , elle espéroit le faire relever , le féroce Tartare la heurta si violemment avec Bride-d'or qu'il acheva de la renverser : il eût sans doute profité de cet avantage , si Roger (débarrassé de Rodomont qu'il avoit laissé reprenant à peine ses esprits) n'eût pas couru sur le Tartare , auquel il porta de sa nouvelle épée un coup si furieux que s'il eût porté le même avec Balisarde , le front du féroce Sarrafin eût été partagé par la moitié.

Rodomont cependant revenoit à lui dans ce moment , & voyant Richardet , il s'élançoit pour le punir du secours qu'il venoit de donner à Roger ; mais son cousin Maugis qui s'en aperçut eut recours à ses enchantemens pour le sauver de la furie du Roi d'Alger : quoiqu'il n'eût point alors son Livret qui renfermoit les invocations les plus terribles , il se souvint de quelques mots suffisans pour se faire obéir par quelques Esprits infernaux ; il en soumit un à passer dans le corps du cheval de Doralice , que ce Démon anima sur le champ de la fureur qui ne cessa jamais de les dévorer : le très-paisible palefroi qui portoit la fille du Roi de Grenade fit subitement un saut de trente pieds de long , en s'élevant à dix de hauteur ; mais cependant il le fit avec un mouvement assez doux pour que Doralice n'en fût pas ébranlée & ne perdît pas la selle : on imagine bien qu'elle dut faire un furieux cri , lorsqu'elle se vit tout-à-coup en l'air ; cet énorme saut ne fut pas la fin de sa peine ; les pieds du palefroi ne touchèrent pas plutôt la terre , que ce Diable l'emporta de nouveau , le faisant courir par monts & par vaux , & la pauvre Doralice criant plus fortement que jamais au secours.

Rodomont qui l'entend quitte tout autre

dessein que celui de la secourir ; il vole sur ses pas : Mandricard qui s'en apperçoit , ne s'occupe plus ni de Roger ni de Marphise ; il ne voit que sa maîtresse & son rival prêts à s'échapper ensemble de ses mains , & la jalousie le fait voler après eux.

Marphise se relève pendant ce tems , brûlant de se venger de l'affront qu'elle a reçu ; mais Mandricard est déjà trop loin pour qu'elle puisse espérer de le rejoindre. Roger voit avec douleur que ce combat est terminé par l'éloignement des deux Sarrafins , & ce qui l'afflige le plus , c'est l'impossibilité qu'ont Marphise & lui de rejoindre avec des chevaux ordinaires leurs ennemis montés sur Frontin & sur Bride-d'or.

Roger ne veut pas abandonner Frontin à Rodomont , Marphise veut achever de se venger & de punir Mandricard ; il leur en coûteroit trop à tous les deux pour abandonner cette querelle , & tous deux prennent le même parti de suivre leurs ennemis ; ils sont presque sûrs de les trouver dans le camp des Sarrafins qu'ils doivent défendre contre les assauts que Charlemagne est prêt à lui donner : ils partent donc ; mais Roger n'oublie pas de prendre congé de ses compagnons.

Roger s'approche du frère de sa chère Bra-

damante pour lui dire adieu ; tous deux se font les protestations les plus tendres d'une éternelle amitié. Roger alors prie Richardet d'assurer sa sœur de son éternel attachement ; mais il paroît en même tems pénétré d'un respect si profond pour elle , que tout ce que Richardet & les autres entendent de sa bouche ne peut leur faire naître d'autre idée que celle de l'admiration qu'il a pour les vertus sublimes & le courage de la charmante guerrière.

On imagine bien quels furent les tendres adieux qu'il reçut des trois frères ; ils furent dictés par la reconnoissance éternelle qu'ils lui devoient & qu'ils lui jurèrent : pour Marphise, elle étoit tellement animée & pressée de suivre ses ennemis, qu'elle avoit oublié de leur dire adieu , & Vivian & Maugis furent obligés de courir après elle pour pouvoir au moins la saluer d'assez loin : Richardet en fit de même ; le seul Aldigier ne put remplir le même devoir étant retenu par sa blessure.

La guerrière & Roger prirent ensemble le chemin de Paris à la suite du Roi d'Alger & de celui de Tartarie : c'est dans le chant suivant, Seigneur, que ma voix va vous faire entendre quels furent les actions merveilleuses & même surnaturelles que ces Chevaliers exécu-

320 R O L A N D F U R I E U X ,
tèrent ; mais c'est avec douleur que je vous
peindrai dans mes chants tous les maux dont
ces deux couples formidables accablèrent les
malheureux fujets du grand Empereur Charles.

Fin du vingt-sixième Chant.



CHANT

CHANT XXVII.

SEXE spirituel & charmant, non-seulement vous êtes enrichi de mille dons par la nature, & vous êtes paré par les grâces, mais il semble aussi que le ciel se plaise à vous éclairer; vos premières idées sont toujours lumineuses, vos premiers mouvemens ne vous trompent presque jamais, & la sagesse n'est point en vous le fruit tardif de la réflexion : il n'en est pas ainsi de cet autre sexe qui se croit supérieur au vôtre; il faut qu'il discute, qu'il pèse long-tems le pour & le contre pour prendre enfin un parti sage & prudent; il a tout à craindre, s'il se détermine à la légère, & s'il ne pense mûrement à tout ce qu'il doit prévoir : Maugis nous en donne un bien triste exemple.

Le premier mouvement du fils de Bauves fut bon sans doute, lorsqu'il déroba son cousin Richardet aux coups du fier Rodomont & du fils d'Agrican; mais ne fut-il pas privé de toute raison en ne prévoyant pas qu'il alloit envoyer lui-même ces deux redoutables guerriers à la destruction de l'armée chrétienne? Si Maugis eût réfléchi plus mûrement, il auroit pu faci-

lement sauver de même Richardet sans causer tant de mal aux troupes de sa Religion ; ne pouvoit-il donc pas commander à l'esprit qui s'étoit emparé du cheval de Doralice , de l'emporter aux extrémités de l'Orient ou du Couchant , & de l'éloigner de Paris ? Ce fut faute de penser que Maugis ne prévint pas tout le mal qu'il alloit causer à sa patrie. L'Ange rebelle , que l'ingratitude & la noire méchanceté bannirent du ciel , ne manqua pas cette occasion de nuire ; & ne respirant que le carnage & la destruction , dès qu'il ne se vit point forcé de suivre une route prescrite , il vola vers les lieux où ceux qu'il attiroit sur ses pas pouvoient faire le plus de mal & de ravage dans l'armée de Charles.

Le Démon renfermé dans les flancs du palefroi de Doralice continua de l'emporter avec la même rapidité , sans que les rivières , les marais , les montagnes & les précipices pussent l'arrêter. Il lui fit traverser de même l'armée françoise & angloise , & le portant jusques dans le camp d'Agramant , il ne s'arrêta qu'auprès de la tente du Roi de Grenade.

Rodomont & Mandricard suivirent d'assez près Doralice pendant le premier jour ; quelquefois ils la voyoient encore de loin ; mais l'ayant ensuite perdue de vue , ils suivirent ses traces comme le

Chien de chasse suit le lièvre & le léger chevreuil :
ils ne cessèrent de marcher jusqu'à ce qu'ils fussent
arrivés dans le camp d'Agramant , où bientôt ils
apprirent que Doralice étoit entre les mains du
Roi Stordilan son père.

O grand Charles , puisse maintenant la puissance céleste te protéger , non-seulement contre la fureur de ces deux redoutables ennemis , mais aussi contre celle de ceux qui se préparent à t'attaquer ! Gradasse & Sacripant viennent de s'unir pour tourner leurs armes contre toi ; tu te vois privé dans ce même tems de deux feux ardens qui pouvoient guider tes soldats , & porter la terreur parmi tes ennemis ; il semble que les ténèbres se répandent sur ton armée , lorsqu'à la fois elle est privée des bras victorieux de Roland & de Renaud. L'un , exposé tout nu à toutes les intempéries de l'air , est conduit par sa folie au travers des montagnes & des plaines ; l'autre , n'étant guères plus sage , s'éloigne de toi , lorsque son secours t'est le plus nécessaire ; il marche au hasard dans tous les lieux qu'il croit marqués par les pas d'Angélique.

Je vous ai déjà dit comment un vieux Enchan-
teur avoit fait croire au fils d'Aimon que Roland
emmenoit Angélique ; Renaud étoit accouru sur
le champ à Paris pour la chercher & l'enlever
au Comte d'Angers ; & vous vous souvenez sans

doute, que son sort fut d'être envoyé sur le champ par Charles dans la Grande Bretagne pour y demander du secours.

D'abord après la bataille où Renaud se couvrant de gloire avoit eu celle de renfermer Agramant dans son camp, ce Paladin courut comme un fol dans tous les Couvens de Nones, dans toutes les petites maisons des fauxbourgs : il chercha sa maîtresse jusques dans les tours, dans tous les lieux possibles, & ne la trouvant point, la sombre jalousie lui fit imaginer que Roland auroit bien pu la conduire dans l'un de ses châteaux d'Aglandes ou de Blaye pour jouir en liberté de tous ses charmes : il y courut ; mais ne l'y trouvant point, il revint à Paris, où, n'en ayant point de nouvelles, il crut être plus heureux en l'attendant, tantôt sur le chemin d'Angers, tantôt sur celui de Blaye ; & marchant nuit & jour, soit à l'ardent Soleil, soit à la clarté de la Lune, on croit qu'il fit au moins deux cents fois le chemin de Paris à l'une ou l'autre de ces deux villes.

Cet antique ennemi, qui fit lever une main coupable à notre première Mère vers cette pomme interdite à ses desirs, jettant alors ses sombres regards sur les Chrétiens & sur Charles, profita de l'absence de Renaud pour le faire attaquer par l'élite des Guerriers Sarrafins ; il inspira dès-

lors à Gradasse, qui venoit de s'échapper du château d'Atlant avec Sacripant, de venir avec son compagnon au secours du camp assiégé d'Agramant, & d'attaquer l'armée de Charles; il les conduisit lui-même par des chemins inconnus, tandis qu'il envoyoit un autre Démon du second ordre pour presser l'arrivée de Rodomont & de Mandricard, ce qui lui fut facile en leur faisant voir sans cesse les traces du cheval de Doralice.

Il en envoya même un autre pour conduire Marphise & Roger; mais il eut soin de lui faire sa leçon auparavant : il lui fit retarder un peu la marche de la Guerrière. Ce vieux Démon étoit trop fin pour ne pas empêcher que ce couple aussi brave qu'aimable se rencontrât avec celui des deux féroces Rois Sarrafins : il prévoyoit bien que s'ils se voyoient en chemin, la querelle du cheval se renouvelleroit, & qu'il seroit retardé dans le projet qu'il avoit de nuire à l'armée chrétienne.

Les quatre premiers arrivèrent ensemble sur un terrain élevé d'où l'on découvroit facilement le camp assiégé, & les quartiers de l'armée que l'on pouvoit connoître par les bannières qui flottoient au gré des vents : ils tinrent conseil ensemble, & conclurent d'aller attaquer Charles & de lui faire de vive force lever le siège qu'il faisoit du camp d'Agramant.

Les quatre Sarrafins se serrent ensemble : ils

entrent dans les quartiers de l'armée chrétienne ; l'un crie Afrique , l'autre crie Espagne ; ils se déclarent hautement pour ennemis. Toute l'armée françoise crie tumultueusement aux armes ; mais à peine les troupes attaquées par les quatre Maures ont-elles essuyé les premiers coups , qu'elles se mettent en déroute : le reste du camp , qui ne voit aucun corps considérable d'ennemis , ignore encore la cause de cette allarme , & l'attribue à l'ivresse de quelques Suisses , ou bien à l'incartade de quelques Gascons : cependant chaque troupe se rassemble sous sa bannière , prend les armes , & déjà le ciel retentit du bruit des instrumens guerriers.

Charles entouré de ses Paladins , & couvert de ses armes , demande vainement quelle est la cause du désordre qu'il apperçoit dans son armée ; il arrête quelques fuyards ; il voit avec surprise qu'ils sont couverts de sang , & quelques-uns ont perdu le bras ou la main. Plus Charles marche en avant , plus il voit la terre couverte de morts & de mourans qui se débattent dans le sang ; il en trouve dans le même état jusqu'aux derniers campemens de son armée. On appercevoit aisément la route que les quatre terribles Sarrafins avoient tracée ; & Charles en l'observant d'un œil triste , ressembloit au pere de famille qui vient alarmé pour reconnoître les ravages que la fou-

dre a faits en son passage après être tombée sur son habitation.

Ce premier secours n'étoit pas encore arrivé jusqu'aux remparts du camp d'Agramant, lorsque Roger & Marphise attaquèrent les François d'un autre côté : l'un & l'autre avoient vu du premier coup-d'œil quel étoit le chemin le plus court pour arriver au camp qu'ils vouloient secourir.

Marphise & Roger , en entrant dans l'armée françoise , pouvoient donner une idée juste de ce qu'on voit dans l'effet terrible d'une mine : le sillon noir de la poudre qui s'embrase , disparoît à l'œil ; sur le champ la mine éclate ; elle remplit l'air d'une gerbe affreuse de feu , de morts , & de rochers qui volent en éclats : on voit ce couple audacieux s'ouvrir un passage sanglant qu'ils jonchent de têtes & de membres dispersés : c'est ainsi que le tourbillon furieux qui vole en tournoyant pendant une forte tempête , renverse ce qui s'oppose à son vol impétueux & trace sa route & son ravage sur les flancs d'une montagne qu'il sillonne. Plusieurs de ceux qui fuyoient les épées meurtrières du Roi d'Alger & de ses compagnons , & qui croyoient se mettre en sûreté par une prompte fuite , ont le malheur de venir se livrer aux coups de Marphise & de Roger : il semble que les mortels ne puissent éviter leur destinée , & que pour fuir la faulx cruelle qui les poursuit ,

ils courent d'eux-mêmes au-devant de ses funestes coups. Le péril dont ils veulent s'échapper les précipite dans un péril plus pressant encore ; semblable alors au renard qui se sentant étouffé dans sa retraite par une fumée épaisse , s'élance de son trou profond , & tombe avec ses petits dans la gueule des chiens dévorans.

Marphise & Roger parviennent , & pénètrent ainsi dans les remparts du camp d'Agramant : tous les yeux se tournent sur eux pour les admirer : les cris de joie s'élèvent de toutes parts ; déjà les assiégés perdent leur consternation , & la terreur que leur inspiroient les Paladins François. Bien loin de craindre les assiégeans , il n'est aucun Sarrafin qui ne se trouve assez brave pour en combattre un cent , & tous ensemble prennent la résolution d'ouvrir les barrières & de fondre sur l'armée qui les entoure.

Tous les instrumens morestes retentissent à la fois ; l'air frémit de leurs sons multipliés. Les bannières, les drapeaux se relevent & s'agitent dans leur marche ; d'un autre côté, les Capitaines de Charles réunissent les François , les Allemands , les Anglois & les Lombards pour résister à cette attaque imprévue. Une affreuse & sanglante mêlée s'émeut à grands flots de toutes parts : Rodomont, Mandricard, Gradasse, Sacripant , & non loin d'eux Marphise & Roger , por-

tent la mort & le ravage dans tous les rangs : les troupes chrétiennes & leur Empereur même , ne songent déjà plus qu'à regagner les murs de Paris , en criant d'une voix lamentable : Ah ! bienheureux Saint Jean , ah ! bon Saint Denis.

Non , Seigneur , mes chants ne pourroient exprimer quelle étoit l'émulation & les efforts incroyables de Marphise & des cinq autres guerriers ; vous pouvez donc juger quelle nombreuse quantité de chrétiens tombèrent sous leurs coups , & quel fut le violent échec qu'essuya Charlemagne , dont Ferragus & plusieurs braves Capitaines Maures accouroient achever la défaite. Les ponts ne pouvant contenir la multitude des fuyards , une partie tomba dans la Seine : plusieurs se voyant entourés , & croyant leur mort certaine , desiroient alors d'avoir les ailes d'Icare. Presque tous les Paladins François furent pris , à l'exception du Marquis de Vienne , & d'Ogier le Danois ; le premier avoit l'épaule droite percée , & l'autre étoit blessé dangereusement à la tête. Si Brandimart eût été comme Roland & Renaud , éloigné de Paris , Charles eût été forcé de l'abandonner , (s'il avoit pu s'en échapper lui-même.) Brandimart soutient quelques tems l'effort des ennemis ; mais étant enfin obligé de se retirer , Agramant vainqueur se vit à la fin de cette sanglante journée

en état d'assiéger une seconde fois Charlemagne dans sa capitale.

Cependant, déjà les cris des veuves éplorées, des timides orphelins, & des vieillards consternés s'élèvent & pénètrent jusques dans les voûtes célestes où Michel étoit alors tranquillement assis ; il s'élève, & sortant des nuées épaisses, il voit l'horrible multitude d'un peuple fidelle qui va devenir la pâture des loups & des corbeaux : la terre étoit jonchée des sujets de Charles & de ses alliés. Le bienheureux Ange en devint tout rouge de colère, il connut que l'Éternel avoit été mal obéi, il ne put se cacher à lui-même qu'il avoit été trompé, & que la scélérate de Discorde l'avoit trahi ; l'ordre positif qu'elle avoit reçu de lui ne lui permettoit pas de laisser appaiser d'un instant la querelle la plus vive entre les Sarrafins ; & Michel vit bien que loin de l'exécuter, elle avoit fait tout le contraire : Michel, tel qu'un valet plein de zèle qui sçait qu'il a manqué de mémoire, en oubliant la commission la plus importante que son maître vient de lui donner, quoique ce soit celle qu'il doit avoir le plus à cœur de bien exécuter, Michel songe vite comment il pourra s'y prendre pour s'excuser ; il veut que l'Éternel n'ait pas le tems de s'apercevoir de sa faute, & se garde bien de paroître à ses yeux avant qu'il ne

l'ait réparée; il se dépêche donc, & vole à tire-d'ailes au Monastère où la première fois il a déjà trouvé la Discorde : il voit la scélérate assise au beau milieu du chapitre des Moines qui disputoient alors entre eux pour l'élection des Officiers de leur Couvent : la maligne bête s'étouffoit de rire en voyant ces bons Pères se jeter leurs brevaires à la tête ; elle déchanta bien lorsqu'elle se sentit prendre par les cheveux, & que Michel l'assomma de coups de poings & de coups de pieds.

Ce ne fut pas le tout, l'Ange se saisit du bâton de la croix, & la frappant dos & ventre sur les bras & sur la tête, il la rossa rudement, tant que le bâton put durer ; la misérable eut beau crier de toutes ses forces miséricorde, & ferrer les genoux du divin Messager, il ne l'abandonna pas, & la chassa devant lui jusqu'au camp d'Agramant, en lui disant : Scélérate, si je te vois un instant t'éloigner d'ici, sois sûre que je t'étrillerai bien encore d'une autre façon.

La Discorde, presque épaulée, les bras & le dos tout noirs de coups, & mourant de peur de retomber encore sous la main de Michel, se dépêcha bien vite de se servir de ses soufflets pour attiser le feu qu'elle avoit d'abord fait naître, & ce feu devenant bientôt une vraie fournaise, il

sembla dès-lors s'exhaler en flammes de tous les cœurs.

Rodomont, Roger & Mandricard, plus ardens encore que les trois autres, saisirent le moment où Charles en fuite laissoit le tems au fils de Trojan de jouir de sa victoire & de contempler son armée triomphante. Tous trois en même tems courent à ce Prince, lui racontent avec chaleur les griefs qu'ils ont les uns contre les autres, lui demandent le combat, & le prient de décider sur les deux premiers qui se battront ensemble.

Marphise arrive sur ces entrefaites, & demande vivement qu'Agramant lui laisse terminer son combat contre Mandricard qui l'a provoquée le premier; alors la pétulante Marphise ne veut pas différer d'un jour, d'une seule heure, & veut sur le champ être mise aux mains avec le Tartare.

Rodomont ne prétend pas moins qu'elle à se battre, & représente au fils de Trojan, qu'il n'a différé de vider sa querelle que pour accourir à son secours : Roger l'interrompt en criant, qu'il ne souffrira pas que Rodomont diffère de lui rendre son cheval, & qu'il s'en serve pour se battre avec un autre que lui.

Mandricard se mit aussi de la partie, & son insolente folie lui fait répéter à Roger les mêmes reproches qu'il a déjà faits sur l'aigle blanche.

qu'il porte pour armes : il veut également terminer ses trois querelles ; il ose défier à la fois trois adversaires dont aucun ne l'eût refusé, s'il eût eu le consentement d'Agramant : ce Prince fait tout ce qu'il peut pour rétablir quelque accord entre eux ; mais voyant à la fin qu'ils sont tous également sourds à sa voix , il leur dit d'attendre au moins qu'il leur assigne l'ordre dans lequel ils devront combattre , & pour éviter d'en décider lui-même , il prend le parti de s'en rapporter au sort ; il fait donc écrire quatre billets. On tire , & le premier porte les noms de Mandricard & de Rodomont ; le second , ceux de Roger & de Mandricard ; le troisième , ceux de Roger & de Rodomont , & celui qui porte les noms de Marphise & de Mandricard se trouve être le dernier.

On voyoit près de Paris un terrain qui contenoit plus d'un mille d'espace ; une petite élévation l'entouroit comme les galeries qu'on voit autour des cirques. Ce terrain avoit été jadis occupé par un château dont il ne restoit plus que quelques débris : on peut le comparer à cette élévation qu'on voit entre Parme & Borgho San Domingo. C'est en ce lieu qu'on dressa la lice , environnée de pieux d'une médiocre élévation : on lui donna l'espace nécessaire , & sa forme fut un quarré long. Deux portes selon l'usage , s'ouvroient au milieu des deux faces les plus étroites :

on eut soin de dresser en dehors , mais près de la lice , des pavillons fermés pour ceux qui devoient combattre ; & ces pavillons furent prêts le jour qu'Agramant avoit marqué pour décider ces grandes querelles.

Le pavillon destiné à Rodomont étoit à l'occident ; Ferragus & Sacripant se dispofoient à couvrir ce Roi de ses fortes armes & de sa peau écailleuse de dragon , tandis que Gradasse & Falfiron attachoient les célèbres armes d'Hector sur le fils d'Agrican dans le pavillon qui regardoit l'Orient. Agramant étoit assis sur un balcon élevé ; Marfile & Stordilan étoient à ses côtés : bienheureux furent les spectateurs qui purent se tenir sur la petite élévation , sur celles qui s'en trouvèrent voisines , & même sur la cime de quelques arbres , la foule de ceux qu'attiroit ce grand combat étant innombrable : plusieurs Princesses & grandes Dames d'Arragon , de Castille & des pays qui s'étendent depuis les colonnes d'Hercule jusqu'à la France étoient dans un autre riche balcon à la suite de la Reine d'Espagne ; on y remarquoit Doralice vêtue de couleur de rose & de céladon ; & quoique Marphise ne portât que les habits simples qui convenoient à son humeur guerrière , elle eût effacé l'air noble & la beauté d'Hypolite , lorsqu'elle étoit à la tête de ses Amazones sur les bords du Thermodon.

Déjà le premier Héraut d'armes portant sa cote d'armes divisée en deux couleurs, étoit entré dans la lice pour faire observer les loix imposées pour les combats ; déjà sa voix avoit proclamé la défense de donner aucune espèce d'avis, de signes & de secours aux combattans : la troupe attendoit le signal & se plaignoit de la lenteur des combattans , lorsqu'on entendit s'élever une grande rumeur du pavillon de Mandricard ; elle alloit même toujours en augmentant.

Il est bon que vous sçachiez , Seigneur , que c'étoit Gradasse & le Tartare , qui crioient alors l'un contre l'autre , & que ce dernier avoit déjà contre le Roi de Séricane une quatrième querelle toute aussi vive que les trois autres. Gradasse , en attachant les armes de Mandricard , reconnut à sa forme comme à son nom gravé sur la garde , la redoutable épée de Roland : il vit de plus sur la garde de Durandal les célèbres armes écartelées d'Almont auquel le Comte d'Angers , quoique bien jeune encore , avoit arraché cette épée dans Aspremont en lui donnant la mort. Vous sçavez que Gradasse n'étoit parti de la Séricane , & n'avoit conquis la Castille , & battu les François dans un grand combat , que dans l'espérance de conquérir cette épée ; & sa surprise fut extrême de la voir au côté du Roi de Tartarie : il lui demanda vivement s'il s'en étoit rendu le maître.

par la force ou par quelque traité. Je me suis , il est vrai , battu long-tems contre Roland , répondit orgueilleusement Mandricard , pour m'emparer de cette épée ; & voyant que je ne voulois lui donner aucune trêve jusqu'à ce qu'il me l'eût cédée , il a sans doute contrefait le fol pour jeter ses armes & me l'abandonner , & l'on doit voir qu'il a fait comme le castor qui se retranche lui-même ce qu'il a de plus précieux , pour l'abandonner aux chasseurs & pour sauver sa vie.

Non , certes , répondit Gradasse en fureur , ni toi ni personne ne posséderont une épée qui m'a coûté déjà tant de dépense & tant de travaux ; tu peux t'en munir d'une autre , car je prétends avoir celle - ci. Que Roland soit fol ou qu'il soit sage , peu m'importe , je trouve cette épée , & je m'en empare ; la prendre sans témoins comme toi sur un grand chemin , c'est l'avoir volée : pour moi , c'est le cimeterre à la main que je la veux disputer ; la force de mon bras sera ma dernière raison , c'est en champ clos que je prétens plaider cette cause : apprens qu'il faut que tu gagnes cette épée avant que de la tirer contre Rodomont , & l'ancien usage est d'acheter ses armes de façon ou d'autre avant de pouvoir s'en servir dans un combat. — Par Mahomet , répondit Mandricard , nul son ne peut être aussi doux à mon oreille que celui de la voix d'un téméraire

téméraire qui me provoque au combat ; mais fais en sorte que Rodomont consente à me laisser battre en premier lieu contre toi , & qu'il attende à me combattre après ta défaite. Va , ne crois pas que je refuse de te répondre , & à toute autre qui voudra se présenter. — Non , non , s'écria brusquement Roger présent à cette dispute , je ne souffrirai point qu'on change rien à l'ordre du combat dont le sort a décidé. Tu dois la première fois entrer en lice avec Rodomont , & la seconde avec moi ; & le tour de Gradasse ne peut venir qu'après. Si la raison qu'il t'oppose est bonne (quand au hasard qui seul t'a donné Durandal ,) tu dois de même avant que de te battre contre personne , acheter la devise que tu portes ; c'est celle de mes pères & la mienne : tu ne peux avoir de droits sur elle avant que de m'avoir désarmé. Mais puisque j'ai déjà consenti que l'on tirât au sort l'ordre des combats , je consens qu'il soit suivi , pourvu qu'il n'y soit rien changé : si tu veux troubler cet ordre , je le troublerai plus vivement encore que toi ; & je ne souffrirai pas que tu portes mes armes pour combattre un autre que moi.

Quand vous seriez l'un & l'autre des murs , dit le Tartare en fureur , vous ne m'empêcheriez pas de me servir de Durandal , & de me parer de ma noble devise. Alors emporté par sa colère , il

frappe de son poing fermé le coup le plus violent sur la main droite de Gradasse, & fait tomber Durandal à terre. Le Roi de Séricane, surpris de cette insolente audace, reste immobile pendant un instant dont Mandricard profite pour ramasser l'épée : indigné de l'affront public qu'il a reçu, & de se voir enlever Durandal par une pareille surprise, Gradasse recule deux pas, tire son cimeterre, & l'audacieux Tartare non-seulement voit avec plaisir qu'on l'attaque, mais il défie aussi Roger : Venez, venez, crie-t-il, tous les deux ensemble contre moi, & que Rodomont y vienne en troisième : que l'Afrique, l'Espagne & tout le genre humain m'attaquent, rien ne peut me faire ni tourner ni baisser la tête. En disant ces mots il espadonne avec Durandal, il embrasse fortement son bouclier, & il brave & défie également Roger & Gradasse : Laissez-moi, de grâce, dit au premier le Roi de Séricane, punir cet enragé de son extravagance.

Pardieu, répondit Roger, je ne peux vous le céder, & c'est à moi de le châtier de sa témérité, retirez-vous. — Non, cria Gradasse. Tous les deux contestent & finissent par attaquer le Tartare qui se bat avec fureur, & ce combat auroit été sans doute bien sanglant, si plusieurs des spectateurs ne se fussent jetés entre eux ; ils apprirent même à leurs dépens qu'il est sou-

vent dangereux de vouloir séparer des gens à qui la fureur a fait perdre la tête.

Rien n'auroit pu les contenir sans l'arrivée d'Agramant & du Roi Marfile; les trois combattans s'arrêtèrent par respect en les voyant paroître : le fils de Trojan se fit éclaircir du sujet de cette seconde querelle : après bien des soins & bien des remontrances , il fit consentir Gradasse à souffrir que Mandricard se servît de Durandal dans le combat qu'il devoit soutenir contre Rodomont : mais tandis qu'Agramant appaisoit cette forte querelle , le bruit que l'on entendit s'élever de la tente de Rodomont , annonça qu'il s'en élevoit une toute aussi violente entre le fier Roi d'Alger & Sacripant.

Le Roi de Séricane , comme nous l'avons déjà dit , avoit aidé Rodomont à se couvrir des armes de Nembrod , & Ferragus l'avoit secondé dans cet acte honorable au Roi d'Alger ; s'étant tous les deux approchés de son cheval qui couvroit alors son frein d'une écume fraîche , (c'étoit ce beau Frontin de la perte duquel Roger étoit si justement indigné :) Sacripant , comme Chevalier expérimenté , regardoit avec soin si ce cheval étoit bien tenu & en bon état de servir son maître ; ce fut en l'examinant de plus près que quelques taches bien marquées , & plusieurs beautés

particulières à ce cheval, le firent reconnoître par Sacripant qui ne put douter que ce ne fût son cher Frontalet, pour lequel il avoit effuyé plusieurs querelles, & dont la perte l'avoit affligé si vivement que pendant long-tems il n'avoit voulu marcher qu'à pied.

Le fripon de Brunel avoit eu l'art de le dérober de dessous lui, le même jour qu'il vola l'anneau d'Angélique, qu'il enleva Balifarde à Roland, & qu'il prit aussi l'épée de Marphise. Brunel, depuis son retour en Afrique, avoit fait présent en même tems au jeune Roger de Balifarde & de Frontalet, auquel Roger avoit donné le nom de Frontin.

Aussi-tôt que Sacripant eut bien reconnu qu'il ne se trompoit pas, il dit poliment à Rodomont : Scavez-vous, Seigneur, que ce beau cheval est à moi ; c'est le même que Brunel me vola près d'Albraque : je pourrois vous présenter bien des témoins de cette vérité, mais comme ils sont tous très-éloignés, si quelqu'un osoit me la disputer, je la lui prouverois par les armes ; je consens de tout mon cœur que vous vous en serviez pour le combat que vous allez livrer, à condition toutefois que vous voudrez bien convenir que c'est de mon consentement que vous vous en servirez, & que je ne fais que

vous le prêter ; car si vous pensiez autrement, Seigneur, je serois obligé, malgré moi, de le défendre par les armes.

L'orgueilleux Rodomont, fier de sa force & de son courage qui surpassoit en effet tout ce qu'on rapporte des Héros les plus célèbres de l'antiquité, répondit avec un air hautain : Mon cher Sacripant , tout autre que vous ne me tiendrait pas impunément un pareil langage, & je lui ferois bientôt voir qu'il eût été plus heureux pour lui d'être né privé du pouvoir de parler ; mais en faveur de plusieurs jours que nous venons de passer ensemble , je vous prie seulement d'être attentif au combat que je vais livrer à Mendricard ; & je crois que vous me direz de bon cœur après avoir vu la fin du combat, Seigneur , le cheval est à vous.

Ton espèce de courtoisie, lui répondit Sacripant plein de dépit & de colère, me paroît en vérité bien brutale ; pour moi je te dis avec franchise & très clairement, que tu ne comptes plus sur ce cheval pour ton combat ; je te le défens, moi ; tant que je tiendrai cette épée, je t'empêcherai de t'en servir, & n'eussé-je que mes ongles & mes dents pour défendre cette querelle, je la soutiendrois encore.

De ces paroles tous les deux en vinrent aux injures, aux menaces & bientôt au combat ; la

paille ne s'enflamme pas plus promptement ; Rodomont étoit armé de toutes pièces , & Sacripant n'avoit que son épée , mais son adresse extrême à la manier faisoit qu'il s'en couvroit tout entier.

Sacripant n'avoit pas à beaucoup près la force du Roi d'Alger ; mais son grand cœur , sa souplesse , son coup-d'œil & sa dextérité pouvoient y suppléer : la roue qui roule pour écraser le grain , ne tourne pas avec plus de vitesse que Sacripant tournoit autour de Rodomont. Il lui portoit des coups , & sçavoit éviter tous les siens. A la fin Ferragus & Serpentin , tirant leurs épées , les séparèrent ; Grandonio & plusieurs Seigneurs Maures leur aidèrent à retenir les combattans : cependant la rumeur que ce combat excita fut assez grande pour être entendue de l'autre pavillon , où l'on s'occupoit alors à contenir la colère de Mandricard , de Roger & du Roi de Séricane.

La nouvelle de cette autre dispute vint bientôt jusqu'aux oreilles d'Agramant ; on lui dit que Rodomont & Sacripant étoient aux mains ; & le fils de Trojan confus , troublé par tant de querelles différentes , dit au Roi Marfilè : Courez promptement à cet autre pavillon ; & tandis que je contiendrai ceux-ci , faites vos efforts pour rétablir l'accord entre les autres.

L'orgueil de Rodomont se calma , lorsqu'il vit Agramant ; il se retira quelques pas d'un air respectueux ; Sacripant eut les memes égards pour le fils de Trojan : mais après leur avoir demandé le sujet d'un si terrible débat , il fit d'inutiles efforts pour les accorder ensemble. Sacripant s'entête à vouloir que le Roi d'Alger le prie de lui prêter son cheval , & ne veut le lui céder qu'à cette condition. Ni le ciel ni vous , répond le superbe Rodomont , ne me ferez consentir à demander rien de ce que je peux ne devoir qu'à mon courage.

Agramant interroge le Roi de Circassie pour sçavoir quels sont ses droits sur ce cheval , & comment on a pu le lui voler. Sacripant le lui conte ingénument , & ne peut s'empêcher de rougir , en lui avouant comment cet adroit fripon de Brunel eut l'adresse de le surprendre dans une rêverie si profonde qu'il avoit sçu dérober son cheval nud sous lui , le laissant sur la selle qu'il avoit appuyée sur quatre pieux.

Marphise , qui venoit d'accourir au bruit comme beaucoup d'autres , n'eut pas plutôt entendu conter l'histoire de ce singulier vol , que son visage s'enflamma , la Guerrière se souvenant que le même jour son épée avoit été dérobée : elle se rappella aussi d'avoir vu fuir le larron sur ce même cheval , & reconnut alors

le bon Sacripant, que d'abord elle ne s'étoit pas bien remis. Tous ceux qui les entouroient ne purent pas s'empêcher de porter leurs regards vers Brunel. Plusieurs d'entre eux l'ayant entendu se vanter quelquefois d'avoir fait ces adroits larcins, ils se le montroient les uns aux autres, tant qu'à la fin Marphise en conçut quelques soupçons; ils furent donc bientôt éclaircis par ceux qu'elle questionna : tout ce qu'ils lui répondirent lui confirma que ce Brunel avoit dérobé son épée; le fils de Trojan, au lieu de le faire pendre, comme il l'avoit bien mérité, l'avoit fait Roi de Tingitane, ce qui certainement étoit d'un fort mauvais exemple : l'ancien ressentiment de Marphise se ranima si promptement & si fort qu'elle ne put différer d'un moment sa vengeance & la punition, non-seulement du vol de son épée, mais encore de toutes les mauvaises plaisanteries dont Brunel l'avoit accablée lorsqu'elle couroit après lui.

Elle se fit promptement attacher son casque par son Ecuyer, ayant déjà le reste de ses armes; on la vit très-rarement sans les porter depuis le jour où l'amour de la gloire avoit rempli son cœur. Elle marche fièrement vers les gradins élevés sur lesquels Brunel étoit assis; elle débute par lui donner un coup de poing bien appliqué, & le levant de son siège d'une seule main,

de même qu'une aigle enleveroit une poule dans ses ferres , elle le porta de cette manière jusqu'auprès d'Agramant : Brunel très-effrayé de se trouver dans de si terribles mains, jettoit les hauts cris & demandoit merci; ses cris même se firent entendre, malgré ceux que la multitude étonnée jettoit de tous côtés. Marphise s'approchant du fils de Trojan , lui dit avec un air altier: Je veux me faire justice de ce scélérat , quoiqu'il soit votre vassal, & le pendre de mes propres mains , parce que le même jour qu'il vola Frontin à Sacripant , ce larron eut aussi l'audace de me voler mon épée, & si quelqu'un ose dire ici que ce dont je l'accuse n'est pas vrai , je lui déclare qu'il en a menti : je ne fais que ce que ce fripon mérite en le punissant; mais comme on pourroit m'imputer d'avoir attendu le tems où les plus braves Guerriers sont retenus par leurs propres querelles pour faire un semblable défi, je veux bien différer encore trois jours pour le pendre ; & si pendant ce tems personne ne se présente pour sa défense , je rendrai bientôt quelques corbeaux heureux, en leur exposant le corps de ce méchant petit monstre : je parts pour me rendre à trois lieues d'ici ; je me tiendrai dans cette tour voisine d'un bois ; je n'aurai qu'une de mes demoiselles avec un seul valet près de moi : si quelqu'un ose y venir me

redemander ce larron, je lui déclare que je l'attends. A ces mots elle prit le chemin de cette tour, sans attendre que personne lui répondît : elle tenoit Brunel par les cheveux couché sur les arçons de la selle ; le malheureux crioit en vain appelant ceux qu'il croyoit ses meilleurs amis à son secours.

Agramant resta confondu de cette nouvelle aventure ; il ne pouvoit comprendre comment un si grand nombre de querelles s'élevoient à la fois ; il étoit d'ailleurs très-choqué du manque de respect de Marphise, quoiqu'il méprisât intérieurement ce fripon qu'il avoit pensé plusieurs fois faire pendre, sur-tout depuis le vol de l'anneau d'Angélique ; mais l'acte de Marphise lui parut trop violent pour le pouvoir souffrir : déjà ce Prince se préparoit pour courir promptement après elle, & pour en prendre vengeance, mais le sage Roi Sobrin qui se trouvoit présent l'arrêta. Non-seulement, lui dit-il, vous commettriez trop la dignité de votre état en courant après cette Guerrière pour la combattre, quand même vous seriez sûr de la vaincre ; mais outre qu'elle est assez redoutable pour rendre votre victoire douteuse, quel honneur pourriez-vous espérer de vous être battu contre une femme, & d'avoir défendu la vie d'un coquin ; il vaut bien mieux que vous laissiez pendre Brunel ; & quand il ne

vous en coûteroit que de montrer un œil menaçant pour le sauver, en vérité, vous ne devriez pas empêcher qu'on punisse un pareil larron : vous pourrez tout au plus envoyer dire à Marphise que vous la priez de le ramener devant vous la corde au col, pour que vous le condamnerez vous même comme étant votre sujet, en lui promettant de la satisfaire pleinement, & en l'assurant que vous aimez beaucoup mieux que Brunel & tous ceux qui lui ressemblent soient pendus que de perdre son amitié.

Agramant écoutoit le sage Sobrin avec confiance, & se rendoit presque toujours à ses conseils : il le crut si bien cette fois qu'il n'envoya personne à Marphise, & qu'il défendit même à tous ses Chevaliers de prendre la défense de Brunel ; il aima mieux employer tout son pouvoir & toute son intelligence à terminer les grands différends qui devenoient si nuisibles à ses intérêts présens.

La Discorde se trouvant assez contente de la bonne besogne qu'elle avoit faite, oublia les coups qu'elle avoit reçus, & se mit à rire de tout son cœur : Oh ! pour le coup, dit-elle, en se rappelant toutes ces différentes querelles ; bien habile qui pourroit les accorder. L'Orgueil fautoit aussi de joie avec sa compagne, & tous les deux se proposoient bien de fournir de nou-

veaux alimens aux brafiers qu'ils avoient allumés. La Difcorde alors éleva vers le ciel un cri perçant pour apprendre à Michel la pleine victoire qu'elle venoit de remporter. Paris trembla : les eaux de la Seine fe troublèrent à cet horrible cri, qui retentit jufqu'au fond des Ardennes, où les bêtes de cette vafte forêt pleines d'épouvante s'élancèrent de leurs retraites ; les antres & les rochers des Alpes, & même ceux des Cévennes, mugirent, & les côtes de la Neuftrie, de la Guyenne & de la Gafcogne répondirent à ces mugiffemens ; le Rhône, la Saône, la Garonne & le Rhin s'agitèrent & franchirent leurs rivages, & la mère éplorée & tremblante ferra fortement fon enfant fur fon fein. Cinq redoutables Guerriers, en effet, étoient prêts à fe battre, difputoient fur l'honneur d'obtenir la première lice, & leurs querelles étoient fi compliquées qu'Apollon même eût eu peine à les débrouiller. Agramant commença par vouloir défaire le premier nœud ; c'étoit celui de la belle Doralice que Rodomont & Mandricard fe difputoient.

Le fils de Trojan eut beau fe fervir de la perfuafion & des propos les plus flatteurs auprès de ces fuperbes ennemis, il ne pouvoit jamais accorder deux hommes également animés par l'orgueil & par l'amour : un moyen qu'il ima-

gina lui réussit cependant, lorsqu'il eût épuisé tous les autres; il leur proposa de s'en rapporter au choix de Doralice. L'amour-propre alors agit également sur tous les deux, & leur fit accepter cette nouvelle proposition: Rodomont, en effet, avoit bien quelques raisons de se flatter que le choix de Doralice seroit en sa faveur; il l'avoit aimée long-tems avant que Mandricard la connût: il en avoit même reçu quelques légères faveurs de l'espèce de celles qui peuvent allier la sagesse avec l'amour; & c'est sur cet ancien tems, & sur tous les prix remportés dans les tournois & dont il avoit porté l'hommage à ses genoux, qu'il fondeoit son espérance: Mandricard ne disoit mot, il n'avoit l'air ni d'espérer ni de craindre; mais il jouissoit intérieurement de beaucoup de sécurité: Doralice étoit sensible; il n'imaginoit pas qu'elle pût être ingrate, & toute l'espèce de reconnoissance & de souvenir dont Rodomont pouvoit se flatter ne lui paroissoit rien en comparaison des sentimens présens dont il étoit sûr que la tendre Doralice étoit bien doucement occupée: le Soleil avoit sans cesse éclairé les amours de Rodomont; la nuit avoit souvent enveloppé les siens de ses voiles épais: il rioit en lui-même, lorsqu'il voyoit toute la cour sarrasine présumer que Doralice se décideroit en faveur de Rodomont.

L'un & l'autre ayant prêté serment entre les mains de leur Empereur de se soumettre au choix de Doralice, ils furent ensemble auprès de cette Princesse; elle rougit beaucoup, elle baissa les yeux; mais bientôt les attachant avec tendresse sur Mandricard, elle lui donna la préférence. Un étonnement général suivit cet arrêt, & Rodomont en fut d'abord si surpris & si confondu qu'il resta quelques instans immobile & sans oser lever les yeux; mais pourtant la rougeur de la colère éteignit celle de la honte sur le visage irrité du Roi d'Alger. Il appelle à haute voix de cette décision injuste; il serre avec fureur le pommeau de son épée, & crie en présence d'Agramant & de toute sa cour, que les armes seules doivent juger une cause qui ne peut l'être avec justice par une femme légère toujours sujette à faire un mauvais choix: pour Mandricard, qui s'attendoit à cette préférence si bien méritée: Fais ce que tu voudras, dit-il à Rodomont; avant que ton vaisseau puisse entrer dans le port, je lui ferai voir bien du pays. Agramant se crut en droit alors de leur en imposer à tous les deux, & donnant le tort à Rodomont, il lui défendit de rechercher plus longtemps son rival sur une querelle que l'amour venoit de juger, & c'est ainsi qu'il réprima sa colère.

Rodomont, qui ne cède que par respect à

son Empereur , voit que dans ce moment il reçoit un double affront par le choix que fait son infidelle maîtresse & par les ordres absolus qu'Agramant ose lui donner ; il ne veut plus s'arrêter un seul instant dans cette cour ; il part , sans parler à personne , suivi de deux seuls Ecuyers , & sort sur le champ du camp des Sarrafins ; il ressembloit en ce moment au taureau furieux qui se trouve forcé de céder la génisse qu'il aime à son vainqueur. Cet animal jaloux cherche les bois & les rivages les plus solitaires ; il s'éloigne des pâturages fertiles pour aller se cacher dans les marais , ou sur les bruyères stériles ; qu'il soit au soleil , ou qu'il s'enfonce dans l'ombre épaisse , il ne peut éteindre la fureur & l'amour qu'il exprime par ses longs mugissemens ; ce fut ainsi que Rodomont s'éloigna d'Agramant & de son ingrate maîtresse.

Roger eut grand desir de le suivre pour lui disputer Frontin ; il prenoit déjà ses armes , lorsqu'il se souvint que c'étoit alors que le sort décidoit son combat contre Mandricard ; il ne voulut pas être prévenu par Gradasse qui disputoit Durandal au Tartare ; il laissa Rodomont tranquille pour ne plus s'occuper que du combat qu'il devoit livrer , & remit après l'avoir fini le projet de poursuivre le ravisseur de Frontin.

A l'égard de Sacripant, qui n'étoit pas retenu par les mêmes raisons, il suivit les traces de Rodomont en diligence; il l'eût même bientôt joint sans une aventure qui l'arrêta jusqu'au soir: le hasard lui fit appercevoir une femme qui venoit de tomber dans la Seine; sa générosité naturelle lui fit faire de longs efforts pour lui sauver la vie.

Pendant ce tems, son cheval s'écarta; il eut peine à le rattrapper, & perdant ainsi les traces du Roi d'Alger, il fut obligé de courir après plus de deux cents milles pour le retrouver; & lorsque le pauvre Sacripant put enfin joindre Rodomont, il eut le malheur de perdre tout à la fois & son cheval & sa liberté: mais ce n'est pas le moment de raconter cet événement; nous devons être trop occupés de Rodomont, qui n'a pas plutôt quitté son Empereur & sa maîtresse qu'il s'en plaint, & jette feux & flammes contre eux. Souvent chemin faisant, quelques échos, cachés dans la cavité des roches, répertoient ses soupirs & ses plaintes amères: O cœur imparfait des femmes, s'écrioit-il, que tu changes légèrement, que tu respectes peu la foi des sermens! insensé l'homme qui peut croire à ceux que tu proferes!

Quoi! Doralice, le plus fidèle amour, ma soumission à tes ordres, dont je t'ai donné tant

de preuves , n'ont pu captiver ton cœur ! hélas ! devois-tu changer aussi vite de sentimens ! comment ce Tartare a-t-il pu si promptement te séduire ! non , je ne peux imaginer qu'une seule raison de ton indigne légèreté. Ah ! Doralice , le sort t'a fait naître femme ! sexe perfide , le ciel & la nature t'ont produit pour rendre l'homme malheureux ; il eût peut-être été plus fortuné sans toi. Oui , tu naquis pour le tourmenter ; de même que l'on voit naître sur la terre des ours , des loups & des serpens ; dans l'air & dans nos guérets , des coufins , des taons & des mouches guêpes : c'est ainsi que le froid pavot , l'yvraie & le chardon étouffent le bon grain. Pourquoi cette nature si puissante n'a-t-elle pas fait pour l'homme ce qu'elle a fait pour les arbres qui se reproduisent d'eux-mêmes par leurs rejettons , & même par des entes propres à donner tant de saveur à leurs fruits ? Ah ! qu'il est aisé de voir que cette nature porte toujours en elle le germe du mal ; mais aussi c'est , sans doute , parce qu'elle n'est jamais parfaite , qu'on la représente sous la figure d'une femme. Non , non , femmes perfides , ne vous enorgueillez point de donner la naissance à l'homme. Voyez le lys parfumé naître entre des feuilles d'une odeur insupportable ; voyez la rose naître de même du sein des épines venimeuses. Contrariantes ,

dédaigneuses & superbes ; sans foi, sans aucun sentiment, sans raison ; entreprenantes, cruelles, tracaillères & perfides, vous ne naîsez que pour le malheur éternel du genre humain.

C'est ainsi que Rodomont dans son dépit mortel exhaloit ses plaintes : tantôt le cœur ferré, sa voix se faisoit entendre à peine ; d'autres fois animé par la fureur ; il faisoit retentir au loin ses cris. On voit bien en vérité, qu'il avoit absolument perdu la raison, car j'ose assurer que pour une ou deux femmes qui mériteroient les reproches de ce Sarrafin, il en est cent qui sont dignes de nos justes louanges : moi-même, je conviens que quoique je n'en aie jamais pu trouver une fidelle, il peut s'en trouver quelques-unes dont un galant homme ne puisse pas se plaindre ; mais mon mauvais sort ne m'en a jamais fait aimer une de cette espèce ; & si sur cent il n'y en avoit qu'une de mauvaise, je crois qu'il auroit la barbarie de me faire porter ses chaînes. Je ne me vois donc qu'une ressource, c'est d'en chercher sans cesse une nouvelle, avant que mes cheveux aient achevé de blanchir : peut-être enfin en trouverai-je une dont en conscience je pourrai dire un peu de bien. Ah ! grands Dieux, que je saisirai bien ce bonheur inespéré ! que ma langue, ma prose, mes vers, toute mon existence auront d'ardeur & de plaisir à rendre ses

charmes & son nom célèbres , ainsi qu'à publier sa gloire.

Rodomont, injuste pour son Roi comme pour sa maîtresse , passoit également les bornes en se plaignant avec la même fureur contre lui ; il voudroit que la foudre , la tempête , & tous les maux sortis de la boîte de Pandore , détruisissent son Empire jusqu'à ses fondemens : il desire qu'Agramant soit dépossédé de son trône , chassé de ses Etats , & que pauvre & sans secours il languisse dans la plus mortelle douleur ; mais , par un reste de générosité , Rodomont desire aussi de le rétablir alors dans son Empire , de le porter au comble de la gloire , de lui faire connoître qu'il est son ami le plus fidèle quoiqu'il en ait été maltraité , & que cet ami combattroit pour lui l'univers entier.

Le Roi d'Alger maudissant & regrettant ainsi tour-à-tour & son Empereur & sa maîtresse , marchoit à grandes journées , & laissoit peu de repos au bon Frontin : enfin , il arriva sur les bords de la Saône ; elle a sur sa droite le chemin de la mer de Provence qu'il vouloit prendre , afin de s'embarquer pour retourner en Afrique : il vit la Saône couverte de bateaux ; ses bords l'étoient par d'immenses troupeaux. Les Sarra-

jusqu'à l'Espagne, & presque jusqu'à Paris, se servoient des rivières navigables autant qu'ils le pouvoient pour conduire leurs convois à leur armée, & les conducteurs de ces convois passoient ordinairement la nuit en de bonnes hôtelleries établies d'espace en espace sur les bords de ces fleuves.

Rodomont voyant la nuit déjà noire, se rendit aux prières engageantes d'un hôte qui le fit descendre chez lui : on eut grand soin de son cheval ; on lui servit un très-bon souper, & même on lui porta des vins de Corse & de Grèce, Rodomont ayant prévenu l'hôte que quoiqu'il aimât à manger comme les Maures, il aimoit aussi à boire comme les François.

L'hôte, qui ne se contente pas de lui faire faire très-bonne chère, lui rend toute sorte d'honneur, ayant connu facilement que ce Seigneur devoit être très-illustre ; mais il s'aperçut bien qu'il étoit triste & distrait ; & en effet Rodomont, toujours occupé de ses peines & de son ingrate maîtresse, buvoit & mangeoit sans dire un seul mot. Cet hôte, l'un des plus rusés qui fût en France, & qui même avoit eu l'adresse de conserver ses biens & d'exercer sa profession au milieu des ennemis, avoit appelé près de lui plusieurs de ses parens pour l'aider

à bien tenir son auberge ; mais aucun d'eux n'osoit ouvrir la bouche devant Rodomont dont ils respectoient le silence.

Le Sarrafin , en effet , se perdoit en mille pensées différentes , & ne jettoit des regards assurés sur aucun d'eux. A la fin , devenu par degrés plus tranquille , il eut l'air d'un homme qui sort d'un véritable sommeil ; il leva ses yeux jusques-là fixes & toujours sombres , & regarda l'hôte & sa famille avec un air assez doux ; rompant enfin ce long silence , il questionna l'hôte & ceux qui l'accompagnoient sur leur genre de vie , & leur demanda s'ils étoient mariés. Dès que plusieurs qui l'étoient eurent répondu , la seconde question fut plus embarrassante ; car il leur demanda de lui dire ingénument ce qu'ils pensoient de leurs moitiés. Ils répondirent tous , excepté l'hôte , qu'ils les croyoient aussi bonnes que fidelles : C'est bien fait à vous , leur dit l'hôte avec un rire sardonique , mais bien d'autres peuvent avoir une opinion différente ; & par ma foi , voulez-vous que je vous le dise franchement , je vous regarde tous comme de pauvres imbécilles de croire si facilement à leur fidélité ; demandez-le plutôt à ce bon seigneur , je parie qu'il est de mon avis , s'il n'a pas envie de disputer & de dire qu'une taupe a la blancheur de la neige.

Une femme fidelle ressemble au phénix ; on n'en trouveroit pas deux dans le monde ; mais comme très-heureusement chacun croit l'avoir trouvée dans la fienne, il n'est aucun mari qui puisse échapper à tous les bons tours que les coquines savent leur jouer. Heureux celui qui possède cette palme de la fidélité ! mais , je le répète , heureux aussi ceux qui croient bien fermement l'avoir trouvée !

J'étois vraiment dans la même erreur que vous tous ; autrefois je croyois bonnement que beaucoup de femmes étoient sans reproche : un Gentilhomme de Venise arriva par bonheur chez moi pour me tirer de cette erreur ; il s'appelloit François Valerio : je n'ai jamais oublié le nom de ce galant homme que je regarde comme un de mes bienfaiteurs. Le gaillard savoit toutes les ruses , tous les tours d'adresse dont les femmes peuvent se servir ; il connoissoit même toutes les histoires antiques & modernes qui pouvoient prouver son opinion ; je crois même que le bon monsieur s'appuyoit bien sur sa propre expérience ; aussi soutenoit-il avec vigueur que si quelque femme paroïssoit conserver une pudeur sévère, c'est qu'elle avoit le très-rare mérite d'être beaucoup plus adroite qu'une autre ; il me fit cent contes à mourir de rire de tous les accidens arrivés aux bonnes gens un

peu trop crédules : je ne m'en rappelle pas à présent la troisième partie ; mais je m'en souviens d'un qui m'a paru si plaisant , que je l'ai gravé dans ma mémoire aussi fidèlement que si je l'eusse inscrit sur le marbre : je pourrois même vous amuser en vous le racontant, Seigneur , dit-il à Rodomont , si je pouvois espérer que ce récit pût vous être agréable.

Vous ne pouvez à présent , répondit le Roi d'Alger , rien faire qui puisse me plaire autant que de me raconter une aventure qui se rapporte aussi bien à mes idées présentes ; & pour que vous puissiez mieux vous bien rappeler les faits , & me les conter plus à votre aise , je vous prie de vous asseoir vis-à-vis de moi. Trouvez bon que ce ne soit que dans le chant suivant que je vous répète ce que l'hôte se plut à raconter au Roi d'Alger.

Fin du vingt-septième Chant.



C H A N T X X V I I I .

FEMMES aimables ! & vous dont le bonheur est de les adorer , de grace n'écoutez point l'histoire que l'hôte de Rodomont se prépare à conter ! vous savez quelle est la malignité de cet hôte ; vous seriez blessées de sa médisance ; mais , après tout , les propos d'un homme de cette espèce ne doivent pas porter coup : on fait que de tous tems le vulgaire imbécille aime à parler de tout à tort & à travers : vous pouvez d'ailleurs passer ce chant , parce qu'il ne tient point du tout à cette très-véritable histoire. Je ne rapporte ce conte que par respect pour Turpin que je suis toujours avec fidélité ; c'est lui qui met ce conte absurde dans la bouche de cet hôte. Non , sexe charmant , non : vous ne pouvez me soupçonner d'une malignité coupable ; mes discours , mes vers , tous mes actes ont prouvé & prouveront encore à quel point je vous aime & je vous révère , & j'agirois contre mon propre cœur si je ne vous étois pas dévoué jusqu'au dernier soupir.

Passer donc les feuilles suivantes que je n'écris qu'à regret , ou si vous hasardez de les lire ,

regardez ce conte comme une de ces fictions incroyables qu'on offre à la crédulité; mais enfin puisque je suis forcé de suivre exactement le bon Turpin, je vous dirai donc que l'hôte s'étant bien arrangé vis-à-vis de Rodomont, ce fut ainsi qu'il commença son histoire :

Astolphe, devenu Roi de Lombardie par la retraite claustrale de son frère aîné, joignoit aux fleurs de la jeunesse une si parfaite beauté qu'Apelle & Xeuxis l'eussent choisi pour modèle, s'ils eussent voulu peindre Endimion ou Narcisse; il avoit quelque chose de la foiblesse de ce dernier : il savoit trop qu'il étoit beau ; il étoit trop sensible au plaisir de se l'entendre dire; il l'étoit moins à la puissance, aux richesses, à l'étendue de ses Etats, qu'à la préférence qu'on donnoit à sa figure sur celle de toute la plus brillante jeunesse de l'Italie.

Un jour que les courtisans du jeune Roi louoient jusqu'à la beauté de sa main, en présence de Fauste, Cavalier Romain, Astolphe trouvant peut-être que les éloges du Romain étoient trop froids, lui demanda s'il connoissoit quelque créature assez parfaite pour pouvoir lui être comparée; mais il fut assez surpris de sa réponse : Seigneur, lui dit Fauste, tel que vous êtes à mes yeux, & tel que je vois que vous l'êtes à ceux de tous les autres, je crois que

la nature a peu produit d'hommes aussi charmans que vous ; je pense même que le seul de ses ouvrages qui puisse vous être comparé , c'est mon jeune frère Joconde ; ses chaînes , ses perfections ne me paroissent point inférieures aux vôtres , & même permettez-moi de ne vous pas donner la préférence sur lui.

Rien ne pouvoit paroître plus impossible que ce que répondit Fauste à celui qui croyoit posséder la palme de la beauté ; le desir de voir Joconde , peut-être même une jalousie secrète , porta le jeune Astolphe à le presser d'engager son frère à venir dans sa cour : Je crains bien , Seigneur , lui répondit Fauste , de ne pouvoir le déterminer à ce voyage ; tranquille dans sa patrie , cultivant les biens qu'il a reçus de ses pères , heureux sur leurs anciens foyers , mon frère ne connoît point l'ambition ; il n'est jamais sorti des environs de Rome , & le voyage de Pavie l'effrayeroit autant que de traverser toutes les mers. D'ailleurs , comment espérer de l'arracher des bras d'une jeune épouse qu'il adore , & dont il est tendrement aimé ? Le bel Astolphe fut si pressant dans ses prières , si libéral dans ses dons , que Fauste ne put lui refuser de partir pour Rome , & de lui promettre de faire tous ses efforts pour réussir à déterminer Joconde.

Le succès du voyage de Fauste fut cependant plus prompt & plus facile qu'il ne l'avoit espéré : Joconde ne put résister aux prières d'un frère qu'il aimoit ; sa jeune épouse parut se rendre aux grandes espérances qu'il avoit mis sous ses yeux.

Le beau Romain fixa lui-même le jour de son départ : Fauste, qui savoit mieux que lui combien la parure peut être utile à relever la beauté, lui fit faire des habits riches & galans. Pour Joconde, il ne s'occupoit que du désespoir de son épouse ; souvent il mêloit ses larmes avec les siennes : Ah ! cruel, s'écrioit-elle en le serrant dans ses bras, ton départ m'arrache le cœur ; comment pourrai-je être absente de toi , sans perdre la vie !

Plus le jour fatal approchoit , plus cette tendre épouse sembloit frémir du moment qui les alloit séparer ; Joconde lui jura mille fois qu'il feroit tout au plus deux mois éloigné d'elle : Ah ! crioit-elle, que ce terme est long ! hélas ! espères-tu donc me retrouver en vie ? privée du sommeil , ne me souciant plus de soutenir ma malheureuse existence, ne me réveillant pas pour te voir , ne pouvant plus m'endormir dans tes bras , le Soleil verra couler mes larmes ; je troublerai la nuit par mes gémissemens ; je me croirai seule dans l'univers. Ah ! Joconde, tu m'arra-

ches la vie; (elle ôtoit de son col , en disant ces mots , un riche reliquaire & le lui présentoit ;) porte-le , mon cher Joconde , comme un symbole du nœud sacré qui nous unit : il a reposé long-tems sur mon cœur ; je veux qu'il soit sur le tien pour te rappeler sans cesse ta tendre & fidelle compagne. Joconde baïsa le reliquaire qu'il ne put placer alors que sous son chevet ; car il lui restoit peu de momens à passer avec cette épouse adorée : il devoit le compte de tous ces momens à l'amour.

Une heure avant l'aurore du jour qui va les séparer , la malheureuse épouse , épuisée par ses transports & par ses larmes , paroît succomber & reste immobile : Joconde craint qu'elle ne soit expirée de douleur ; il porte une main tremblante sur son sein ; il sent heureusement le mouvement régulier d'un cœur qui l'adore : il approche sa bouche de ses lèvres , il trouve qu'elle respire doucement ; il juge que le Ciel , touché de ses peines , les calme alors par le sommeil ; il craint de renouveler son desespoir par un adieu trop douloureux : il sent qu'il y peut succomber lui-même ; il croit devoir saisir ce moment pour partir ; il s'arrache enfin de cette couche nuptiale dont il est si sûr que l'amour & la vertu conserveront la pureté jusqu'à son retour.

Éperdu, baigné de larmes, Joconde court se jeter dans les bras de son frère, s'habille à la hâte ; tout est prêt pour leur départ : Fauſte attendri, qui le voyoit faire un mouvement vers la chambre de ſon épouſe, l'embraffe, l'arrache à lui même, & le fait monter à cheval. Fauſte reſpectant la douleur de ſon frère, marche un mille avec lui ſans lui parler ; c'eſt Joconde qui rompt le premier le ſilence : Ah ! grands Dieux, dit-il, qu'ai-je fait ! Mon trouble & ma douleur m'ont fait oublier le beau reliquaire. Edile penſera peut-être qu'il n'eſt pas d'un prix aſſez cher à mon cœur ; tout peut allarmer une épouſe auſſi tendre : mais, ajouta-t-il, je lui marquerois trop peu d'égards en n'envoyant qu'un domeſtique, d'autant plus que c'eſt ſous le chevet de ſon lit que je l'ai laiffé : je te conjure, mon cher frère, de marcher plus lentement juſqu'à Bucano ; ſois sûr que je t'y rejoindrai dans peu. Joconde, ſans attendre aucune répoſe, part à toutes jambes, arrive à Rome au moment où le ſoleil va paroître ; & rentrant chez lui par une porte de derrière, dont heureuſement il avoit la clef, il monte ſans faire aucun bruit juſqu'à la porte de la chambre d'Edile.

Joconde écoute quelque tems à cette porte, il n'entend aucun bruit ; il remercie le Ciel de ce que ſa chère Edile dort ſi tranquillement ;

il tourne doucement la clef, marche plus doucement encore ; le jour qui pénètre déjà dans la chambre lui fait voir ce lit si cher, cet asyle paisible de tout ce qu'il adore : l'amour fait palpiter son cœur : lorsqu'il entrouvre les rideaux, ah ! Dieux, quel spectacle s'offre à sa vue : il croit que ses yeux sont troublés ; il frémit, il approche. Le malheureux connoît enfin qu'il ne se trompe pas ; il voit, il reconnoît Edile entre les bras d'un jeune valet élevé chez lui dès son enfance. Le passage subit de l'amour à la fureur rendit Joconde immobile ; il porta la main sur son épée, il pensa percer ces deux coupables amans ; mais, (pourra-t-on le croire !) l'amour encore eut le pouvoir de retenir son bras ; le sein d'Edile étoit si beau ; Joconde ne put obéir à cet honneur féroce qui lui crioit de se venger ; tout ce qu'il peut faire pour satisfaire en partie aux ordres cruels qu'il en recevoit, c'est de sortir promptement de cette chambre fatale pour n'être pas soupçonné d'avoir été le témoin tranquille de l'affront qui lui perce le cœur : il descend avec les mêmes précautions, remonte à cheval, & l'âme déchirée, la tête absorbée par une douleur sombre & muette, il part & rejoint son frère.

Fauste, & même tous ceux qui suivoient les deux frères, s'aperçurent aisément du trouble

& du changement qui paroïssent sur le visage de Joconde ; mais heureusement les signes avec lesquels on caractérise un semblable malheur ne sont point évidens ; ils furent même très-éloignés de croire que rien de semblable put avoir part à la douleur dont Joconde étoit accablé : son frère ne l'attribua qu'à sa séparation d'Edile qu'il avoit laissée seule en proie à ses mortels regrets.

Joconde eût bien désiré que la certitude du contraire n'eût pas frappé ses yeux ; le spectacle affreux qui les avoit trop bien éclairés, s'y rappelloit sans cesse ; son frère, pour chercher à le distraire de sa rêverie profonde, avoit la maladresse de lui parler à tous momens d'Edile ; il ignoroit que c'étoit aggraver la plaie qui saignoit dans son cœur. Le malheureux Joconde ne put ni manger ni dormir pendant le long chemin qu'ils firent de Rome à Pavie ; & ce tems suffit pour lui caver les yeux, & pour pâlir les roses de ses lèvres & de son teint.

Fausste, étant prêt d'arriver à la cour d'Astolphe, joignoit à la douleur que lui causoit l'état fâcheux de son frère, celle de le présenter pâle, triste & décoloré à ce Prince si jaloux de sa beauté ; que devoit-il penser, en effet, de Fausste qui, pour soutenir la comparaison qu'il avoit osé faire, ne lui présentoit qu'un homme

dont le visage flétri ne brilloit d'aucune de ces fleurs qui le rendoit si vain?

Faufte crut devoir prévenir le Roi de Lombardie, & lui manda dans une Lettre, que son frère accablé par la fatigue & par quelque chagrin fecret, étoit tombé malade; qu'il avoit la fièvre, & que fon changement total ne lui permettoit pas de fe montrer à fes yeux. Aftolphe, plein d'impatience, & fans doute bien aife que Joconde ne fût pas en état de lui difputer la palme, envoya promptement chercher les deux frères, & les fit loger dans fon palais.

Affez femblable aux jolies femmes qui louent facilement celles dont elles ne craignent pas la fupériorité, Aftolphe loua beaucoup ce qui pouvoit fe voir encore des beaux traits de Joconde; il convint que fi la maladie n'eût pas terni l'éclat de fes yeux & de fon teint, il eût pu tout au moins l'égalér; & quelque mouvement de jalousie qu'il eût eu peut-être, ne pouvant plus nuire au penchant qu'il fe fentit pour Joconde, il le combla de prévenances & de marques d'amitié.

Cette faveur marquée du Roi de Lombardie eût pu faire le fouverain bonheur de quelque Courtifan, mais elle ne put rien prendre fur la douleur profonde dont le malheureux époux d'Elide étoit pénétré: fe déroband aux fêtes, au
tumulte

tumulte de la Cour, & même aux caresses d'As-tolphe, comme aux soins de son frère, Joconde cherchoit la solitude; les endroits les plus tristes, les plus abandonnés d'un vaste palais, étoient ceux qu'il préféroit pour y cacher son chagrin & ses profondes rêveries; il se promenoit souvent dans une grande galerie démeublée qui se trouvoit assez proche de son appartement, & ce fut précisément le lieu que l'amour & l'hymen choisirent pour adoucir ses peines.

Un soir où, plus accablé que jamais, il s'étoit oublié dans cette galerie, un rayon de lumière qui passoit & brilloit par la fente d'une cloison, quelques soupirs même qu'il crut entendre, lui donnèrent la curiosité d'essayer s'il pourroit découvrir ce qui se passoit si près de lui: ô Turpin! comment oser te suivre! comment les siècles futurs pourront-ils croire ce que tu m'obliges à leur rapporter! ô Joconde! quelle fut ta surprise lorsque tu vis la jeune Reine de Lombardie! oui; cette Reine charmante, cette heureuse épouse du plus beau des mortels; eh bien, il faut donc que je l'avoue, elle étoit entre les bras d'un nain, & d'un gros nain très-laid & très-difforme. Joconde croit long-tems que ses yeux le trompent; il reste d'abord dans une surprise stupide; il fixe ses regards; il croit bientôt voir disparaître ce prestige; il attend; mais

il peut enfin observer séparément , & cette belle Reine , & son étrange amant ; il est forcé de se rendre à l'évidence : son premier mouvement fut de se dire à lui-même : O femmes ! quelle est donc la singularité de vos goûts ; quelle doit donc être l'ardeur de vos desirs !

Cet étrange spectacle & cette réflexion furent très-utiles pour Elide, ils le furent encore plus pour Joconde ; il convint qu'un valet jeune, agréable, bien fait, élevé près de sa femme, valoit encore mieux que le maussade & difforme nain de la Reine ; que la tache d'Elide s'appercevoit à peine en comparaison de celle-là : ses réflexions allèrent même jusqu'à soupçonner que la nature imposoit au sexe le plus aimable la dure nécessité de ne pouvoir se contenter d'une seule expérience pour juger comment l'autre sexe fait aimer.

Il ne manqua pas de s'enfermer le soir du jour suivant dans la même galerie ; il attendit que le rayon de lumière l'avertît qu'il étoit tems d'observer ; il usa donc des mêmes précautions & des mêmes moyens que la veille ; mais cette fois il n'aperçut que la Reine ; il lui trouva même un air d'impatience & de mauvaise humeur ; une de ses femmes arrivant en ce moment , il entendit la jeune Reine lui faire des reproches sur ce qu'elle venoit toute seule. Eh,

que puis-je faire , Madame, lui dit assez vivement cette confidente? voilà déjà trois fois que je l'appelle inutilement; il joue, il perd, il veut regagner son argent, & même il m'a brusquée très-durement.

Pour cette fois Joconde fut bien confirmé dans l'opinion qu'il s'étoit formée la veille; & voyant que le mal qui depuis long-tems faisoit son malheur, étoit inévitable, il s'éleva si promptement au dessus, que le calme, la gaité même, rentrèrent dans son âme: l'aventure d'Astolphe, ainsi que la sienne, se tournèrent si bien en plaisanterie dans sa tête, que dès le même soir on fut fort étonné de le voir rire & manger de bon appétit, & Fauste, qui venoit tous les matins savoir de ses nouvelles, eut peine à le réveiller le lendemain.

Cette sécurité, cette gaité, l'appétit & le sommeil eurent bientôt tiré Joconde de sa première langueur; ses joues s'arrondirent, les roses brillèrent sur son teint & sur ses lèvres; il rede-
vint charmant, éclipsa le Roi de Lombardie, & fit tourner la tête à toutes les femmes de la cour. Astolphe, aussi surpris que tous les Courtisans, ne put rien comprendre à ce changement si subit & si merveilleux: il amena Joconde dans son cabinet; il l'embrassa tendrement, & le conjura de lui dire par quel bonheur il avoit

recouvré si promptement tous ses charmes & toute sa santé.

Joconde hésita long-tems; mais enfin emporté par sa gaité naturelle & par le tendre attachement qu'il avoit pour Astolphe, il lui dit, que s'il pouvoit compter sur sa parole royale, & même sur la foi du serment qu'il exigeroit, il lui feroit un fidèle aveu.

Astolphe ne se croyant nullement intéressé dans cette affaire, & pressé par la plus vive curiosité, lui prêta le serment le plus sacré que quelque chose qu'il pût lui dire, aucun acte direct ou même indirect de sa part, ne pourroit faire connoître qu'il fût informé de ce qu'il alloit lui découvrir. Joconde rassuré par ce serment redoutable, commença par lui conter bien ingénument sa propre histoire.

Astolphe ne put s'empêcher d'en rire & d'en plaisanter avec lui; mais bientôt il devint très-sérieux, lorsque Joconde lui fit le récit, avec la même franchise, de tout ce qu'il avoit vu de la galerie, & lorsqu'il lui proposa de le lui faire voir à lui-même. Astolphe furieux & confterné fut prêt un instant à déployer toute la rage qui l'agitoit; mais le serment terrible qu'il avoit prononcé le retint: son amitié pour Joconde, & la confiance que celui ci venoit de lui marquer, le portèrent même à le renouveler;

car il exigea de son ami de le convaincre par ses propres yeux de tout ce qu'il venoit de lui dire : il ne fut que trop aisé de le satisfaire dès le même jour, & le Roi Lombard, confondu de tout ce qu'il venoit de voir, se rendit facilement à l'opinion que Joconde avoit prise de toutes les femmes.

Le lendemain matin, tous les deux s'étant bien enfermés dans le cabinet d'Astolphe, ce Prince ayant mûrement réfléchi, dit assez gaiement au jeune Romain : Frère, que ferons-nous ? quel parti croyez-vous que nous devions prendre ? — Ma foi, lui répondit Joconde en riant, moquons-nous d'un accident qui nous est commun avec tant d'autres : abandonnons nos coquines de femmes ; allons courir le monde, cherchons-en par tout qui le soient autant qu'elles, & faisons essuyer à leurs maris le léger affront qui nous couvre la tête. Jeunes & aimables, comme nous le sommes, pouvant même prodiguer l'or & les présens, quelle sera la femme qui pourra nous résister ? Non, pardieu, ne nous désistons pas de cette entreprise jusqu'à ce que mille d'entr'elles ne soient tombées dans nos filets. Ce parti parut excellent à suivre au Roi de Lombardie ; le plaisir de voir sans cesse des pays nouveaux, ce changement d'objets aimables que l'amour condamne bien haut & que le

desir lui fait souvent applaudir tout bas, celui d'augmenter le nombre de leurs confrères & de jouir du spectacle de leur ridicule sécurité, tout cela se présenta d'une façon si plaisante à leur imagination, qu'Astolphe seroit parti dès le même soir, si Joconde ne l'eût retenu pour les préparatifs nécessaires.

Tout fut prêt dans la nuit suivante, & tous les deux bien déguisés, se donnant réciproquement le nom de frères, en ayant même l'un pour l'autre tous les sentimens dans le cœur, Astolphe & Joconde partirent le lendemain matin suivis de deux seuls écuyers.

Ils parcoururent ensemble l'Italie, la France, la Flandre & l'Angleterre: dès qu'ils trouvoient quelques jolies femmes, ils s'arrêtoient, & ne cherchoient jamais inutilement à leur plaire: quelques unes recevoient leurs présens, plusieurs autres leur en offroient, toutes avoient l'air de les aimer uniquement, & souvent l'un des deux étoit trompé pour son compagnon même: ils s'arrêtèrent ainsi dans leur voyage un mois, deux mois en différentes villes, selon les amusemens qu'ils y trouvèrent. Avant la fin d'un an, ils furent bien convaincus qu'il n'est point de femme fidelle, & qu'il n'en est aucune qui résiste lorsqu'elle est bien attaquée.

Comme tant d'intrigues différentes ne pou-

voient se conduire sans quelque danger, & qu'ils étoient bien sûrs que toutes les nouvelles aventures qu'ils essayeroient ressembleroient aux premières, il leur entra dans la tête le projet le plus singulier.

Astolphe dit un jour à Joconde : Frère, puisqu'il est bien prouvé qu'il est impossible qu'une femme n'ait qu'un seul amant, choisissons une jeune personne bien jolie, bien innocente encore, partageons ses faveurs ensemble. Nous nous aimons trop pour être jaloux l'un de l'autre, & nous ayant tous les deux ensemble pour amans, il faut espérer que nous réussirons à la fixer. Joconde trouva ce projet très-agréable & plein de raison; tous deux s'occupèrent à l'exécuter; ils cherchèrent de tous côtés l'objet dont ils s'étoient formé l'idée; ils crurent enfin l'avoir trouvé dans une jeune Espagnole dont le père tenoit une hôtellerie dans un fauxbourg de Valence.

Cette jeune fille se nommoit Flamette; elle entroit à peine dans son printems, & les fleurs agréables qui la paroient ne sembloient pas être entièrement écloses : l'hôte étoit pauvre & chargé de beaucoup d'enfans; une forte somme fut le prix de Flamette : ils lui jurèrent de plus d'assurer pour toujours, un sort heureux à cette aimable enfant.

Ils emmenèrent Flamette ; ils étoient trop aimables tous deux pour qu'elle fût insensible à leurs soins si souvent répétés de lui plaire : comment en effet ce jeune cœur ne se feroit-il pas embrâsé ? ces deux amans ressembloient aux deux soufflets d'une forge qui n'en laissoient jamais éteindre le feu. Ils lui firent parcourir toute l'Espagne, & se trouvant sur les bords du Détroit , il leur prit fantaisie de le passer, & de parcourir quelques villes d'Afrique ; ce fut après avoir accompli ce dessein qu'ils arrivèrent un jour à Zuttiva.

Dès qu'Astolphe & Joconde furent descendus dans la meilleure hôtellerie de la cité, ils allèrent parcourir les places publiques, les mosquées & les différens monumens, selon l'usage ordinaire des voyageurs : Flamette resta dans l'auberge avec les domestiques de l'hôte & ceux des deux amis ; ceux-ci s'occupoient du soin des chevaux, tandis que les autres préparoient un bon souper.

Un jeune garçon qui servoit dans cette auberge, reconnut bientôt Flamette ; il avoit servi chez son père, ils s'étoient tendrement aimés, leurs premiers soupirs avoient été l'un pour l'autre, ils se devoient de même leurs premiers plaisirs. Flamette rougit en le reconnoissant ; la surprise fit nître cette première rougeur ; son

premier amour reprit tous ses anciens droits, & fit naître la seconde : ils eurent cependant la force de cacher tous les sentimens qui les agitoient jusqu'à ce qu'ils pussent se parler en liberté. Ce jeune homme , qu'on nommoit le Grec dans la maison , trouve enfin le moment heureux de parler à Flamette : Ah , lui dit-il en lui serrant la main , je devine bien quel est ton sort : mais dis-moi lequel de ces deux Seigneurs est assez fortuné pour te posséder ? — Tous les deux , répondit Flamette en versant une larme. Elle poursuit , lui conte toute son histoire , & le Grec en paroît ému : Ma chère Flamette , lui dit-il , ah ! Dieux ! je t'ai donc perdue pour toujours ; hélas , je ne m'étois éloigné de toi que pour travailler à grossir ma petite fortune , la venir mettre à tes pieds , & demander ta main à ton père. Flamette attendrie & sentant rallumer des premiers feux bien plus vifs encore que ceux que le Lombard & le Romain se flattoient d'avoir fait naître , elle porte la main du Grec sur son cœur : Ah , lui dit-elle , que n'es-tu revenu plutôt ! Le Grec a l'air de se livrer au désespoir , il embrasse les genoux de Flamette , il baigne ses mains de larmes : Ah , lui dit-il , ma chère Flamette ! je sens que ta perte va m'arracher la vie ; si du moins avant mon dernier soupir , je me

fentois encore serrer dans tes bras, je me consolerois de la perdre, puisque je ne peux vivre pour t'adorer & te voir sans cesse; ma Flamette, ame de mon ame, feras-tu donc assez cruelle pour refuser cette dernière faveur au malheureux qui va mourir pour toi? — Ah, mon ami, lui répondit la tendre & bonne petite Flamette, tu connois mon cœur & ma sincérité; vas, je le désirerois autant que toi; mais vois toi-même, que puis-je faire, étant jour & nuit entre deux hommes également amoureux? quel moment pourrois-je trouver à te donner?

Ce n'étoit pas sans raison qu'on appelloit *le Grec* ce jeune garçon, il en avoit bien l'air & la finesse, & nous allons voir qu'il surpassa celle de Sinon. Eh bien, lui dit-il, ma chère Flamette, tu me dis que pendant toute la nuit l'un & l'autre de tes amans est à tes côtés. — Eh, bon Dieu, non, mon ami, tu m'entends mal, (interrompit-elle,) ma position est vraiment encore bien plus embarrassante: dès que l'un a causé quelques momens avec moi, l'autre a mille choses à me dire; il faut que tour-à-tour je réponde à l'un & à l'autre; comment pourrois-je te faire entrer dans cette conversation-là sans le plus grand péril pour ta vie & pour la mienne? Le Grec serre Flamette sur son cœur avec la tendresse la plus vive: Ah, ne crains

rien, lui dit-il, chère & charmante amie ! il me fuffit que tu confentes à me rendre heureux ; laiffe-moi trouver les moyens de les obliger à fe taire tous les deux, & de te parler fans cefle, fans que l'un ni l'autre puiffent en prendre ombrage. Ah, que tu connois bien toute ma foibleffe pour toi, lui répondit Flamette ! mais, mon cher ami, prends garde, tu me fais frémir. Ils entendirent approcher quelqu'un , & Flamette n'eut que le tems d'ajouter : Fais ce que tu voudras.

Cet ordre charmant de Flamette fuffit au jeune & fubtil garçon ; il ne penfa plus qu'au moyen de l'exécuter. Aftolphe & Joconde fatigués des longues courfes qu'ils avoient faites dans la cité, foupèrent de bon appétit, burent amplement des vins exquis de Chypre & de la côte de Carthage , & bientôt prenant chacun une main de la jolie Flamette, ils fe retirèrent avec elle.

Le Grec attentif à toutes leurs démarches n'en hafarda de fa part aucune qui ne fût combinée. Il laiffa paffer le tems qu'il crut néceffaire aux deux Voyageurs pour qu'ils fe livraffent aux douceurs du fommeil ; il étoit bien sûr que la chère Flamette auroit laiffé la porte entr'ouverte ; il la trouve telle en effet : il entre bien doucement ; le bout du pied, qu'il tient

en l'air, ne s'appuie en avant que lorsque ses bras étendus l'assurent qu'il ne peut exciter aucun bruit en faisant un pas : ils retient son haleine ; il continue de porter ses mains en avant , il parvient enfin à toucher les rideaux du lit. Dès qu'il a bien reconnu le milieu qui les sépare , il s'arrête ; il écoute attentivement , & bientôt il se dit en lui-même : Oh ! oh ! Flamette m'avoit assuré que l'un de ces deux messieurs lui parloit presque toujours ; parbleu , je les trouve bien muets ! Le desir pressant qu'il avoit de dire quelque chose à Flamette le fit redoubler de précaution & d'adresse pour toucher légèrement le pied du lit , compter le nombre des pieds qui l'occupotent , & connoître exactement leur position. Dès qu'il en eût compté deux bien immobiles de chaque côté du lit , il reconnut sans peine les deux jolis petits pieds de Flamette qui tremblèrent dès qu'elle sentit sa main : le Grec leva bien adroitement la couverture , entra dessous , la tête la première , & ne doutant point du plaisir que Flamette auroit à l'écouter après une si longue absence , il commença sur le champ avec elle une conversation qu'il ne laissa partager à personne pendant toute cette nuit.

Cependant , après un profond sommeil , Astolphe & Joconde s'étoient réveillés plusieurs fois

ayant tous les deux quelque chose à dire à Flamette ; mais la trouvant engagée dans une conversation très-suivie , chacun d'eux ne douta pas que ce ne fût avec son compagnon , & se retourna pour se rendormir , se faisant un scrupule de l'interrompre.

Le véritable amant de Flamette fut adroit pour sortir du lit & de la chambre , comme il l'avoit été pour s'introduire ; & Flamette s'endormit alors de si bon cœur , qu'Astolphe ni Joconde ne voulurent pas l'éveiller : Frère , dit le Roi Lombard , cette pauvre petite n'en peut plus , vous l'avez fait bavarder toute la nuit , & je vous avoue même que je ne vous croyois pas un si rude causeur. — En vérité , Sire , répondit Joconde , je ne m'attendois pas à cette mauvaise plaisanterie : c'est parbleu bien vous qui n'avez pas cessé de parler , & qui ne m'avez pas donné seulement le tems de lui dire un mot. — Joconde , dit Astolphe d'un air impatient , puisque j'ai bien voulu que tout fût égal entre nous , il faudroit du moins que nos plaisirs pussent l'être ; je ne suis pas si grand parleur que vous , j'en conviens ; mais enfin chacun est bien aise de dire son petit mot en passant , & je vous prie de contenir un peu plus votre langue une autre fois. Joconde très-piqué ne put s'empêcher de répliquer avec un peu d'aigreur ,

& de paroles en paroles la dispute devint si vive, que Joconde comme celui qui devoit du respect à l'autre, lui proposa de réveiller Flamette, & de s'en rapporter à sa décision. La pauvre petite devint tremblante, lorsqu'elle les vit tous deux courroucés, & lui demander d'un ton impérieux, quel étoit celui des deux avec lequel elle n'avoit pas cessé de causer toute la nuit. Après bien des pleurs & quelque résistance inutile, la pauvre Flamette leur cria merci, les conjura de lui pardonner, & leur raconta naïvement toute son aventure.

Astolphe & Joconde étonnés, confondus, se regardent fixement, restent un moment dans une espèce d'admiration stupide, en se voyant trompés tous les deux par cette ruse incroyable. A la fin ils font un si violent éclat de rire, qu'ils se laissent tomber sur le lit la bouche ouverte, les yeux fermés, & dans une convulsion si violente, qu'ils en perdoient haleine; ils furent assez long-tems les yeux mouillés, la poitrine hale-tante, sans pouvoir proférer une parole : leur premier mot à la fin fut de se dire : Eh ! comment diable pourrions-nous espérer de n'être pas la dupe de nos femmes, puisque cette petite coquine-là, serrée de chaque côté par l'un de nous deux, & n'étant encore qu'un enfant, est assez adroite pour avoir trouvé le moyen de

nous tromper? Oh ! pardieu , pauvres maris , ajoutèrent-ils , eussiez-vous encore plus d'yeux que vous n'avez de cheveux , vos femmes viendroient bien à bout de les fermer : ma foi , poursuivit Astolphe , après avoir éprouvé tous les deux un si grand nombre de femmes , nous en éprouverions mille autres , que nous les trouverions toutes semblables ; si tu m'en crois , mon cher Joconde , nous nous en tiendrons à cette dernière expérience , il est impossible d'en pouvoir faire une plus concluante ; & puisqu'il est bien prouvé que toutes les femmes se ressemblent , & que les nôtres ne sont pas plus folles que les autres , tiens , mon ami , nos femmes sont jeunes & jolies , le mieux que nous puissions faire , c'est de les aller joindre , & de vivre bien gais & bien tranquilles avec elles , sans prévoir ni craindre de légers accidens , qui dans le fond sont plus ridicules & risibles que fâcheux.

Joconde qui dans ce moment crut voir ce sein charmant d'Edile qu'il n'avoit pu frapper , & qu'il mouroit d'envie de baiser encore , trouva que Socrate n'eût pas mieux raisonné qu'Astolphe , & se rendit à son avis. Tous les deux se levèrent après avoir embrassé Flamette ; ils firent appeller son amant qui s'en vint l'oreille basse , n'osant les regarder , & cependant le vau-

rien rioit sous cape & se mordoit les lèvres : les deux amis firent de nouveaux éclats de rire en le voyant , prirent la main de Flamette , la mirent dans la fienne ; & tirant de leurs coffres une forte cassette pleine d'or , ils la lui donnèrent pour dot.

Le projet qu'ils venoient d'arrêter entre eux étoit trop sage pour qu'ils différassent à l'exécuter ; & tous les deux volèrent dans les bras de leurs moitiés , qu'ils retrouvèrent plus caressantes & plus aimables que jamais.

C'est ainsi que l'hôte conta son histoire , qui fut écoutée avec bien de l'attention. Rodomont qui n'avoit eu garde de l'interrompre , lui dit seulement lorsqu'elle fut finie : Je crois si bien qu'on trouveroit tant d'exemples des ruses & de la légèreté des femmes , qu'il seroit impossible de les rassembler dans toute une grande bibliothèque.

Il se trouva par hasard parmi les auditeurs de l'hôte , un homme déjà vieux , & qui paroissoit également instruit & sensé ; il fut choqué de voir porter à l'excès la censure amère & la mauvaise opinion qu'on avoit des femmes ; il entreprit l'hôte , & lui dit : Il est bien aisé d'imaginer des histoires , & pour peu qu'elles soient plaisantes , la malignité publique les fait courir , quelque fausses qu'elles soient , & je regarde
comme

comme étant de cette espèce-ci , la fable que vous venez de nous raconter. Quant à celui dont vous la tenez , quand ce seroit un Evangéliste dans tout ce qu'il peut dire d'ailleurs , je ne le croirois pas davantage ; & je suis sûr que c'est bien moins par expérience que par une fausse prévention que cet homme parle ainsi des femmes : peut-être une ou deux l'ont-elles mis dans le cas de se plaindre , & très-injustement il répand sa colère sur toutes les autres ; mais qu'il s'apaise , & vous verrez qu'il finira par les louer , il y aura plus beau jeu qu'à les blâmer : il lui sera facile d'en trouver une infinité qui font l'honneur de leur sexe & le bonheur du nôtre ; & votre Valerio même , s'il ose le nier , ne peut le faire que par ressentiment de quelque affront qu'il a peut-être mérité. Parlons vrai ; quel est celui qui peut dire avec vérité , qu'il n'a jamais manqué de fidélité pour sa femme : quel est l'homme assez retenu pour n'avoir pas profité d'une occasion favorable , pour n'avoir pas cherché l'occasion de la faire naître , & quelquefois même par des présens ? Croyez-vous en trouver un seul qui se conduise autrement ? Qui se donnera pour être irréprochable sur cet article est un menteur , & celui qui voudra bien le croire est un imbécille : connoissez-vous quelque mari d'une jolie femme qui ne soit prêt à la

tromper , si quelqu'autre (quelquefois moins aimable même) lui fait des avances ? Ma foi je crois qu'il n'en est pas un qui n'y succombât. Allez , allez , les pauvres femmes qui quelquefois trompent leurs maris en ont souvent de bien bonnes raisons que vous ignorez ; chacun sent son petit mal intérieur : vous m'avouerez qu'il est un peu dur à la femme la plus honnête de voir son mari prodiguer un bien qu'il lui refuse : il est bien tentant alors de prendre celui qu'on lui présente d'une manière si douce & si généreuse.

Oh ! certes , (poursuivit ce vieux Habitant d'une belle vallée ,) si j'étois Souverain je ferois une bonne & sévère loi , par laquelle je condamnerois une femme bien convaincue d'avoir manqué totalement à la foi conjugale : mais ce ne seroit qu'autant qu'il lui seroit impossible de prouver que son mari ne l'eût pas prévenue , & la plus simple preuve de sa défense suffiroit pour l'absoudre. Eh ! n'est-il donc pas écrit , ne fais rien aux autres que ce que tu voudrois qui te fût fait : n'accusons donc qu'avec la plus grande circonspection un sexe charmant & souvent vertueux , d'une foiblesse qui nous est mille fois plus commune qu'à lui ; n'ayons point l'injustice atroce de lui faire un crime de ce qu'en notre faveur nous osons traiter de plaisanterie. N'avons nous pas contre nous de

plus qu'elles , un malheureux penchant qui nous porte à bien des crimes que la force & l'audace naturelles à l'homme lui font commettre , quand il n'est pas retenu par l'honneur & par la vertu ; & devons nous donc lui reprocher si sévèrement cet autre penchant si doux que la nature a mis également en l'un & l'autre sexe ?

Le bon & honnête vieillard se sentant bien fort par la justice de la cause qu'il soutenoit , parut animé d'un nouvel enthousiasme , en répétant le nom d'un grand nombre de femmes vertueuses & charmantes qui faisoient la gloire de leur siècle , & qui savoient réprimer toute espèce de témérité par l'honneur & la décence , sans pruderie , qu'elles portoient dans les sociétés les plus brillantes ; il en eût cité sans doute un plus grand nombre , si le maudit Sarrafin , furieux de s'entendre dire la vérité , ne l'eût pas fait taire en le regardant avec des yeux menaçans *.

Cette dispute étant finie on ôta la table , & Rodomont tâcha de prendre quelque repos , mais le souvenir cruel de la légèreté de Doralice continuant à lui déchirer le cœur , il ne put fermer

* Ah ! que le vieillard dut regretter en ce moment la vigueur de ses belles années ! qu'il se plaignit au Ciel d'être atterré par une goutte cruelle qui l'empêchoit de se battre avec Rodomont ! *Note du Traducteur.*

l'œil ; & dès qu'il apperçut le premier rayon du soleil , il se leva pour s'embarquer dans les bateaux : il sentit qu'après deux aussi longues journées il devoit donner quelque repos à ce bon Frontin qu'il retenoit malgré Roger & Sacripant : il s'abandonna donc à la conduite des bateliers qui faisoient voguer assez légèrement leurs barques sur la Saône ; mais le noir chagrin dont il étoit obsédé le suivit également sur les eaux comme sur la terre ; il le poursuit lorsqu'il passe de l'avant à l'arrière du bateau ; s'il eût galopé , les mêmes soucis montant en croupe eussent été derrière lui.

Rodomont sentoit bien vivement toute l'horreur d'un état pareil , son plus cruel ennemi , c'étoit son propre cœur : & quelque part qu'il portât ses pas , il ne pouvoit espérer de le chasser. Il navigua sur ces bateaux pendant tout le jour & la nuit suivante ; mais les eaux ne lui furent pas plus favorables que la terre ; elles n'éteignirent ni son ancienne flamme ni sa fureur contre son rival. Ce prince étoit absolument semblable au malheureux malade que ronge une fièvre ardente ; on voit celui-ci changer à tous momens de côté , l'un & l'autre de ses flancs sont également douloureux ; qu'il appuie sa tête souffrante sur l'un & l'autre bras , il sent toujours les mêmes élancemens. Il en fut de même sur la terre & sur les

eaux pour l'infortuné Roi d'Alger : il n'eut plus enfin la patience de rester sur cette barque ; il se fit mettre à terre , & remontant à cheval , il poursuivit sa route.

Rodomont traversa sans obstacles les villes de Lyon , de Vienne & de Valence , & bientôt il apperçut le beau pont d'Avignon : tous les riches pays entre le Rhône & les hauts monts Celtibériens avoient été déjà conquis par les Rois d'Afrique & d'Espagne : celui d'Alger prit alors sur la droite pour gagner Aigues-mortes , & s'embarquer pour Alger. Il arriva près d'un Village sur le bord d'une rivière. Ce Village agréable , toujours favorisé par Cérès & Bacchus , étoit alors dépeuplé ; les vignes abondantes , les riches guérêts étoient sans culture : la quantité de soldats répandus dans ce beau pays ressembloit à l'immersion subite de la mer qui vient ravager les moissons.

Il trouva près de ce village une petite église nouvellement bâtie sur une colline : elle étoit entourée de murs ; mais depuis l'incursion des Maures , les Prêtres l'avoient abandonnée. Rodomont la choisit pour retraite ; elle étoit isolée , il espéra s'y trouver hors de portée d'entendre parler des gens qu'il détestoit , autant que s'il eût été dans les murs d'Alger. Tout à-coup ce lieu plut tellement à Rodomont , qu'il quitta

le deſſein de retourner dans ſon Royaume ; & cette ſolitude agréable lui parut ſi commode , qu'il fit ſur le champ établir ſes gens , ſes chevaux , & décharger ſes équipages en ce lieu. Ce village en effet étoit voiſin de Montpellier , de pluſieurs autres villes & châteaux : il étoit ſitué ſur le bord d'une belle rivière ; & la nature ſembloit l'avoir embelli de tout ce qui peut contribuer aux agréments de la vie.

Le Roi d'Alger étant un jour penſif comme à ſon ordinaire , vit arriver par le ſentier d'une prairie une jeune & belle perſonne accompagnée d'un Moine portant une longue barbe & la mine la plus ſévère ; ils conduiſoient derrière eux un cheval chargé d'un grand coffre couvert de noir.

En ſe rappelant ce qu'on a déjà lu d'Iſabelle & de Zerbin , on pourra deviner facilement que c'étoit cette malheureuſe Princeſſe qui venoit ſous la conduite d'un vieil Hermite pour ſe retirer en Provence , & conſacrer ſes jours à la prière comme aux larmes qu'elle donnoit à ſon amant dont elle emportoit le corps avec elle.

Quoique ſon viſage fût pâle , quoique ſes yeux fuſſent ternis par les larmes , & que tout annonçât en elle la plus mortelle douleur ; les amours & les grâces n'avoient pu ſ'enfuir loin d'elle ; ils ſembloient voltiger encore près de celle qu'ils

avoient embellie de tous leurs traits les plus séducteurs.

Dès que Rodomont l'eût quelque temps regardée, il sentit éteindre subitement cette fureur qui l'agitoit contre un sexe qui fait le bonheur du monde : Isabelle lui parut charmante & bien digne de remplacer dans son cœur la volage Doralice. Toujours impétueux, & se livrant à son premier sentiment, il devient à l'instant éperdument amoureux d'Isabelle, & cette nouvelle chaîne a déjà toute la force de la première. Il aborde Isabelle, il observe de rendre sa voix & ses regards plus doux : il lui demande quel heureux hasard l'a conduite en ce lieu ; Isabelle lui rend compte des motifs qui la portent à se consacrer à Dieu.

Rodomont n'y croyoit que très-peu ; l'impie se mit à rire, & comme un homme qui n'a nulle idée d'aucune espèce de Religion, il se moqua de son dessein & de l'erreur qui l'aveugloit en lui suggérant d'enterrer tant de charmes : Vous seriez plus coupable, lui dit-il, que l'avare qu'on voit enterrer ses trésors sans en jouir & pour en priver les autres. Ce sont les bêtes féroces & nuisibles, poursuivit-il, qu'il faut enfermer ; mais ce seroit un crime que de soustraire aux yeux la plus charmante personne de l'univers.

Le bon Hermite craignant que de pareils propos ne fissent quelque impression sur Isabelle, prit

la parole , & s'éleva contre les propos du Sarrafin , qui goûta très-peu les bonnes raisons de l'Hermite. On sçait assez à quel point Rodomont étoit mauvais disputeur , & comment il écoutoit les contradictions. Le pauvre moine , plein de ferveur , parloit , & l'interrompoit toujours : l'impatient Sarrafin perdant enfin toute patience le saisit brusquement au collet ; mais , ma foi , j'ai si grande peur d'être traité de même si je ne finis pas ce Chant-ci que je me tais bien vite , & vous ne me prendrez pas plus long-temps pour un babillard.

Fin du vingt-huitième Chant.



C H A N T X X I X.

AH ! que l'esprit humain a peu de retenue, & que ses résolutions sont variables ; un rien suffit quelquefois pour détruire nos premiers projets, & de tous les sentimens qui nous affectent, il n'en est pas de moins durables que ceux qu'un dépit amoureux a fait naître. Nous avons vu Rodomont s'emporter à l'excès contre les femmes, jeter feux & flammes contre elles, passer même de beaucoup les bornes du mal qu'on peut imaginer d'elles, on auroit cru qu'aucune n'auroit jamais pu l'appaiser. Ah ! que ce maudit Sarrafin m'indignoit en parlant ainsi ! que je désirerois pouvoir le confondre ! Sexe charmant, il m'est bien doux enfin de pouvoir vous défendre dans mes chants, & de prouver à l'univers que Rodomont eût mieux fait de se mordre la langue & se taire que d'exaler une rage impuissante contre vous. L'expérience va bien démontrer qu'elle étoit son imbécille folie, & qu'il ne faut qu'un instant à l'amour pour soumettre un furieux, & pour le faire rentrer dans ses chaînes ; un seul regard d'Isabelle suffit pour le dompter : il ne la connoissoit pas encore, &

déjà la fureur des desirs avoit éteint celle de sa colère.

Déjà cette flamme naissante , mais qui portoit la violence d'un caractère aussi fougueux , fait imaginer au Sarrafin mille folles raisons pour dissuader Isabelle de ses saintes résolutions. Le bon homme d'Hermite , de son côté veut servir d'épique à sa belle Prosélyte , & plaide la cause de l'Eternel par des argumens aussi longs qu'ils étoient pieux & solides. Le brutal Sarrafin lui dit vingt fois : Tais-toi , père , tu m'ennuies ; va te faire discipliner dans ton désert. Le pauvre Hermite , emporté par son zèle , augmente de plus belle , & brave son impatience. Rodomont n'y pouvant plus tenir , commence par arracher une poignée de sa barbe , & sa furie augmentant encore , il prend le Moine au collet avec ses mains plus fortes que des tenailles , il l'enlève , le fait tourner deux ou trois fois en l'air comme une fronde , le lance enfin comme un caillou du côté du rivage.

Je ne peux pas trop bien vous dire ce que devint le pauvre Hermite , car la renommée l'a raconté diversement ; les uns disent qu'il se brisa tellement en tombant sur un écueil que l'on eût pu prendre un de ses pieds pour sa tête ; les autres croient qu'il alla tomber à plus de trois mille

dans la mer , & que le pauvre Moine ne sçachant pas nager , répéta bien vîte toutes les oraisons qu'il sçavoit par cœur , espérant qu'il viendrait au moins un Saint à son secours pour le tirer d'affaire , & qu'en effet il en vint un : mais vous pouvez en croire tout ce qu'il vous plaira ; car Turpin n'en parle plus , & je n'ose rien certifier que sur sa parole.

Dès que Rodomont se fut défait de cet Hermite qu'il n'avoit regardé que comme un bavard , il prit une mine bien gracieuse , & se retourna vers la belle affligée , qui frémissait d'effroi. Le Sarrafin se servit brusquement de ces petits propos doucereux usités par les amans vulgaires. Mon cœur , ma vie , ma douce espérance , lui disoit-il consolez-vous. Il prenoit même assez sur lui dans ce premier moment pour ne lui faire rien craindre de pis que ces triviales fadeurs. Les charmes si touchans d'Isabelle en pleurs avoient en effet adouci tellement cette âme féroce que son amour n'eut rien d'effrayant ; heureusement même l'amour-propre de Rodomont lui fit espérer qu'il obtiendrait bientôt par sa douceur & par ses soins que cette jeune beauté ne lui fût pas longtemps cruelle.

La pauvre Princesse se voyant seule avec ce terrible homme dans un lieu solitaire & sauvage , se trouvoit , hélas ! comme une petite souris ,

entre les griffes d'un gros chat. Un brasier ardent l'eût moins effrayée que sa position. Elle cherchoit dans sa tête, elle épuisoit tous les moyens dont elle pouvoit se servir pour conserver son honneur dans toute sa pureté; elle se détermina promptement à mourir plutôt que de rester en proie à la violence du Sarrafin : les vœux qu'elle avoit faits à l'Éternel, l'amour qu'elle portoit à la mémoire de son amant exigeoient de cette ame timorée, & si tendre, le sacrifice de sa vie. Hélas ! Isabelle ne tarda pas à connoître dans les yeux de Rodomont que bientôt elle n'auroit plus d'autre projet à suivre ; il la faisoit déjà frémir. Ce n'étoit plus par un air doux & soumis, ce n'étoit plus par des propos tendres & galans d'un amant, que Rodomont cherchoit à lui plaire ; ses regards étincelans avoient l'air de ne plus contempler que sa victime. Isabelle n'avoit pas un moment à perdre & le désespoir l'inspira : Seigneur, lui dit-elle avec un air d'assurance, si vous savez calmer vos transports, je peux vous apprendre des secrets qui vous seront mille fois plus utiles que de me ravir l'honneur.

On dit que le plaisir le plus vif ne dure qu'un moment, & qu'il est facile de trouver mille jolies femmes prêtes à satisfaire au desir qu'il inspire : mais dans le plus grand nombre de celles qui se plairoient à le partager, vous n'en trouveriez

pas une qui pût vous apprendre un secret telle que celui que je peux vous donner. Il est, Seigneur, d'une telle importance pour un Guerrier tel que vous, que vous seriez aussi dupe qu'imprudent, si vous préféreriez une misère comme celle que vous desirez, à sçavoir vous servir le reste de vos jours de ce secret merveilleux.

J'ai la parfaite connoissance, poursuivit-elle, d'une plante que je viens même d'appercevoir près d'ici; prenez cette plante admirable, allumez des branches de cyprès, faites-la bouillir long-temps avec du lierre & de la rue; que les mains pures d'une vierge en expriment alors le suc, vous obtiendrez une liqueur d'une vertu si puissante, qu'en vous en baignant seulement trois fois le corps, vous lui donnerez une dureté supérieure à celle du fer même, & vous le rendrez impénétrable, non-seulement à toute sorte d'armes, mais encore à la flamme la plus violente; en renouvelant ce bain tous les mois, on est sûr d'être toujours invulnérable. Je viens de voir cette herbe, je sçais la préparer; dès demain matin vous pourrez en faire l'expérience, & je crois que la conquête même de l'Europe ne doit pas être aussi précieuse à vos yeux que la possession d'un pareil secret; je suis prête à vous l'apprendre, Seigneur, & je ne vous en demande point d'autre prix, que de ne plus offenser ni par

vos actes ni par vos discours celle dont la pureté vous est nécessaire pour porter ce baume divin à sa perfection.

L'adresse d'Isabelle réussit ; Rodomont étoit ambitieux , il sentoit qu'il étoit né querelleur ; & le desir de devenir invulnérable fit tant d'impression sur lui , qu'à l'instant même il devint beaucoup plus honnête , & qu'il lui promit solennellement ce qu'elle lui demandoit. Cependant le méchant Sarrafin , qui ne connoissoit ni Créateur ni Saints ni Madones , & qui ne craignoit pas même l'avilissement du mensonge ni du parjure , le scélérat se disoit alors dans mon cœur : Par Béalzébut , l'expérience est bonne à faire ; je ferois bien sot de ne la pas essayer : mais je le ferois bien autant , si dès qu'elle sera faite , cette jolie créature ne me payoit le temps que je consens à lui donner.

Comme les gestes du Sarrafin continuoient cependant d'être un peu trop familiers , Isabelle le conjura de ne la pas troubler dans un travail auquel elle ne pouvoit apporter trop d'attention. Aussitôt elle va parcourir les collines , les vallons les plus éloignés du hameau , pour ramasser une grande quantité d'herbes ; mais le maudit Sarrafin ne la quitte pas un instant. Elle arrange ses herbes par paquets , & la nuit approche déjà lorsqu'ils sont de retour à l'habitation de Rodo-

mont. Isabelle prépare ses herbes, en fait un mélange, & passe toute la nuit à les faire bouillir. Le modeste Rodomont, pendant tout ce tems, paroît être un vrai parangon de vertu ; pendant long-tems il est très-attentif aux opérations qu'Isabelle fait d'un air bien mystérieux. Il s'ennuie à la fin : il appelle ses gens qui jouoient ensemble près de lui ; la grande chaleur du feu lui donne une soif ardente , il leur ordonne d'apporter deux barils d'un vin grec qu'il avoit enlevés la veille à de pauvres marchands provençaux.

Quoique Rodomont ne fût pas dévot, il avoit l'air d'accomplir quelquefois sa loi ; il ne faisoit pas un usage familier du vin, & celui-ci lui paroît excellent ; il en boit d'abord à petits coups, & bientôt à tasse pleine : sa bonne humeur & sa soif augmentent, & les deux barils finissent par demeurer vuides & renversés.

Isabelle , pendant ce tems, faisoit bouillir sa chaudière en regardant avec plaisir du coin de l'œil le Sarrafin qui s'enivroit : lorsque le vin fut fini, le voyant suffisamment troublé par sa vapeur, elle retire sa chaudière du feu, presse les herbes, remplit un vase du jus qu'elle exprime, & d'un air riant & satisfait, elle appelle Rodomont. J'ai pleinement réussi, Seigneur, lui dit-elle, & c'est à ce coup que vous allez

voir si je ne vous ai fait que de vaines promesses ; mais comme je ne veux pas que vous me soupçonniez d'avoir joint quelques herbes venimeuses dans ce mélange, je vais en faire avant vous l'expérience sur moi-même ; & dès que je me ferai baignée de cette liqueur, comme je vous l'ai déjà dit, vous verrez votre épée, quelque forte & tranchante qu'elle puisse être, se rebrousser & rebondir sur mon col.

Isabelle se baigne comme elle l'a dit ; & pénétrée de joie de pouvoir élever son âme pure à l'Eternel, elle présente cette belle tête dont le front est si serein & son col d'ivoire à Rodomont ; le Sarrafin étourdi par les vapeurs du vin, & n'imaginant pas qu'elle s'expose volontairement à la mort, porte un revers terrible, & fait voler cette tête qui fut l'agréable asyle des Amours. On la vit bondir trois fois, on l'entendit prononcer encore le nom de Zerbin.

C'est ainsi que la vertueuse Isabelle préféra la mort au déshonneur. Ame fidèle & tendre qui sçutes conserver votre amour & votre pureté par des sentimens presque inconnus de nos jours, volez en paix dans le sein de la Divinité ; puissent mes foibles chants rendre votre gloire immortelle, & vous faire passer comme un exemple jusqu'aux siècles les plus reculés !

Le Créateur du ciel & de la terre contemple

cet

Cet acte admirable & nouveau : Je le préfère , dit-il , à celui de Lucrèce ; je veux même faire en sa faveur une loi que rien ne puisse altérer ; & c'est par les eaux terribles du Styx que je fais serment que les siècles futurs ne pourront la changer : je veux qu'à l'avenir toutes celles qui porteront le beau nom d'Isabelle soient aimables , belles , parées par les graces , & vertueuses ; je veux qu'elles méritent d'être célébrées sur le Parnasse , le Pinde & l'Hélicon , & que ces monts sacrés retentissent sans cesse de l'illustre nom d'Isabelle.

C'est ainsi que le Très-Haut parla : l'air devint plus pur & plus serein ; la mer abassa ses flots à sa voix : l'ame rayonnante d'Isabelle s'éleva dans le troisième lambris des voûtes célestes ; elle s'y réunit à celle de Zerbin ; & le Sarrafin , couvert d'un sang précieux & plus coupable qu'un nouveau Bréhus sans pitié , demeura honteux & déshonoré sur la terre.

Il crut pouvoir satisfaire en partie à la cruele mort d'Isabelle , en rendant à jamais célèbre celle à qui sa main barbare venoit d'arracher la vie : il imagina de disposer la petite église qu'il avoit également profanée par son séjour & par un meurtre , de façon qu'elle pût servir d'un mausolée ; il fit venir de force ou de bonne volonté des architectes & des maçons qu'il

rassembla de toutes parts : six mille ouvriers furent employés à tailler des rochers & des pierres dans la montagne; il leur fit élever un grand môle de quatre-vingt-dix brasses de haut, à-peu-près de la même forme que le beau môle d'Adrien que l'on voit sur les bords du Tibre; il y renferma l'église dont il fit un sépulcre dans lequel il réunit le corps des deux fidèles amans.

Il fit alors élever une grande & forte tour près de ce sépulcre; il résolut de l'habiter pendant quelque tems, & son dessein en même tems fut de défendre un pont qu'il fit bâtir sur la rivière; ce pont étoit fort long, & n'avoit que deux brasses de large : à peine deux Cavaliers pouvoient ils y passer de front; nul parapet ne le defendoit des deux côtés, & les chevaux qui s'y rencontroient couroient souvent beaucoup de risque de tomber dans la rivière. Le projet du Sarrafin fut d'arrêter & de combattre tous les Chevaliers qui se présenteroient pour le passer, de quelle nation & de quelle religion qu'ils pussent être; il prétendoit leur enlever leurs chevaux, & suspendre leurs armes en trophée autour du tombeau des deux amans.

Le pont étroit fut achevé en dix jours; mais le môle & la tour exigèrent un tems plus long pour être portés à leur perfection. Rodomont fit placer sur le faite de ses bâtimens deux gué-

rites où des sentinelles veilleoient jour & nuit : & dès qu'ils découvroient dans la campagne quelque homme armé qui s'acheminoit vers le pont, ils en donnoient avis au Sarrafin par le son de leur cor ; alors le Roi d'Alger prenoit ses armes, & se rendoit à l'une des deux extrémités du pont , du côté opposé à celle par laquelle l'arrivant devoit se présenter. Le pont seul servoit de carrière à la joûte périlleuse qu'ils devoient faire : pour peu qu'un des deux ébranlé chancelât sur un des bords du pont, il tomboit dans la rivière très-profonde dans cet endroit, & jamais aucun de ces espèces de combats n'avoit menacé les combattans de plus de périls à la fois. Rodomont s'imposant des pénitences, selon sa fantaisie, croyoit qu'exposé si souvent à boire de l'eau par de fréquentes chutes dans la rivière, il expieroit la faute d'avoir bu trop de vin le jour que la tête troublée par ses fumées, il avoit donné la mort à la malheureuse Isabelle.

Les deux chemins qui conduisoient en Espagne, ou dans l'Italie, aboutissoient également à ce pont : une infinité de Chevaliers, non-seulement ne voulurent point par honneur se détourner de leur chemin pour l'éviter, plusieurs même s'y présentèrent sans autre dessein que celui d'acquérir de la gloire , mais ils y perdirent tous également leurs chevaux & leurs armes : tout

ce que le Sarrafin fit en faveur de ceux de sa Religion, fut de les renvoyer libres, après les avoir fait dépouiller de leurs armes ; pour les Chrétiens, il les retenoit tous dans une étroite prison, ou quelquefois il les envoyoit dans sa capitale.

Ces grands ouvrages n'étoient pas encore dans toute leur perfection, lorsque le hasard conduisit l'insensé Roland à l'une des extrémités de ce pont. Rodomont armé de toutes pièces se promenoit sur l'une & l'autre extrémité, lorsque le Comte d'Angers tout nu & le corps brûlé par le soleil, souillé par la fange, la poitrine & les épaules couvertes d'un poil hérissé, se présenta pour passer ; il débuta par sauter la barrière, & continua sa route le long de ce pont. Rodomont, irrité de son audace, lui cria de loin de s'arrêter & de rebrousser chemin ; dédaignant de lui faire voir seulement la pointe de son épée, il le menace comme un Payfan insolent & téméraire : Arrête, misérable, lui cria-t-il ; un pareil pont n'est fait que pour des Chevaliers, & non pour une lourde & vilaine bête telle que toi. Le bon Roland, sans être ému de ces propos que la confusion de ses idées ne lui permet pas seulement d'entendre, continue brusquement son chemin sans avoir l'air de l'écouter : Pardieu, dit le Sarrafin, il faut

que je corrige un peu ce manant là, & que je le fasse culbuter dans la rivière. Il ne pensoit pas vraiment trouver un homme si bien en état de lui répondre.

Dans ce même moment il se présentoit aussi du même côté que Roland , une jeune Dame richement vêtue , bien montée & d'une figure fort agréable. C'étoit, (& j'espère , Seigneur , que vous vous la rappeliez ;) cette tendre maîtresse de Brandimart qui marchoit sans cesse sur les traces qu'elle croyoit être celles de son amant ; Fleur-de-Lys ignoroit encore qu'il étoit déjà de retour à Paris. Elle arriva donc à l'entrée du pont , au moment où Roland joignoit Rodomont , & que celui-ci vouloit le jeter dans la rivière. Elle étoit liée d'une amitié trop tendre avec ce célèbre Paladin , pour ne le pas reconnoître malgré l'état effroyable qui le désiguroit. Elle s'arrêta aussi surprise qu'affligée de le voir nu donnant des signes aussi certains de la folie la plus complete. Bientôt elle vit les efforts incroyables que faisoient ces deux hommes pour se renverser. Comment diable , disoit le Sarrafin entre ses dents , un vil Payfan peut-il avoir la force de me résister ? & plein de dépit & de fureur , il faisoit alors de nouveaux efforts pour le renverser à ses pieds. Il emploie toutes ses forces , toutes les ruses dont les habiles lutteurs

sevent se servir à propos. Il tourne autour de Roland sans lâcher prise; comme un ours étourdi de la chute qu'il a faite d'un arbre, il s'en prend à son tronc qu'il ébranle & qu'il voudroit pouvoir déraciner pour le punir d'avoir porté la branche sèche qui s'est brisée sous sa lourde masse.

Roland, dont l'esprit étoit absolument égaré, n'employoit contre le Sarrafin que cette force prodigieuse qu'il avoit reçue de la nature; & ce fut peut-être par un nouveau trait de folie que, tout-à coup, il embrassa fortement Rodomont, & se laissant tomber à la renverse, il l'entraîna dans ses bras en se précipitant dans la rivière: tous les deux allèrent à fond; leur chute fit rejaillir l'eau jusqu'au pont, & fit retentir le rivage.

L'eau les sépare dans leur chute. Roland, qui nage comme un poisson, la fend avec ses bras nerveux; il gagne le rivage, & sans se foucier, sans penser même à cette aventure, il poursuit sa route en courant. Rodomont, appuyé par ses armes, à beaucoup plus de peine à revenir à terre.

Fleur-de-Lys, pendant ce tems, passe le pont sans obstacle; elle a le tems de chercher si les armes de Brandimart ne sont pas du nombre de celles qui sont suspendues: elle a le bonheur de ne les pas trouver; elle espère encore pou-

voir retrouver son amant. A l'égard de Roland, il laisse bientôt la tour & le pont derrière lui. Ce seroit une folie, presque aussi grande que la sienne, que de vous raconter toutes celles que faisoit le pauvre Comte d'Angers : cependant pour vous en donner une idée, j'en rapporterai quelques-unes, & sur-tout celle qu'il fit assez près de Toulouse, vers le pied des Pyrénées.

Roland, toujours agité par sa folie qui tenoit souvent de la fureur, arrive enfin sur le sommet des monts qui séparent la France & la Catalogne. Il poursuit sa route vers le couchant, dans un chemin étroit qui serpente à mi-côte au-dessus d'une profonde vallée : il rencontre en son chemin deux jeunes Bucherons, qui conduisoient un âne chargé ; lorsque ceux-ci le voient tout nud, ne doutant point à ses yeux égarés qu'il n'ait perdu la tête, ils lui crient de se dérangier du chemin, & de prendre à droite pour la sser passer leur âne ; Roland, qui se voit menacer par les cris & les gestes de ces Bucherons, saute vers l'âne, lui donne un coup de pied dans le poitrail, & le fait voler en l'air aussi légèrement qu'un oiseau ; cependant il ne fit qu'environ un bon mille en l'air, avant que d'aller tomber sur une montagne voisine : l'un des deux Bucherons voyant courir Roland sur eux hasarde de se précipiter dans la montagne pour l'éviter.

il culbute trente ou quarante brasses, & trouvant heureusement un terrain mou, il en est quitte pour quelques meurtrissures, & s'échappe: l'autre, espérant s'enfuir en grimpant sur le rocher à l'aide d'une vieille foughe, est saisi par les pieds, & Roland cruel dans sa folie l'écartelle en deux comme un Fauconnier ouvre un poulet, ou bien un pigeon, pour donner la gorge chaude à son oiseau, & le repaître d'entrailles & de membres chauds & sanglans. Son camarade, qui vit cette terrible mort en frémissant, eut grand soin de la raconter à Turpin, d'après lequel je n'ai garde de manquer à l'écrire.

Roland fit plusieurs actes aussi surprenans en descendant des Pyrénées; & commençant à traverser l'Espagne vers le midi, les bords de la mer lui parurent être le chemin le plus agréable, il s'avança vers Tarragonne. La grande chaleur & le soleil qui rendoit le sable des bords de la mer brulant, lui donnèrent envie de prendre quelque repos; & ce sable lui paroissant un assez bon lit, il s'y coucha, s'enfonça, s'en couvrit la tête, mais il ne put s'endormir: quelque bruit qu'il entendit près de lui le rendit attentif; il étoit occasionné par l'approche d'Angélique & de Médor qui traversoient aussi l'Espagne pour retourner dans l'Orient.

La belle Angélique & son nouveau mari n'ayant

point apperçu Roland enfoncé dans le fable, n'en étoient déjà plus qu'à près d'une brasse de distance; mais elle ne put le reconnoître, il étoit trop défiguré par tout ce qu'il avoit effuyé depuis sa folie; & quand il eût été l'un de ces Garamantes adoreurs de Jupiter Ammon, ou quelque Habitant des bords du Nil, sa peau n'auroit pas été plus bafannée. Son visage étoit hideux; sa chevelure & sa longue barbe étoient hérissées & pleines de fable. Dès qu'Angélique l'apperçut, elle s'enfuit toute épouvantée, remplissant l'air de ses cris, & criant à Médor de la secourir.

Aussitôt que Roland la vit, il se leva brusquement; il eut envie de s'en emparer, mais ce ne fut que parce qu'elle lui parut très-jolie; car sa tête étoit si perdue qu'il ne put pas même reconnoître celle qu'il avoit si long-tems adorée & servie. Il court après elle avec la rapidité d'un lévrier qui poursuit sa proie. Médor, qui voit ce fol courir après celle qu'il aime, fait voler son cheval après lui, le joint & le frappe par derrière de son épée comptant lui couper la tête; mais l'épée rebondit comme sur l'acier en frappant l'impénétrable peau du Paladin.

Dès que celui-ci se sent frappé par Médor, il ferre le poing, se retourne, & d'un coup porté sur la tête de son cheval avec sa force furnatu-

relle, il lui fait sauter la cervelle, & renverse l'époux d'Angélique. Heureusement pour celui-ci, Roland ne s'occupe que de la poursuite de cette belle, & l'abandonne. Plus effrayée que jamais, la Reine du Cathay presse les flancs de sa jument, la frappe à coups redoublés, & se plaint de son peu de vitesse ; elle se souvient enfin de l'anneau qu'elle porte à son doigt, le met dans sa bouche & disparaît. Soit qu'Angélique eût été ébranlée par la peur ou par le mouvement qu'elle avoit fait en mettant son anneau dans sa bouche, ses belles cuisses sortirent des arçons, elle tomba sur l'herbe, & très-peu s'en fallut qu'elle ne fut choquée en ce moment par l'insensé Paladin qui la poursuivoit & qui l'eût sûrement écrasée s'il l'eût touchée : il fut très-heureux pour elle d'avoir évité ce danger ; mais elle fut dans le cas d'imaginer quelque nouveau moyen de se pourvoir d'une monture, comme elle avoit déjà fait pour celle-ci dont Roland s'emparoit en ce moment, & qu'elle ne devoit revoir jamais ; ne croyez pas qu'adroite comme elle l'étoit, elle dût être embarrassée pour en trouver une nouvelle.

Roland, dont la fureur & l'impétuosité n'étoit point diminuée en voyant disparaître Angélique, poursuit aussi vivement la jument & parvient bientôt à la joindre : il lui saute d'abord

aux cris ; il se saisit ensuite de la bride , & l'arrete à la fin tout aussi satisfait qu'un autre pourroit l'être en s'emparant d'une jolie demoiselle. Roland la caresse , raccommode son mors dérangé , rajuste ses rênes mêlées , & faisant un faut , il monte sur elle ; ne suivant que sa folie ordinaire , il la fait courir un grand nombre de milles sans lui laisser reprendre haleine ; il continue à lui lâcher la bride , & à la presser sans lui donner le tems ni de paître ni même de respirer.

Il arrive enfin sur le bord d'un large fossé qu'il veut faire franchir à cette pauvre jument , qui culbute au fond avec lui ; cette chute ne lui cause aucun mal , à peine s'apperçoit il de cette violente secousse , mais la misérable bête s'épaulé en tombant.

Roland est d'abord fort embarrassé pour trouver le moyen de tirer la jument de ce fossé ; mais il prend enfin le parti de l'enlever & de la charger sur ses épaules , & c'est ainsi qu'il la sort du ravin & qu'il la porte plus de la longueur de trois grandes portées d'arc : il trouve à la fin que ce poids commence à l'incommoder ; il la pose à terre , & la conduit par la bride ; la jument épaulée boite tout bas , & ne peut se traîner qu'à peine ; il avoit beau lui dire , Allons , marchons ; elle n'en faisoit pas un pas de plus ,

& je crois que quand même elle auroit pu le suivre au galop, elle eut encore marché trop lentement au gré de sa folie : il imagine à la fin d'ôter le licol qu'elle avoit autour du col : il s'en sert pour l'attacher fortement par le pied droit ; alors il la traîne derrière lui , croyant la soulager beaucoup & la faire voyager fort à son aise ; bientôt le poil & la peau de la pauvre jument s'arrachent sur les cailloux tranchans dont le chemin étoit semé ; elle perd son sang & la vie , excédée par tous les tourmens qu'elle a coup sur coup essuyés. Roland pense , au contraire , qu'elle doit être fort contente ; & sans s'amuser à la regarder , il la traîne toujours après lui , toute morte qu'elle est , sans rien diminuer de la promptitude de sa marche.

Le Paladin tourne ses pas du côté du couchant traînant toujours après lui la pauvre bête , & chemin faisant , il saccage quelques maisons & quelques hameaux ; dès qu'il sent le besoin de manger , il s'empare , il ravit tout ce qu'il trouve de viandes , de pain & de fruits.

Il mange ainsi tout en marchant , après avoir affommé tous ceux qui se sont opposés témérairement à ses rapines : il en eût fait sûrement tout autant à celle qu'il avoit adorée , s'il l'eût eu sous les yeux ; car sa folie étoit portée au point qu'il n'eût pas distingué le blanc du noir ,

& qu'il ne se plaîsoit qu'à nuire. Non, je ne peux m'empêcher de maudire l'anneau; je maudis même un peu le Chevalier dont l'imprudence la remit dans les mains d'Angélique, car cet anneau cause bien des malheurs; & de plus, il empêche Roland de se venger lui-même avec tous ceux que cette ingrate Princesse a si souvent trompés. Ah! plutôt au ciel qu'Angélique n'eût pas été la seule à tomber sous la main de l'insensé Paladin, & que toutes celles qui sont coupables aujourd'hui de la même ingratitude fussent écrasées par ses mains: mais je sens les cordes de ma lyre perdre leur accord; elles ne rendent déjà plus que des sons inégaux; il faut m'arrêter, ma voix devient rauque & trop dure; il vaut mieux que je cesse de continuer mes chants que de les rendre désagréables.

Fin du vingt-neuvième Chant.



C H A N T X X X.

QU'IL est dangereux de se laisser vaincre par la colère & par la fureur aveugle d'un premier mouvement ! Quoi ! la raison ne doit-elle pas arrêter notre langue & notre main lorsque nous sommes prêts d'offenser & sur-tout d'offenser nos amis ! A quoi servent de tardives excuses, quoique dictées par la tendresse & par les mortels regrets, lorsque le coup est porté ? Peuvent elles suffire jamais pour réparer la faute que l'on a commise ? Hélas ! malheureux que je suis, c'est en vain que j'ai le cœur percé ! mes larmes ne me laveront jamais des blasphèmes que la colère m'a fait proférer à la fin de mon dernier chant. Je pourrois peut-être dire, il est vrai, qu'on doit me regarder comme un malade dont les maux cruels & sans relâche ont épuisé la patience, & qui, cédant enfin à la douleur, exhale son désespoir par des imprécations coupables.

Dès que ce malade a senti quelque léger soulagement ; dès qu'il se calme, ah ! qu'il regrette d'avoir trop facilement proféré de pareilles plaintes ! qu'il sent vivement la douleur de n'avoir pu les retenir ! mais le mal est fait ; il sent, avec

un nouveau désespoir, que c'est trop tard qu'il se repent d'avoir écouté le premier.

Femmes aimables, hélas ! ferez-vous assez bonnes pour me pardonner, & pour ne voir en moi qu'un insensé qui s'est laissé guider par sa frénésie, qu'un malheureux esclave qui, secouant ses chaînes avec fureur, s'est un moment révolté contre son maître ? Vous pourriez peut-être accuser celle que je regarde comme l'unique cause des propos insensés que j'ai tenus ! Ah ! l'amour seul connoît quels sont tous ses torts, lui seul connoît aussi quelle est mon adoration pour elle ? Non, je ne suis pas moins hors de moi que l'étoit le malheureux Comte d'Angers, & je mérite autant que lui d'être excusé.

Ce Paladin alloit toujours errant sur les montagnes & dans les plaines, il avoit parcouru déjà plusieurs Royaumes des Espagnes, traînant depuis plusieurs jours sa jument morte derrière lui, lorsqu'il arriva sur le bord d'un grand fleuve près de son embouchure dans la mer, & Roland, quoiqu'à regret, fut enfin forcé d'abandonner sa jument sur son rivage.

Roland, qui nageoit comme une loutre, traverse la rivière, & monte sur l'autre rive ; un Pâtre, porté sur son cheval qu'il menoit boire, venoit à sa rencontre, & croyoit n'avoir rien à redouter d'un homme qu'il voyoit seul & tout

nud : Écoute, lui dit Roland, je voudrois faire un troc de ton cheval avec ma jument; je vais te la faire voir si tu veux: tiens, la voilà sur l'autre rivé; elle est morte, à la vérité, mais tu pourras la faire traiter à ta fantaisie, & je te jure d'ailleurs que c'est le seul défaut que je lui connoisse; tu peux bien faire un marché pareil avec moi: descends donc, je te prie, puisque ce marché me convient aussi. Le Pâtre se mit à rire, sans lui répondre, & continua sa route vers l'abreuvoir en s'éloignant de lui. Hola ho, s'écria Roland, ne m'entends-tu pas? je te dis que je veux ton cheval. En disant ces mots, il s'avança vers lui d'un air menaçant. Le Pâtre, qui portoit un bâton noueux d'épines, eut la témérité d'en donner un coup au Paladin. Celui ci furieux l'étend mort d'un seul coup de poing qui lui brise la tête: de-là sautant sur le cheval, il le fait courir par monts & par vaux, sans le laisser reposer ni prendre aucune nourriture: il fait sans cesse de nouveaux ravages, & le cheval du Pâtre ayant bientôt succombé, Roland traita de même tous ceux qu'il lui fit succéder, après en avoir assommé les maîtres.

C'est ainsi que le Paladin arriva jusqu'à Malaga; sa folie parut redoubler dans cette malheureuse ville, dont il détruisit le tiers au moins de ses habitans, & dans laquelle il fit tant de nouveaux

veaux ravages , que les pauvres gens furent près de deux ans à les réparer. Il poursuivit son chemin jusqu'à Gibraltar, ou bien Gibelterre, cette Ville importante étant également connue sous ces deux noms. Au moment de son arrivée, une barque s'éloignoit de la terre pour passer le Détroit; elle paroissoit pleine de gens très-gais qui saluoient, le verre à la main, la naissante Aurore, & qui partoient ayant la mer & le vent favorables.

L'insensé Roland cria fortement aux gens de la barque de l'attendre; mais n'ayant nulle envie de recevoir un pareil fou dans leur barque, ils furent sourds à ses cris, & leur petit bâtiment continua de voguer avec la légèreté d'une hirondelle. Le Comte d'Angers trouva ce procédé fort malhonnête, & bientôt à force de coups il fit entrer son cheval dans la mer pour galoper après eux; le malheureux cheval n'eut bientôt plus que la tête hors de l'eau, mais ne pouvant plus retourner en arrière, il falloit bien que le pauvre animal pérît, à moins qu'il n'eût pu traverser le Détroit & nager jusqu'en Afrique.

Déjà Roland n'apperçoit plus la barque, l'éloignement, & le soulèvement modéré des vagues, suffit pour la dérober à la vue; il continue à presser le pauvre cheval, qui finit par perdre ses forces, se remplir d'eau, & s'abîmer pour tou-

jours sous les flots : Roland , sans en être ému , le laisse enfoncer , tend ses bras nerveux , les fait mouvoir de concert avec ses jambes ; il repousse l'onde amère avec son souffle , & nage la tête élevée au-dessus des flots : heureusement , ils n'étoient point agités ; un vent léger souffloit , & ne faisoit que rider la superficie de l'onde ; sans cela , l'invulnérable Roland eût trouvé la mort ; mais la fortune , qu'on dit être favorable aux foux , le tira de ce danger , & le fit aborder assez près de la Ville de Ceïta. Le Paladin erra plusieurs jours , en marchant le long du rivage , & ne s'arrêta qu'à la rencontre qu'il fit d'une armée Africaine composée de peuples très-noirs.

Il est tems de cesser de parler des folies de Roland qui reparoîtra bientôt sous vos yeux. Quant à la belle Angélique , Seigneur , n'en foyez plus en peine ; la rencontre de Roland fut le dernier des périls qu'elle courut : dès qu'elle en fut échappée , elle s'embarqua sur un bon vaisseau ; le vent le plus favorable la porta dans l'Inde ; elle partagea son trône avec son cher Médor , & je souhaite qu'une lyre plus harmonieuse que la mienne , continue à célébrer leurs amours ; pour moi , je vois que j'ai tant d'autres faits merveilleux à vous raconter , que je ne prévois pas que je puisse m'occuper d'elle : je me dois en ce moment à ce fier Roi de Tartarie , qui jouis-

foit de la préférence, & que la plus belle qui fût en Europe depuis le départ d'Angélique & la mort d'Isabelle, avoit fait triompher de son rival.

Mandricard cependant ne pouvoit pas jouir bien tranquillement de son bonheur; il lui restoit encore de trop grandes querelles à terminer; la première étoit contre Roger qui lui disputoit l'aigle blanche, la seconde contre Gradasse qui lui redemandoit Durandal. Agramant & Marfile firent de vains efforts pour les accorder; mais Roger auroit cru faire un acte indigne d'un descendant d'Hector, s'il eût laissé son bouclier entre les mains de ce Tartare, & Gradasse auroit craint de s'avilir en abandonnant à Mandricard une épée qu'il avoit disputée à Roland même.

Roger, en conséquence, ne veut pas consentir que le Tartare entre en champ clos avec Gradasse en portant le bouclier d'Hector, & la prétention du Roi de Séricane est que le fils d'Agrican ne puisse pas se servir de l'épée glorieuse de Roland contre Roger. Agramant ne trouva d'autre moyen d'accorder ces querelles si compliquées, qu'en les soumettant une seconde fois à la décision du fort.

Voyons donc, leur dit Agramant, à finir ces longues disputes; remettons à la volonté du fort

le choix de deux seuls combattans; si vous désirez de me marquer quelque déférence, vous consentirez au pacte sacré que je vais vous proposer. Alors, en s'adressant à Roger & à Gradasse, il leur dit: Celui de vous deux qui combattra Mandricard, défendra la querelle de l'autre en même tems; si Mandricard est vainqueur, aucun de vous n'aura plus rien à lui disputer; mais s'il est vaincu, le bouclier d'Hector & l'épée de Roland seront également perdus pour lui. Vous méritez tous les deux la plus haute renommée, & quel que soit celui de vous deux qui sera nommé par le sort pour combattre le fils d'Agrikan, de quelque côté que la fortune fasse tomber la victoire, son compagnon ne pourra se plaindre, ou se louer que de sa décision.

Roger & Gradasse gardèrent le silence, & le respect que l'un & l'autre avoient pour le fils de Trojan les soumirent à cet arrangement.

On plia donc deux billets d'une forme semblable: l'un portoit le nom de Gradasse, l'autre celui de Roger; ils furent enfermés & mêlés dans une urne: la main innocente d'un enfant tira le billet fatal; il portoit le nom de Roger; l'amant de Bradamante fut pénétré de la joie la plus vive, le Roi de Séricane le fut également par les regrets, mais il ne put refuser de se soumettre à la décision du sort.

Gradasse qui voit que le succès de sa querelle dépend de la victoire de Roger, s'occupe à lui rappeler tout ce que l'art & l'adresse ont inventé pour attaquer & pour se défendre : Gradasse, plus ancien Chevalier que le jeune Eleve d'Atlant, lui parle d'après l'expérience de plusieurs combats dont il est sorti victorieux.

Pendant le tems qui se passa depuis cet accord jusqu'au moment du combat, les amis de Mandricard & ceux de Roger s'occupèrent également à leur donner des conseils : le peuple, toujours curieux de ces grands spectacles, précéda l'aurore sur les gradins élevés qu'on voyoit autour de la lice ; plusieurs même y passèrent toute la nuit pour n'être point prévenus : le vulgaire imbécille est toujours avide de voir de grands évènements, tels qu'ils puissent être, sans prévoir s'ils lui seront utiles ou préjudiciables ; il n'est ému que par sa stupide curiosité. Marfile & Sobrin étoient alors agités par une idée bien différente ; ils sentoient combien un pareil combat deviendrait nuisible aux intérêts communs, ils blâmoient ouvertement le fils de Trojan de l'avoir permis ; ils ne cessoient de lui représenter quelle étoit la perte que ses armes effuieroient si l'un de ces deux Guerriers perdoit la vie, un seul étant plus redoutable dans les combats au fils de Pepin que ne le seroient dix mille Afri-

cains. Agramant convenoit bien que le sage Sobrin avoit raison , mais sa parole étoit donnée ; cependant il fit tous ses efforts pour engager Mandricard & Roger à la lui rendre ; il leur démontra que le fond de leur querelle n'étoit que d'une légère importance , & que s'ils ne vouloient pas absolument la terminer sans un combat, ils devoient du moins le différer de cinq ou six mois , jusqu'à ce qu'ils eussent achevé de renverser le trône de Charles & de soumettre son empire : l'un & l'autre des deux guerriers voyoit bien qu'Agramant avoit raison , peut-être même penchoient-ils tous deux à se rendre à ses prières ; mais l'un & l'autre eussent regardé comme un opprobre de parler le premier pour consentir à cette trêve.

Parmi tous ceux dont les voix se joignoient à celle d'Agramant pour appaiser la fureur du Roi de Tartarie , aucune de ces voix ne devoit mieux pénétrer jusqu'à son cœur que celle de la belle Doralice ; elle gémit , elle le conjure de céder au fils de Trojan , comme aux vœux de toute l'armée : Cruel , lui disoit-elle , tu veux donc me faire trembler sans cesse pour tes jours ! Quoi , ce cœur qui t'adore , n'aura donc jamais un instant de plaisir pur & calme ! Je te verrai donc toujours te couvrir de tes funestes armes au lieu de te reposer doucement sur mon sein ; le bon-

heur de t'avoir pour époux, celui d'avoir vu paroître de mes yeux l'horreur d'un combat contre Rodomont, fera-t-il à l'instant détruit par celle de t'en voir entreprendre un autre qui n'est pas moins périlleux ! Hélas ! quoique tremblante , je pouvois du moins me dire à moi-même : Non , ce n'est que pour me posséder que mon amant veut combattre Rodomont. Malheureuse que je suis ! ah ! je ne peux plus me cacher que ce n'est que pour soutenir une légère querelle que mon époux va s'exposer aux mêmes dangers ; quelle est donc la dureté de ton cœur , puisque la fureur de combattre l'émeut encore plus que tout mon amour ! Eh ! que t'importe , si tu m'aimes & lorsque tu vois que tu me perces le cœur , que Roger porte une aigle pour devise , ou qu'il ne la porte pas ? Peux-tu balancer un instant le péril de la mort , & la certitude de la mienne , si tu succombois , avec l'avantage le plus léger que tu remporterois ? je t'en fais juge toi-même : vois , d'un côté , quel honneur frivole tu peux tirer de savoir que cette aigle est effacée du bouclier de Roger ; vois , de l'autre , que le sort des combats est toujours incertain , & que celui qui peut te menacer déchire le cœur de celle qui t'adore : quand même la vie ne te seroit pas aussi chère que ce frivole honneur ; ah ! barbare , la mienne ne te l'est-elle donc plus ?

Non , tu ne peux douter qu'elle ne s'éteigne avec la tienne : non , je mourrai fans doute ; mais apprends que je mourrai pénétrée du défefpoir de t'avoir vu mourir avant moi.

C'est ainfi que , baignée de larmes , la tendre Doralice ne cefla pas de fe plaindre & de fupplier fon amant pendant toute la nuit ; ces pleurs étoient verfés par de fi beaux yeux , ces plaintes étoient proférées par une bouche fi vermeille , que Mandricard attendri les effuyoit par mille baifers tendres , & recueilloit tous les foupirs qui fortoient de ces lèvres de rofe : Ah ! chère âme de ma vie , lui répondit-il à la fin , comment pouvez-vous céder à des craintes auffi peu fondées ? Eh ! devriez-vous être allarmée , quand même Charles & tous fes François , Agramant & les Maures oferotent m'attaquer ? Il faut que vous ayez bien peu d'eftime pour ma force & pour ma valeur ; eft-il poffible qu'un homme feul , que Roger puiffe vous faire craindre pour ma vie ? Quoi ! ne vous fouvient-il plus qu'avec un feul tronçon de lance , vous m'avez vu détruire toute votre nombreufe ef corte ? Gradaffe , d'une bien plus haute renommée que ce jeune Roger , ne convient-il pas lui-même qu'il fut mon prifonnier dans la Syrie ? Ifolier , Serpentin , le brave Sacripant , les renommés frères Aquilant le Noir & Griffon le Blanc , & plusieurs Cheva-

liers Maures ou Chrétiens ne m'ont-ils pas dû leur délivrance ? La Renommée ne célèbre-t-elle pas encore les exploits qui m'ont couvert de gloire le jour que nous avons délivré le camp d'Agramant ? Pouvez-vous donc m'affliger, m'offenser même , par la terreur que le jeune Roger vous inspire ? Que peut-il faire seul contre moi ? pourra-t-il résister à mes coups , lorsque je serai couvert des armes d'Hector , & que la célèbre Durandal armera ma main ? Ah ! que n'ai-je pu combattre à vos yeux le superbe ennemi qui me disputoit votre cœur ? vous n'auriez pas à présent l'inquiétude offensante de me voir aux mains avec Roger. Au nom de notre amour , ô ma chère Doralice ! effuyez vos larmes , & bannissez un aussi triste augure : croyez que le seul honneur qui me parle en maître m'anime , & non le desir puérile d'effacer une aigle d'un bouclier.

Mandricard répondit ainsi ; mais il ne put persuader la tendre & craintive Doralice. Elle le serra dans ses bras ; ses nouvelles instances auroient attendri , remué la colonne la plus immobile. A la fin , plus forte , quoique à demi nue , que son amant ne pouvoit l'être avec toutes ses armes , elle réduisit ce caractère indomptable à se rendre : il lui promit qu'il écouterait Agramant , si ce Prince lui parloit encore une seconde fois du même accord.

Le soleil commençoit à paroître lorsque Mandricard cédoit au pouvoir de l'amour ; mais tout-à-coup , le jeune & brave Roger s'éveille ; il veut prouver qu'il sçait défendre & porter avec honneur l'aigle de son bouclier ; il craint d'être retenu par de nouvelles propositions ; il se couvre de ses armes ; il vole jusqu'aux barrières de la lice ; il l'occupe , & la fait retentir , ainsi que les environs , du son éclatant de son cor. L'orgueilleux Tartare entend ce son qui l'appelle & le défie : l'amour s'enfuit en soupirant d'un cœur dont la fureur s'empare ; Doralice le sent s'échapper de ses bras , sauter sur ses armes , souffrir à peine que ses Ecuyers les attachent avec soin ; & désespérée , elle voit que nulle trêve ne peut plus différer cet inévitable & sanglant combat. Le Tartare monte sur Bride-d'or , & court vers la lice : les deux Rois arrivèrent presque en même tems , & l'heure fatale ne fut pas long-tems différée.

Les deux Guerriers ayant été placés aux deux extrémités de la carrière , on laça leurs casques étincelans ; on les arma de deux fortes lances : le son aigu de la trompette donna l'affreux signal ; tous les visages des spectateurs pâlirent en l'écoutant. Les courriers s'élancèrent avec la même impétuosité ; & la rencontre terrible de ces redou-

tables adverfaires fit trembler la terre & frémir la voûte des cieux.

On vit de part & d'autre fondre le même oifeau qui porte Jupiter. Les deux Guerriers inébranlables comme une forte tour qui brave l'Aquilon, ou comme le rocher qui rompt les vagues élevées, brifent leurs lances dont les éclats s'élèvent jufqu'aux cieux; le véridique Turpin nous apprend même que quelques-uns de ces fragmens s'étant élevés jufqu'à la fphère du feu, on les vit retomber enflammés fur la terre.

Les deux fiers combattans retournant alors l'épée à la main, tous deux fe portèrent un coup de pointe dans la vifière; ils euffent défiré fe porter par terre, mais ils n'avoient garde de frapper leurs chevaux pour y réuffir, & celui qui s'en étonneroit, connoîtroit peu les loix antiques de la Chevalerie; elles défendoient fous peine d'un éternel déshonneur de porter des coups au cheval de fon adverfaire.

Les vifières de leurs cafques étant doubles, elles réfiftèrent à ce premier effort; & leurs épées alors commencèrent à tomber fur leurs armes avec la même impétuofité que cette grêle qui brifant les jeunes rameaux des arbres, coupe & détruit les chanvres, les épis, & ravage les plus belles maifons. On peut imaginer fans peine à quel point Balifarde & Durandal devoient être

terribles en de pareilles mains : cependant nul coup dangereux n'avoit encore été porté, l'un & l'autre ayant la même adresse à les parer.

Le premier qui fit couler le sang de son ennemi, ce fut Mandricard; la terrible Durandal descendant comme la foudre, fendit le bouclier de Roger, pénétra sa cuirasse dans laquelle elle traça profondément sa route sanglante.

Mille dons charmans & la douceur de ses mœurs le faisoient aimer : il fut aisé de le reconnoître à ce coup terrible qui fit pâlir & qui glaça presque tous les spectateurs. Si les vœux les plus nombreux eussent alors été écoutés, le Tartare eût perdu promptement ou la vie ou la liberté : je suis tenté de croire qu'un Ange détourna la force de ce coup qu'on crut devoir être mortel. Roger plein de dépit en se sentant blessé, répondit à ce coup par un autre encore plus terrible qu'il porta sur la tête de Mandricard : mais son épée ayant tourné dans sa main, le casque d'Hector résista ; ce qu'il n'eût pu faire si Balisarde l'eût frappé de son taillant. Mandricard fut si fort étourdi de la force du coup, qu'il abandonna les rênes de Bride-d'or, & parut plusieurs fois prêt à tomber. Cet excellent cheval, comme s'il eût souffert de porter un autre Guerrier que Roland, fit plusieurs bonds, & courut en tournant dans la carrière.

Le serpent froissé sous l'herbe, le lion blessé par un trait ne peuvent montrer une plus violente fureur, que celle de Mandricard lorsqu'il eut repris ses esprits. Sa force semble augmenter comme sa colère; il reprend les rênes, ferre & lève Durandal; il fait bondir en avant son cheval contre Roger; & s'élevant sur ses étriers, il porte un coup sur la tête de ce Chevalier qu'il espère fendre jusqu'à la poitrine; mais Roger le prévient avant que ce coup ne l'atteigne; & lui portant un coup sous le bras droit, Balifarde perce la cuirasse, & se plonge de quelques doigts dans le corps du Tartare: tandis que Roger la retire sanglante, Durandal tombe sur son casque; & quoiqu'il eût plié sa tête jusques sur la croupe pour éviter la violence de ce coup, si sa tête n'eût pas été couverte par une arme d'une aussi bonne trempe, Durandal eût terminé le combat: Roger fronçant le sourcil, fait sauter son cheval, gagne le flanc droit de Mandricard; & Balifarde forgée pour trancher & percer les armes enchantées & les métaux les plus durs, se baigne une seconde fois dans le sang du Tartare.

Mandricard blasphème en recevant cette blessure; sa rage se porte à l'extrême: il veut user de toutes les forces qui lui restent; & pour porter son coup avec plus de violence, il arrache ce bouclier qui porte l'aigle blanche, &

faîsit la poignée de Durandal avec ses deux mains : Ah ! lui cria Roger , tu prouves bien que tu ne te trouves pas digne de cette noble devise, & que tu renonces pour toujours à la porter. Mandricard, pour toute réponse, fait tomber Durandal sur sa tête, & la chute d'une montagne n'eût pas été plus rude à supporter ; mais l'épée ne frappant que sur la visière, elle la fendit en deux parts ; & cette visière étant avancée, le visage de Roger n'en fut pas offensé : ce même coup descendit sur l'arçon de la selle, il trancha les deux épaisses lames d'acier dont il étoit revêtu, & coupant aussi le cuissard de Roger, il lui fit une profonde blessure dans la cuisse, dont la cure fut très-longue dans la suite.

Déjà les deux combattans couverts de blessures rougissoient de leur sang leurs armes & l'arène. L'avantage & le péril du combat paroïssent être égaux entr'eux ; mais Roger les décida bientôt en sa faveur. Il porte un coup de pointe de cette Balifarde fatale à tant de Chevaliers : il dirige son coup du côté qui n'est plus défendu par le bouclier ; la cuirasse ne peut résister, & la pointe cruelle se fait une route jusqu'au cœur du Tartare, le traverse, & l'épée se plonge presque en entier dans son sein.

Le Tartare ne mourut pas sans se venger ; & dans l'instant même qu'il recevoit le coup

mortel ; il en portoit un sur la tête de Roger qu'il eût partagée si sa force n'eût pas été affoiblie par la douleur du coup qu'il avoit déjà reçu sous son bras droit. Celui de Mandricard fut cependant assez violent pour que le cercle de son casque & sa coëffe de fer cédaient au tranchant de Durandal ; il pénétra même un doigt de profondeur dans sa tête ; & Roger terrassé par ce coup , tomba sur le sable en versant un ruisseau de sang.

Roger fut donc le premier qui toucha la terre. Mandricard resta quelques momens encore dans les arçons : les spectateurs crurent qu'il étoit vainqueur ; & Doralice , si long-tems flottante entre la crainte & l'espérance , levoit déjà les mains au Ciel pour le remercier d'avoir conservé son amant , lorsque Mandricard tombant aussi-tôt le visage couvert des ombres de la mort , & son corps en ayant déjà toute l'immobilité , l'on reconnut bientôt que Roger avoit remporté la victoire.

Agramant, ses Chevaliers & les premiers de son armée , coururent vers Roger au moment où celui-ci se relevoit. Ils l'embrassent , le soutiennent , & célèbrent la gloire immortelle dont il vient de se couvrir : il n'est personne qui ne félicite Roger , & dont le cœur ne soit pénétré des sentimens que sa bouche exprime ; Gradasse

seul pouvoit être soupçonné d'être moins sincère : ce Prince en effet ne pouvoit se consoler que son nom ne fût pas sorti le premier de l'urne , & de voir le jeune Roger remporter tout l'honneur de ce grand démêlé. Agramant redoubla ses caresses pour le brave Roger qu'il voyoit justifier toute l'estime qu'il avoit précédemment marquée pour lui , lorsqu'il ne voulut point traverser la mer , & laisser lever la bannière impériale , jusqu'à ce qu'il pût l'amener avec lui ; il prit plus que le reste de son armée , en ce moment , celui qui vient d'arracher la vie au fils d'Agrican.

Les Chevaliers Maures ne furent pas les seuls qui parurent sensibles à la victoire de Roger ; un grand nombre de dames Maures , Africaines ou d'Espagne , embellissoient alors la Cour d'Agramant & de la Reine d'Espagne ; il n'en fut pas une qui ne s'empressât à le féliciter. Peut-être Doralice même lui rendoit-elle un secret hommage , & se feroit-elle jointe à cette belle troupe , si le visage livide de son amant étendu sur le sable ne l'eût retenue ; je dis , peut-être , & j'ai bien raison de ne rien assurer de positif. Roger étoit si beau , si brave ; il possédoit si bien tous les moyens de plaire , & la Princesse Grenadine , comme nous l'avons déjà vu ci-devant , étoit si légère , elle craignoit si fort la

solitude

solitude d'une longue nuit, qu'elle auroit bien pu s'attacher à Roger, s'il eût voulu la prendre sous sa garde. Dans le fond le Tartare étoit un amant bien brave, bien solide, & bien bon pour elle pendant sa vie; mais Mandricard mort n'étoit plus d'aucune utilité: Doralice qui se portoit fort bien, pouvoit desirer un nouvel amant tel que Roger; il eût été peut-être bien doux pour elle de s'entendre dire jour & nuit, je vous aime, par ce jeune & charmant Chevalier.

Le plus habile Chirurgien ayant été sur le champ appelé, le fils de Trojan vit tous ses vœux exaucés en apprenant qu'aucune des cruelles blessures de Roger n'étoit mortelle: il fit porter l'amant de Bradamante sous ses tentes, desirant pouvoir veiller lui-même sur lui jour & nuit; il fit élever un trophée des armes du Roi de Tartarie près de son lit; il n'y manqua que la bonne épée de Roland qui, selon la convention, fut remise au Roi de Séricane: Bride-d'or appartenoit à Roger comme les armes de Mandricard qui s'étoit emparé de cet excellent cheval & de Durandal, lorsque le Comte d'Angers les avoient abandonnés dans sa folie. Roger qui savoit qu'il ne pouvoit faire un présent plus agréable au fils de Trojan, le lui fit accepter. Mais cessons un moment de parler de Roger pour nous occuper de la jeune guerrière qui,

dans ce moment, soupire & se désespère de ne point recevoir de ses nouvelles.

Bradamante étoit toujours à Montauban attendant le retour d'Hypalque; cette sage & zélée confidente lui raconta la violence qu'elle avoit effuyée de la part de Rodomont, l'enlèvement de Frontin, la rencontre qu'elle avoit faite de Roger, de Richardet & de ses cousins sur les bords de la Fontaine de Merlin, & la fureur avec laquelle son amant étoit parti pour aller punir l'insolence de Rodomont & la lâcheté qu'il avoit eu d'enlever Frontin des mains d'une femme; elle ajouta que Roger n'avoit pu rencontrer le Sarrafin.

Hypalque fait bien valoir auprès de Bradamante les raisons qui retiennent Roger, & qui l'empêchent de venir à Montauban; elle lui remet sa lettre : Bradamante la reçoit d'un air plus affligé que satisfait; il lui feroit bien plus doux de voir son cher Roger; une simple lettre n'étoit qu'un bien foible secours pour elle, après l'avoir attendu si long-tems: cependant malgré son chagrin mêlé de quelque dépit, Bradamante baise plus de dix fois cette lettre, en pensant à celui dont elle reconnoît la main; en la rebaisant encore elle mouille de ses larmes un papier que ses soupirs brûlans auroient peut-être enflammé; elle lit & relit vingt fois cette lettre; elle s'in-

terrompt elle-même à tous momens pour faire de nouvelles questions & pour répéter encore plus souvent celles qu'elle a déjà faites : elle ne se lasse point d'entendre Hypalque ; elle lui fait sans cesse redire que Roger reviendra bientôt la trouver ; le terme de quinze ou vingt jours qu'il prenoit pour se rendre auprès d'elle lui paroissoit être un siècle : Hélas ! s'écria-t-elle , qui pourra m'assurer de le revoir , même après ce tems ; combien d'accidens ne peuvent-ils pas l'empêcher de revenir près de moi ? les hasards de la guerre d'ailleurs ne sont-ils pas toujours à craindre pour un aussi brave Chevalier ?

Plus Bradamante pense à l'absence de son amant , plus sa douleur redouble : Ah ! Roger , mon cher Roger , s'écria-t-elle ; ô toi , que j'aime plus que ma propre vie ! comment peux-tu me quitter pour aller servir ceux que tu sçais être mes ennemis ? toi , dont le bras devoit m'aider à les combattre ; j'ai beau convenir que tu peux croire que ton honneur est intéressé dans ce moment à l'acte que tu fais ; non , je ne fais si ta conduite mérite que je la blâme , ou que je te la pardonne ; oublies-tu donc que ton père perdit la vie par la cruelle main de Trojan , & c'est pour le fils de son meurtrier que tu t'éloignes de moi ! loin de venger sa juste querelle tu prends la défense d'Agramant , & lors-

que tout devoit te porter à venger le sang de ton père en répandant le sien, tu me fais mourir de regrets & de douleur.

C'est ainsi que Bradamante répétoit mille tendres reproches contre l'amant qui lui coûtoit tant d'allarmes. Hypalque s'empressoit vainement à la consoler; elle lui disoit sans cesse que Roger étoit obligé de céder aux sermens qu'il avoit prêtés, & qu'il falloit qu'elle attendît avec plus de patience le tems qu'il avoit prescrit pour son retour : les consolations d'Hypalque, l'espérance même, unique & douce compagne des amans, qui parloit dans son cœur ne pouvoit tarir la source de ses larmes; elle reprit la résolution de rester à Montauban, & d'attendre dans sa famille le tems marqué par Roger; mais il ne dépendoit pas de lui de tenir cette promesse.

Ce fut un bonheur pour Bradamante d'ignorer toutes les raisons multipliées qui forcèrent Roger à manquer à la parole qu'elle avoit reçue de lui : il étoit alors cruellement blessé, & pendant un mois entier il fit craindre pour sa vie. Elle l'attendit en vain; elle vit passer le tems qu'il avoit prescrit avec la plus vive douleur; elle n'eut des nouvelles de lui que par Hypalque; elle en reçut une seconde fois par Richardet, qui lui raconta comment ce jeune Héros avoit sauvé sa vie, & remis ses cousins en li-

berté : mais quoique ces dernières nouvelles fussent agréables pour la guerrière , elles furent encore mêlées de quelques réflexions amères qui la troublèrent. Richardet , dans son récit , avoit , comme on peut le croire , élevé jusqu'aux cieux la haute valeur & la beauté de Marphise ; il avoit appris en même tems à sa sœur que cette belle guerrière & Roger étoient partis ensemble en disant qu'ils alloient au secours d'Agramant, Bradamante, en écoutant son frère , eut l'air d'être satisfaite qu'ils marchassent en état de se secourir mutuellement ; mais de secrètes inquiétudes qu'elle cachoit troubloient alors bien vivement son âme.

Il est dans l'être des amans d'aggraver les plus légers soupçons ; Bradamante imagina que Marphise étoit encore plus charmante que son frère n'avoit pu la lui peindre : elle pensa qu'ils étoient seuls ensemble pendant qu'ils voyageoient ; elle finit par présumer qu'il étoit impossible que Roger n'en fût pas épris. Cependant elle veut rejeter ce soupçon ; son cœur espère & craint tour-à-tour ; elle attend en soupirant , & dans le plus grand trouble , l'arrivée de Roger , & elle n'ose s'écarter d'un pas de Montauban.

Pendant le séjour que la guerrière fit dans sa famille , son frère aîné, ce célèbre Paladin dont la renommée rendoit la réputation de sa race

aussi brillante que le soleil vainqueur des astres de la nuit, Renaud, suivi d'un seul Page, surprit un matin toute sa famille en arrivant tout-à-coup à Montauban, & voici ce qui l'y conduisit.

Vous savez quelle étoit la route qu'il tenoit si souvent pour chercher son Angélique. Un jour, en revenant de Paris, ce Paladin reçut la fâcheuse nouvelle de l'échange que la mère de Ferragus étoit prête à faire avec le lâche Bertolas. Il prit sur le champ la route d'Aigremont pour voler au secours de Vivian & de Maugis : ce fut dans ce château qu'il apprit qu'ils avoient été délivrés par Roger & Marphise ; que les Mayençois étoient tombés sous les coups de la guerrière & de son compagnon d'armes, & que ses frères & ses cousins étoient partis pour Montauban. Il y avoit près d'un an qu'il s'étoit séparé d'eux ; il vint pour les embrasser.

Renaud reçut avec attendrissement les caresses de sa mère Béatrix, de son épouse, de ses enfans & de ses frères ; ses jeunes enfans l'entouroient, embrassoient ses genoux, ses jambes, l'accabloient de leurs caresses, comme les petits bien affamés d'une hirondelle caressent leur mère, lorsqu'en volant à tire d'ailes elle vient porter la pâture dans leur petit bec, & gasouille en les

voyant manger : mais lorsque le Paladin eut donné quelques jours à sa tendresse, comme à celle de toute sa famille, il partit de Montauban en faisant prendre les armes à tous ses frères, à ses cousins, & les conduisit à sa suite. Bradamante attendant toujours le moment si désiré de l'arrivée de Roger, feignit d'être malade pour être dispensée de partir avec eux. Hélas ! elle ne leur disoit que trop la vérité ; est-il donc une fièvre assez aigüe, une douleur assez vive pour être comparées à tout ce que sent une âme que l'amour fait souffrir ? Renaud, en amenant la fleur des guerriers de la Maison de Clermont, les conduisoit à Paris au secours de Charlemagne, & je vous raconterai dans le chant suivant les exploits éclatans que cette brave & illustre race fit pour le service de son Empereur.

Fin du trentième Chant.



C H A N T X X X I.

A M O U R ! Amour ! qu'il feroit doux de te servir ! quel bonheur pourroit approcher de la félicité d'une âme qui s'abandonne à des transports fans cefle renaiffans , & qui semble ne plus exifter que pour aimer , fi tu n'avois pas la cruauté de mêler toujours quelques peines à tes plaifirs ! Souvent , hélas ! la crainte les accompagne ; plus fouvent encore une noire frénésie les détruit & laiffe un cœur en proie aux ferpens cruels de la jalousie.

Je conviens que quelquefois de légères peines ne font que préparer tes bienfaits , & nous en faire mieux connoître le prix ; c'eft ainfi que la foif ardente & la faim nous rendent les plaifirs de la table plus délicieux ; l'amant fortuné ne fentiroit pas affez toute l'étendue de fon bonheur , fi le calme charmant dont il jouit n'eût pas été précédé de quelques troubles , & l'on ne connoît bien les douceurs de la paix , qu'après avoir éprouvé les horreurs de la guerre.

Quoiqu'on foit privé de voir ce que l'on aime , on en porte toujours la douce idée dans

son cœur ; on se dit sans cesse : Oui , je le reverrai plus charmant & plus fidèle que jamais ; les maux que fait souffrir l'absence en deviennent plus légers , & ne font que précéder tous les transports que nous cause le retour de l'objet aimé ; on peut même adorer sa maîtresse , sans en avoir reçu la plus légère faveur : on peut même ne se pas trouver malheureux dans sa chaîne , si la douce espérance n'est pas détruite : on s'occupe bien moins de l'état présent de son amour , que du moment désiré de voir combler tous ses vœux. C'est dans ce moment fortuné que le souvenir de tant de peines passées porte encore de nouveaux charmes dans la félicité présente ; mais si l'inférieure jalousie répand son poison dans notre cœur , elle jette un nuage sombre sur l'image du bonheur : elle fascine les yeux , elle y répand une teinte noire , elle les empêche de distinguer & d'apprécier tout ce qui les blesse.

Lorsque la jalousie nous déchire le cœur , il n'est aucun secours pour guérir une plaie aussi mortelle ; un poison nouveau semble l'envenimer sans cesse ; le grand art de Ptolémée , celui de Zoroastre , d'Esculape même ne pourroient guérir un mal qui conduit du désespoir à la mort ! Cruel supplice d'une âme tendre , pourquoi

mais-tu si facilement pour la tourmenter ! le plus léger soupçon , l'apparence la plus trompeuse , suffissent pour nous accabler ; la raison s'offusque & se tait ; l'intelligence troublée ne nous fait plus voir que des monstres hideux & fantastiques ; l'esprit d'un jaloux change au point de n'être plus reconnoissable : ô passion , la plus dangereuse de toutes , pourquoi pénétras-tu dans le cœur noble & sensible de Bradamante ? par quelle fatalité vins-tu lui porter les derniers coups !

Le récit d'Hypalque & celui de Richardet n'avoient encore excité que quelques troubles légers dans son âme ; mais , quelques jours après , un nouveau rapport , appuyé de quelque vraisemblance , acheva de la frapper d'un coup mortel ; vous plaindrez cette guerrière , lorsque je vous en rendrai compte ; mais je vous dois auparavant celui des grandes actions de Renaud que nous avons laissé marchant vers Paris à la tête de ses plus proches parens.

Le jour d'après leur départ d'Aigremont , cette petite troupe rencontra vers le soir un Chevalier couvert d'armes noires ; il n'avoit , sur des vêtemens pareils , qu'une écharpe blanche ; il conduisoit une Dame , & voyant dans la personne de Richardet un Chevalier qui lui parut être d'une haute apparence , il s'avança

pour le défier à la joute : Richardet n'eut garde de refuser un pareil défi, lui qui souvent prévenoit les autres ; il prend du champ , & revient sa lance en arrêt : Renaud & ses compagnons s'arrêtèrent pour voir la suite de ce défi. J'espère, disoit en lui-même Richardet, l'atteindre assez à plein au milieu de son bouclier pour le défarçonner. Mais le succès lui fut bien contraire ; le Chevalier étranger l'atteignit si rudement dans la visière de son casque, qu'il le fit voler bien loin à terre par dessus la croupe de son cheval : son frère Alard se présenta pour le venger, mais il n'en eut que la frivole espérance ; il fut porté sur l'herbe comme Richardet, & son bouclier fut brisé par la violence du coup.

Renaud eut beau crier au jeune Guichard de s'arrêter ; celui-ci qui tenoit déjà sa lance en arrêt , & qui brûloit du desir de venger ses frères, profita du tems que Renaud employoit à lacer son casque ; il courut sur le Chevalier inconnu qui l'étendit à côté de ses frères : aussitôt Richard, Vivian & Maugis voulurent s'avancer ; mais Renaud se trouvant armé les arrêta. Nous n'arriverions jamais à Paris, leur dit-il en riant ; si j'attendois qu'il vous eût tous renversés. Mais il le dit assez bas pour qu'ils n'eussent

pas la mortification de l'entendre. La rencontre de Renaud & du Chevalier noir fut de la plus grande violence, & leurs fortes lances se brisèrent jusques dans leurs gantelets; mais nul des deux ne plia la tête ni les reins en arrière de l'épaisseur du doigt : leurs chevaux s'étant pareillement rencontrés , mirent tous deux la croupe à terre.

Bayard se releva dans l'instant, au point qu'à peine s'aperçut-on qu'il eût baissé sa croupe ; à l'égard de l'autre cheval, il eut l'épaule & les reins brisés , & resta mort sur la place. Son maître s'étant promptement débarrassé de ses étriers, se trouva sur le champ sur ses pieds.

Le fils d'Aimon ayant fait une demi-volte, revenoit vers le Chevalier sans tenir aucune arme dans sa main. Le Chevalier noir lui dit : Sire Chevalier, j'aimois le cheval que vous venez de me faire perdre ; il y va de mon honneur de venger sa mort : faites donc ce qui vous conviendra le mieux ; car pour moi je n'hésite plus à vous combattre. — Si ce n'est que le regret du cheval que vous avez perdu , lui répondit Renaud, qui vous porte à ce combat, je vous offre volontiers un des miens qui pourra le valoir. — Vous m'entendez très-mal , lui répondit l'autre , si vous croyez que je sois

embarrassé de la perte de ce cheval ; mais je vais m'expliquer plus clairement. Je veux donc vous dire que je croirois me manquer à moi-même , si je n'éprouvois pas l'épée à la main quelle est votre force & votre valeur dont j'ai une très-haute idée. Ainsi, restez à cheval ou descendez, cela m'est égal, ne craignant point que vous me combattiez avec quelque avantage, tant je desiré m'éprouver l'épée à la main avec vous. Renaud lui répondit sans le faire attendre : Je consens au combat que vous me proposez ; & pour que vous ne puissiez prendre aucun ombrage de ceux qui sont avec moi , je vais leur dire de suivre leur route , jusqu'à ce que je les rejoigne , & je ne garderai près de moi qu'un Palefrenier pour tenir mon cheval. Sur le champ il alla donner ordre à ses compagnons de suivre leur route.

La noblesse de ce procédé frappa le Chevalier étranger , & lui donna la plus haute idée de son adversaire. Renaud en effet descend de cheval, le donne à tenir , & ne voyant plus l'étendard de Clermont qui continuoit à s'éloigner , il embrasse son écu, tire Flamberge , & provoque le Chevalier. L'un & l'autre s'attaquent avec la même valeur : chacun d'eux s'étonne de la force de son adversaire ; jamais

on n'a vu de combat plus terrible : cependant il n'est animé ni par l'orgueil ni par la fureur, & tous les deux connoissant leur force, ils employent tout l'art dont on peut ufer en de pareils assauts.

On pouvoit entendre de loin les coups terribles qu'ils se portoient ; tous les environs en retentissoient, & le tranchant de leurs épées faisoit souvent voler des fragmens de leurs boucliers, & des mailles de leurs cuirasses. L'un & l'autre mettent leur principale adresse à parer leurs coups ; ils connoissent facilement que le plus léger manque d'attention pourroit être dangereux : ce combat dura plus d'une heure & demie avec la même force & la même valeur. Le soleil étoit déjà depuis long-tems sous l'horison, & les ténèbres s'étoient étendus sur tout l'hémisphère, sans qu'aucun repos eût interrompu leur combat ; l'honneur le soutenoit seul, il n'étoit point animé par la colère.

Renaud s'étonne de trouver un Chevalier assez fort pour lui résister, assez brave, assez expert dans les combats, pour mettre souvent sa vie en danger ; il se trouve même déjà si las, & tellement échauffé, qu'il ne peut s'empêcher de desirer que ce combat finisse, pourvu qu'il s'en tire avec honneur : de l'autre part, le

Chevalier étranger qui ne favoit pas qu'il étoit aux mains avec ce célèbre Renaud , la fleur des Paladins de France, s'étonnoit qu'un homme pût donner des preuves d'une si grande force & d'une pareille adresse; il eût bien désiré n'avoir pas essayé de venger la mort de son cheval; & s'il eût pu se tirer avec honneur de cette affaire , il l'eût fait sur le champ. Heureusement pour ces deux braves Chevaliers la nuit devint tellement obscure , que leurs coups ne portoient déjà plus qu'au hasard; à peine leurs épées se rencontroient-elles, aucun d'eux ne pouvoit plus en voir ni le tranchant ni la pointe.

Renaud fut le premier à dire à son adversaire : Il me semble que nous ferions bien de différer la suite de notre combat jusqu'à demain matin; la nuit est trop obscure pour le continuer , & vous me ferez grand plaisir, si vous voulez la venir passer sous mon pavillon. Soyez sûr, Sire Chevalier , que vous y recevrez tous les services & tous les honneurs qui vous sont dus. Le Chevalier reçut cette offre avec politesse, & l'accepta sans hésiter. Tous deux remettant leurs épées dans le fourreau , marchèrent ensemble vers le petit camp que les frères & les cousins du Paladin avoient fait dresser ; & sur le champ , Re-

naud fit amener par son Ecuyer un beau cheval de bataille au Chevalier.

Celui-ci qui ne connoissoit point encore le Paladin, l'entendit par hasard se nommer lui-même; & dans l'instant qu'il reconnut que c'étoit contre un frère, & contre ce héros, qu'il venoit de se battre, son cœur fut ému vivement, & la joie la plus vive fit couler ses larmes : ce guerrier étoit Guidon le Sauvage que nous connoissons par l'histoire de l'île des femmes cruelles, & par le long voyage qu'il avoit fait depuis avec Marphise, Sanfonnet & les fils d'Olivier. Guidon n'avoit pu faire connoissance encore avec sa famille ayant été retenu par le lâche Pinabel. Dès qu'il eut reconnu qu'il avoit le bonheur de voir Renaud : Ah ! Seigneur, lui cria-t-il, quelle fatalité cruelle m'a conduit à combattre celui que j'aime, que je respecte, & que je desire de voir depuis si long-tems ! Vous voyez en moi, Seigneur, celui qui reçut le jour de Constance sur les bords du Pont-Euxin, & comme vous j'ai le généreux Duc Aimon pour père. Le desir de vous voir & de connoître ceux de notre sang, m'a fait accourir en France ; j'y venois rendre hommage à mon illustre frère, & mon destin cruel m'a mis les armes à la main contre lui. Ah ! Seigneur, daignez me pardon-

ner

ner cette faute involontaire : que ne puis-je verser tout mon sang pour vous , & la réparer ! — Ah ! mon brave frère, lui cria Renaud en lui tendant ses bras, devez-vous donc vous excuser d'un combat qui me prouve si bien que vous êtes de notre race , & fait pour lui faire honneur ! Quel témoignage peut être plus fort que votre haute valeur ! Oui, je vous reconnois pour être un digne fils d'Aimon ; un lion ne pourroit être le fils du daim timide , & la foible colombe ne peut naître d'un aigle ou d'un faucon.

Les deux frères se donnèrent les plus tendres assurances d'une union éternelle, en achevant leur route vers les pavillons où Renaud se fit un plaisir bien vif de raconter à ses proches tout ce qui venoit de se passer, & de leur présenter Guidon ; ils desiroient tous de le voir depuis long-tems ; ils l'accablèrent de caresses, & reconnurent qu'il ressembloit beaucoup au Duc Aimon. Ses frères, ses cousins l'entouroient ; chacun aimoit à lui parler à son tour ; & de ce moment Guidon fut admis dans le sein de son illustre famille, comme un Chevalier fait pour soutenir la gloire de la maison de Clermont. L'arrivée de Guidon eût toujours été chère ; mais dans ce moment où sa valeur pou-

voit seconder la leur , tous ces braves Chevaliers en sentirent encore mieux le prix.

Le soleil couronné de ses rayons étincelans, commençoit à peine à les lancer sur la voûte céleste , & à les étendre sur la superficie des mers , lorsque Guidon partit avec tous ceux de son sang , & se rangea sous la bannière de Renaud ; ils marchèrent ensemble vers Paris , & ce fut à dix milles de distance de cette grande cité , qu'ils joignirent les bords de la Seine , & qu'ils firent la rencontre des deux braves fils d'Olivier. Ils causoient alors avec une Dame fort belle & richement vêtue dont l'air étoit très-affligé : cette Dame sembloit leur parler de choses très-importantes , & demander leur secours. Tous les Chevaliers de Clermont reconnurent aussi-tôt les deux frères. Guidon dit à Renaud : Voilà deux des plus braves guerriers que je connoisse ; & s'ils viennent avec nous au secours de Charles, leur bras fera bien redoutable & bien nuisible aux Sarra-fins.

Renaud qui les avoit reconnus à leurs armes blanches & noires , joignit ses louanges à celles de Guidon ; ils courent les uns & les autres , & l'ancienne querelle que Renaud avoit eu long-tems auparavant avec les deux frères parut être

absolument oubliée. Cette querelle, trop longue à raconter, n'avoit eu d'autre raison que la punition du lâche Trufaldin ; ils n'eurent plus l'air d'y penser : il leur fit mille caresses, que bientôt Sanfonnet qui les rejoignit partagea, lorsque les fils d'Olivier l'eurent fait connoître pour être ce célèbre Gouverneur de la Palestine, si renommé par sa valeur.

Pendant ce tems, la jeune Dame affligée ayant reconnu Renaud, s'en fit reconnoître à son tour : Seigneur, lui dit-elle, hélas ! votre brave cousin, ce bouclier de l'Empire & de notre sainte Religion ; cet illustre & redoutable Paladin Roland, a perdu totalement la raison, & parcourt maintenant la terre comme un insensé. Je ne fais point quelle est la cause de ce fatale événement ; je fais seulement, pour l'avoir vu moi-même, qu'il a jetté ses armes, & les a dispersées dans la campagne, où j'appergus de même un généreux Chevalier les ramasser avec une sorte de respect, pour en former un trophée, & l'élever sur un pin : mais le fils d'Agrican étant arrivé le même jour, cet orgueilleux Tartare s'est emparé de Durandal, & du bon cheval Bride-d'or que Roland avoit de même abandonné dans la campagne. Je vous dirai de plus que j'ai vu ces jours passés le malheureux Roland ayant perdu toute pudeur,

courir tout nu dans la campagne , poussant des hurlemens affreux : je n'ai pu douter alors qu'il n'eût perdu la raison , & je n'aurois pu croire , si je n'en avois été témoin , qu'un Paladin si sage eût pu tomber dans un pareil accès. La Dame poursuivit en leur racontant comment elle l'avoit vu lutter sur un pont avec Rodomont , l'embrasser , & se précipiter avec lui dans la Saône. Je crois , continua-t-elle , que de tous les Chevaliers qui m'écoutent , il n'en est aucun qui ne soit touché de l'état affreux de ce grand Paladin. Je vais chercher à Paris , & dans d'autres lieux encore , quelqu'un qui l'aime assez pour tâcher de s'en emparer , & travailler à le guérir de sa folie. Ah , si je pouvois avoir des nouvelles de Brandimart , je suis bien sûre qu'il feroit tout au monde pour réussir dans ce que je desirer. On devinera sans peine que celle qui parloit à Renaud étoit la belle Fleur-de-Lys , cette amante si tendre & si fidelle de Brandimart. Elle retournoit à Paris l'y chercher. Renaud apprit d'elle encore , la querelle que la possession de l'épée de Roland avoit excitée , la mort de Mandricard & le combat après lequel Durandal étoit tombée dans la possession de Gradasse.

Renaud fut très-touché de ce récit ; son ame sensible fut attendrie pour son brave cousin , &

sur le champ il forma le projet de le chercher, & de travailler à le tirer de ce terrible état, dès qu'il seroit le maître de lui-même; il sentoît bien, que dans ce moment la volonté du Ciel étoit qu'il volât au secours de Paris & de l'armée chrétienne avec la troupe qu'il avoit rassemblée à cet effet.

Quelque desir que Renaud eût d'attaquer le camp des Sarrafins, il jugea que pour réussir dans cette grande entreprise, il auroit beaucoup d'avantage à profiter du tems d'une nuit obscure, tandis que les Infidèles feroient encore plongés dans le sommeil. Il fit donc embusquer toute sa troupe dans un bois à portée du camp d'Agramant, en donnant ses ordres pour qu'elle y restât le reste du jour.

Dès que le soleil laissant étendre ses voiles à la nuit, se fut retiré sous l'onde, & que jusqu'aux bêtes féroces goutèrent un doux repos, n'étant plus éclairées par cette foible lumière, dont l'astre du jour par son absence laissoit briller ceux de la nuit, Renaud mit son détachement en marche; & se portant un mille en avant avec quelques-uns de ses Chevaliers, il tomba d'abord sur la garde avancée du camp, qui se trouvant surprise au moyen du profond silence que Renaud avoit fait observer, fut taillée en

pièces , fans qu'aucun put s'en échapper ; il arriva de la forte jusqu'au camp , meme avant que les Sarrafins pussent avoir connoissance de sa marche.

Ce camp surpris ne put se remettre en ordre , ni faire la moindre résistance ; & dès que Renaud s'apperçut que l'allarme s'y répandoit , il en fit redoubler la terreur par des sons aigus des clairons , des trompettes , & bien plus encore par le cri terrible que tous les Guerriers élevèrent à la fois en criant Renaud ! Clermont ! Montauban ! Renaud ! Alors animant Bayard , le Paladin lui fait franchir les barrières du camp , & le fait fondre sur les Sarrafins qui veulent se relever , & sur leurs tentes qu'il renverse.

Les plus braves des Sarrafins sentirent hérissier leurs cheveux en entendant prononcer les noms terribles de Renaud & de Montauban. Les Africains & les Espagnols qui se souvenoient que la mort avoit toujours accompagné ces noms quelques tems auparavant , fuirent de toutes parts abandonnant leurs tentes , & jusqu'à leurs armes. Guidon , ses frères , ses cousins , les fils d'Olivier & Sanfonnet suivent de près l'impétueux Renaud : l'étendard de Clermont s'ouvre un libre passage , & sept cents hommes d'armes que Renaud avoit conduit de Montauban portent

le ravage & la mort dans le camp des Infidèles.

Ces sept cents hommes, tous gens d'élite & de la plus haute valeur, étoient depuis longtemps entretenus par Renaud à Montauban, endurcis aux saisons comme aux travaux militaires, exercés souvent par Renaud ; cette troupe sous ses ordres étoit aussi redoutable que les Myrmidons Thessaliens d'Achille : ils étoient si braves & si fermes dans le combat, que cent d'entre eux auroient pu vaincre mille soldats ; & dans une grande armée, on eût eu peine à choisir de quoi former une troupe aussi redoutable. Renaud, quoique chef d'une maison illustre, n'étoit pas riche, & ne possédoit qu'une partie de l'Auvergne ; mais sa haute valeur, sa générosité, ses manières affables avoient attaché tellement ces braves gens à sa personne que les plus riches Souverains les auroient vainement appelés à leur service : Montauban étoit la citadelle la plus redoutable par le séjour qu'ils y faisoient habituellement & par leur fidélité ; mais dans le besoin extrême que Charles avoit d'être secouru, Renaud n'avoit laissé qu'une foible garde dans cette ville ; & sûr de cette troupe si brave & si fidelle, il l'avoit conduite sous sa bannière.

A peine cette bannière, signe assuré de la victoire, eût elle flotté dans le camp Sarrafin, que toutes celles des Infidèles tombèrent devant elle; les Maures, plus timides que les moutons des bords du Galèse sous la dent meurtrière des loups, ou que les chèvres qui paissent le long du Cyniphe sous les ongles tranchans des lions de Lybie, périrent ou s'enfuirent effrayés par les coups de ceux de Clermont.

Charlemagne qui fait alors qu'il est secouru par Renaud, ne laisse qu'une foible garde dans les deux Châtelets, & fait une sortie sur les Sarrafins à la tête de ses meilelures troupes & de ses Paladins: le fils du riche Roi Monodant, ce fidèle amant de Fleur-de-Lys, le brave Brandimart étoit à ses côtés. Quelles furent les transports de joie de cette tendre amante, qui n'avoit point voulu s'éloigner de Renaud, lorsqu'à la devise de son bouclier, elle reconnut son cher Brandimart; elle s'élance au milieu des armes, elle ne craint rien, elle ne voit que son amant, elle lui tend les bras, & le serre mille fois sur son sein.

Brandimart lui rendit ses innocentes caresses plein de surprise, de joie & d'amour: on se fioit beaucoup à ses maîtresses dans cet heureux tems des âges antiques; on les laissoit courir sans

inquiétude les monts, les plaines & les forêts ; on ne les suivoit pas même avec un œil jaloux ; & lorsqu'elles étoient de retour, loin de douter de la vérité de leurs récits, on les croyoit aussi fidelles que tendres, on ne les en trouvoit que plus estimables & plus charmantes : Brandimart crut donc tout ce que sa chère Fleur-de-Lys lui raconta, & fut très-affligé de ce qu'il apprit de la folie de son ami Roland.

De tout ce que lui dit Fleur-de-Lys, c'est ce qu'il auroit eu le plus de peine à croire ; mais il étoit trop amoureux, trop soumis pour douter de tout ce qu'assuroit la belle bouche de sa maîtresse, sur-tout lorsqu'elle disoit l'avoir vu de ses propres yeux, & sachant d'ailleurs qu'elle étoit ainsi que lui trop amie de Roland pour avoir pu se méprendre : alors elle lui raconta toute l'aventure du pont périlleux ; elle lui dépeignit le château, cette tour couverte des armes de Chevaliers que Rodomont avoit vaincus ; elle finit par le récit de la lutte de ce Sarrafin contre le Comte d'Angers & de leur chute dans la Saône,

Brandimart voyant les Sarrafins absolument défaits, ne s'occupa plus que de la tendre amitié qui l'unissoit avec Roland ; il prit aussi-tôt le parti d'aller chercher son ami, de l'arrêter &

d'employer tout l'art des Médecins pour rappeler sa raison ; il partit donc sur le champ avec sa charmante Fleur-de-Lys qui guidoit ses pas vers les lieux où la vraisemblance lui faisoit espérer de trouver encore le malheureux Paladin.

La route que prit Fleur-de-Lys les ramena précisément à ce même pont gardé par Rodomont, & bientôt les Ecuyers de ce Sarrafin se présentèrent pour enlever les armes de Brandimart : celui-ci, méprisant des gens de cette espèce, s'avança dans la barrière du pont, & Rodomont avec son audace ordinaire, lui cria : Qui que tu sois que le fort ou la folie guide en ce lieu, descends, dépouilles-toi de tes armes, & rends hommage à ce tombeau si tu ne veux pas que je t'immole aux mânes de ceux qu'il renferme ; ce que je ferai sans doute sans avoir pitié de toi.

Brandimart ne fit aucune autre réponse à ce propos que de mettre sa lance en arrêt ; il pousse en avant son cheval Bartolde avec un courage digne d'un aussi bon Chevalier : Rodomont, de son côté, vient à toute bride contre lui ; le cheval du Sarrafin avoit depuis long-tems l'habitude de courir sur ce pont étroit ; celui de Brandimart avoit peur, & ne couroit qu'en tremblant sur ces

madriers peu solides ; ils se joignirent cependant , & les deux Chevaliers armés de fortes lances , telles encore qu'elles avoient été coupées dans la forêt , s'atteignirent , avec tant de force , que les deux chevaux furent également renversés ; l'un & l'autre des combattans veulent les faire relever à coups d'éperons , les chevaux se débattirent , & rien ne pouvant assurer leur assiette sur ce pont sans rebords , tous les deux tombèrent avec leurs maîtres dans la rivière ; leur chute fit retentir l'air avec autant de force , que lorsque le téméraire Phaëton , foudroyé par Jupiter , fit soulever l'éridan par sa chute , & celle du char du Soleil son père.

Les chevaux allèrent à fond avec les deux Chevaliers , qui furent à même de voir si la Saône ne cachoit pas quelque jeune Nymphé sous ses eaux ; ce n'étoit pas la première fois que Rodomont avoit fait un semblable faut : il avoit été à portée de bien connoître le fond du lit de la rivière , & de savoir où le terrain étoit ferme ou mobile. Il fut bientôt en état d'avoir la tête , la poitrine , & jusqu'à la ceinture hors de l'eau ; il pouvoit attaquer Brandimart avec un grand avantage , le cheval de ce dernier s'étant enfoncé dans un sable mouvant , ne pouvant s'en retirer , & tous les deux courant grand risque d'y rester

submergés. L'instant d'après, l'eau les ayant soulevés, le courant emporta Brandimart, de manière que le pauvre Chevalier se trouvoit deffous son cheval, très-près d'être suffoqué. Fleur-de-Lys qui le voit dans ce péril extrême, vole à Rodomont toute baignée de larmes. Seigneur, lui dit-elle, je vous conjure par celle que vous révèrez, même après sa mort, de sauver la vie de ce brave Chevalier. Ah ! s'écria-t-elle, si jamais vous avez aimé, prenez pitié d'une amante désespérée ; qu'il vous fuffise de le faire votre prisonnier, & d'appandre à ce tombeau des armes plus propres à l'honorer que toutes celles dont il est couvert. Quelque cruel que fût le Roi d'Alger, il fut ému par les prières de Fleur-de-Lys ; il fit promptement secourir Brandimart qui l'instant d'après eût perdu la vie ; mais on n'acheva de le tirer de deffous son cheval, qu'après avoir pris son casque & son épée ; on le porta sur le champ dans la tour avec les autres prisonniers,

La joie qu'eut Fleur-de Lys de voir la vie de son amant hors de danger, fut bien balancée par la douleur de le savoir prisonnier ; mais que n'eût-elle pas sacrifié pour qu'il ne pérît pas à ses yeux ! Cependant sa douleur redouble en pensant qu'elle est cause de l'état cruel où se

trouve cet amant ; elle s'accuse de l'avoir conduit elle-même à sa perte , en lui racontant comment elle avoit trouvé Roland près de ce pont périlleux. Elle retourna sur ses pas à Paris , espérant de ramener avec elle Renaud ou Guidon , ou quelqu'autre Chevalier renommé de la Cour de Charlemagne. Elle se propose d'en chercher un par mer & par terre qui soit plus heureux que Brindimart , n'imaginant pas pouvoir en trouver un plus brave pour se battre contre Rodomont.

Fleur-de-Lys marcha plusieurs jours sans trouver personne qui pût lui faire espérer de délivrer son amant. Elle crut enfin en trouver un tel qu'elle le desiroit , en voyant venir un Chevalier de haute apparence , dont la cote d'armes étoit très-riche , & toute brodée de troncs & de rameaux de cyprès. Je compte bien vous dire quel étoit ce Chevalier ; mais maintenant je veux retourner à Paris pour voir un peu cette entière défaite des Sarrafins , que Charles dut à la valeur de Renaud , & peut-être aux enchantemens de Maugis. Le nombre des fuyards fut très-grand , mais celui des morts le fut tellement , que Turpin ne put jamais les compter , ayant été surpris par les ombres de la nuit.

Agramant dormoit tranquillement dans sa ten-

te, lorsqu'un de ses gardes épouvanté vint l'avertir de se lever & de sortir promptement s'il vouloit éviter d'être pris. Ce Prince se leve, regarde autour de lui, & voit ses soldats fuir de toutes parts; la plupart même sont à moitié nus, & n'ont pas eu le tems de prendre leurs épées ni leurs boucliers; il se faisoit attacher promptement ses armes, lorsque Falsiron, Grandonio, Balugant & quelques autres, accoururent à sa tente; ils lui parlèrent encore plus vivement sur le danger qu'il couroit de perdre la vie ou la liberté, s'il ne s'échappoit pas promptement : Marfile & le sage Sobrin lui confirmèrent tout ce qui le menaçoit, rien ne pouvant échapper, lui dirent-ils, à la fureur de Renaud; & même, ajoutèrent-ils, il est bien douteux si vous ou vos amis vous pouvez éviter ce péril; vous n'avez pas un moment à perdre pour vous retirer avec le petit nombre de ceux qui pourront vous suivre ou dans Arles, ou dans Narbonne; ces deux villes sont également fortes, vous pourrez y tenir long-tems, & tant que vous serez en vie & libre vous conserverez l'espérance de vous relever & de vous venger de cette défaite; vous aurez le tems de rassembler une nouvelle armée avec laquelle vous pourrez mettre Charles en fuite à son tour.

Quoique ce parti parût bien dur pour le fils de Trojan, il se rendit à leur avis; il prit donc sur le champ la route d'Arles, avec la même diligence que s'il eût eu des aîles; il suivit le chemin que de bons guides arrivés à propos lui dirent être le plus sûr, & la nuit favorisa sa fuite.

A peine vingt mille hommes, tant des troupes Africaines que des Espagnoles, purent échapper au fer de Renaud; ses frères, ses cousins, ses compagnons, & les sept cents braves hommes d'armes qui le suivoient, en tuèrent un si grand nombre, & jettèrent une telle épouvante parmi les autres, qu'il seroit plus possible de compter les feuilles & les fleurs que le printems fait naître, que ceux qui périrent par le fer, ou qui se précipitèrent dans la Seine. Quelques-uns ont prétendu que Maugis avoit eu beaucoup de part à cette défaite, même sans ensanglanter son épée; ils ont dit que Maugis, par la force de ses conjurations, avoit évoqué des antres du Tartare une multitude de Démons qui faisoient voir aux Sarrafins qu'ils étoient entourés de tous côtés par des troupes si nombreuses que la France même ne pourroit lever autant de bannières & rassembler autant de lances: on dit qu'il leur fit de plus entendre un bruit si terrible de cliquetis

d'armes, d'instrumens guerriers, d'henniffemens de chevaux & de cris menaçans qui retentissoient autour d'eux de toutes parts, que les Sarrafins épouvantés crurent n'avoir plus d'autre espérance que dans une prompte fuite.

Agramant n'oublia pas son cher Roger, qui n'étoit pas encore guéri de ses dangereuses blessures; il le fit monter sur un cheval dont l'allure étoit fort douce; & dès qu'il eût traversé le pays le plus dangereux par la route qui l'étoit le moins, il le fit embarquer & conduire ainsi, sans effuyer aucune fatigue, jusques dans la ville d'Arles qu'il avoit marquée pour être le point de ralliement de tous ceux qui pourroient se sauver de cette déroute. Le nombre de ceux qui s'échappèrent le premier jour fut d'environ cent mille; mais fuyant par monts & par vaux en troupes séparées au milieu de la France, une grande partie de ces fuyards fut détruite par les gens de la campagne, & rougit de son sang les terres qu'ils avoient long-tems ravagées.

Le Roi de Séricane ayant son camp sur les derrières de celui d'Agramant, n'avoit point effuyé d'échec, & sur la fin de l'affaire, reconnoissant Renaud qui déjà se réjouissoit avec ses compagnons de cette grande victoire, dont il rendoit

rendoit grace à l'Eternel, il crut trouver le moment favorable pour s'emparer de Bayard.

Je crois vous avoir dit que Gradasse n'avoit porté les armes en France, que par le desir ardent qu'il avoit de faire la conquête de Durandal & de Bayard; c'étoit pour ce fameux coursier, qu'il avoit déjà combattu contre Renaud, & qu'ils avoient arrêté tous deux le jour, l'heure & lieu du combat qui devoit terminer cette grande querelle: il s'étoit donc porté sur le bord de la mer le jour dont Renaud étoit convenu; mais Maugis empêcha son cousin de se trouver à ce rendez-vous, par des moyens trop longs à vous répéter. Gradasse voyant manquer Renaud à l'assignation prise de part & d'autre, eut la déraison de croire que le Paladin s'étoit éloigné par terreur, & depuis ce tems il osoit regarder Renaud comme un homme de peu de courage. Dès qu'il fut que ce Paladin attaquoit le camp d'Agramant, il se fit couvrir de ses fortes armes, & monta sur sa belle & vigoureuse Alphane; il marche à l'aventure dans l'obscurité de la nuit; il passe rapidement, renverse également les Maures & les Chrétiens qu'il trouve sur son passage: il se porte en appelant Renaud d'une voix forte, par tout où les escadrons lui paroissent être les plus nombreux & se charger, & continue à cher.

cher le Paladin ; ils se rencontrent enfin , ayant tous les deux l'épée haute , leurs lances étant déjà brisées.

Lorsque Gradasse , qui ne pouvoit distinguer ni la taille ni la devise de Renaud , crut cependant le reconnoître aux coups qu'il portoit , comme à l'impétuosité de Bayard qui faisoit trembler la terre sous ses pieds , il débuta par lui faire les reproches les plus offensans ; il osa lui dire que manquant à la parole qu'ils s'étoient donnée réciproquement , il l'avoit mis en droit de croire , & de publier , que c'étoit par un manque de courage.

Je vois bien , continua Gradasse , que le jour que tu m'évitas , tu conçus la folle espérance de te cacher toujours assez bien pour que je ne pusse te retrouver , mais je te tiens aujourd'hui ; vas , sois sûr que si tu voloies jusques sur la voûte céleste , ou que si tu t'abîmois sur les bords funestes du Styx , je te suivrois sans cesse , & que je t'enlèverai Bayard quelque part que tu ailles pour m'éviter : si tu n'a pas le courage de tenir ferme contre moi , si tu reconnois ton inégalité , si tu fais en un mot plus d'estime de la vie que de l'honneur , tu peux la mettre facilement à couvert en me remettant ton cheval , & tu pourras aller vivre en paix , puisque la vie

te paroît si chere ; d'ailleurs , ajouta-t-il , tu fais trop de déshonneur à la Chevalerie , pour n'être pas forcé d'aller à pied.

Guidon le Sauvage & Richardet étant présents à ces propos de Gradasse , ne purent en supporter l'insolence ; ils tirèrent tous les deux leurs épées pour l'en punir , mais Renaud les arrêta sur le champ , & ne voulut pas souffrir qu'aucun d'eux attaquât Gradasse : Ne croyez-vous donc pas , leur dit-il avec hauteur , que je sois assez bon pour me venger d'un homme qui m'outrage ? Se retournant alors assez tranquillement vers le Sarrafin : Ecoute , Gradasse , je veux avant tout , te prouver clairement que je me suis rendu sur le bord de la mer pour te combattre , que je te dis la vérité , & que tu viens de mentir en me disant que je manque aux loix de la Chevalerie ; mais je te prie , avant que nous en venions aux mains , d'écouter mes excuses , je veux bien me justifier , & puisque c'est Bayard que tu me disputes , je ne prétends pas m'en servir contre toi , & je veux que notre combat se fasse à pied , seul à seul , & comme tu l'avois désiré toi-même : le lieu du combat fera loin de tout ce qui pourroit en détourner la fin. Gradasse fut assez frappé par la réponse de Renaud , pour sentir naître cette courtoisie qui

caractérise les gens d'honneur : il alla sur le bord de la rivière avec Renaud , il écouta ses raisons , & le Paladin François finit par attester le Ciel de leur vérité ; Maugis s'approcha , convint d'avoir forcé son cousin à s'éloigner par ses enchantemens. Maintenant , dit Renaud au Roi de Séricane , choisis l'heure & le lieu du combat , je te prouverai mieux encore la vérité de tout ce que je viens de te dire. Le Roi de Séricane dont le premier intérêt étoit de conquérir Bayard , eut l'air de croire Renaud ; il convint avec lui qu'ils se battroient le lendemain matin sur le bord d'une fontaine voisine. Leur accord fut que si Gradasse étoit vainqueur , il auroit Bayard ; que s'il étoit vaincu , Durandal ne feroit plus à lui ; & Renaud , selon sa générosité ordinaire , voulut se battre à pied , pour n'avoir pas l'avantage de monter Bayard dans ce combat.

Renaud avoit été vivement touché de ce que Fleur-de-Lys lui disoit de l'état cruel de Roland ; il brûloit du desir d'aller au secours de son malheureux cousin , & se voyant retenu par une nouvelle querelle , il desira du moins qu'elle pût être utile à reprendre cette épée toujours victorieuse dans les mains de Roland. L'accord étant fait , tous les deux se retirèrent , Gradasse n'ayant point accepté le logement que Renaud

lui propoſoit chez lui : tous deux bien armés ſe rejoignirent le lendemain ſur le bord de la fontaine , où le fort de Bayard & celui de Durandal devoit être décidé.

Les amis & parens de Renaud étoient très-inquiets de l'événement de ce combat : Gradaffe étoit très-fort, très-brave, très-expert dans les combats, & de plus il étoit armé de la redoutable Durandal : Maugis étoit bien tenté d'interrompre ce dernier rendez-vous comme le premier, mais Renaud avoit montré tant d'indignation de ce qu'il avoit oſé faire, qu'il ne hafarda pas de braver cette fois-ci la colère de ſon couſin.

Tandis que tous les parens de Renaud ſe livroient aux plus vives inquiétudes, le Paladin voloit gaiement au combat : il ne pouvoit pas même ſupporter le ſoupçon d'un tort ; il eût craint que l'indigne race de la maiſon de Poitiers & de Hautefeuille n'eût répété les propos injurieux de Gradaffe, & c'étoit plein d'audace & d'aſſurance de remporter tout l'honneur de cette affaire, qu'il alloit combattre ſon ennemi.

Le Roi de Séricane & le Paladin Renaud ſe rendirent preſque en même tems ſur le bord de la fontaine. Ils ſe ſaluèrent avec politèſſe ; loin de ſe regarder avec des yeux menaçans, leur

front étoit aussi ferein que celui de deux amis qui s'aborderoient pour causer ensemble ; mais je ne vous dirai rien de la fuite de ce combat dont il me plaît de remettre le récit ; ce sera pour une autre fois.

Fin du trente-unième Chant & du second Volume.



PJ Tressan, Louis Élisabeth de La
2067 Vergne de Broussin, comte de
T3 Oeuvres choisies du comte de
1787 Tressan. t.5
t.5

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
